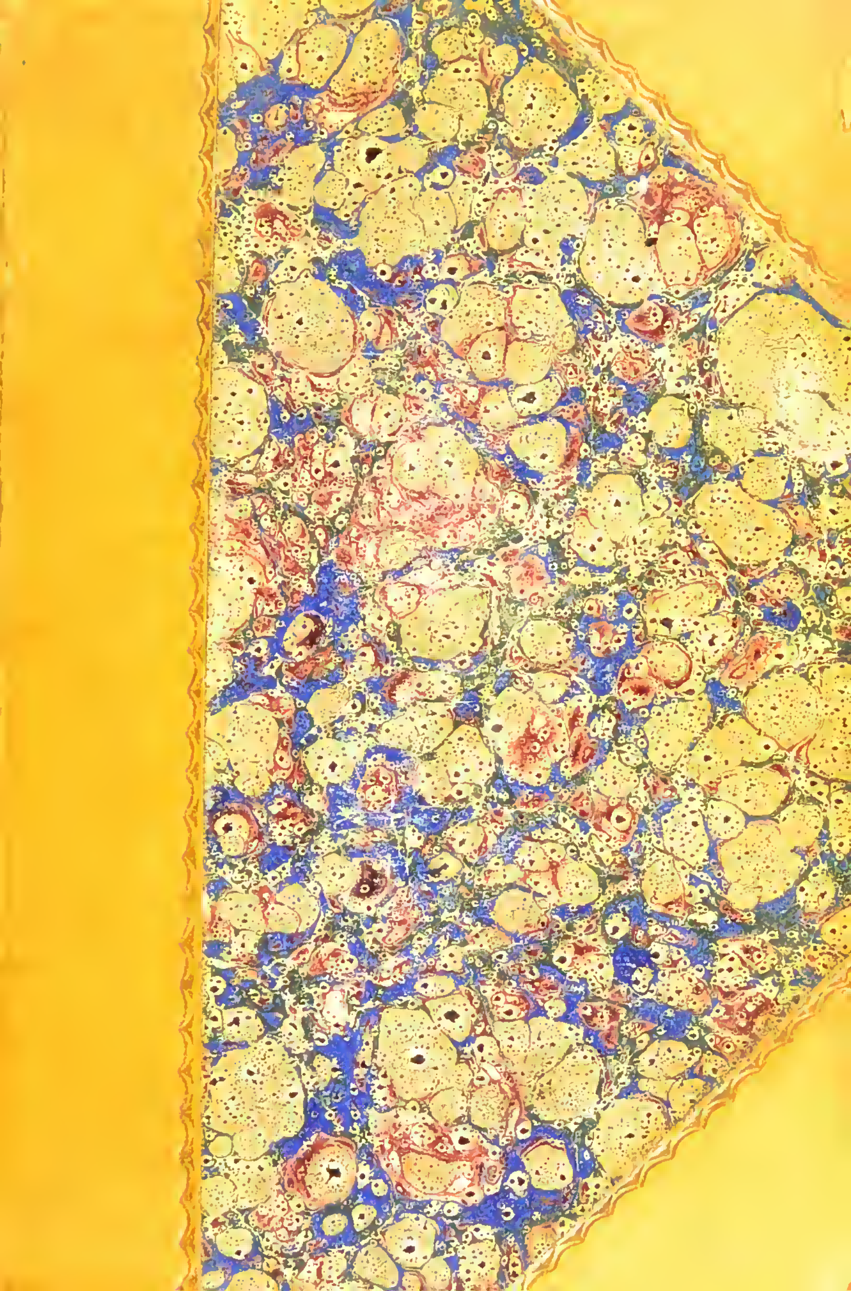


ANECDOTES
MÉDICALES

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

ANECDOTES
MÉDICALES

BONS MOTS

PENSÉES ET MAXIMES — CHANSONS

ÉPIGRAMMES, ETC.

Recueillis et annotés par le Docteur

G.-J. WITKOWSKI

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

La mère en *defendra* la lecture à sa fille.



PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, rue Casimir-Delavigne

PRÉFACE

Condillac a dit dans son *Art d'ecrire :* « Les prétaces sont une source d'abus; c'est là que se déploie l'ostentation d'un auteur qui exagère quelquefois ridiculement le prix des sujets qu'il traite. »

Nous nous garderons bien de tomber dans ce travers. Notre intention n'est pas ici de révolutionner quoi que ce soit dans l'ordre moral, civil ou politique ; nous voulons donner un passe-temps agréable à nos lecteurs, en publiant un pendant à la *Medecine litteraire et anecdotique,* que nous avons faite avec notre confrère et ami le Dr Gorecki. Nous souhaitons que ce nouveau volume trouve auprès du public le même accueil bienveillant que son devancier

Fidèle à une vieille maxime d'Horace qui nous a servi de guide pour la plupart de nos travaux, nous avons cherché, dans nos *Anecdotes medicales,* à unir l'utile à l'agréable,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère.

Un seul genre a été éliminé avec soin : le genre ennuyeux.

Sans cependant en abuser, nous avons fait une bonne part à la plaisanterie gauloise, dont l'allure vive et franche est un des traits de l'esprit français. Notre recueil n'est donc pas écrit « pour les petites filles dont on coupe le pain en tartine »

Il s'adresse à la fois au monde médical, qui y trouvera, sous une enveloppe légère, des renseignements précieux, et au public mondain, qui est généralement friand de ces sortes d'écrits.

Faut-il répondre à certains puritains qui voudraient nous empêcher de rire et d'égayer les autres? Ils prétendent que nous nuisons à notre réputation. Ces esprits chagrins nous refusent quelques instants de délassement après les fatigues d'une profession la plus pénible et la plus ingrate de toutes, qui ne laisse au médecin, comme on l'a dit avec trop de raison, que l'alternative de mourir de faim, s'il végète, ou de fatigue, s'il est occupé.

Nous nous contenterons d'adresser à ces Aristarques de l'école de Basile le quatrain que le Dr Pourrat a fait à leur intention :

Zoïles empesés! Quoi! pour calmer sa rate,
Faut-il qu'un médecin n'écrive jamais rien?
Faut-il qu'il se contente, en vous prenant la patte,
De vous faire tirer la langue comme un chien?



Anecdotes Médicales

DÉCLARATION D'UN ACCOUCHEUR

LE JOUR DE NOËL

C'est ce soir que Jésus abandonne le lieu
Que depuis neuf mois il habite.
D'un homme, vous aussi, vous pouvez faire un Dieu
En me donnant, chez vous, l'appartement qu'il quitte.

Dr TOPJA.

* * *

UN VIEUX CHIRURGIEN ENCORE VERT

..... Un soir, après une de ces chasses où l'on avait parcouru le bois toute la journée, une des dames, qui était enceinte, éprouva ces premières douleurs qui indiquent un prochain accouchement : on fut effrayé. La chose se passait à la Muette, il était impossible de transporter la

dame à Paris, et peut-être n'aurait-on pas même le temps de faire venir un médecin. Le roi était dans la plus grande détresse.

— Oh mon Dieu! s'écria-t-il, mais, si l'opération presse comme on le dit, qui donc s'en chargera?

— Moi, Sire, répondit le premier chirurgien La Peyronie, qui se trouvait là. J'ai accouché autrefois.

— Oui, dit Mlle de Charolais; mais cet exercice demande de la pratique, et peut-être n'êtes-vous plus au fait?

— Oh! n'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit La Peyronie, blessé qu'on mît sa science en doute, on n'oublie pas plus à les ôter qu'à les mettre.

A. Dumas (*Louis XV et sa cour*).



SONNET MÉDICAL



CALVITIE

Coiffeur! tu me trompais, quand, par tes artifices,
Tu disais raffermir mes cheveux défaillants.
Ceux qu'avaient épargnés tes fers aux mors brûlants,
Tu les assassinais d'eaux régénératrices!

Tu m'as causé, coiffeur, de si grands préjudices,
Que je te voudrais voir, ayant perdu le sens,
Sur toi-même épuiser tes drogues corruptrices
Et tourner contre toi tes engins malfaisants.

Ainsi, quand l'ouragan s'abat sur la futaie,
D'un souffle destructeur il arrache et balaie
La verte frondaison qui jonche le chemin.

Au bocage pareil, mon front est sans mystère.
Il ne me reste plus un cheveu sur la terre,
Et je gémis, songeant au crâne de Robin (1).

Dr G. C.

* * *

GAULOISERIE

—

Un jeune médecin disait à une fille de Paris qui avait une grosse fièvre : « J'ai, ma mie, une poudre spécifique contre votre mal. Si vous êtes vierge, elle vous guérira infailliblement; si, au contraire, vous ne l'êtes pas et que vous osiez en faire usage, elle vous sera très nuisible; voyez, consultez-vous, et surtout ne me trompez pas. » La malade, après un peu de réflexion, lui dit : « Donnez-moi, je vous prie, quelque autre remède, et, si vous y mettez de votre poudre, n'en mettez pas beaucoup... »

Dr SIMPLICE (*L'Union médicale*).

(1) Professeur d'histologie à la Faculté de Paris.

*
* *

A LA FIN DE LA SAISON D'EAUX

—

C'est partout le même dialogue.

— Docteur, je pars et viens prendre congé de vous.

— Déjà ?

— J'ai fait ma saison... mes vingt-deux jours.

— Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

— Euh ! euh ! toujours la même chose.

— Attendez d'être rentré à Paris... le mieux se manifestera.

— Croyez-vous, docteur?

— J'en suis sûr. Et puis, une saison, ce n'est pas assez. Vous n'obtiendrez de résultats vraiment efficaces qu'après une seconde saison. Celle-ci n'est qu'un prélude.

— Ah !

— Il serait même dangereux d'en rester là. Votre organisation a reçu une secousse qui doit avoir son écho l'an prochain.

— J'avais cependant compté sur une cure, docteur.

— Moi aussi, certainement ; mais cette cure n'eût été que factice. Je vous aurais blanchi, je ne vous aurais pas guéri.

— Eh ! eh ! blanchi, c'est déjà quelque chose.

— Revenez l'an prochain, vous dis-je. Le plus fort est fait. Et puis... ayez confiance en moi.

— M'avez-vous préparé ma petite note, docteur?

— Je crois que oui. La voici justement.

Le malade y jette un coup d'œil et pâlit. Le médecin s'en aperçoit et s'empresse de dire :

— Vous me permettrez de vous avoir traité en ami.

Ch. MONSELET.

*
* *

LE MALADE ET LE CHIRURGIEN

Un malade avait un ulcère
Qui lui faisait souffrir les plus vives douleurs.
Baume, onguents de toutes couleurs
Étaient bien employés ; mais on avait beau faire,
Ils étaient employés en vain.
Le mal allait toujours son train.
Il fallut se résoudre à couper la chair vive.
On fait donc avertir un maître opérateur,
Fameux chirurgien, habile découpeur,
Qui retirait les gens de la fatale rive.
Notre homme sur-le-champ arrive,
Tire ses instruments, fait maint préparatif,
Et met enfin la main sur la triste victime.
D'abord elle tint bon ; mais quand on fut au vif,
Du malade aussitôt la colère s'anime ;
Il roule des yeux furieux,
Et parmi ses transports fougueux,
Contre son bienfaiteur il vomit mille injures,
L'accable de paroles dures,

Le traite de cruel, de bourreau, d'assassin.
L'opérateur pourtant va toujours son chemin,
Met l'appareil sur la blessure,
Et donne des moyens pour achever la cure.
Tout réussit au mieux, et l'homme estropié
Dans huit jours se trouva sur pied.
Son bienfaiteur alors vint lui rendre visite.
« Voici, lui dit-il, l'assassin
Qui l'autre jour sur vous osa porter la main.
Il vient subir ici la peine qu'il mérite.
— Ah ! que dites-vous là ? lui répondit soudain
Le malade, animé par la reconnaissance.
Ne me reprochez plus ces mots que la douleur
M'arracha par sa violence.
Je sens que je vous dois, hélas ! tout mon bonheur ;
Je sens que sans votre rigueur
J'aurais traversé l'onde noire ;
Vous serez à jamais présent à ma mémoire,
Vous vivrez toujours dans mon cœur. »

La rigueur d'un maître sévère,
Quand nous sommes enfants, nous choque et nous [déplait ;]
Mais quand la raison nous éclaire,
Nous voyons qu'elle est un bienfait.

LE BAILLY.

*
* *

UN MOT D'ACCOUCHEUR

—

Le Dr P... venait d'accoucher une superbe personne, très enviable et très enviée. Dans le premier moment d'effervescence, et tenant encore le moutard dans les mains : « Ah ! petit, s'écria-t-il, par reconnaissance, tu devrais bien me passer ta contre-marque. »



SIMPLE AFFAIRE D'APPRÉCIATION

C'est en cour d'assises que cela se passe.

Le Président : Enfin il est prouvé que vous avez empoisonné votre femme avec du laudanum.

Le prévenu : Oh! non, mon président, je lui en ai donné une dose trop forte, voilà tout.

Le Président : Mais ce n'est pas une circonstance atténuante, tant s'en faut.

Le prévenu : Si fait, mon président, en y mettant de la complaisance, vous pourrez ne me condamner que pour exercice illégal de la médecine...



DISCOURS

QUI DEVAIT ÊTRE LU DANS UN BANQUET DE MÉDECINS HYDROLOGISTES

Chers collègues, s'il est un fait
Bien établi, c'est que nous sommes
Des plus discrets parmi les hommes.
Dans ce monde, où nul n'est parfait,
C'est une chose méritoire
Que d'avoir une qualité
Bien manifeste, bien notoire ;
Et nous devons nous faire gloire
De ce mérite incontesté.

Nos cabinets, vrais sanctuaires,
Sont des tombeaux pour les secrets.
Donc nous sommes gens très discrets.
Mais, tout en possédant, Confrères,
La vertu dont nous nous flattons,
De temps en temps nous commettons
Des indiscrétions énormes,
Assurément sans le vouloir.
Comment cela? — Vous allez voir.
Tous les ans, sous diverses formes,
Nous publions de bons travaux;
Des volumes ou des brochures,
Qui relatent les faits nouveaux,
Les cas rares, les belles cures,
Tout ce qui peut flatter nos Eaux.
Ce sont là de saines lectures
Pour nos confrères. Mais (ceci
Doit nous causer quelque souci)
Le bon public les lit aussi.
Notice, brochure ou volume,
Tout ce qui sort de votre plume
Est lu, dévoré, commenté
Par vos charmants clients d'été.
Cette lecture leur est chère.
Comme ils n'ont pas grand'chose à faire,
On les excuse, en vérité.

Mais on a pu voir, d'aventure,
De regrettables incidents
Résulter de cette lecture;
Et, bien que nous soyons prudents;
Que, suivant une règle sage,
Par l'initiale d'usage
Les noms propres sont remplacés,
Quelquefois ce n'est pas assez,
On devine le personnage
Sujet d'une *Observation*.
Les détails le font reconnaître.
Le nom est trahi par la lettre,
Inutile précaution.

Des situations gênantes
En peuvent résulter parfois.
Exemple : — On lit, à demi-voix,
Au salon : « *Madame A***, de Nantes;*
« *Quarante ans. — Teint couperosé.* »

— Madame A***? J'y suis. — C'est, ma chère,
Celle qui, la saison dernière,
Dans le salon a tant posé.
Lisons ça. — « *Teint couperosé,*
« *Se remet de l'âge critique.* »
— Elle a menti; ses quarante ans
Sont bien dépassés. — « *Pas d'enfants.*
« *Elle porte depuis longtemps*
« *Une ceinture hypogastrique.* »
— Ah bien! lorsque l'on en est là,
Je ne comprend pas que l'on pose.

Et pendant qu'on dit tout cela,
Juste à ce même instant, voilà
Que la dame à la couperose
Entre au salon. — Ça jette un froid.
Et la chose se renouvelle
Assez fréquemment, croyez-moi,
D'une façon aussi cruelle.

Dans une brochure nouvelle
Une dame trouve ceci :
« *Monsieur D***; trente ans; de Passy;*
« *Blond, grand, fort, l'aspect d'un Hercule...* »
— Monsieur D***; tiens! c'est le grand blond,
Qui tous les soirs dans le salon
Conduit si bien le cotillon.
C'est intéressant. Voyons donc. —
« *Blond, grand, fort, l'aspect d'un Hercule,*
« *N'a jamais eu qu'un testicule...* »

La lectrice s'arrête là,
Et mord ses doigts pour ne pas rire.

Je sais ce que vous allez dire.
Les dames ne devraient pas lire
Ces écrits médicaux. Holà!
Faites-leur entendre cela!
Et c'est très dangereux, vous dis-je.
Tout d'un coup ce coq du salon,
Ce conducteur de cotillon,
Perd la moitié de son prestige.
Ce n'est pas drôle! — Mais comment
Éviter ce désagrément?
Il peut arriver qu'on s'en plaigue.
L'initiale est, dans ce cas,
Un masque qui ne couvre pas;
Et le nom du pays renseigne
Trop aisément les curieux.
Il faudrait donc prendre contre eux
Des précautions plus complètes,
Pour supprimer de notre mieux
Ces découvertes indiscrètes.

Mais je crois lire dans vos yeux
Que vous trouvez ma crainte vaine,
Surtout ne valant pas la peine
Qu'on en parle si longuement.
Je m'empresse donc de me taire,
Et m'excuserais humblement,
Si j'avais prétendu vous faire
Un discours qui dût être pris
Au sérieux. Non, j'ai compris
Que pour cette charmante fête
La note grave n'est point faite,
Que le sévère est interdit.
Très bon décret sans contredit,
Auquel volontiers je me plie.
Prenez donc tout ce que j'ai dit
Pour une simple fantaisie.

Dr E. BOURGAREL.



LE BAIN DE LA MALIBRAN

Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais rue de Sèvres, à l'hospice des Enfants. Je trouvai les bonnes Sœurs consternées. Le docteur Jadelot venait d'ordonner d'urgence un bain pour un enfant atteint de convulsions effrayantes ; cet enfant résistait avec une telle violence, qu'il était évident que, si on essayait de le baigner de force, l'horrible crise redoublerait, et qu'il mourrait avant d'être dans l'eau. Comment faire? En ce moment, je vis entrer une jeune femme, et quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant Mme Malibran ! C'était elle, oui, c'était bien elle. On a dit que, dans ces occasions, elle s'habillait en sœur de charité. Elle eût regardé ce déguisement comme une profanation. Elle était vêtue de noir ; je m'imagine que son costume devait ressembler à celui de ces *béates* espagnoles dont il est parfois question dans les récits de Mérimée, et, si je ne craignais à mon tour de profaner un bon souvenir par une plaisanterie d'un goût douteux, je dirais que cette béate faisait songer à une neuvième béatitude. Les Sœurs, qui semblait habituées à ses visites, la mirent au courant de la situation. Alors, elle s'approcha de l'enfant, toujours en

proie à des convulsions épouvantables, et, d'une voix caressante :

« Mon enfant! lui dit-elle, si je vous chantais quelque chose, consentiriez-vous à entrer dans ce bain qui doit vous sauver la vie?... »

De plus en plus agité, le petit malade ne répondit pas; il ne parut pas même avoir entendu. Mme Malibran ne se tint pas pour battue; elle chanta sa célèbre romance : *Bonheur de se revoir!...* puis le boléro madrilène : *Io che son contrabandista!* chanson populaire dont elle avait fait un chef-d'œuvre de passion et de verve. Vous figurez-vous, madame, l'effet de ce chant, tout en demi-teintes, entre les murailles nues d'une salle d'hôpital? Ce fut comme une douce clarté d'aurore s'infiltrant peu à peu à travers les froides ombres d'une nuit d'hiver.

Les bonnes religieuses ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête; elles joignaient les mains, elles retenaient leur souffle, elles levaient au ciel leurs yeux humides de larmes, croyant peut-être entendre un de ces anges que *Dieu lui-même écoute* (Lamartine). Quant à moi, je redevenais l'halluciné de la veille; je m'imaginais que je m'étais endormi dans le salon de Mme de la Bouillerie aux derniers accents de Sémiramide et d'Arsace, et que je continuais mon rêve. Mais l'enfant resta complètement insensible à ce prodige de l'art mis au service de la charité. Il était trop jeune pour le comprendre

ou trop souffrant pour en jouir. Lorsque les Sœurs essayèrent de le rapprocher de la baignoire, il se débattit dans leurs bras comme un possédé, avec des cris si aigus qu'ils brisaient toutes nos poitrines. — « Allons! c'est fini, il n'y a rien à faire! il faut le laisser mourir! » dit une des Sœurs en pleurant.

En ce moment, le front de Mme Malibran s'éclaira d'une lumière surhumaine. Un sourire angélique se dessina sur ses lèvres; elle prit une des mains brûlantes du malade, et lui dit :

« Cher enfant, si j'entrais dans ce bain, refuserais-tu de t'y laisser mettre avec moi? »

Cette fois, elle fut entendue; l'enfant fit un léger signe de tête et cessa de crier. Aussitôt, internes, étudiants et infirmiers s'écartèrent avec une admiration respectueuse, et je puis bien vous assurer que pas une image sensuelle ne vint se mêler à cet enthousiasme et à ce respect. Les religieuses entourèrent la cantatrice; elle se mit au bain, et tendit les bras à l'enfant qui n'opposait plus de résistance. Cinq minutes après il s'endormit paisiblement sur l'épaule de Desdemona.

Vous devinez aussi, n'est-ce pas? que, une heure plus tard, je guettais Mme Malibran à sa sortie. Elle m'aperçut, me reconnut, et, ne me permettant pas d'achever une phrase que mon trouble m'aurait probablement empêché de finir, elle me dit :

« Jeune homme, retenez bien ceci : il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre. »

A. DE PONTMARTIN.
(*Souvenirs d'un vieux mélomane.*)

*
* *

LA PREMIÈRE SORTIE
DU CONVALESCENT

—

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Un mal cruel m'a tenu sous sa serre
Deux mois entiers dans mon lit, moribond.
J'ai cru vingt fois que je quittais la terre,
Touchant le bord de l'abime sans fond.
C'est aujourd'hui ma première sortie.
Le corps penché sur un bras complaisant,
Je songe aux soins dépensés pour ma vie
Et suis heureux d'être convalescent.

Sur tous mes traits la souffrance est gravée;
En me voyant on dit : « C'est un vieillard
Qui du printemps bénissant l'arrivée,
Vient au soleil redemander sa part.
Mais un sang jeune en mes veines circule
Et rend la force à mon corps languissant.
Comme au captif qui sort de sa cellule,
L'air est si bon pour le convalescent !

Quel éclat prend aujourd'hui la nature !
Arbres où tremble un feuillage nouveau,
Prés dont les fleurs font la riche parure,
Épis naissants et murmurant ruisseau.

Tous ces objets à mon âme attendrie
Portent la paix par leur charme puissant,
Et je sens bien qu'on renait à la vie,
Quand par bonheur on est convalescent.

Tout est azur et splendeur printanière;
La sève monte en bourgeons aux rameaux,
Et l'air baigné de vapeurs, de lumière,
Semble m'ouvrir des horizons nouveaux.
Petits oiseaux, jamais votre ramage
Ne me parut plus doux, plus saisissant;
Au Créateur, si vous rendez hommage,
Chantez aussi pour le convalescent.

Un convoi passe, et la foule s'incline,
Plaignant du mort et la femme et l'enfant;
Ma fille aussi pourrait être orpheline
Et suivre ainsi ma dépouille en pleurant;
Quand les liens qui font aimer la terre
Sont tous intacts, quand un œil caressant
Cherche le vôtre, œil de femme ou de mère,
On est heureux d'être convalescent.

E. TILLOT (*Gazette des Hôpitaux, 1863*).

* * *

PETIT DICTIONNAIRE DE MÉDECINE (1)

—

ABSINTHE. — Le génie de ceux qui n'en ont pas et la mort du génie de ceux qui en ont.

ACCOUCHEUR. — Travailleur de la mère.

(1) Le *Figaro* a publié un grand nombre de ces définitions sous la signature du Dr Grégoire, pseudonyme de M. Adrien Decourcelles.

Aloès (en fleur). — Un immense artichaud, accouchant d'une asperge.

Ambulance. — Hospice portatif — horriblement commode !

Anthrax. — Un furoncle à héritage.

Bain. — Un remède préventif, pour les personnes propres ; — un curatif, pour les gens sales.

Binocle. — Lunette qui sert à voir quelquefois — et serre le nez toujours.

Bistouri. — Le baume d'acier.

Bonté. — Une folie douce — dont l'expérience est le meilleur médecin.

Bosse. — Le sac à la malice.

Bourreau. — Entrepreneur de morts subites.

Calvitie. — La couronne du travail, et le couronnement de la débauche.

Cervelle (Se brûler la). — Façon de prouver qu'on n'en a guère.

Chapon. — Le coq — de la chapelle Sixtine.

Chocolat. — Pâte alimentaire, dans laquelle il entre un peu de tout — même du cacao.

Constipé. — Garde-manger.

Cordonnier. — Ainsi appelé parce qu'il donne des cors.

Couperose. — Une maladie qui ne serait rien — si l'on n'en rougissait pas.

Crédulité. — La dysenterie de la croyance.

Déviation. — Façon courtoise de désigner la bosse — de la demoiselle de la maison.

Dos. — On dit : Mettre ses mains derrière son dos. Mais, le derrière du dos, c'est le ventre. — Ne l'oubliez pas.

Eaux minérales et Bains de mer. — Médications très efficaces chez les femmes, généralement inertes chez les maris, quand elles ne leur sont pas contraires (Dr A. Bertherand).

Fiel. — Le sang de l'envie.

Garde-manger. — L'antichambre du médecin.

Gastronomie. — L'art de manger et de digérer — correctement.

Graine de moutarde. — Graine de niais.

Grasseyement. — Un R — qui se pare des plumes du G.

Grossesse. — Philanthropie et repentir.

Guillotine. — Petite lucarne, donnant sur l'éternité.

Hôpital. — Le polygone de la Faculté.

Hydrothérapie. — Eau-de-vie.

Impuissants. — Gens pour qui le verbe *aimer* n'est pas un verbe actif.

Indigestion. — Souvenirs et regrets.

Lait. — Hydrate d'amidon.

Larmes. — Le sang de l'âme.

Laurier. — Un narcotique — qui empêche bien des gens de dormir.

Nombril. — L'œil du torse (Ingres).

Nourrice. — Une usine à lait.

Mal (Infirmité). — Il n'en est qu'un vraiment insupportable : — celui qu'on a.

Maladie. — Le repoussoir de la santé.

Mamelle. — La gorge prise au sérieux.

Massage. — Raclée hygiénique.

Médecin. — Le ciel! l'Empyrée! — quand on est malade. — Un empirique, dès qu'on va mieux.

Muette. — Une malheureuse forcée, tout à la fois, de se taire! et de penser!!

Obèse. — Un gaillard qui se porte si bien — qu'il ne peut plus se porter.

Œil. — Le fourreau du doigt de MM. les imbéciles.

Pal. — Chaise perçante.

Puces, Punaises. — « Encore une preuve de l'existence de Dieu! » me disait, l'autre jour, un de nos plus jolis parpaillots, — « car il est

bien certain que ce n'est pas l'homme qui les eût inventées ! »

Reconnaissance des clients. — Valeur qu'il ne faut accepter qu'*à vue* (Dr A. Bertherand).

Révision (Conseil de). — Le seul cas où l'on sache gré à quelqu'un de nous traiter d'infirme.

Rides. — Les cicatrices de la vie.

Rosière. — Une jeune vierge que l'autorité tâche de consoler de son malheur.

Savant. — Un homme qui en sait assez — pour avoir conscience de ce qu'il ignore.

Science. — Un vin exceptionnel ; plus on le secoue, plus il est clair.

Seins. — Les garde-manger des nouveau-nés.

Sinapisme. — Un cataplasme devenu enragé.

Sociétés philanthropiques. — Sociétés fondées pour l'exploitation des médecins.

Tabac, Fumeur. — Le plus fumé des deux n'est pas celui qu'on pense.

***

MA MALADIE

Ci-gît, étendu sur son lit,
Un bon vivant, mauvais malade,
Buvant la tisane et l'ennui,
Pour expier mainte escapade.

Malgré mon modeste taudis,
Quelqu'un vient... c'est un camarade;
Ah! pour voir un sincère ami,
Je suis content d'être malade.

L'ami s'en va, l'ennui revient,
Je jure, je bâille et sommeille;
Je rêve creux, je ronfle enfin,
Quand le bonheur frappe et m'éveille.
De Lisette un léger sourire
Fait oublier la limonade;
Et pour goûter ce seul plaisir,
Je suis content d'être malade.

Pourtant, on vante la santé;
C'est un chimérique avantage;
Je vis heureux et visité,
Depuis qu'elle a fui mon étage.
J'inspire intérêt et pitié;
A la fin, je me persuade
Qu'avec l'amour et l'amitié,
L'on est heureux d'être malade.

Dr MUNARET.

*
* *

UNE CONSULTATION MANQUÉE

Une fois, un certain riche, fort avare, conçut le dessein de soutirer à Abernethy une consultation médicale. Dans ce but, il entama avec lui, au milieu d'une société, une conversation ordinaire, à travers laquelle il insinua au médecin son propre cas comme celui d'un individu imaginaire. « Nous supposerons, dit l'avare,

que les symptômes sont tels et tels; maintenant, docteur, que lui conseillerez-vous de prendre? — Que prendre? dit Abernethy; — mais prendre conseil, à coup sûr... »

EDGAR POË.

*
* *

LA DOCTRINE LYONNAISE (1)

—

CHANSON (2)

La vérole vient de l'amour,
Comme l'ivresse vient de boire;
Du moins on le croyait un jour,
Aux premiers temps de notre histoire.
Depuis l'on sait qu'une nourrice
Peut tout autant que Cupidon,
Quand le virus a le caprice
De mettre un poste au mamelon.

Et maintenant, sur ma parole,
C'est effrayant
De voir comment } *Bis.*
Vient la vérole. }

Elle est souvent héréditaire,
Alors on ne sait jamais bien
Si c'est du père ou de la mère,
Ou bien d'un autre qu'elle vient.

(1) Cette doctrine cherchait alors à battre en brèche le mercure dans les affections vénériennes, pour lui substituer l'iodure de potassium et les toniques.

(2) Chantée à un banquet d'anciens internes de l'Antiquaille, au café Casali.

Car sachons, enfants d'Hippocrate!
Que souvent tout vient du parrain.
Tant de mains pétrissent la pâte
Qu'on ne voit goutte en ce pétrin.

Et maintenant, etc.

Sans parler d'honteuse partie,
Elle nous vient par tous les bouts,
Et personne dans cette vie
Ne peut la prendre mieux que nous.
Bien souvent c'est elle qui paie
L'imprudent toucher d'un moutard;
Des accoucheurs c'est la monnaie,
Témoin l'index de sœur Châtard (1).

Et maintenant, etc.

Tranquille en vidant sa chopine,
Bacchus riait de tout cela.
« Jamais, disait-il, cette mine,
Au cuivre, un jour, ne tournera; »
Mais tandis que loin de Cythère,
Avec un vieux faune il trinquait,
En touchant le bord de son verre,
Par la lèvre il s'empoisonnait.

Et maintenant, etc.

Puisque en trinquant il n'en faut qu'une,
Puisque partout elle a ses droits,
Cette crainte-là m'importune :
La prendrai-je ici, quand je bois?
Si je la prends jamais, ma mère,
En me voyant rentrer si tard,
Ne voudra croire que l'affaire
Provienne d'un pareil hasard.

Et maintenant, etc.

(1) Cette sœur contracta la syphilis en pansant une nouvelle accouchée.

Bah ! trinquons ! Çà, plus de mercure !
Vérole qu'on prend en dînant
Se fait soigner par Épicure
Et se guérit au restaurant.
D'être pincé j'ai quelque envie,
Ici, pour prendre pension,
Que m'importe la maladie !
J'aime la médicatiou.

Et maintenant, sur ma parole,
C'est étonnant
De voir comment } *Bis.*
Vient la vérole. }

Dr LEVRAT-PERROTON.

*
* *

A L'HOPITAL

Un professeur de clinique à un malade : « Quelle est votre profession ? » Le malade, qui a une affection de poitrine : « Musicien, monsieur. » Le professeur à ses élèves : « Enfin, Messieurs, je trouve ici l'occasion de vous démontrer ce que je vous ai souvent dit à l'amphithéâtre : c'est que la fatigue et les efforts causés dans l'appareil respiratoire par l'action de souffler dans les instruments de musique étaient une cause fréquente de l'affection dont cet homme se plaint aujourd'hui. » Puis au malade : « De quel instrument jouez-vous ? » Le malade : « De la grosse caisse. »

(*Canada med. and surg. Journ.*)



LE FILS DE L'INTERNE

O nature! tu n'abdiques jamais tes droits, et les cœurs les plus stoïques, les roués les plus Régence, les diplomates les plus impassibles, finissent — lorsqu'ils sont encore jeunes — par obéir à ta voix, si elle se fait entendre.

Il était une fois, à la Salpêtrière, un interne en pharmacie nommé C...; depuis, il a quitté le tablier officinal pour la trousse du docteur. Jeune, possédant un cœur de son âge, il avait épousé... de la main gauche, une cuisinière de l'établissement. Ce mariage morganatique eut un résultat imprévu, mais dont il aurait dû se méfier; la taille de Margot s'arrondit; inutile de dire que la crinoline était totalement étrangère à cet arrondissement.

Le jeune C... examinait avec une émotion cachée cette modification physiologique. Son œil pseudo-paternel interrogeait l'avenir; il voyait déjà son fils futur (il comptait sur un fils) orné du tablier de l'interne; il rêvait pour lui un avenir plein de gloire. Mais hélas! un accident imprévu vint arrêter cet avenir dans son germe; Margot fit un faux pas; ce n'était pas le premier, il est vrai, mais celui-ci fut suivi d'une chute en bas d'un escalier, et le jeune C... goûta les douceurs de la paternité six mois avant

l'époque fixée par la nature. Paternité d'autant plus douce qu'elle était exempte des inconvénients généralement attachés au titre de père.

Adieu rêves d'avenir! il ne devait plus songer aux mois de nourrice, à l'éducation de ce fils né posthume; mais au moins le destin barbare ne pouvait l'empêcher de pourvoir à sa conservation; il l'emporta donc dans les profondeurs de la pharmacie, et se mit à chercher un bocal suffisant pour loger sa progéniture. Il se bornait à employer simplement les procédés alcooliques de conservation usités par la mère Moreaux à l'égard de ses prunes et chinois.

C... avait entouré ses amours d'un manteau couleur muraille, et il repoussait avec force les allusions dénuées de preuves que ses collègues se permettaient sur ce sujet.

Lorsque l'accident survint, on commenta l'intérêt que notre héros semblait prendre à ce fruit d'une union discrète. Mais C... repoussait, avec toute l'énergie d'un interne en colère, l'interprétation dont il était victime. Il prétendait jouer envers cet embryon, non pas le rôle d'un père, mais celui d'un simple bienfaiteur.

Hélas! pendant qu'il cherchait l'alcool conservateur qui devait assurer une existence indéfinie à cet enfant de l'amour et du hasard, Seriugua, le chat de la pharmacie, sauta sournoisement sur la table du laboratoire; un chat d'hôpital mange de tout; il vit le fils de C... déposé près du bocal qui devait être son mausolée, il

s'en saisit et opéra une retraite aussi rapide qu'imprévue.

A ce spectacle horrible, C... sentit vibrer dans son cœur toutes les cordes de la paternité; il oublie que sa devise fut : Amour et mystère! il pousse un cri de désespoir et s'élance à la poursuite de Seringua en s'écriant :

— Arrêtez!... arrêtez!... arrêtez le chat qui emporte mon fils! »

L'histoire raconte qu'à Florence, en pareil cas, une mère put arracher son enfant à la gueule d'un lion; C... fut moins heureux, il arriva trop tard... Seringua avait terminé son horrible festin... Feu le jeune C... était consommé. Pour conserver un souvenir de sa paternité éphémère, l'interne infortuné fut contraint d'enfermer dans un bocal l'infâme Seringua qui avait servi de tombeau à son fils.

Dr JOULIN (*Les Causeries du docteur*).

*
* *

COUPLETS SUR LE FER (1)

Je devrais chanter le *Mercure*,
C'est mon dieu, c'est mon élément;
Je lui dois mainte et mainte cure,
Je l'aime incontestablement.

(1) Chantés, en 1853, au banquet de la Société de Médecine de Bordeaux.

Mais *Mars* vaut bien qu'on le chansonne,
Dans ce joyeux banquet d'hiver :
Aussi sans offenser personne
Je vais m'étendre sur le fer. (*Bis.*)

Le fer, je le sais, épouvante;
Il est dur, brutal, incisif.
Souvent, chaîne lourde, écrasante,
Il meurtrit les bras du captif.
Mais dans la main preste et savante,
Des Roux, des Velpeau, des Jobert,
Que de prodiges il enfante!
Honneur, Messieurs, honneur au fer! (*Bis.*)

Lise, en vain, chaque jour se farde;
La lymphe infiltre ses attraits.
Quel teint! quelle pâleur blafarde!
Chlorose, voilà de tes traits.
Le safran de Mars qu'elle aspire
De Lise a raffermi la chair.
Le cruor reprend son empire,
Grâce au peroxyde de fer. (*Bis.*)

Voyez encor ce noble oxide,
Ce roi des antiscrofuleux,
Neutraliser, prompt et rapide,
Des poisons le plus dangereux.
L'arsenic!... Ce mot seul ressemble
Aux divinités de l'enfer....
Eh bien! l'arsenic fuit et tremble
Sous le tritoxyde de fer. (*Bis.*)

Chacun sur le fer s'évertue :
Blaud, Vallet, en bols l'ont traduit.
On le triture, on l'atténue,
On en fait opiat et biscuit.
Mais voici, sans charlatanisme,
Un nouvel emploi découvert :
On met à néant l'anévrisme
Par le perchlorure de fer. (*Bis.*)

Cependant sur ce perchlorure
Qu'a vanté le docteur Pravaz
La médicale procédure
Semble avoir déjà dit : Hélas !
Lenoir, Soulé, Serre, Malgaigne,
Votre avis négatif est clair...
Adieu les châteaux en Espagne,
Des perchloruristes de fer. (*Bis.*)

Mais s'il trompe notre espérance,
S'il n'est que coagulateur,
Le fer, Messieurs, a droit, je pense,
Au titre d'accélérateur.
Par ses *rails-ways*, plus de distance;
Son fil est plus prompt que l'éclair.
Enfin, l'âge d'or de la France
N'est autre que l'âge de fer. (*Bis.*)

Mais dans ces lieux où nous attire
Le plaisir, ce besoin du cœur,
Nous échappons au triste empire
Des ennuis de l'extérieur.
Au président qui nous gouverne,
Que ce toast ne soit pas amer,
Car son sceptre doux et paterne
N'est pas une verge de fer. (*Bis.*)

Dr J. VENOT.

*
* *

LE BANQUIER ET L'OPÉRATEUR

—

Il y a quelques jours, M. Rothschild, de Londres, fit demander le célèbre chirurgien Liston, dont il avait à réclamer le ministère. Mais, à la vue de l'instrument tranchant qui devait servir à l'opération projetée, le courage manqua au riche

banquier, qui la renvoya à un autre jour, priant d'abord Liston de remettre son couteau dans sa poche. Au jour fixé, il tint bon et se laissa bravement opérer sans souffler mot. La chose faite, le patient se retourna vers Liston et lui dit avec un grand flegme : « Vous avez cru peut-être que j'allais vous payer pour m'avoir fait souffrir ; votre erreur est profonde, et vous n'aurez de moi que ce petit souvenir. » Ce disant, il lui jeta au nez son bonnet de coton, qui n'était pas de première blancheur. Le chirurgien s'en fut, riant de bon cœur de la façon adroite et peu onéreuse dont le banquier israélite usait pour lui payer ses honoraires. Il descendait l'escalier, tenant en main le bonnet, dont il était assez embarrassé, lorsque en le roulant il sentit qu'il contenait un objet étranger qui crépitait sous le doigt ; il fouilla la coiffe et en retira un billet de banque de mille livres sterling. Cette façon de s'acquitter est aussi spirituelle que généreuse.

(*L'Union médicale.*)

*
* *

LES FEMMES DOCTEURS

—

Les femmes qui exercent la médecine peuvent donuer lieu de temps en temps à des scènes de ce genre.

Un monsieur sonne, au milieu de la nuit, à

la porte de son docteur, lequel vient de céder sa clientèle à une femme.

— Vite, crie-t-il à la bonne, priez le docteur de passer chez moi.

— Impossible en ce moment, monsieur.

— Mais ma femme est sur le point d'accoucher.

— Le docteur aussi !!!

* * *

CHANSON

ANATOMICO-PATHOLOGI-PHYSIOLOGO-GASTRONOMIQUE (1)

—

I

Messieurs, tantôt à la science,
En votre annuelle séance,
En de brillants comptes rendus,
Vous avez payé vos tributs.
Il faut, déesse Anatomie,
Pour ce soir, à Gastronomie,
Concéder tes nombreux élus.
    Nous ne te servons plus :
    Honneur au dieu Comus !

II

Vous que nous recherchions naguères,
Lésions aux cent caractères,
Produits d'un virus en courroux,
Éloignez-vous, éloignez-vous !

(1) Chantée au banquet de la Société anatomique en 1850

Mais vous qui garnissez la table,
Salmis d'aspect si confortable,
Qui chatouillez nos odorats...
Ne vous éloignez pas,
Ne vous éloignez pas!

III

Vous qui, répandant la jaunisse,
Rendez notre teint *pain d'épice*,
Foies engorgés, foies cancéreux,
Pouah! cachez-vous loin de nos yeux!
Mais vous que Chevet assaisonne,
Que tout gourmet ambitionne,
Foies farcis, foies truffés, foies gras....
Ne vous éloignez pas,
Ne vous éloignez pas!

IV

Kyste ou clapier d'infecte approche,
Qui renfermez dans votre poche
Des hydatides ou des poux,
Éloignez-vous, éloignez-vous!
Mais vous dont la coque mollette
Contient cervelle à la poulette,
Croquette aux fumets délicats....
Ne vous éloignez pas,
Ne vous éloignez pas!

V

Sang putride, humeurs sanieuses,
Vous, dont les odeurs nauséeuses,
Aux poumons excitent la toux,
Éloignez-vous, éloignez-vous!
Mais vous, divin jus de la treille,
Blanc nectar et liqueur vermeille,
Qui confortez nos estomacs....
Ne vous éloignez pas,
Et ne tarissez pas!

VI

Censeurs au minois de vampire,
Qui ne sauriez jamais sourire,
Si vous vous trouvez parmi nous...
Éloignez-vous, éloignez-vous !
Mais vous, de qui l'humeur badine
Sait faire à table bonne mine,
Lui prêtant de nouveaux appas...
    Chers amis, d'ici-bas,
    Ne vous éloignez pas !

Dr E. Forget.

*
* *

LA MALADIE DE FRANÇOIS Ier (1)

Antoine Le Coq, médecin de Paris, ayant été consulté sur l'état de François Ier, atteint du mal vénérien, s'opposa fortement à l'avis de Fernel, qui ne voulait se servir que de son opiat antivénérien. Le Coq insista sur l'usage de la friction mercurielle, comme le moyen le plus prompt et le plus efficace. « C'est un vilain, disait-il en parlant du roi, c'est un vilain qui a gagné la vérole. *Frottetur*, qu'il soit frotté comme un autre, et comme le dernier de son royaume, puisqu'il s'est gâté de la même manière. » Cela fut rapporté à François, qui, dit-on, n'en fit que rire, et lui en sut bon gré.

(1) Voir *La Médecine littéraire et anecdotique*, page 14.

*
* *

LES PHARMACIENS MALADES
DE LA PESTE DE L'ANNONCE (1)

Fable imitée de La Fontaine.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
L'annonce (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Faisait aux pharmaciens la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait plus d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul gain n'excitait leur envie;
Ni pur ni savant n'épiait
Des doctes recettes la proie;
Le beau sexe même fuyait;
Plus d'amour, partant plus de joie.
L'un des chefs tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point : voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai tiré force ducatons
Du public, livré sans défense
Par les docteurs venant dans ma salle à manger
S'héberger.

(1) Congrès des Sociétés de Pharmacie, 1867.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice,
Que le plus coupable périsse!
— Ah! dit un autre chef, arrière votre émoi!
J'ai gonflé mon gousset des secrets de *princesse!* (1)
Eh bien! gruger public, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Nous leur fîmes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant aux docteurs, l'on peut dire
Qu'à la table du pharmacien
Ils préparent la route à l'académicien,
En enrichissant son empire. »
Ainsi dit le bon chef; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Picard, du Gascon, du Normand plein de chances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens exploiteurs en rhubarbe et ricins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'annonceur, à son tour, leur dit : « J'ai souvenance
Que, près de la Bourse passant,
La faim, l'occasion, le gain tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je noircis d'un journal la largeur de ma langue.
En avais-je le droit? Je n'ose parler net. »
A ces mots, l'on cria haro sur le benêt.
Un clerc quelque peu loup prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce frère déloyal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
S'inscrire aux faits divers! Quel crime abominable!
Rien que la mort était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que l'on exploite avec ou sans la table,
Les Congrès bien pensants vous rendent blanc ou noir.

ÉMILE GENEVOIS.

1) Poudre de la princesse de C***.



AUX BUVEURS D'ABSINTHE

—

SONNET

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage ; — ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche : puis versez,
Versez tout doucement, d'une main bien légère.

Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion : puis augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute : et cessez
Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire

Laissez-la reposer une minute encore,
Couvez-la du regard comme on couve un tresor :
Aspirez son parfum qui donne le bien-être!

Enfin, pour couronner tant de soins inouïs,
Bien délicatement prenez le verre, — et puis
Lancez, sans hésiter, le tout par la fenêtre!

(*L'Hygiène pour tous.*)



CONSULTATION ORTHODOXE

—

Une dame, désirant être dans la situation dont Cornélie, la mère des Gracques, fut trois fois fière, et ne pouvant y parvenir, vint deman-

der au professeur Pajot si, pour voir réaliser ses vœux, elle n'aurait pas quelque opération à subir.

— Parfaitement, madame, lui répondit le spirituel accoucheur. Il en est une, une seule, mais le résultat dépend entièrement de l'habileté du chirurgien.

— Et c'est?

— C'est l'opération... du *Saint-Esprit*.

Dr WITKOWSKI (*Nos médecins*).

*
* *

CHARADE (1)

De mon premier chacun admire
Avec raison la pureté;
Toujours aussi, noblesse mire,
Son vieux blason dans ma fierté.
Mon second, en littérature,
Par ses œuvres fut remarqué.
Mon tout à l'humaine nature
Souvent, hélas! est appliqué.

*
* *

LE MARSEILLAIS ET LA SOMNAMBULE

Il est des gens qui ne croient pas aux somnambules, et ils ont raison; il en est d'autres

(1) La réponse est : SANGSUE.

qui ont confiance en leur lucidité, et ils n'ont pas tort. Le Marseillais Pamphile, fusilier à la 4e du 2, est de ceux-là, depuis l'aventure magnéto-pathologique que voici :

A la foire au pain d'épice, Pamphile fit la rencontre d'une somnambule qui voulut bien lui accorder une séance dans un cabinet particulier de la barrière du Trône. Les épreuves furent variées et se terminèrent par un exercice intime qui ne figure jamais sur le programme des représentations publiques. Même à ce moment, Pamphile n'oubliait pas qu'il avait affaire à une devineresse et, bien qu'elle ne fût point en état de sommeil, il lui demanda de très près :

« Té, la somnambule, devine un peu ce que je fais? »

Entre deux soupirs la pythonisse répondit :

— « Tu attrapes la vérole ! »

La somnambule avait dit vrai, et c'est pour cela que Pamphile croit toujours aux somnambules.

F. Rado.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

—

Un Français disait qu'il ne pouvait accoutumer ses oreilles aux voix des castrats. C'est

aussi ce que semblait dire une jeune fille qui venait d'entendre Carestini. On louait beaucoup ce chanteur.

« Oui, disait-elle ingénument, il a une jolie voix, mais il me semble qu'il y manque quelque chose. »

*
* *

M. le maire était à table, en famille; j'étais son hôte. Un paysan accourt, force la consigne de Catherine, et, tout essoufflé :

— Monsieur le maire! Monsieur le maire! Vous connaissez ce chenapan de Pierronnet?

— Eh bien?

— Vous ne croiriez jamais ce qu'il a fait à ma fille!

— Mais, qu'est-ce donc?

— Il lui a fait, monsieur! il lui a fait un enfant!

— Voulais-tu qu'il lui fît un veau?...

Le paysan se retire satisfait et foudroyé.

*
* *

Un médecin très connu était affligé d'une de ces belles-mères laides, acariâtres, furieuses de vieillir, dont la principale occupation est de tourner la tête à leurs filles et de troubler leurs ménages.

Le malheureux avait essayé de tout.

Il la faisait voyager souvent sur le réseau P. L. M.

Il lui rapportait de la campagne des champignons cueillis à la diable.

Il lui payait des billets de tous les concerts de pianistes.

Rien n'y faisait.

Un jour, cependant, on la ramène écrasée par la chute de l'échafaudage d'une maison en construction.

L'entrepreneur était un de ses gros clients et lui devait une somme importante.

Après avoir montré pendant trois jours les signes de la plus vive douleur, notre praticien ouvre son registre, tire une longue raie sur une page et écrit au bas le mot *Payé*.

C'était la note de l'entrepreneur !

*
* *

Le docteur M..., dont on ne compte plus les homicides par imprudence, est appelé auprès d'un malade.

— Ah ! madame, s'écrie-t-il, en se tournant vers la femme du patieut, vous m'avez appelé trop tard ! Votre mari est perdu..., il a déjà les mains violettes.

— Mais, monsieur, vous ne savez pas qu'il est teinturier !

— Eh bien ! c'est une vraie chance, car s'il n'était pas teinturier, ce serait un homme mort.

*
* *

ÉPITAPHE D'UN APOTHICAIRE

—

Ci-gît qui, non pas sans raison,
Prenait les gens en trahison.

*
* *

CE QU'IL Y AVAIT DANS LE VENTRE DE M. X...

—

A l'époque où j'étais chef de clinique de Trousseau, dit le professeur Lasègue dans une clinique reproduite par la *Gazette des Hôpitaux*, celui-ci donnait des soins à un personnage célèbre, surtout par les caricatures qui en étaient journellement faites par des artistes avec lesquels il s'était lié, à tel point que sa charge se voyait partout. C'était un chef de bureau d'un ministère quelconque, qui avait remplacé un œil perdu par un bandeau noir, de préférence à un œil de verre, qui, disait-il, se voyait beaucoup plus. Cet homme était porteur d'un ventre si colossal qu'il ne ressemblait à rien ; seul un potiron sur sa tige pouvait lui être comparé. Un beau jour, il tomba malade, et ce ventre, si extraordiuaire-

ment volumineux, augmenta encore; il souffrait beaucoup, mais il n'existait ni diarrhée, ni constipation, pas de vomissements, à peine quelques nausées.

Médecins sur médecins furent appelés, et chacun de porter un diagnostic plus ou moins fantaisiste, lorsqu'une nuit, tout à coup, huit ou dix mois après le début de ses souffrances, notre homme est réveillé par un mal soudain, et n'a que le temps de sonner son domestique pour qu'on lui apporte en hâte un vase de nuit; mais à peine celui-ci est-il rempli jusqu'au bord, que nouveau coup de sonnette, nouveau vase demandé, nouveau vase rempli; troisième coup de sonnette, troisième vase rapporté et rempli. Le domestique est... sur les dents, et suffit à peine à la consommation des pots de chambre. Enfin, au dix-septième, l'intestin était satisfait, et notre homme éprouvait un de ces bien-être comme il n'en avait eu depuis longtemps. Sa maladie avait donc consisté tout simplement dans une rétention fécale de dix-sept pots de chambre, ce dont personne n'avait eu garde de se douter, d'abord par la difficulté d'explorer un pareil abdomen, ensuite par la régularité de son fonctionnement intestinal, tel que, comme l'employé de bureau modèle, il consultait chaque jour sa montre pour ne pas oublier l'heure réglementaire de sa présentation aux water-closet.

Et le lendemain, Trousseau, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, s'empressant d'aborder ses collè-

gues réunis dans la salle des médecins, qui devisaient encore de ce malade et du diagnostic de cette affection, leur disait : « Vous savez : un tel », et chacun de s'écrier : « Saprelotte! oui, nous le savons. Sa tumeur? Aurait-il succombé? — Sa tumeur, répond Trousseau d'un air bourru, cette fameuse tumeur, c'était de la... ! »

Stupéfaction générale.

A la sortie de l'hôpital, comme un de ses confrères lui reprochait l'expression qui lui avait échappé. Trousseau lui répondit : « Eh bien! quand j'aurais dit « des excréments », cela aurait-il sauvé grand'chose? »

*
* *

REMÈDE CONTRE LES PUCES

—

Des puces veux-tu fuir la visite importune,
D'un procédé bizarre éprouve la fortune.
De la fiente de porc introduite en ton lit,
Garnis le vêtement préparé pour la nuit.
Ce soin, de l'ennemi précipitant la fuite.
En paisible sommeil change ta nuit maudite.

(*École de Salerne*)

*
* *

PENSÉES ET MAXIMES

—

— Le Juif-Errant auquel Jéhovah crie sans

cesse : *Marche! marche!* personnifie fort bien le corps médical.

— *Ne croire que ce que l'on voit* étant la maxime des médecins, il serait plus logique de leur donner pour patron saint Thomas, et d'abandonner aux apothicaires saint Luc, dont l'anagramme leur convient mieux.

— Le biberon est la rente du médecin.

— Un accoucheur doit avoir l'œil au bout du doigt, mais ne jamais se mettre le doigt dans l'œil.

— Paris est la capitale du monde civilisé... et syphilisé.

— Le dicton : *Mal de dents, mal d'amour* vient, sans doute de ce que ces deux maux engendrent tôt ou tard une *fluxion*.

— C'est surtout aux médecins que s'applique l'aphorisme de Talleyrand : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.*

— Confraternité médicale et reconnaissance des malades sont deux beaux exemples d'euphémismes.

— Pour réussir, le médecin doit posséder trois savoirs : le savoir de l'étude, le savoir-vivre et le savoir-faire. A la rigueur, le dernier suffit.

— Les médecins se divisent en deux catégo-

ries : les gobeurs et les sceptiques; les malades ne forment qu'une seule classe : les gobeurs.

— Comment voulez-vous que tout le monde ne se mêle pas un peu de médecine, lorsque la civilité exige que l'on s'aborde par ces mots : « Comment vous portez-vous? »

— En raison du nombre considérable d'indigents et de non-valeurs auxquels le médecin prodigue ses soins, au détriment de sa bourse, on peut dire que, relativement à sa fortune, le médecin fait beaucoup plus d'aumônes que le millionnaire qui en fait le plus.

— Pour n'éprouver aucun déboire dans la profession médicale, il faut considérer tout nouveau client comme un ennemi futur ou au moins comme un indifférent.

— Cette pensée de Voltaire est bien juste pour les médecins : *Il vaut mieux avoir la protection d'une femme que d'écrire cent volumes.*

— C'est une injustice de décorer un médecin, parce qu'ils le méritent tous.

— Du médecin et du geôlier seuls on accepte avec plaisir qu'ils vous envoient promener.

— Le diplôme de médecin équivaut à une condamnation aux travaux forcés à perpétuité : il est rare qu'une fois engrené dans la profession médicale on ne meure pas à la peine.

Méditez ces vers de Bouillet, ainsi modifiés :

Dans le corps médical on a cela de beau,
De ne croiser les bras qu'au fond de son tombeau.

— La locution : *Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors* serait beaucoup plus vraie en substituant le mot médecin au nom de ce quadrupède : bien souvent, les exigences professionnelles m'obligent à être dehors par le plus mauvais temps, sans rencontrer aucun représentant de la race canine.

— Comme pendant à la devise du médecin : *Guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours,* nous proposons la suivante : *Recevoir quelquefois, donner souvent, être exploité toujours.*

— On pourrait appliquer aux modèles clastiques du Dr Auzoux l'observation que fit un jour le chevalier Ringle en examinant les pièces anatomiques artificielles, parfaitement imitées, par une demoiselle Biheron, dont parle Mme de Genlis :

« En vérité, dit ce gentilhomme, c'est parfait; il n'y manque que la puanteur. »

Dr Witkowski (*Le Praticien*).

*
* *

LE RÉGIME

—

Le lit, la diète et sévère abstinence
D'œuvres de chair nargueront Atropos.

D'un médecin telle était l'ordonnance
A son malade épuisé de repos.
Que fait notre homme? Abreuvant la maxime
D'un bon vin vieux, d'abord il se ranime,
Mange en poète et sent du reconfort,
Court chez sa belle, où maintes fois s'escrime,
Revient au lit, où le trouvant plus fort :
« Continuez, dit Purgon, mon régime. »

LEMERCIER.



UN ROI A L'HOPITAL

A la salle des payants de l'hôpital Saint-André, se trouve couché un roi déchu et malheureux que nos lecteurs connaissent certainement de nom. C'est Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie, autrement dit M. de Tonueins, ancien avoué de Périgueux. Ce monarque n'a pas seulement à se plaindre de la politique, hélas! la maladie l'a atteint comme un simple mortel.

Affecté depuis de longues années d'un rétrécissement de l'intestin, Orélie Ier s'est trouvé arrêté au Brésil par une constipation des plus rebelles. Le ventre se ballonnait, bleuissait. Les selles manquaient depuis une trentaine de jours, le malade allait s'affaiblissant chaque jour, le péril était imminent, quand un chirurgien français — du nom de Quinch, né en Bourgogne, et non

pas en Gasgogne, comme on pourrait le supposer — entreprit de sauver le pauvre mourant. Il se mit à la recherche du côlon dans la fosse iliaque gauche, le trouva, le fendit, établit un anus contre nature, et ressuscita le grand chef des Araucans!

Malheureusement, le trône ne lui a pas été rendu du même coup, et l'infortuné M. de Tonneins, victime des vicissitudes du sort, est venu chercher à l'hôpital Saint-André la guérison d'une infirmité qui le déconsidère à ses propres yeux.

(*Gazette médicale de Bordeaux.*)

*
* *

A BICHAT (1)

—

CANTATE

Réveille-toi, Bichat, sors de la tombe !
Parmi les dieux jadis on t'eût fait un autel :
Car après des travaux pareils aux tiens, s'il tombe,
L'homme se relève immortel.

Tu parais, et notre art, grâce à toi, s'élargit;
Sous tes doigts, chaque jour, surgit
Quelque découverte nouvelle.

(1) Cette cantate, composée par le Dr Louis Roux en l'honneur de l'inauguration de la statue de Bichat, fut exécutée dans la cour de l'École de Médecine de Paris, par les élèves du Dr Émile Chevé, le 16 juillet 1857.

L'étude de la mort offre enfin des attraits;
Notre œil pénètre ses secrets,
Et la vie à lui se révèle.

Réveille-toi, etc.

Et, selon le destin de ceux qui comme toi
Viennent, l'âme pleine de foi,
Remplir sur la terre un message,
Météore brillant, tu meurs en demi-dieu,
Laissant dans des pages de feu
Le souvenir de ton passage.

Réveille-toi, etc.

Sur l'aile de l'Histoire au loin ton nom porté,
Par la Science est répété,
Bichat, avec idolâtrie;
Esprit sublime! un nom aussi grand que le tien
A tous les pays appartient :
Le monde entier est sa patrie.

Réveille-toi, etc.

Honneur et gloire à toi, créateur, dont la main
Traça largement le chemin
Qui mène aux sources de la vie!
Va, sur ton piédestal les siècles passeront
Sans pouvoir toucher à ton front,
Vainqueur du temps et de l'envie.

Réveille-toi, Bichat, sors de la tombe!
Parmi les dieux jadis on t'eût fait un autel :
Car après des travaux pareils aux tiens, s'il tombe,
L'homme se relève immortel.

*
* *

LA CONSULTATION DE JEANNE

Jeanne voulait savoir du médecin
Lequel vaut mieux, le soir ou le matin,
Au jeu d'amour. Il dit que plus plaisant
Etait le soir, le matin plus duisant
Pour la santé. « Lors, dit Jeanne en riant,
Je le ferai d'un appétit friand,
Doncques au soir pour la grand'volupté,
Et le matin pour la bonne santé. »

J. VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

*
* *

UNE ORDONNANCE MAJUSCULE

Un médecin de Châlons, mandé dans une commune voisine, avait oublié son calepin. Appelé au domicile du malade, il demanda un crayon et du papier, pour rédiger son ordonnance. Il paraît que l'on n'est pas, dans la commune, partisan de l'instruction obligatoire, car on ne put trouver, ni chez le malade, ni dans le voisinage, les deux objets demandés par le médecin.

Celui-ci, fatigué d'attendre, écrivit son ordon-

nance sur la porte cochère de la grange avec du charbon, et partit. Les parents du malade, incapables de déchiffrer l'écriture du médecin, — ce qui n'a rien d'extraordinaire, — eurent l'idée ingénieuse de décrocher la porte cochère pour la présenter au pharmacien.



A LA DISTRIBUTION DES PRIX

Une mère à son fils :

— Tu n'as pas honte ! Ce petit-là qui a le prix de mémoire.

— Pas étonnant, c'est un fils d'apothicaire.



LA GÉNÉRATION SPONTANÉE (1)

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

D'où vous vient cet air tout grognon ?
— J' n'entends parler que de sal's êtres.
Le microzyme et l'champignon
Du corps humain sont donc les maitres !
Les bactéri's, le vibrion,
Trist' race après nous acharnée.
Au diabl' cett' génération
Qu'elle soit ou non spontanée. (*Bis.*)

(1) Chantée au banquet des internes en médecine. (Mars 1875.)

Sur la terre rien de nouveau.
Dit un Pasteur académique,
Car *Omne vivum ex ovo*
Est un proverbe fort antique.
Nos aliments, putréfaction !
Notre boisson est gangtenée
Salut, ô génération,
Qui ne peux pas êtr' spontanée ! (*Bis.*)

Ses adversair's non moins faconds
De l'insondabl' sond'nt le mystère
Et dans le vid' de leurs flacons,
Ils voient s'animer la matière.
Voici v'nir un jeun' champion(1)
La lanc' de pus tout imprégnée.
Vive not' génération,
Génération spontanée ! (*Bis.*)

Non licet inter nos tantas
Componere lites (2), dit l' sage.
Aussi j' m'abstiens dans ce fracas
Que chacun fait en son langage.
Mais j' crains que la discussion
S' prolongeant d'année en année,
N' dépass' not' génération,
Qui n'est pas du tout spontanée. (*Bis.*)

Un client pour un suintement
D' l'urèthre, inquiet, vous consulte.
De la femme il se port' garant,
En douter même est une insulte.
— Monsieur votre observation
Mérite d'être burinée,
Comm' preuv' de génération,
Génération spontanée. (*Bis.*)

(1) Le D[r] A. Bergeron.
(2) Nous ne pouvons pas accommoder nous-mêmes de si graves différends.

Un' jeun' veuve depuis deux ans
Voit tout à coup certaine enflûre.
Bon Dieu ! qu' vont dir' les médisants?
Ell' dont la conscience est pure.
— C'est peut-êtr' l'imprégnation
Fait' dans un' précédente année,
Ou bien un' génération
Chez les veuves tout' spontanée. (*Bis.*)

Pour terminer par un couplet
Et qui soit bien de circonstance,
Vive à jamais notre banquet,
Pour l'internat sourc' de Jouvence,
Et qu'un' douc' fermentation
De ses mycrozym's émanée
Fass' naître un' génération
D' joyeux internes spontanée ! (*Bis.*)

Dr E. TILLOT.

*
* *

APHORISMES PROFESSIONNELS

—

LES VÊTEMENTS

— Rien n'est à dédaigner pour acquérir et pour conserver la clientèle. Un médecin que j'ai beaucoup connu, homme de sens, d'esprit, de grande expérience et de grand savoir, me disait un jour : « Mes débuts ont été heureux ; j'ai eu pendant plusieurs années les meilleurs clients de mon quartier ; peu à peu le vide s'est fait autour

de moi; mon confrère X... m'a succédé dans mes meilleures maisons; ce n'est pas un mauvais confrère, il n'a employé pour cela aucun moyen déloyal; cependant je ne peux lui reconnaître ni plus de science, ni plus de bonheur que je n'en ai; je me creusais la tête pour chercher la cause de mon abandon et du succès de mon confrère, quand une de mes jeunes et jolies clientes me mit sur la voie : Que voulez-vous! me dit-elle, votre confrère met du linge blanc tous les jours, et il est si propret, qu'il semble sortir d'une boîte. »

— C'est bien à tort que quelques médecins négligent par trop ouvertement les soins de toilette. Le monde est plus exigeant sur ce point qu'on ne le croit communément. En outre, c'est très maladroit. Pour le vulgaire, c'est-à-dire pour les dix-neuf vingtièmes du public, l'habit fait le moine. Pour s'affubler sans variante d'un habit vert, d'un pantalon bleu et d'un gilet blanc, assemblage de couleurs qui choque le goût le moins exercé, il faut pouvoir s'appeler Dupuytren. Le chapeau à larges bords, l'habit bleu à larges basques, et les petites bottes à gland, ne peuvent être portés que lorsque l'on a nom Antoine Dubois. Il était permis au vieux Portal, qui n'avait jamais été jeune, de voir ses malades en costume d'un autre âge. Mais toutes ces excentricités coûteraient cher au commun des martyrs médecins.

— A talent égal, et même inférieur, le médecin proprement et dignement vêtu a de grands avantages sur le médecin malpropre ou négligé.

— « Cher docteur, quand donc ferez-vous faire un habit neuf? disait la maréchale de Luxembourg à Bouvard. — Quand j'aurai rencontré un tailleur, honnête homme, répondit-il brutalement. » Bouvard s'obstina dans son habit râpé ; mais il fut remplacé par Bordeu, dont les riches dentelles avaient déjà séduit plusieurs grandes dames de la cour.

— Un médecin très célèbre, et qui affiche une grande incorrection de toilette, crut faire un trait d'indépendance en allant dîner en paletot chez un ministre du dernier roi. Arrivé dans l'antichambre, l'huissier, au lieu de l'annoncer, se pose devant lui et attend. « Qu'attendez-vous donc ? lui dit cet illustre confrère. — Que monsieur veuille bien ôter son paletot, répond l'huissier. — Vous voulez donc que j'entre en chemise? Annoncez le paletot du docteur X..., membre de l'Institut. »

Cela me paraît plus cynique que plaisant.

— A propos de costume, savez-vous que nous tous qui ne sommes rien, pas même académiciens, avons le droit d'en porter un et des plus beaux, et des plus cossus, et bien autrement distingué et solennel que celui de Messieurs de l'Académie? En effet, et je suis bien aise de le

remettre en mémoire, il existe un décret du 20 brumaire an XII (12 novembre 1803), qui n'a jamais été abrogé, qui a force de loi et qui permet aux simples docteurs de porter un costume. Voici l'article 2 de ce décret :

« Les simples docteurs en médecine, lors-
« qu'ils seront invités à quelques cérémonies
« publiques et lorsqu'ils prêteront serment, fe-
« ront ou affirmeront des rapports devant les
« tribunaux, pourront porter le costume qui
« suit :

« Robe noire d'étamine avec dos, devants, de
« soie cramoisie, bordée d'hermine, habit noir
« à la française, cravate de batiste tombante,
« toque en soie cramoisie, avec un galon d'or. »

L'HABITATION

— L'habitation demande une attention toute spéciale de la part du médecin dans les grandes villes. C'est ici qu'un peu de mise en scène est parfaitement légitime.

— Dans le quartier que vous voulez habiter, faites choix d'une grande maison de grande apparence, à porte cochère, autant que possible, dont la loge du concierge soit bien en évidence, dont l'escalier soit large, propre, facile et bien éclairé. Informez-vous du rang, de la position,

de la fortune, du nombre des locataires. Informez-vous surtout si un autre confrère n'y est pas déjà installé. Tous ces détails ont leur valeur. Une grande et belle maison, bien habitée, n'est pas à l'abri des accidents; or, le chapitre des accidents joue un grand rôle dans l'histoire du médecin. Un de nos confrères les plus répandus a dû le commencement de sa fortune à une attaque d'apoplexie survenue chez un grand personnage qui habitait la même maison que lui.

— La hauteur de l'étage est pour le public le thermomètre infaillible de la vogue et du talent du médecin. Le deuxième étage doit être le *nec plus ultra* de l'ascension du médecin. Un troisième, sans entresol, est déjà bien audacieux. Au-dessus, c'est se vouer sans retour à la valetaille et aux portières du quartier.

L'AMEUBLEMENT

—

— Deux pièces dans l'appartement doivent surtout fixer l'attention du médecin; c'est à elles qu'il faut sacrifier toutes les autres, c'est à savoir le salon d'attente et le cabinet. Que le tout soit précédé d'une vaste antichambre, avec banquette de velours. Ne dédaignez pas la banquette, elle fait très bien.

— Si votre meuble de salon n'est ni en soie ni en velours, cachez-le par des housses; on croira que vous protégez ainsi des étoffes précieuses. Mais ne lésinez pas sur les rideaux; l'œil inquisiteur des femmes ne supporte pas la supercherie sur ce point. Quelques gravures de choix, deux ou trois toiles supportables, cacheront la nudité des murs. Mais n'imitez pas nos trop nombreux confrères qui appendent inévitablement dans leur salon l'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès.* Outre que le fait est apocryphe, il est d'un très mauvais exemple.

— Un homme de goût se reconnait au modèle de sa pendule. Un médecin assez malheureux pour orner son chambranle d'un *Malek-Adel enlevant Mathilde* est un praticien jugé. Éloignez le piano et les cahiers de musique du salon d'attente. Les gens que vous recevez ne viennent chez vous qu'inquiets pour eux et pour les leurs. Tout souvenir de plaisirs ou de fêtes les sensibilise et les blesse. En entrant chez vous, qu'ils ne soient impressionnés que par ces deux idées : pitié et secours.

LA RÉCEPTION DES CLIENTS

— Autant que possible faites que votre cabinet ait deux portes de sortie; cette condition

favorise un petit et innocent manège qui n'est pas sans influence sur l'esprit du client.

— Munissez-vous d'un bon domestique, mâle autant que possible, légèrement galonné, cela ne fait pas mal, et qui n'introduise pas le client tout droit dans votre cabinet, alors même que depuis plusieurs heures vous y seriez tout seul.

— Le client doit toujours attendre, parce que le médecin doit toujours être occupé. Quelques coups discrètement frappés à la porte de votre cabinet par votre domestique doivent vous avertir que quelqu'un attend. Laissez écouler quelques minutes; puis ouvrez et refermez les portes, ayant l'air de reconduire quelqu'un; faites sonner quelques écus, ce bruit argentin est souvent un avertissement salutaire; enfin faites entrer.

LA CONSULTATION

— Un grand talent du médecin, c'est de savoir écouter. Le malade aime à parler longuement de son mal; écoutez-le avec patience, avec bonté; ménagez-lui les interruptions, elles ne rendent le récit que plus prolixe; faites-lui répéter, au contraire, les circonstances qui vous paraissent les plus intéressantes à connaître. Cette

insistance vous placera tout de suite en grande estime auprès du malade; il verra en vous un médecin attentionné, soigneux, et le résultat de la consultation ne tournera pas à votre désavantage.

— Un des plus rigoureux préceptes de la charité médicale impose l'impérieux devoir au médecin de consoler, de rassurer le malade, et de lui faire toujours espérer la guérison de la maladie le plus évidemment incurable. Il est cependant un écueil qu'il faut savoir éviter, c'est, dans les cas peu graves et facilement accessibles aux ressources de l'art, de prendre la maladie moins au sérieux que ne le fait le malade lui-même. Règle générale, le malade aime à se persuader et à dire qu'il a couru de grands dangers. Il est de mauvaise politique de le dissuader sur ce point. Cela n'avance à rien, et vous vous enlevez niaisement un mérite qu'on ne demandait pas mieux que de vous reconnaître.

— Évitez donc ces formules dangereuses et qui partent trop vite de la bouche des jeunes médecins : « Ce n'est rien; vous n'avez qu'une légère indisposition; un peu de régime va guérir tout cela. » Presque jamais le malade ne vous tient compte de ce langage austère de la vérité; souvent il a pour résultat de le décider à porter chez un autre confrère ses appréhensions et ses écus.

— Posez-vous comme principe de conduite

de ne jamais laisser sortir un malade de votre cabinet sans une consultation écrite. Ne craignez pas d'écrire longuement vos prescriptions et vos conseils. Prenez du grand papier, et remplissez hardiment le *recto* et le *verso*. Plus vous serez long, moins le malade lésinera sur vos légitimes honoraires. Souvenez-vous sans cesse de ce malade auquel Corvisart ne voulut écrire aucun conseil, et qui laissa une pièce de dix centimes, soigneusement pliée dans du papier, sur le chambranle du célèbre médecin de l'Empereur.

— La plupart des médecins en renom de Paris connaissent un pauvre malade imaginaire qui porte un nom distingué et qui paye régulièrement ses consultations la somme invariable de 7 fr. 50 cent. Il n'est pas de jour où l'on ne le rencontre dans le cabinet de quelque médecin. Quand il tient sa consultation en main, il adresse une nouvelle question au médecin. Si la réponse lui paraît convenable, il ouvre sa bourse et ajoute 50 centimes à la somme primitive. Nouvelle question, nouvelle réponse, nouvelle pièce de dix sous, et il continue ainsi jusqu'à 9 fr. 50 ou 10 fr. 50, car ce singulier client parait avoir une horreur profonde pour les chiffres ronds. Mais de tels clients constituent une variété extrêmement rare.

— Il est plus commun, au contraire, qu'en possession de vos conseils écrits, le malade se lève, s'incline fort civilement et vous quitte en

oubliant de vous honorer... Si le malade vous est inconnu, sa tenue vous indique qu'il peut honorer vos conseils, et il ne le fait pas; quelle est, de votre part, la conduite à suivre? Les avis sont partagés. Les sentimentalistes, ceux qui considèrent la profession médicale surtout au point de vue du sacerdoce, disent qu'il faut s'abstenir de toute demande et conseillent de se replier dans sa dignité. Quelques célèbres consultants de Paris en agissent ainsi; mais il faut remarquer que, chez eux, c'est le plus petit nombre des malades qui a ces distractions-là, et comme ils en voient des masses, ils souffrent peu en définitive de ces oublis. La généralité des praticiens, qui en pâtit davantage et chez lesquels ces oublis se renouvellent plus fréquemment, est d'avis que si la charité médicale doit être toujours prête et inépuisable pour le pauvre, le médecin a le droit et le devoir de rappeler au client oublieux qu'il néglige une formalité essentielle de sa consultation.

— La formule est difficile à trouver; le mieux est de se livrer à l'imprévu, à l'à-propos, à l'occasion, pour se tirer d'embarras. On raconte d'un médecin célèbre qu'il reprenait sans façon sa consultation des mains des clients oublieux, en leur disant de venir la chercher quand ils voudraient la payer. Ce procédé est brutal et peu digne. Quelques médecins se sont fait cette règle invariable d'en indiquer le prix en la re-

mettant au client. Le procédé est efficace, mais il est hardi. Quelques autres abordent nettement la question, en n'apercevant chez le malade aucun signe positif. J'aime mieux ce procédé; il permet l'emploi d'une formule polie, digne ou spirituelle, comme celle que fit Alibert à l'évêque de... qui oubliait de l'honorer. « Monseigneur, lui dit-il en riant, vous voulez donc employer les deux louis que vous me devez à faire dire des messes pour la conversion des pécheurs? » L'évêque comprit, et tira galamment sa bourse.

— Il arrive quelquefois encore que le malade honore le médecin, mais si peu et d'une manière si infime, que la dignité en est blessée. — Je parle toujours de malades en position de bien faire les choses. — N'acceptez pas d'honoraires indignes. Fixez un *minimum* raisonnable au-dessous duquel faites-vous une règle de ne jamais descendre. Antoine Dubois ne recevait pas d'un malade la somme complète qu'il en attendait; c'était trois pièces de cinq francs au lieu de quatre. Dubois se lève, fait semblant de trébucher et laisse tomber les trois pièces. Le client s'empresse de les relever et de les remettre à Dubois. « Il y en a encore une par terre, dit le chirurgien. — Mais non, monsieur, répond le malade. — Si, si; il doit y en avoir quatre, et je n'en ai que trois; cherchez bien. » Le client finit par comprendre, et compléta la somme.

Amédée Latour (*L'Union médicale*).



AUX CHIRURGIENS DES AMBULANCES

O les vaillants d'entre les nôtres,
Intrépides soldats de Dieu,
Un œil vous suit dans le ciel bleu,
Celui qui suivit les apôtres;
Car la voix qui parle à vos cœurs
Est celle qui disait ailleurs :
« Aimez-vous bien les uns les autres. »

Partez! l'humanité vous range
Parmi les vierges des douleurs.
Allez, frères, auprès des sœurs ;
Unissez-vous à la phalange
Où, sous les aiguillons divins,
Palpitent dans les mêmes seins
Des cœurs de lion, des cœurs d'ange;

A celles qui vont, glorieuses,
Mêler des palmes au canon,
Et qui sentent, sans qu'un frisson
Ait contracté leurs chairs pieuses,
Sur leur face le sang jaillir
Et dans leurs prunelles courir
L'éclair sombre des mitrailleuses!

Allez! c'est l'heure des tempêtes!
Un nuage monte dans l'air;
Il pleut des flammes et du fer,
La foudre gronde sur les crêtes,
Et des balles, dans le vallon,
La grêle rase le sillon,
Au lieu d'épis fauchant des têtes.

Sous l'orage dressez vos tentes;
Ouvrez, ouvrez aux gémissants :
Leurs pieds ont, sans quitter les rangs,
Glissé dans les fanges sanglantes.
Ouvrez aux membres pantelants,
Aux fronts vides, aux yeux errants,
Ouvrez aux poitrines béantes!

Qu'ils soient de Rome ou de Carthage,
Sous votre toit hospitalier,
Que chacun retrouve un foyer
Dans le royaume du carnage.
Les tentes de la Charité
Couvrent, dans leur immensité,
Le monde entier de leur ombrage!

Et sur ces champs de funérailles
Où se heurtent les étendards,
Quand il promène ses regards
Le Juste, à travers les mitrailles,
Au bruit du clairon triomphant,
Voit toujours votre drapeau blanc
Plus haut que l'aigle des batailles!

(Gazette heddomadaire de méd. et de chir.)

*
* *

TERMES DE MÉTIER

—

Un tailleur nouvellement marié fait l'acquisition d'un irrigateur à deux fins, et voici comment il en explique l'usage à sa jeune épouse :

« Le bout le plus court, dit-il, est pour l'œillet, et le plus long pour la boutonnière.

*
* *

MAXIMES ET APHORISMES

Rechercher le rire et les viandes saignantes.
Éviter les hommes graves et les farineux.

(Le Tintamarre.)

— Il n'y a pas de coups de poing agréables; mais les coups de poing sur le nez sont les plus désagréables de tous.

Edmond About *(Le nez d'un notaire).*

Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine;
S'il s'éjourne, il rend vain l'art de la médecine.

Ovide.

— Pour bien se porter, il faut manger *épicé.*

(Le Tam-Tam.)

Qui boit et mange sobrement
Vit de coutume longuement.

— Réflexion d'un syphilisé :

Souvent femme avarie
Bien fol est qui s'y fie.

— L'abus des boissons alcooliques conduit à une maladie du foie, la cirrhose, qui trouble la circulation et détermine l'hydropisie. De là cet aphorisme qui paraît être un paradoxe : *Celui qui boit trop de vin périra par l'eau.*

Witkowski (*Le corps humain*).

— Un repas sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

BRILLAT-SAVARIN.

— Un des bons caractères du goître ophthalmique, c'est le mauvais caractère des malades.

Dr GERMAIN SÉE.

— Le plus souvent maladies n'ont besoing de médecines, mais seullement d'une bonne forme de vivre.

LISSET BENANCIO *(Des abus des apothicaires).*

— « De la gaieté, de l'exercice, point d'excès, et moquez-vous de moi, » disait un vieux médecin.

— *Recipe dum dolet, nam sanus solvere nolet.* Fais-toi payer pendant que le malade souffre, parce qu'une fois guéri il refusera de le faire.

Médecine et Procure
Fais-toi payer quand le mal dure.

— La sobriété rend l'esprit sain et le corps vigoureux.

ALIBERT.

— Jeunesse qui veille, vieillesse qui dort, signes de mort.

— Viande bien mâchée est à demi digérée.

— Le fromage mangé le matin c'est de l'or, à midi c'est de l'argent, et le soir c'est du plomb.

— Les joyeulx guarissent toujours; et vouloir guarir est portion de la guarison.

A. Paré.

*
* *

UN CLIENT MIS AU PIED DU MUR

—

Un de nos plus habiles chirurgiens avait fait en un instant une opération des plus délicates.

— Combien! lui demanda l'opéré.

— 500 francs.

— Comment, 500 francs? une opération qui n'a pas duré deux minutes!

Le chirurgien, tirant alors son portefeuille de sa poche :

— En voilà 1,000... Faites-en autant!

*
* *

L'APPAREIL A FRACTURE

—

Il faut bien le dire, et commencer par là, J.-Nicolas M..., le grand médecin que vous savez, avait si fort déjeuné ce matin-là, que le soir il était gris. N'allez pas cependant, là-dessus, le juger avec trop de sévérité. M... avai passé ce

matin son quatrième examen : toutes boules blanches comme ses examens précédents ; il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour être docteur, et, dans une semblable occurrence, on peut être excusable d'inviter trois ou quatre amis à un banquet d'*Alleluia*, et de ne pas, en qualité d'amphitryon, rester en arrière d'appétit et de gaieté. Notez aussi que pareille chose lui arrivait rarement ; car Nicolas M... menait bien l'existence la plus sobre et la plus sévère qui fût au monde.

Trois mots suffiront pour nous faire comprendre et croire : M... était élève interne à l'Hôtel-Dieu.

Vous vous les rappelez, ô vous qui avez passé par ces choses ! ô vous par qui ces choses ont passé ! vous vous rappelez les tristes repas des élèves des hôpitaux : le bouillon dans lequel notre spirituel Ricord plantait un jour un bâton charitable, parce que, disait-il, il faut aider un aveugle ; le bouilli filandreux conduisant inexorablement la marche de chaque jour ; — les haricots qui s'écorchaient si difficilement sous la fourchette, alternés de lentilles que les pucerons déflorèrent ; — puis, — en bouquet, — le quartier durci et cestuant de gruyère, rebuté des mouches elles-mêmes.

Et les repas maigres les vendredis et vigiles : l'œuf sous toutes ses formes : — l'œuf frit, — l'œuf surnageant sur des bas-fonds d'épinards, — l'œuf à la coque, qui avait des os et des plumes ;

les omelettes artificielles, cuites sans beurre.

Et la raie, l'éternelle raie, jetant au vent ses senteurs en dépit du vinaigre. Et quel vinaigre! il aurait brûlé le bois dont il sortait.

Et au milieu de tout cela, sur la serviette vineuse et diaprée qui jouait la nappe, la demi-bouteille quotidienne de chacun, passée par les mystérieuses épreuves de l'infirmier de service.

Pardonnez à J.-Nicolas M... de s'être grisé le jour de son quatrième examen!

Et maintenant que nous croyons avoir excusé l'interne M... auprès du lecteur, que le grand médecin M... nous excuse à son tour d'aller emprunter un de nos souvenirs à sa vie de jeune homme. — Qu'il ne nous en veuille pas plus que nous ne le méritons. D'abord, bien qu'il s'agisse pour nous de raconter une escapade bien innocente, nous nous ferions scrupule d'écrire les lettres de son nom, si célèbre aujourd'hui. Qu'il daigne reconnaître ensuite que, — de trois anecdotes que nous conservons sur lui, — nous avons laissé de côté, — en bonnes gens que nous sommes, l'origine du surnom de ferox, et l'histoire de la fameuse culotte de peau.

Donc M... s'était mis ce jour-là dans un état singulièrement *improper* : — ce qui fut surtout remarquable lorsqu'il rentra le soir.

Où M... avait-il passé sa journée? Nul, pas même lui peut-être, ne l'a su. Quoi qu'il en fut, lorsqu'il revint à l'hôpital vers les quatre heures, le portier, devant lequel il avait le matin passé

d'une démarche ferme et accentuée, le portier qui ne s'était alors douté de rien, malgré ses yeux de portier, ne put s'empêcher, le soir, en regardant le regard allumé de M..., de sourire d'une façon significative. Et pour le coup, le brave homme ne se trompait pas : M..., qui était sorti gai, rentrait gris. Il monta les marches de l'escalier les jambes raides, le ventre tendu, les épaules en arrière, la tête haute, s'avançant dans toutes les majestés de la digestion et de l'ivresse.

Cette merveilleuse dignité de mouvements ne fut que légèrement contrariée en haut de l'escalier, lorsqu'une marche remontée à l'improviste fit rudement trébucher Nicolas M...

Il ne s'en émut pas davantage, tourna brusquement le bouton de la porte de la salle, et, sans essuyer ses pieds au paillasson, se dirigea vers une armoire dans laquelle son ami l'interne A... déposait d'habitude son tablier de service, duquel tablier M... se revêtit.

Nous devons à la vérité de dire qu'il employa bien près de dix minutes à réunir derrière lui les cordons de son tablier et à constituer une boucle dont il ne put venir à bout que par un nœud.

La sœur de la salle l'examinait, et, voyant son teint fort animé, moitié par l'impatience, moitié par les fumées du vin, elle lui demanda s'il n'était pas malade.

M... entendit confusément, et — comme

avait un peu conscience de sa position, et qu'il craignait de répondre à côté de la question — il s'en tint à ne pas répondre et à regarder la sœur avec des yeux tout ronds.

Ce qui rendit la sœur toute honteuse.

Après quoi M... commença gravement sa visite du soir. Je crois avoir oublié de dire qu'un imprudent interne, A..., avait prié M... de le remplacer ce jour-là et de faire la visite de la salle. Cette complaisance, dans le principe, ne devait nullement déranger M..., qui n'avait pas de service. Depuis les cinq jours qui venaient de s'écouler, consacrés à son examen, M... s'était acquitté de son ministère le matin, à jeun, très convenablement, et il tenait à accomplir sa tâche. — Ajoutons tout de suite que cette salle était de chirurgie, et non de médecine, et qu'elle ne contenait, en conséquence, que des blessés ou des opérés.

Au premier lit, M... prit le bras du malade, et, les yeux doctoralement fermés, lui toucha longuement le pouls.

Le pauvre diable le regardait avec anxiété.

— Vous avez de la fièvre ce soir, mon brave, dit résolûment M... Ma sœur, un bassin, s'il vous plaît.

Et il pratiqua une copieuse saignée.

— Cela vous fera du bien, dit-il en passant au second lit.

Là encore il trouva une forte fièvre. — Nouvelle saignée.

Au troisième lit, à peine eut-il scruté les pulsations de l'artère, qu'il secoua la tête avec un air de mécontentement et de défiance...

Il appela la sœur et l'infirmier.

— On a donné à manger à ces malades! dit-il. Ils ont tous une fièvre de cheval.

La sœur attesta qu'on n'avait pas dépassé l'ordonnance.

— Alors c'est vous, dit M... à l'infirmier.

Jean se défendit d'avoir eu la moindre complaisance.

— Taisez-vous! dit sévèrement M... Si vous ne leur avez pas donné à manger, vous leur avez donné à boire!...

Et il prononça ces derniers mots avec un tel accent d'indignation, que le malheureux infirmier, bien innocent, en fut atterré et ne sut que répondre.

Le fait est qu'il n'était en rien de la faute de Jean si M... avait trop déjeuné le matin, et s'il se trompait le soir, en prenant les pulsations de son propre pouls pour celles du pouls de ses malades, et en trouvant aux autres la fièvre que lui seul avait. Ce qui ne l'empêcha pas de sermonner tout le monde.

— C'est une abomination, disait-il, malgré les dénégations des malades, de la sœur et de l'infirmier, c'est une abomination d'abuser ainsi des malades qui se portaient si bien ce matin!

Et il allait toujours saignant et resaignant, trouvant la fièvre d'autant plus forte que son

mécontentement et sa colère augmentaient et activaient sa circulation.

Si bien qu'au dixième malade saigné, la sœur, ne sachant plus que penser de tout cela, — inquiète et craignant que M..., une fois la lancette aux doigts, ne s'arrêtât plus, prit le parti de s'éclipser et d'aller en toute hâte chercher un autre interne, auquel elle communiqua ses craintes.

Justement A... venait de rentrer. On lui avait aussitôt appris les petits événements de la journée, et il se repentait déjà du choix de son remplaçant.

Il accourut aussitôt.

Heureusement, aucune des saignées pratiquées ne pouvait avoir de conséquences fâcheuses; mais il était temps que M... s'arrêtât. Il reçut imperturbablement les remerciements de son confrère, qui lui proposa d'achever le service à sa place.

— Ma foi, je ne demande pas mieux! lui répondit M... dans l'oreille, entre deux éructations, car j'ai une féroce envie de dormir...

Dix minutes après la visite du soir terminée, A..., ouvrant la chambre de M..., le vit étendu par terre à côté de son lit, sur lequel il n'avait pu monter, — et ronflant comme feu le maréchal de Saxe.

Il appela un autre interne, et ils parvinrent à déshabiller M... et à le coucher.

— Tu m'as procuré pour demain matin un

rude sermon de M. Desault, disait A... entre ses dents; mais je te le ferai bien payer à la première occasion!

Au milieu de la nuit M... s'éveille, la tête lourde, les idées confuses, la langue épaisse, embarrassée.

Sa chambre — contre l'ordinaire — est éclairée d'une faible lueur, et il entend à côté de son lit la respiration d'une personne endormie.

Les rideaux, qu'il a l'habitude hygiénique de ne jamais fermer, sont soigneusement tirés.

Il veut étendre son bras appesanti pour les entr'ouvrir : — une douleur assez vive l'en empêche; son bras est enveloppé d'une bande de toile...

Que veut dire ceci? se demande M... — Que lui est-il arrivé? on l'a donc saigné?...

Les rideaux s'entr'ouvrent tout à coup, et une figure mal éveillée se penche sur la sienne.

— Qu'est-ce que tu fais là, Jean? demanda M..., et quelle heure est-il?

Jean répond qu'il est trois heures du matin, qu'il a été chargé de passer la nuit auprès de M...

Et en lui offrant une tasse de tisane, il lui demande comment il se trouve.

— Est-ce que j'ai été...? est-ce que je suis malade? dit M... avec anxiété.

— Il faut espérer que ça ira mieux, monsieur, répond l'infirmier, avec du repos et des soins... — Au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut dans ces cas-là.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que j'ai donc ? s'écrie M... avec impatience et en voulant se mettre sur son séant. Mais sa jambe droite est immobile et engourdie.

Il y porte sa main et demeure la bouche ouverte, le regard désolé... Un appareil de fracture entoure sa jambe... sa jambe cassée!... M... tombe dans un grand accablement à cette fatale découverte. Il se désespérait, malgré les philosophiques consolations que Jean essayait de lui faire goûter.

— Eh! laisse-moi tranquille, imbécile! lui dit M..., et réponds-moi! — Comment cela m'est-il arrivé? Je suis donc tombé?

— Ma foi! monsieur, je n'étais pas là, et je ne saurais rien vous dire. On m'a appelé à huit heures, aussitôt après l'accident. Vous étiez étendu sur le lit, M. A... et M. J... vous ont mis l'appareil, et m'ont recommandé de ne pas vous quitter un instant.

— Va tout de suite chercher J... et A... Il aut que je sache.

— M. J... n'est pas de service, et il n'a pas couché cette nuit à l'hôpital. M. A... est sorti neuf heures. Si vous voulez, je vais éveiller...

— N'éveille personne, j'attendrai.

Et M... resta livré à ses amères réflexions.

L'accident qui lui était arrivé pouvait avoir les suites les plus graves. M... tenait à ses os plus que tout autre. Peut-être partageait-il encore cette petite superstition commune à plusieurs

médecins, qui supposent que le mal s'acharne plus particulièrement dans l'occasion sur eux, dont l'état est d'être ennemis du mal. Si, comme M... n'en pouvait douter d'après la nature de l'appareil apposé, il s'agissait d'une fracture, le moindre inconvénient qui pût en résulter était de lui faire garder une quarantaine de jours la position horizontale, et M... était homme à exagérer encore les précautions dans un cas personnel. — Il pensait avec désespoir que la veille il avait arrêté pour la semaine suivante son départ en vacances, grâce à un congé obtenu à grand'peine. Il se disait qu'il ne pourrait apprendre lui-même ses succès à sa famille, qu'il allait plonger dans l'inquiétude, — et tout cela pour un événement qu'il rougirait de raconter. — Si encore cette jambe avait été cassée en courant après la croix d'honneur, — ou tout simplement même par un accident naturel!... mais non. — Et puis quel était le degré de gravité de cette blessure qu'il ne lui était pas permis d'interroger? était-ce une fracture simple ou compliquée?

Le matin lui parut bien long à venir...

Lorsque au petit jour la porte de sa chambre s'ouvrit et qu'il vit paraître ses amis, — malgré l'effort qu'il fit sur lui-même, sa physionomie prit l'expression de la plus vive anxiété.

— Eh bien! lui dit A..., comment vas-tu, mon pauvre ami?

— Pas trop bien, répondit M..., affaibli par

la saignée et dévoré par la fièvre de l'inquiétude.

Et il demanda des renseignements sur son état. On lui apprit qu'il avait une fracture oblique près du col du fémur, fracture de la plus dangereuse espèce, que M. Desault avec le père L... étaient venus le voir, et qu'ils avaient été satisfaits des premiers soins donnés. — L'appareil est fait; il n'y a rien à changer jusqu'à nouvel ordre, avait dit le père L... en s'en allant.

A ces fâcheuses nouvelles, M... s'évanouit.

Mieux que personne il pouvait comprendre la gravité de la blessure qu'il devait à son intempérance, et en apprécier les suites. Dès ce moment le rire disparut de ses lèvres. M... se laissa aller à un accablement dont ses camarades ne purent venir à bout de le tirer, son désespoir était complet. — Il ne trouvait quelque distraction à ses chagrins qu'en disposant — avec une sollicitude toute particulière — ces minutieuses précautions dont les médecins gardent à peu près pour leur usage particulier le secret, — les remèdes et médicaments nécessaires à son état.

Ses amis se succédaient dans sa chambre et venaient rappeler son courage abattu.

Au bout de huit jours passés par M... dans une immobilité parfaite, — ses amis A... et J..., entrant un matin dans sa chambre, lui annoncèrent qu'un élève de la maison, dont l'internat

était terminé et qui venait d'être reçu docteur, les avait invités à dîner.

— Nous regrettons bien que tu ne puisses pas être des nôtres, lui dit A... ; mais nous viendrons tous te voir ce soir.

M... soupira. — C'était bien moins un bon dîner qu'il regrettait, quoiqu'il sût que le nouveau docteur ferait bien les choses, — que son départ fixé pour ce soir-là même et sa place retenue à la diligence dix jours auparavant, par une précaution nécessaire au temps des vacances.

Il parvint à s'endormir, après avoir lutté contre ses pensées.

Tout à coup il est réveillé en sursaut. La porte s'est ouverte avec fracas... ses deux chaises et sa table sont renversées... et une dizaine d'élèves se précipitent dans sa chambre, J... et A... à leur tête, bouteilles et verres en main, chancelant, vociférant...

Ils s'élancent vers M... qui commence à s'inquiéter, et font voler en l'air ses couvertures...

M..., voyant qu'il a affaire à des gens qui sortent d'un repas de corps, tâche de s'en débarrasser par la douceur et en se plaignant de souffrir beaucoup.

— Eh bien, comment vas-tu? lui crie J... dans les oreilles.

A... s'est déjà emparé de son bras, et scrute les pulsations du pouls.

— De la fièvre! dit-il. — J..., une bande à saignée, un bassin, vite!

Et il tire de son gousset une lancette que ses mains tremblantes ne peuvent pas ouvrir.

— Que me veux-tu? dit M... dans la plus vive agitation.

— Deux palettes seulement, répond A... Si ça ne te fait pas de mal, ça ne peut pas te faire de bien... C'est-à-dire, non! si... enfin, c'est égal!

— Vous ne me saignerez pas! s'écrie M... avec énergie; vous ne me saignerez pas! vous êtes ivres!... — Peut-on se mêler de saigner un malade, ajoute-t-il indigné, quand on est dans un pareil état?

— Laissez-moi! laissez-moi! ou je crie...

— Ah! tu ne veux pas être saigné! dit A...

— Tu repousses la Faculté! dit J...

— Ah! nous sommes ivres!...

— Ah! tu veux crier!

Et J..., d'un seul bond, s'élance sur lui; M... pousse un cri de terreur...

Au même instant, A... le prend par un bras, le jette en bas du lit, et toute la bande se précipite sur lui dans une lutte générale et acharnée.

M... jette des cris affreux... Il sent sa jambe en vingt morceaux... il se débat, pâle comme la mort, pour échapper à ces furieux...

— Encore! encore! s'écrie A... tout essoufflé au milieu des coups d'oreiller et de traversin. Et il arracha frénétiquement la fracture.

— Veux-tu donc me tuer? dit M... d'une voix étranglée par la peur.

— Allons donc! répond A..., est-ce que tu es malade? Tu n'a jamais eu plus de fracture que moi, mon cher. Vois plutôt! — C'était une simple plaisanterie...

— Que tu trouveras un peu forte, peut-être, dit J... à son tour; mais je suis persuadé que mes malades que tu as saignés ne seront pas de ton avis.

M... doutait encore. Il considérait dans une sorte de stupeur et examinait avec la plus vive attention sa cuisse mise à nu...

Quand il se fut bien assuré que tout était normal, ses joues reprirent leurs couleurs, et il respira largement. Il était trop heureux pour en vouloir à personne; — et il regarda ses amis en souriant.

L'un d'eux lui tendit un verre plein.

Non pas, s'il vous plaît, dit M... en le repoussant. — Pour aujourd'hui, du moins, ajouta-t-il en riant.

Et comme il recueillait avec un certain soin les pièces de son appareil :

— Qu'est-ce que tu veux donc faire de cela? lui demanda J...

— Je veux, répondit M..., le conserver toute ma vie dans ma salle à manger.

— Quand tu en auras une, reprit A...

Le docteur M..., depuis longtemps, a sa salle

à manger; mais nous devons dire qu'on n'y voit pas le moindre appareil de fracture.

Probablement pour ne pas effrayer l'estomac et les jambes de ses convives.

NADAR (*Quand j'étais étudiant*).

*
* *

APPEL UTILE

—

O Concorde, ô fille du ciel,
O Potarde à l'éternel stage,
Qui prenant le drastique fiel,
Grâce à ton divin mucilage
Le change en laxatif miel.
Je bois à ta douce influence!
Je bois à ta toute-puissance!
Concorde, descends parmi nous!
Les médecins, race guerrière,
Aujourd'hui sont à tes genoux.
Daigne répòndre à leur prière!
L'hommage des vaillants est doux!

PAUL BERT.

*
* *

UN MÉDECIN COMPLAISANT

—

Une belle-mère a trouvé un moyen bien simple pour se faire inviter par son gendre à aller à Dieppe avec sa fille.

Elle a fait dire confidentiellement par son médecin audit gendre que l'air de la mer serait très dangereux pour elle.

Inutile d'ajouter que celui-ci s'est empressé de la convier pour toute la saison.

*
* *

UN SOLDAT QUI N'A PAS INVENTÉ LA POUDRE

—

Le médecin-major du 201e de ligne prescrit un bain de Barèges à un soldat, et le fait conduire dans un établissement *ad hoc* par un sergent.

Une heure se passe; le sergent, étonné de ne pas entendre de bruit, pénètre dans le cabinet et trouve le malade devant la baignoire. Le niveau de l'eau a sensiblement baissé...

— Ma foi, sergent, dit le pauvre Dumanet, f...ichez-moi dedans si vous voulez, mais je ne peux en boire davantage.

(*Le Gaulois.*)

*
* *

IL Y A DES CRÉANCIERS FÉROCES!

—

Un pauvre médecin de campagne avait

acheté, il y a quelques mois, un ou deux sacs de blé à un paysan, qui lui en réclamait le prix avec un épouvantable acharnement.

— Mais enfin, vous pourriez bien me payer depuis le temps, disait-il en haussant le ton d'une octave.

— Eh! que voulez-vous? fait le médecin; je n'ai pas d'argent.

— Pas d'argent, c'est bientôt dit. Rendez-moi ma marchandise, alors.

— Elle est mangée.

— Donnez-moi un meuble, quelque chose.

— Je n'ai rien.

— Eh bien! alors, nom de nom, posez-mo des sangsues! (*Le Grand Journal.*)

*
* *

QUATRAIN

—

On avait demandé à un poète un quatrain pour mettre au centre d'une série de ravissants croquis de Félicien Roys sur ce sujet : Un buveur qui, avant d'avoir un pied dans la tombe, l'a dans la goutte. Le poète a envoyé ce quatrain, pour lequel il présente ses excuses à l'auteur des *Chants du crépuscule :*

Notre orteil est ton but, adversaire divin,
O champagne! — et toujours tu nous vaincs dans la lutte.
Ce qu'Hugo dit de l'eau peut se dire du vin :
Perle avant de tomber et « goutte » après la chute.



PUDEUR ET VER SOLITAIRE

—

Une congréganiste aussi peu autorisée que peu jolie avait le ver solitaire.

Quand on n'a pas ce que l'on aime, dit le proverbe, il faut aimer ce que l'on a.

Mais la religieuse et le proverbe différaient d'opinion.

L'expulsion du ver anachorète fut décidée.

Un médecin, qui, chose curieuse, n'était pas le célèbre docteur Grotte de Lourdes, fut appelé.

Il décréta le kousso, ce 29 mars des ténias.

D'abord le kousso sembla avoir sur le ver l'influence de M. Jules Simon sur la droite du Sénat. Un instant, on crut qu'il l'emporterait. Il n'en emporta que des citations tronquées.

— Alors, ma sœur, dit le médecin trois jours après, nous aurons recours à la fougère mâle.

La vierge rougit et soupira :

— De la fougère mâle !... Ciel !... Enfin, je demanderai une dispense. (*Le Rappel.*)



LE ROI SULFUR

Tragi-Comédie dermatologique

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Salle de garde de l'Hôpital Saint-Louis, le 1er avril 18...

PERSONNAGES

SULFUR, roi de Cutis.
AMIDON, confident du roi.
SAVON-NOIR, lieutenant général des armées du roi.
HYDRARGYRE, IODURE DE POTASSIUM, } généraux des armées du roi, en disgrâce et vexés.
TURBITH, commandant des gardes du roi, en disgrâce et vexé, mais prudent.
ACHORION, lieutenant général des armées de Favus.
TRYCOPHYTON, général des armées de Favus.
HERPÈS, époux d'Eczéma.
PEMPHIGUS, confident.
La reine FROTTE.
AXONGE, sa suivante.
La reine ECZÉMA.
ACNÉ, sa suivante.

Tubes et spores, soldats, pages, brosses de chiendent, pinceaux de charpie, pinces à épilation, etc., etc.

ACTE PREMIER

La scène se passe sous les murs de Crapulopolis; le théâtre représente le camp de Sulfur; il y règne une grande animation.

SCÈNE PREMIÈRE

SULFUR, La Reine FROTTE, AMIDON, Soldats

SULFUR

Grande reine, à vos pieds je pose ma couronne :
Jamais dans les combats plus vaillante amazone
Ne s'illustra jadis par de plus beaux exploits!
Acarus est vaincu. C'est à vous que je dois
Le succès de ce jour : ceignez ce diadème
Par vos soins relevé, et souffrez que moi-même
Je remette en vos mains le sort de mes États.
Que nos cœurs soient unis! Déjà tous mes soldats,
Témoins de vos hauts faits, vous proclament leur reine :
Qu'aux palais de Cutis sur mon char je ramène,
Triomphante et chérie, une épouse!

LA REINE FROTTE

Sulfur,
Écoutez-moi! Pour vous peut-être il sera dur
D'attendre quelque temps; mais, corbleu! la bataille
Recommence demain. Je sape la muraille
Qui protège Favus, notre orgueilleux voisin.
Fécule a préparé tout pour un coup de main.
Les godets sauteront sous l'effort d'une mine;
Sublimé par la brèche entre, et moi j'extermine

Dans Bulbe, Sycosis, dégoûtante moitié
De l'arrogant Favus! Pour eux point de pitié,
Tout à feu! tout à sang! L'heure de la vengeance
A sonné! Détruisons cette fétide engeance.
Puis après, si, toujours brûlé des mêmes feux
Qu'en votre cœur aimant allumèrent mes yeux,
Vous voulez enchaîner votre vie à la mienne,
J'y consens. — Holà! hé! que quelqu'un vienne.
J'ai besoin de repos, Sulfur, et je m'en vais
Vider avec Cinabre un flacon de xérès.

(Elle sort; ses gardes l'accompagnent.)

SCÈNE II

SULFUR, AMIDON

SULFUR

L'entends-tu, cher ami? Tudieu! quelle luronne!
Un flacon de xérès! Que le ciel me pardonne,
Moi qui lui fis tantôt un bout de madrigal!
Mais tu n'écoutes pas! Qu'as-tu donc, animal,
Et pourquoi sur ton front cette rougeur subite?

AMIDON

Seigneur, vous saurez tout. J'étais dans ma guérite,
Ma spatule à la main, aux portes du palais,
Quand j'entendis chanter d'une voix ravissante
Un air de mon pays. De la patrie absente
Un si doux souvenir me fit verser des pleurs!
Alors je m'approchai, et bientôt, aux lueurs
Du croissant de Phébé, je vis, blanche, apparaître,
En toilette de nuit, une ombre à la fenêtre.
Mon cœur ne battait plus; mon sang ne fit qu'un tour
Je me sentis brûlé par les feux de l'amour,

Lorsque je reconnus la séduisante Axonge!
Je ne vis plus, seigneur, depuis deux nuits j'y songe
Je ne vous dirai point quels étaient ses appas.
Je me suis attaché tout le jour à ses pas.
J'ai voulu lui parler; mais telle est ma faiblesse,
Que je n'ai point osé révéler ma tendresse.
Enfin, je suis pincé!

SULFUR

Ah bah! La connais-tu?
Sais-tu bien à quel prix tarifer sa vertu?
La petite a du chic, la tète est assez fine,
En voyant son mollet le reste se devine;
Elle chante à ravir; tout cela, j'en conviens,
Peut aisément tromper des yeux comme les tiens.
Mais tu n'as donc pas vu comment elle regarde
Le valeureux Turbith, commandant de la garde?
Fais-en ton deuil, ami: car ce n'est pas pour toi
Que chauffera le four. C'est un morceau de roi
Que voudrait grignoter notre bouillant Cinabre;
Il la disputerait à la pointe du sabre.
Cherche ailleurs, Amidon; n'as-tu pas Fleur-de-Riz,
Ta cousine germaine? Elle aussi vaut son prix.

AMIDON

Vous me pulvérisez! Je provoque Érythème;
Le trépas seul pourra me sauver de moi-même!

(Il sort éperdu.)

SCÈNE III

SULFUR, SAVON-NOIR

SAVON-NOIR

Voici notre rapport, seigneur! La friction
Vous rend maître aujourd'hui de la position.

Les postes avancés de la tranchée ouverte
Vous permettront demain de consommer la perte
De Crapule aux abois.

SULFUR

Je veux que dès ce soir
Crapule soit à nous, entends-tu, Savon-Noir?
C'est assez de lenteurs; il faut que la journée
Par un succès complet soit enfin couronnée.
Il ne me suffit pas d'avoir chargé de fers
Le roi de ces États; je veux dans les enfers
Envoyer tout son peuple. Autrefois les batailles
Se prolongeaient trois jours; qu'en un seul les murailles
Croulent sous nos efforts! Allons voir les travaux;
Ensemble combinons nos vigoureux assauts.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV

Au fond, un groupe de trois personnages; commencement de scène muet; ils s'avancent gesticulant.

HYDRARGYRE, IODURE DE POTASSIUM,
TURBITH

HYDRARGYRE

Oser nous mépriser! la chose est sans pareille,
A nous deux jusqu'ici nous avons fait merveille.
D'où vient donc qu'aujourd'hui notre lustre est pâli
Et que notre vigueur un moment ait faibli?

IODURE DE POTASSIUM

Par mon père Varech! moi je n'en fais que rire!
Tu t'alarmes à tort, mon très cher Hydrargyre.

Laissons-les tout tenter; vers nous on reviendra
Tôt ou tard, tu verras; on leur démontrera
Qu'ils n'ont que sot orgueil, vanité ridicule;
Qu'ils ne sauraient franchir la moindre vésicule;
Que nous sommes toujours les preux du grand saint
[Louis.
Nous paraîtrons aux yeux, quelque temps éblouis,
Avec tant de splendeur, tant de magnificence,
Que nul n'égalera jamais notre puissance.
Il y a là, je crois, des intrigues de cour;
N'en doute pas, ami, chacun aura son tour.

HYDRARGYRE

J'ai raison de blâmer l'esprit de notre époque,
Et c'est avec regret que bien souvent j'évoque
Le vivant souvenir d'un illustre passé!
Des dédains de Sulfur j'ai droit d'être blessé.
On sort à chaque instant des méthodes antiques,
On a renversé tout, et nos vieilles tactiques
Sont aujourd'hui l'objet des mépris insultants
D'imberbes conseillers, novateurs de vingt ans!
A peine reste-t-il une ou deux bonnes têtes
Qui sachent résister à toutes ces tempêtes.

TURBITH, *à demi-voix.*

Vous nous compromettez; de grâce, parlez bas.

HYDRARGYRE

Je veux crier, morbleu! je ne me tairai pas!
Quoi! j'aurais combattu quarante ans avec gloire
Pour voir périr un jour mon nom et ma mémoire!
Qui donc a plus que moi soutenu vos drapeaux?
Qui s'illustra jamais par de plus grands travaux?
Et si, comme autrefois dans le camp des Atrides,
La déroute se mit au camp des Syphilides,
N'est-ce pas par mes soins?

IODURE DE POTASSIUM

Dans quel étrange émoi
Te voilà, pauvre ami ! Allons donc ! calme-toi !
J'aperçois l'étendard de notre souveraine ;
Le tambour bat aux champs.

UN PAGE

Seigneurs, voici la reine !

SCÈNE V

Les Mêmes, la Reine FROTTE, sa Suite, AXONGE, puis SULFUR

LA REINE FROTTE

Salut à messeigneurs ! Où mon futur époux
A-t-il porté ses pas ? Turbith, le savez-vous ?

TURBITH

Madame, le voici !

SULFUR

Ah ! si loin que je soie,
A votre souvenir mon cœur est plein de joie.
J'accourais en ces lieux ; je comptais chaque instant
Passé loin de vos yeux.

LA REINE FROTTE

D'Henri le vert-galant,
Vous descendez, Sulfur.

SULFUR

Et vous êtes plus belle
Que ne le fut jamais en son temps Gabrielle!

LA SUITE

Très-joli! ravissant!

LA REINE FROTTE

Assez de ces fadeurs,
Sulfur; il est des mots qui par les nobles cœurs
Sont fort mal accueillis : cessez ce badinage.
Vous êtes trop léger.

HYDRARGYRE, *bas à Turbith.*

Ah! parfait, il enrage!
J'en suis ravi, ma foi, c'est fort bien répondu!
Le prince Bel-Esprit est resté confondu.

TURBITH, *bas à Hydrargyre.*

Taisez-vous, imprudent!

LA REINE FROTTE

Pendant que tout s'apprête
Pour achever bientôt notre grande conquête,
Je veux ici donner à nos braves soldats
Un brillant festival. Que les joyeux ébats
De mon corps de ballet, que des hymnes de guerre,
Les charment tour à tour! Axonge, la première,
Nous dira sa chanson. — Prends ce chapeau chinois,
Mon enfant, ses grelots te soutiendront la voix.

(On entend un orgue de Barbarie qui joue un grand air connu. Les soldats viennent se ranger devant les tentes. Le corps de ballet, composé de charpie et de pinces à épilation, se place à la droite du spectateur. La reine Frotte et Sulfur, assis sur le fond d'une baignoire renversée, sont à gauche.)

AXONGE

(Elle chante un pot-pourri en l'accompagnant.)

Nota. — Ces couplets perdant tout leur charme à être privés de leur musique, nous sommes obligés de les passer sous silence.

ACTE II

(La scène représente un vaste jardin. — Au fond, un palais dont la façade rappelle le pavillon Gabrielle de l'hôpital Saint-Louis.)

SCÈNE PREMIÈRE

La reine ECZÉMA, ACNÉ, sa suivante

ECZÉMA

Viens, ma fidèle Acné, sous ces épais ombrages,
Respirer un air frais. Hélas ! ce temps d'orages
M'agace horriblement ; j'ai de vagues terreurs,
Et, je ne sais pourquoi, je crains quelques malheurs !

ACNÉ

Reine, d'où vous vient donc une crainte aussi bête ?
Si chaque jour pour vous n'était pas jour de fête ;
Si votre cher époux, Herpès, que vous aimez,
Avait moins de tendresse... Ah ! vous vous consumez
En frivoles chagrins. Jouissez donc de la vie
Que les fleurs de l'amour pour vous ont embellie.

ECZÈMA

Tu veux me rassurer ; regarde ma pâleur :
Mon visage autrefois était haut en couleur ;
Ce n'étaient que boutons, roses épanouies ;
J'étais heureuse alors ! Toi-même tu t'ennuies
Près de moi, chère enfant ! Mais par ton amitié
Le poids de mes soucis s'allège de moitié.
Donne-moi mon flacon.

ACNÉ, *à part.*

Je crois que ma patroune
A le cerveau fêlé ? Qui diable la talonne ?

(Elle lui passe un flacon sous le nez ; Eczèma éternue.)

ECZÈMA

Ah ! je me sens renaître !... Un instant attends-moi,
J'ai besoin d'être seule, et je reviens à toi.

(Elle s'éloigne à pas lents.)

SCÈNE II

ACNÉ

Bien fin qui me dira les tourments de la reine !
Qu'ils sont lourds les chagrins que la grandeur entraîne
Après elle ! Eczéma, comme un *De profundis*,
Se promène à pas lents ; tout ce que je lui dis
Ne saurait la distraire ; et son front se desquamme,
Et dans ses yeux rêveurs je ne vois plus de flamme !
Par hasard, aurait-elle un amour dans le cœur ?
Herpès ?... Fi ! détournons ce soupçon peu flatteur.
Ah ! je serai toujours une simple suivaute.
De mon petit Sébum, ma foi, je me contente !
Peu m'importe, après tout, qu'il soit ou duc ou pair :
Ce ne sont, tout cela, que des titres en l'air.

De gros spores m'ont fait des offres séduisantes,
Et je me suis moqué de leurs façons galantes.
Mon cœur avait parlé; ma seule ambition
C'est de m'accommoder à ma position.
Je n'ai point de fierté, et je suis bonne fille;
Je n'aime pas les vieux parchemins de famille.
Je ne sais pas vraiment où l'on court aujourd'hui :
Chacun veut à son tour qu'on s'occupe de lui;
Partout on n'entend plus que grands noms : Métastase
Scrofule ou Arthritis! Et ce sont là les bases
Des familles de cour! Ma mère, au temps jadis,
Fit mettre en son blason gueules de syphilis;
Mon frère a conservé ces titres de noblesse.
En épousant Sébum, moi, je serai comtesse,
Et sur mon écusson, richement couronné,
Je verrai s'étaler un nez bien bourgeonné.
Que voudrais-je de plus? Un nom de diathèse
Me mettrait, direz-vous, beaucoup plus à mon aise.
Grand merci, messeigneurs : je suis jeune et je ris;
Gardez pour vos vieux fronts les rides, les soucis.
Vous voulez qu'au milieu des papules perdue,
Dans les dames d'honneur à jamais confondue,
J'échange pour un titre, — un stérile oripeau. —
Mon sort qui fut toujours et si libre et si beau!
De la belle Eczéma je reste la suivante!

(Depuis quelques instants, Eczéma a reparu au fond du théâtre; elle écoute Acné, puis elle s'avance et la baise au front.)

SCÈNE III

ECZÉMA, ACNÉ

ECZÉMA

Dans cette chère enfant quelle candeur charmante!
Et pourtant, mon Acné, je vais te houspiller.
Tu médis des puissants; à ton âge, briller

Par sa seule beauté, c'est la loi naturelle.
Mais, petite, plus tard, lorsque tu seras vieille,
Tu pourras regretter d'avoir légèrement
Envisagé les faits. Réfléchis mûrement
A mes sages avis. Va, crois-en ta maîtresse.
Cela ne gâte rien, un bon rang de noblesse.
La diathèse, Acné, c'est ce que nos aïeux
Ont de plus raffiné, de plus sublime en eux!
C'est, dans un jeune sang, l'ineffaçable trace
Du glorieux passé de toute notre race;
C'est la sève éclatant aux chaleurs de l'été
Sur le bourgeon fleuri que le tronc a porté.
C'est notre être, c'est nous! c'est ta vivante image;
Sous les traits d'un enfant je revois ton visage;
Et, dans les rejetons d'un noble et pur amour,
Je devine le sang qui leur donna le jour!
Ah! si tu pouvais lire au fond de ma pensée!
Mais quoi! par le chagrin ton âme est oppressée;
Tu pleures, chère Acné?

ACNÉ

Comme vous parlez bien!
Ces nobles rejetons, ces moutards, nom d'un chien!
Tout cela m'a donné un moment la berlue.
Assez, madame, assez, j'en suis encore émue.

ECZÉMA

Calme-toi, mon enfant. Tiens, voilà mon mouchoir
Pour essuyer tes yeux; tu me liras ce soir
Un ouvrage que j'ai, là, sur moi, dans ma poche.
Il a trait à cela... (1). D'ici quelqu'un approche,
Entends-tu ce galop? C'est quelque messager;
Voyons ce que nous peut vouloir cet étranger.
Il soulève en courant des flots gris de poussière...
Fais-lui donc apporter une chope de bière.

(1) *Les Scrofules*, de M. le Dr Bazin.

SCÈNE IV

ACHORION, ECZÉMA, ACNÉ

(Achorion, couvert de poussière, saute à bas de sa puce de course, qui tombe raide. Il se jette aux pieds d'Eczéma.)

ACHORION

Madame, nous avons tout perdu, fors l'honneur !

ECZÉMA

Du puissant Acarus vous portez la couleur.
Qu'est-il donc arrivé ? Je tremble, je chancelle.
Exposez subito votre affreuse nouvelle.
. . . .

ACHORION

Acarus est vaincu, et Crapule n'est plus !
Bulbe succombe aussi, et mon prince Favus
A trouvé le trépas au gros de la mêlée !
J'étais à ses côtés, quand d'une voix fêlée
Il m'ordonna de fuir et d'accourir vers vous.
Je m'éclipsai soudain.

ECZÉMA

De grâce, faites-nous
Le récit détaillé de toute la journée
Qui d'un État brillant changea la destinée.

ACHORION

Quoi ! reine ! vous voulez réveiller mes douleurs
Par le récit trop long de nos affreux malheurs ?

Eh bien, apprêtez-vous, car jamais vos oreilles
N'en auront, sur l'honneur, entendu de pareilles.
Sur les bords embaumés où le fleuve Sudor
Roule ses flots d'azur, régnait un âge d'or.
On n'y connaissait point les discordes civiles.
Un peuple agriculteur, dans les plaines fertiles
D'Épiderme, traçait sans soucis et sans bruit,
Ne craignant rien du sort, ses sillons dans la nuit.
Crapule était le nom de la ville opulente
Où régnait Acarus; elle était florissante
Sous un monarque aimé de fidèles sujets.
Son joug était si doux, si nombreux ses bienfaits!
Ce bonheur fut troublé en l'an mil huit cent douze.
Un forcené, Galès, en sa fureur jalouse,
Une épingle à la main, partout nous poursuivit,
Dévasta nos foyers sans trêve ni répit.
En vain pour nous le sort sembla vouloir combattre.
Nous serrâmes nos rangs; sans nous laisser abattre,
Nous luttâmes toujours, et, bravant son poignard,
Nous levâmes encor la tête et l'étendard!
Inutiles efforts! Contre la destinée
Que pouvons-nous, hélas! Un instant détournée,
La fureur de l'enfer de nouveau s'alluma :
Par des agents subtils l'homme nous décima.
D'un instrument de mort l'infâme découverte
Dans ces jours de malheur vint hâter notre perte.
Où fuir? où nous cacher? Pour détourner ses coups
Nous avons tout tenté : se dressant contre nous
Sur son pivot d'airain, l'invincible lunette,
Sabre de Damoclès, menaçait notre tête!
Les verres grossissants ont révélé nos mœurs
Et de mille combats engendré les horreurs!
Ils ont jusqu'à nos murs amené la cohorte
Des soldats de Sulfur! La fureur les escorte :
Ces suppôts de Satan envahissent sans bruit
Les abords d'Épiderme au milieu de la nuit.
Savon-Noir sur nos champs répand sa bave immonde.
De ses flots écumants l'infâme nous inonde!
Il entraîne après lui les épais bataillons
Des brosses de chiendent; du fond de nos sillons

Ils vont nous arracher. Pour hâter la défaite,
Sulfur s'élance alors ! Il s'est mis à la tête
De soldats aguerris dont l'aveugle fureur
Rend inutile, hélas! notre antique valeur !
Au nombre nous cédons ! Le plus affreux carnage
Commence autour de nous : ni le sexe, ni l'âge,
Ne trouvent de merci près de lâches vainqueurs.
Tout périt sous leurs coups. Ni prières ni pleurs
Ne sauraient les fléchir ! La flamme se déploie
En tourbillons fougueux ; nos palais sont leur proie,
Partout ce ne sont plus que des restes flétris,
Et des poils arrachés les funèbres débris
Jonchent le sol noirci, comme on voit sous l'orage
Se courber les épis dans les champs qu'il ravage !
En vain Tricophyton veut arrêter Sulfur :
Il voit à ses côtés Microsporon Furfur
Tomber assassiné. Dans cet instant suprême,
Accablé par le nombre, il est blessé lui-même,
Cinabre le saisit ; on le charge de fers...
Reine, tout est perdu ! vous savez nos revers !

ECZÉMA

Ah ! j'ai donc le secret de ma noire tristesse,
Du dévorant ennui qui me rongeait sans cesse !
Je comprends aujourd'hui ; c'était l'avant-coureur
De ce poignant récit. Dieux ! je frémis d'horreur !
Je tremble que Sulfur, ivre de sa victoire,
Ne vous suive en ces murs pour accroître sa gloire.
Acné, cours au palais, va chercher mon époux,
Et que sans nul retard il vienne auprès de nous.

SCÈNE V

ECZÉMA, ACHORION, PEMPHIGUS

PEMPHIGUS

J'étais sur les remparts avec mon très cher maître

A fumer un londrès. Nous vîmes apparaître
Tout à coup, près des murs, un immense tonneau :
Sur ses flancs s'enroulait un superbe tuyau.
Prudemment nous faisons le tour de la machine ;
Nous nous en approchons; de près je l'examine,
Je percute avec soin sa vaste cavité,
Je constate partout ample sonorité.
Nous bannissons alors toute crainte iuutile ;
Nous ordonnons d'ouvrir les portes de la ville.
Je viens vous avertir, car Herpès enchanté
Veut qu'il soit au palais aussitôt apporté.

ECZÉMA

Maudit soit ce présent que l'enfer nous envoie !
Ce tuyau, Pemphigus, c'est le cheval de Troie,
C'est la mine qui doit sous nos pieds éclater!
Ah! pourquoi dans ces murs vouloir nous l'apporter?
Pourquoi mon noble époux, dupe d'un stratagème,
Veut-il dans son palais le faire entrer lui-même?
S'il en est temps encore, arrête ses efforts,
Pemphigus! Cours à lui ; dis-lui que mille morts
Menacent ses sujets! Ah! puisse-t-il enteudre
La voix de mon amour! Si, nouvelle Cassaudre,
Je ne peux l'arracher aux horreurs du trépas,
Je veux mourir aussi, mais mourir dans ses bras!

PEMPHIGUS

Madame, bannissez ces frivoles alarmes.
Que craignez-vous ici? N'avons-nous pas des armes?
Reine, rassurez-vous : — s'il existe un danger,
Nos bras ne sont-ils pas prêts à vous protéger?

ECZÉMA

Je n'ai jamais douté de ton vaillant courage,
Excuse ma douleur! C'est qu'un triste message
M'annonce de Sulfur les terribles succès :
Acarus est vaincu ; je tremble pour Herpès.

Un saisissant émoi de mon âme s'empare!...
Mais, au loin, entends-tu résonner la fanfare?
Les destins l'ont voulu! calmez votre courroux,
Dieux justes! dieux cléments! épargnez mon épou

PEMPHIGUS

Cachez-lui, s'il se peut, cette triste nouvelle.
Je cours de nos soldats armer la citadelle.

(Il sort.)

SCÈNE VI

ECZÉMA, ACNÉ, ACHORION, HERPÈS ET SA SUITE

(On apporte sur un char un immense cylindre à fumigations.
Il est couvert de squames et de fleurs.)

HERPÈS, *se frottant les mains.*

Princesse, je vous veux faire un charmant cadeau ;
On vous apporte ici le splendide tonneau
Dont mon cher Pemphigus annonça l'arrivée.
Dès que je l'aperçus, il me vint à l'idée
D'en orner ce jardin. Je suis très satisfait
De mon petit dessein! Il sera d'un effet
Ravissant! Mais quoi donc? Vous me semblez émue!
De plaisir, n'est-ce pas? Que sera-ce à sa vue?
Par ici, mes amis.

ECZÉMA

Ah! c'en est trop, seigneur.

HERPÈS

Comment le trouvez-vous?

ECZÉMA

Je frissonne d'horreur !

HERPÈS

Allons, Acné, allons, soutiens donc ta maîtresse :
Tu vois bien qu'elle est près de tomber en faiblesse !
— C'est une sensitive. — Il faut la ménager.
— Elle est grosse.

ECZÉMA

Seigneur ! prenez garde : un danger
Dans ces flancs est caché ! Ah ! tout mon sang se glace.
Sulfur est sous nos murs et Frotte nous menace !
Ils sont là, je les vois ! Cette immense clameur,
Oui, c'est lui ! c'est Sulfur ! implacable et vainqueur !

(On entend au loin retentir des trompettes. Au même instant le tuyau se déroule de lui-même. Un jet de vapeur frappe au visage Eczéma, Herpès, Acné, Pemphigus, qui tombent la face contre terre. Une vapeur sulfureuse cache pour quelques moments la scène ; quand elle s'est dissipée, on aperçoit l'armée de Sulfur rangée en bataille ; un bûcher est dressé au milieu du théâtre. Des spores enchaînés, des chevaliers crapuleux couverts de blessures sont près de lui.)

CHŒUR DES SOLDATS DE SULFUR

Gloire à Sulfur ! honneur à sa vaillance !
Célébrons tous ses exploits par nos chants !
Qu'il soit heureux, qu'il règne sur la France !
Couvrons son front de lauriers triomphants !
Fêtons, fêtons l'aimable souveraine
Qui va régner ici sur tous les cœurs.
Gloire à Sulfur ! à Frotte, notre reine !
Et que l'Amour leur verse ses faveurs !

Tricophyton, vieux général de Favus, chante au pied du bûcher les malheurs de sa patrie.

STROPHES

Douces filles du ciel, Muses, inspirez-moi.
Je chante les revers d'un trop malheureux roi,
Chassé de ses États par un destin farouche.
Polymnie et Clio! la lyre que je touche
Vibrera sous vos doigts de sons plus émouvants :
De grâce, prêtez-moi vos préludes touchants!
Lilas aux doux parfums, tilleuls au frais ombrage,
Que j'aimais à rêver sous vos berceaux en fleurs!
C'est la saison d'été! sous votre vert feuillage
J'écoutais autrefois les mille voix en chœur
Des chanteurs du ciel bleu! Les hordes sanguinaires
Des hardis novateurs ont troublé ces beaux jours.
Qu'ils soient bénis du moins les vieux retardataires
Qui de notre bonheur ont respecté le cours!
Hélas! ils sont passés ces moments d'allégresse
Où sur un temporal gaîment je m'étalais!
Ils sont passés ces jours de ma folle jeunesse :
Les poils sont renversés sous la faulx du progrès,
Et, sous son mors d'acier, la pince impitoyable
Met à nu tour à tour les bulbes moissonnés.
Une lave de feu, bouillonnante, implacable,
Baigne, en les rougissant, les crânes étonnés!
Soyez maudits, cruels! puisse sur votre face,
Pour punir vos forfaits, ma cendre voltiger!
Que des spores vaincus l'infatigable race
Sorte de ce bûcher, sorte pour nous venger!
Cieux! écoutez ma voix! Puisse le tubercule
Triompher à son tour! Que pour nous l'avenir
Rachète le présent! Que l'acarus pullule!
C'est le vœu d'un mourant, c'est le vœu d'un martyr

SULFUR

Gardes, tordez le col à ce vieux qui radote!
Son chant me déplait fort! Venez, aimable Frotte;
Il n'est plus d'ennemis! Ah! d'un juste retour,
Daignez par votre main payer mon tendre amour!

FROTTE, *lui tendant la main.*

Cher Sulfur, la voici! je tiendrai ma promesse.
Depuis longtemps mon cœur était plein de tendresse
Pour vous; mais je voulais à des exploits plus beaux
Occuper votre esprit. — Apportez des flambeaux!
Aux torches de l'hymen, que ce bûcher s'allume!
Aux parasites, mort! et que leur cendre fume
En l'honneur de saint Louis! Gloire à notre patron!
La victoire est à nous! Mort au microsporon!

CHŒUR DES SOLDATS (*Reprise*).

Gloire à Sulfur! Honneur à sa vaillance!
Célébrons tous ses exploits par nos chants!
Qu'il soit heureux! Qu'il règne sur la France!
Couvrons son front de lauriers triomphants!
Fêtons, fêtons l'aimable souveraine
Qui va régner ici sur tous les cœurs!
Gloire à Sulfur, à Frotte, notre reine,
Et que l'amour leur verse ses faveurs!

(Défilé de l'armée devant Frotte et Sulfur au son d'une musique guerrière. Le bûcher flambe. Tableau.)

Dr A. MOTET.



ÉPITAPHE D'UN CALCULEUX

En l'année 1637, le président de la Cour des comptes, Duret de Chevry, étant mort après avoir subi l'opération de la taille, on composa pour lui cette inscription tumulaire :

Ci-git qui fuyoit le repos,
Qui fut nourri dès la mamelle
De tributs, de tailles, d'impôts,
De subsides et de gabelle;
Qui meloit dans ses aliments
Du jus de dedommagement,
De l'essence de sol pour livre.
Passant, songe à te mieux nourrir,
Car si la taille l'a fait vivre,
La taille aussi l'a fait mourir.



LE COMBLE DE L'ANTISEPTIE

A l'un des plus récents duels, déjà les adversaires allaient croiser le fer, lorsqu'une voix se fait entendre : « Un instant! Messieurs!... » On s'arrête. On attend, et on espère une conciliation... Hélas! c'était le médecin assistant. Imbu des idées modernes, notre confrère tire de sa

poche une solution phéniquée et y trempe méthodiquement la pointe des épées. Puis, du ton de l'homme qui a fait son devoir : « Allez maintenant, Messieurs ; vous pourrez vous tuer ; mais vous voilà à l'abri de l'infection purulente ! »

(Le Petit Moniteur de la médecine.)

*
* *

VIVENT LES MALADIES (1) !

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Gloria tibi Domine :
Telle est l'hymne chérie,
Qu'à chaque maladie
Doit chanter un docteur bien né :
Pour être juste,
Santé robuste,
Bon estomac, bonne tête et bon buste
N'enrichissent pas un docteur.
Ainsi, sans forfaire à l'honneur,
Nous pouvons bien ici chanter en chœur :

Vivent les maladies !
Toutes sont nos amies,
Nous leur devons des grâces infinies.

J'applaudis à votre talent,
Mais je blâme et dénie
Une philanthropie
Qui tourne à notre détriment.
Oui, je critique
Votre tactique,

(1) Cette chanson a été chantée à l'un des banquets de la Société de médecine de Lyon.

Pourquoi créer un art prophylactique?
Pourquoi, par vos heureux essais,
D'un mal prévenir les accès?
C'est faire ainsi la guerre à nos goussets.

Vivent les maladies! etc.

Un mal que Jenner a vaincu
Jusqu'au fond de sa source,
Remplissait notre bourse,
Et nous donnait plus d'un écu :
Fi d'un génie
Dont la manie
A préserver sottement s'étudie!
Vive ce bon Monsieur Leroy (1)!
C'est un grand médecin, ma foi ;
Par lui toujours nous avons de l'emploi.

Vivent les maladies! etc.

Messieurs, il n'est point étonnant,
Moi, dont le patrimoine,
Dans le repas d'un moine,
Peut se dévorer aisément,
Qu'avec ivresse,
Je le confesse,
Je chante ici ce qui remplit ma caisse.
Les malades font ma santé,
Je leur dois ma félicité,
Aussi je ris et dis avec gaîté :

Vivent les maladies! etc.

A tous les maux, nous, médecins,
Nous devons une idole,
Ils sont notre Pactole,
Ils font couler l'or en nos mains ;

(1) Inventeur d'une préparation purgative, violente et très dangereuse.

Tendre gastrite,
Douce entérite,
Oh! qu'à mes yeux vous avez de mérite!
C'est vous qui faites qu'en ces lieux,
A des amis francs et joyeux,
Je puis m'unir et chanter avec eux :

Vivent les maladies! etc.

Notre état vraiment est si bon
Que chacun veut en être;
Chaque année on voit naître
Grands, petits docteurs à foison:
Dans notre ville,
Champ si fertile,
Tous viennent paître, et par cent et par mille :
Ah! si quelque mortalité,
Sans nulle personnalité,
Tombait dessus, pour moi quelle gaîté!

Vivent les maladies!
Toutes sont nos amies,
Nous leur devons des grâces infinies.

Dr René Morel.

* * *

LE CŒUR D'UNE COQUETTE AU XVIIe SIÈCLE (1)

—

« Il n'y a rien dans notre art de plus difficile que d'exposer fidèlement toutes les parties du

(1) Cette charmante description, copiée dans un opuscule du temps, a été adressée au *Petit Moniteur de la Médecine*, où nous l'avons recueillie.

cœur d'une coquette, à cause d'une infinité de labyrinthes et de replis qu'on y trouve et qu'on ne rencontre pas ordinairement dans celui de l'homme. En examinant l'enveloppe extérieure, qu'on appelle péricarde, j'y aperçus, à la faveur du microscope, des milliers de petites cicatrices. La liqueur qui enduit cette membrane avait toutes les qualités de l'esprit-de-vin, et était assez abondante. J'en remplis un tuyau semblable à celui des thermomètres; l'ayant suspendu dans une chambre, je remarquai que la liqueur montait à l'approche d'un jeune homme fort et vigoureux et descendait, presque jusqu'en bas, à l'approche d'un vieillard; la surface extérieure de ce cœur était si polie et sa pointe si froide que, lorsque je voulus le saisir, il m'échappa des mains comme une aiguille. Les fibres en étaient beaucoup plus entrelacées qu'à l'ordinaire, et formaient un véritable nœud gordien.

Quelque attention que j'aie apportée à suivre le cours des vaisseaux qui en sortaient et y aboutissaient, je n'ai jamais pu y découvrir aucune anastomose ou communication avec ceux de la langue. Plusieurs des nerfs qui contribuent à faire sentir les fortes passions, telles que l'amour, la jalousie, la haine, ne descendaient pas du cerveau, mais des muscles des yeux.

Je voulus juger du poids du cœur; je le pris dans ma main : je le trouvai si léger, que je

n'eus pas de peine à conclure qu'il y avait beaucoup de vide. Ne sachant trop à quoi m'en tenir sur la nature d'un cœur si différent de celui des autres femmes, je crus devoir tenter quelques épreuves pour en découvrir la substance : je le mis sur des charbons ardents; mais, ô prodige! bien loin d'être consumé par le feu, il n'en reçut pas la moindre atteinte. Il fallait donc qu'il fût bien froid, bien froid, lorsqu'il exerçait ses fonctions vitales! »

*
* *

RICORDIANA

—

Dupuytren faisait un jour à sa clinique l'histoire d'un malade mort à la suite d'un *delirium tremens*.

— Je ne le trouve pas *très mince*, dit Ricord à demi-voix, puisque le pauvre diable en est mort!

Le grand chirurgien n'était pas d'une humeur joviale. Il fut outré de ce calembour et interrompit sa démonstration pour s'écrier d'une voix terrible :

— Monsieur, il faut opter entre mes leçons ou celles d'Odry!

*
* *

Un jour on s'entretenait devant lui d'un con-

frère célèbre... à la quatrième page des feuilles périodiques. On devine le docteur Giraudeau de Saint-Gervais.

— Est-il vraiment gentilhomme, disait l'un, et sa particule est-elle bien authentique?

— C'est le fils d'un meunier du bourg de Saint-Gervais, près Châtellerault, répondait un autre.

— Qu'en pensez-vous, mon cher Ricord? dit le maître de la maison : les Giraudeau appartiennent-ils à la noblesse?

— Oui, certainement, monsieur le Comte, à la noblesse de *rob*, répliqua le chirurgien.

Eugène de Mirecourt.

*
* *

— Tous les pédicures sont obligés d'être licenciés en droit, disait à Ricord son pédicure.

— Eh! pourquoi donc? demande tout surpris le jeune octogénaire de la rue de Tournon.

— Ne devons-nous pas nous occuper des séparations de cors?

Ricord fait un mouvement brusque... et le bistouri de son pédicure pénètre dans l'articulation!

Voilà comment le docteur Labarthe raconte l'accident survenu à Ricord ces temps derniers, accident dont il est aujourd'hui complètement remis, grâce à Dieu... et aux bons soins de Gosselin, Péan et Bouchut.

(Petit Moniteur de la Médecine.)

*
* *

Le docteur Ricord, tout à fait rétabli, adresse à notre rédacteur en chef le quatrain suivant, pour le remercier du dernier article de notre collaborateur Janus :

Janus, le roi latin, de son double visage,
A bien vu mon passé sillonné par l'orage,
Et le présent plus calme, et l'avenir plus doux,
Toujours très bienveillant, *and for ever thank you.*

(Le Figaro.)

*
* *

On causait de Ricord :

— C'est un père pour ses clients.

— Oui, répond quelqu'un, on peut dire que ce sont ses enfants gâtés.

*
* *

On demandait au grand spécialiste dont nous venons de parler quel était le comble de l'art pharmaceutique.

— C'est, répondit-il, de jeter une solution de sulfate de zinc dans la Seine, afin de l'empêcher de couler.

(Le Monde plaisant.)

*
* *

Ricord nous disait dernièrement : « Un jour, on est venu me prier d'aller voir un monsieur

qui se plaignait d'avoir mal au fondement. Naturellement, je demande au commissionnairė l'adresse du malade. — Impasse du Coccyx, me répond-il. Je crus à une plaisanterie; mais j'avais mal interprété, et il fallait entendre : Impasse du Coq, nº 6. »

Dr SIMPLICE.

*
* *

RÈGLES DE L'HYDROTHÉRAPIE

PAR UN ÉCHAUDÉ.

—

Dès le matin, au jour levant,
On sonne à votre appartement :
C'est votre doucheur vigilant
Qui vous aborde en souriant,
Et d'un drap mouillé fraîchement,
Vous couvre le corps promptement,
Puis vous frictionne rudement,
Sans trop vous écorcher pourtant ;
Vous vous recouchez grelotant,
Et vous dormez à l'avenant.
Le lendemain, c'est différent,
Autre exercice intéressant :
Dans un maillot comme un enfant,
On vous enferme artistement,
De façon à rendre impuissant
Tout espèce de mouvement.
Du matelas le plus pesant,
On vous couvre encore prudemment.
Ainsi logé commodément,
Vous restez ordinairemeut
Trois à quatre heures seulemeut.
La chaleur bientôt agissant,

Et vers la tête s'élevant,
Trouble le cerveau tellement,
Qu'on pense littéralement
Toucher à son dernier moment.
Chacun en soi-même rentrant
S'interroge timidement :
Celui-ci fait son testament;
Celui-là, fidèle croyant,
S'adresse aux saints dévotement;
Un autre, pécheur moins fervent,
Exhale son ressentiment.

. . . .

. . . .

Mais l'heure arrive cependant
Qui met fin à l'amusement;
Tiré de l'étui haletant,
Cuit à point, et bien ruisselant,
Dans l'eau glacée, au même instant,
On vous enfonce brusquement.
La piscine au sein complaisant,
Qui reçoit indiscrètement
Plus d'un visage différent,
Vous procure encore l'agrément,
Que le nez aspire en plongeant
Le parfum du préoccupant.
Sorti de l'eau rapidement,
On vous frotte gaillardement.
Vous vous habillez lestement
Pour réactionner vivement.
Chacun au jardin va courant
Avec ardeur gesticulant :
On s'imaginerait vraiment
Des aliénés gambadant
Loin des regards du surveillant.
Mais du repas l'heure sonnant,
La salle ouvre un double battant.
Chacun prend sa place et son rang
Comme on fait dans un régiment,
Et le hasard intelligent
Pour voisin vous donne souvent

Le bavard le plus assommant
Ou l'enfant le plus turbulent.
A table, on sert discrètement,
Pour vous soutenir seulement,
Mais ce n'est pas assurément
Par calcul ou ménagement,
C'est histoire de règlement ;
Car on peut boire à tout moment
Et sans payer de supplément
De l'eau pure à contentement.
Depuis l'heureux avènement
De ce joli rêve allemand
Qu'on prend au sérieux bêtement,
De la fin au commencement
C'est tout aussi divertissant.
Les bains froids à triple courant,
Douche à tuer un éléphant,
Le maillot qui vous cuit le sang,
La friction au premier rang,
Car, on peut le dire en passant,
On est prodigieusement
Frotté dans l'établissement.
Pour tout malade se soignant
Hydrothérapeutiquement
Voici quel est le dénoûment :
Après deux mois de traitement,
D'ennuis, d'angoisse et de tourment,
Quinze cents francs payés comptant,
On s'en retourne constamment
Plus malade qu'auparavant.

*
* *

UN APHORISME PAR A PEU PRÈS

—

Le journaliste X... conte ses maux à son docteur : névrose, insomnies, gastralgie et

toute la kyrielle de ce qui constitue la *parisianite* aiguë.

Le docteur hoche la tête :

— Mon cher ami, les remèdes sont impuissants ici ; ne veillez pas, soyez sobre ; pas de vin de Champagne, pas d'alcools, pas de théâtre... Bref, rétablissez-vous par l'hygiène.

— Oui, docteur, vous avez raison. Mais le malheur, c'est qu'*où il y a de l'hygiène, il n'y pas de plaisir*.

P. VÉRON.

*
* *

ORIGINE DE LA RHINOPLASTIE (1)

—

Tuliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie.
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'ajustait au nez proprement.
Enfin il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur.
Et souvent dans la même bière,
Par justice et par bon accord,
On remettait, au gré du mort,
Le nez auprès de son derrière.

(1) Cette pièce de vers avait été suggérée à Voltaire par l'histoire de ce citoyen de Bruxelles, rapportée par Van Helmont, qui s'était fabriqué un nez avec la peau d'un porte-faix, et qui vit son nez pâlir et tomber juste à la mort du prêteur C'est un peu l'histoire du *Nez d'un Notaire*, d'Edmond About

*
* *

LES PHARMACIENS AU THÉATRE

—

AMÉDINE. — Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi les pharmaciens avaient à leur devanture ces bocaux bleus et rouges...

GROSMOINEAU. — Rien de plus simple... c'est pour effrayer les chevaux : ça amène des accidents et l'on transporte les personnes dans la boutique, nous appelons ça notre petit casuel.

(Le Bas de laine.)

*
* *

ÉPIGRAMMES DE J.-B. ROUSSEAU

—

LE CURÉ INCORRIGIBLE

Par trop bien boire, un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvait déferre.
Un docteur vient : — Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. — Je patienterai.
— Çà, vous boirez... — Hé bien! soit, je boirai.
— Quatre grands mois... — Plutôt douze, mon
— Cette tisane. — A moi? reprit le prêtre. [maître.]
Vade retro. Guérir par le poison?
Non, par ma soif! Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut; mais sauvons la maison.

—

ORDONNANCE DIFFICILE A SUIVRE

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barri ;
Lequel leur dit : « Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari. »
Puis, se tournant vers l'époux amaigri :
« Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
— Las! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisque autrement ne pouvons-nous guérir,
Que faire donc? — Je n'en sais rien, dit-elle ;
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir. »

—

SUR UN IVROGNE

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé : « Je trouve ici deux cas :
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement. »
Lors le fiévreux lui dit : « Maitre Clément,
Ce premier point m'est le plus nécessaire :
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire. »

*
* *

PENSÉES ET MAXIMES

—

— La vie est une maladie toujours mortelle.
HOMÈRE.

— C'est dans tous les temps qu'on voit, du moins quant à l'opinion vulgaire et à la re-

nommée, les charlatans, les vieilles femmes et les imposteurs rivaliser en quelque manière avec les médecins et lutter avec eux pour la célébrité des cures. Mais qu'en arrive-t-il? Que les médecins se disent à eux-mêmes comme Salomon : « Si le succès de l'insensé et le mien sont absolument les mêmes, à quoi m'aura servi de m'être appliqué davantage à la sagesse?

BACON.

— Refuserez-vous à la médecine le titre de science parce qu'elle se trompe souvent? Les pilotes ne s'égarent-ils jamais?

CICÉRON.

— Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul en selle.

Mme DE SÉVIGNÉ.

— Les médecins sont sujets à être matérialistes et les astronomes à être athées. C'est que les premiers ont continuellement sous les yeux le cerveau de l'homme, tandis que les autres n'aperçoivent nulle part le cerveau du monde.

SAINTE-BEUVE.

— Épigraphe d'un traité d'accouchement :

Où le père a passé, passera bien l'enfant

— Le devoir du médecin est de guérir d'une manière sûre, prompte et agréable (*tutò, citò et jucondè*).

ASCLÉPIADE.

— Pensée d'un malade : Les maladies qui courent devraient être celles qu'on n'attrape jamais.
Dr SIMPLICE.

— La confiance du malade en son médecin opère souvent autant que la médecine.
AVICENNE.

— Les femmes docteurs ne sont pas de mon goût.
MOLIÈRE.

— La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte à s'échapper, l'expérience est trompeuse et le jugement difficile. Ce n'est pas assez que le médecin fasse son devoir, il faut qu'il soit secondé des malades, des assistants et des choses externes.
HIPPOCRATE.

— Le fruit préféré des sages-femmes, c'est le melon, parce qn'il est toujours en couches.

— Les hémorrhoïdes sont les soupapes de sûreté de la santé.

— Quand on a la rage, on doit éprouver un mal de chien.

— Pendant la moitié de notre vie, nous dépensons la santé pour avoir la fortune. Pendant l'autre moitié nous dépensons la fortune pour avoir la santé ; et cependant santé passe fortune.

— Le mal vénérien ressemble aux beaux-arts, on ne sait point qui en fut l'inventeur.
VOLTAIRE.

— Dans le mot *cœur* on trouve, en déplaçant les lettres, le mot *ecrou*. DESCHANEL.

Le temps est médecin d'heureuse expérience :
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

MALHERBE.

— Le sommeil du médecin est le seul qu'on ne respecte pas.

Dr FORGET.

— On demandait à Diogène à quelle heure il faut dîner : « Si tu es riche, répondit-il, dîne quand tu voudras ; si tu es pauvre, quand tu pourras. »

— La vie est un chemin de fer ; les années en sont les stations ; la mort, la gare d'arrivée, et les médecins... les chauffeurs.

(Le Figaro.)

— Delpech n'admet l'allaitement artificiel que pratiqué au sein... de la famille.

* * *

SONNET MÉDICAL

—

DERMATOLOGIE

Sous les rideaux discrets, au fond du vieil hospice
Les sylphes de Saint-Louis, chantés par Fracastor,
Donnent à leurs amants, qui sommeillent encor,
Des baisers dont la trace est une cicatrice.

La rougissante Acné, l'agaçante Eczéma,
Chéloïs au front pur, Syphilis au cœur tendre,
Purpura, Sycosis, Éphélis, Ecthyma
Sur la peau des mortels préférés vont s'étendre.

Le jour luit. Une horde envahit les dortoirs,
Portant tabliers blancs avec paletots noirs :
Ce sont les ennemis des virus et des lymphes.

Ils vont, et devant eux marche le professeur,
Comme un faune jaloux qui s'avance, grondeur,
Pour troubler vos ébats amoureux, belles nymphes.

Dr G. C.

*
* *

UN MARIAGE A L'HUILE DE RICIN

—

Miss C... avait deux millions de dot. Elle avait été demandée en mariage par un riche pair d'Angleterre, par un manufacturier, par un avocat. Tous les prétendants avaient été repoussés.

La jeune miss avait déclaré ne vouloir se marier que selon son cœur. Elle ne se doutait guère qu'elle se marierait par hasard, et quel hasard! (Muse des chroniqueurs donne à ma plume cette réserve qui permet de tout dire sans offenser les oreilles susceptibles!) La jeune miss eut un jour un petit mal de gorge; le médecin de la famille ordonne l'huile de ricin. L'huile fait son effet, un effet très fréquent. Dans un mouvement de vivacité, la jeune

malade s'assied de travers sur cet objet domestique que le Jardin des racines grecques définit ainsi :

Amis, pot qu'en chambre on demande.

(Pardon de ma citation, mais nous avons tous appris cela au collège.)

L'*amis,* brusqué, penche du côté gauche. Un mouvement de la demoiselle essaie de le ramener à droite, mais le mouvement est trop prononcé, et l'*amis,* au lieu de reprendre son équilibre, le perd tout à fait, tombe, se fracasse et blesse cruellement celle qu'il était appelé à soulager. (Ah! les *amis,* on les reconnaît bien là. Sont-ils assez perfides!) Cris de la blessée. On accourt. La mère apprend que le fer, — c'est la porcelaine que je veux dire, — est resté dans la blessure.

— Vite, s'écria milady, qu'on aille chercher notre médecin.

— Non, pas celui-là, murmura la malade. J'en veux un autre.

— Pourquoi pas celui-là? Il est depuis vingt ans le médecin de la famille.

— Je le sais, je n'en veux pas; il est marié.

— Eh bien?

— Un seul homme au monde pourra voir ma blessure, et il faut que cet homme soit mon mari!

— Mais tu es folle.

— Folle ou non, je suis bien résolue, et ne laisserai pénétrer dans cette chambre qu'un médecin pouvant devenir mon mari.

Que faire? L'enfant était une enfant gâtée. Le père, un gros banquier très méticuleux en affaires, se résigne : il part et s'en va chercher, à la grâce de Dieu, un médecin pouvant devenir son gendre. Et il n'y avait pas de temps à perdre. L'enfant pleurait à chaudes larmes. Le père se hâte et va chez tous les médecins dont on lui donne les adresses. Sa première question est celle-ci : Le docteur est-il marié? Six l'étaient. Le septième était célibataire, mais il avait soixante ans. Le huitième, célibataire aussi, était bossu, etc., etc. Enfin le treizième (*numero Deus impari gaudet*), le treizième, avait trente ans, n'était ni borgne, ni bossu, ni boiteux. On lui explique l'opération et on lui en développe les conséquences.

Il ne connaissait pas la jeune personne, mais c'était un brave docteur. D'ailleurs, la dot est si belle! Il accepte. Il part. L'opération est faite, bien faite, sans que le médecin ait vu le visage de la malade, sans que la malade ait vu le visage du médecin.

Quelques mois plus tard, le mariage avait lieu.

— Eh bien! va demander le lecteur, ce mariage a-t-il été heureux?

— Je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est que l'anecdote parfaitement véridique que je viens de vous conter se passait en 1846, et qu'aujourd'hui le docteur a treize enfants. Encore le nombre treize.

Or, si on en croit les contes de fées, avoir beaucoup d'enfants est le signe du bonheur parfait.

(L'Indépendance belge.)

*
* *

QUI CREPITAT VIVIT

—

M. le professeur Depaul rappelle, dans une de ses cliniques, certains mots qui lui échappèrent un jour, à son vif regret, alors qu'il examinait une pauvre femme qui lui paraissait avoir succombé depuis quelques instants aux suites d'une hémorrhagie considérable : « Me retournant, dit-il, vers les personnes qui m'entouraient, je leur dis : « Cette femme est morte ; » mais celle-ci à ces mots me répondait, à ma grande stupéfaction, d'une voix faible : « Pas encore. » La pauvre femme, en effet, était si peu morte, malgré toutes les apparences, que trois semaines plus tard elle quittait la Clinique, parfaitement guérie.

Le « Pas encore » de cette femme correspond assez bien à ce qui arriva à Récamier un jour qu'il était appelé par un de ses confrères auprès d'un homme du monde atteint de la fièvre typhoïde. Récamier se plaignait d'avoir été mandé trop tard, disant que le malade lui paraissait devoir succomber dans la soirée ; mais

ce dernier, en l'entendant, se laissa aller à émettre certain bruit par les voies inférieures, qu'il accompagna des mots : *Qui crepitat vivit.* Et de fait, non seulement il ne mourut pas de la fièvre typhoïde, mais cet homme vit encore aujourd'hui. *(Le Siècle médical.)*

* * *

LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE

—

CHANSON ANATOMICO-BACHIQUE

Il est un Temple, à bon droit, qu'on renomme,
Où l'initié, l'œil sans cesse aux aguets,
Sur maint débris, qui fut hier *un homme*,
Vient de la Mort exhumer les secrets!...

REFRAIN

Mais aujourd'hui, c'est un jour d'allégresse,
Narguons ici les maux du genre humain !
Fêtons Bacchus et sa joyeuse ivresse!
Et la science aura son tour demain.

Anatomie y voit son sanctuaire
A jour néfaste ouvert, le vendredi;
Là, maint docteur, sous un pli de suaire,
Porte *un morceau*,... parfois déjà pourri !...

Mais aujourd'hui, etc.

C'est un cerveau qui, de l'intelligence
Noble palais alors qu'il était sain,
Tout ramolli, n'eut plus que la démence
Pour locataire, au jour de son déclin !...

Mais aujourd'hui, etc.

Là, c'est un cœur dont la fibre élastique
En os, en pierre, enfin se transforma
Et, pour certain, en sa phase lithique,
Resta *cœur dur* même alors qu'il aima!..

Mais aujourd'hui, etc.

Cet estomac, vivante gibecière,
Dieu du gourmand, s'il digère à loisir,
Doublé, farci de squirrheuse matière,
Jusqu'au trépas ne sait plus que vomir !...

Mais aujourd'hui, etc.

C'est un phallus, prolifique appendice,
Source de vie, insidieux ressort,
Qui, tourmenté d'un *secret maléfice*,
Se gangréna dans un suprême effort !...

Mais aujourd'hui, etc.

Le sexe aussi n'a-t-il point ses alarmes?
Que d'utérus, doux berceaux des humains,
De deux beaux yeux ont fait couler les larmes,
Et du bonheur enrayé les chemins!...

Mais aujourd'hui, etc.

L'affreux cancer en fait son domicile!
Polype y loge, et le plaisir s'enfuit!...
Faut-il, hélas! que si charmant asile
Soit par tel hôte habité jour et nuit!...

Mais aujourd'hui, c'est un jour d'allégresse,
Narguons ici les maux du genre humain!
Fêtons Bacchus et sa joyeuse ivresse...
Et le cadavre aura son tour demain!...

Dr E. FORGET.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

—

On demande à un médecin examinateur de la Faculté comment il se faisait qu'il reçût pas mal d'ignorants parmi les jeunes docteurs.

— Tiens! répond l'homme de science, c'est ceux-là qui, plus tard, nous appellent en consultation!

*
* *

On connaît la légende du médecin qui, rencontrant un client dans la rue, et le saluant de cette formule banale : « Bonjour! ça va bien? » inscrivait sur son carnet :

« Vu un tel : une consultation, 3 fr. »

En regard de cette légende, on peut mettre le procédé de ces malades parcimonieux qui cherchent à se rencontrer au café avec un médecin de leur connaissance, pour se ménager, sans en avoir l'air, une petite consultation.

Hier, dans un café du boulevard, un de ces... braconniers de la consultation racontait au docteur T... qu'il éprouvait depuis quelques jours certains malaises, des oppressions par ci, des douleurs par là...

— Que faut-il faire pour cela? finit-il par demander insidieusement.

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit le docteur, une chose bien simple.

— Ah!... et c'est?...

— C'est d'aller consulter un médecin.

(L'Hygiène pour tous.)

*
* *

Réponse d'un paysan à un médecin : « Ah! vous savez, nous autres pauvres gens, nous mourons nous-mêmes. »

*
* *

A un repas de noce, au dessert.

Chaque invité a donné un échantillon de ses petits talents. On a chanté l'air : *O mon Fernand!* puis les *Cloches de Corneville;* on a imité Lassouche et le petit chien qui a la patte écrasée, etc.

— Au docteur! c'est au tour du docteur! crie-t-on de toutes parts; que le docteur nous fasse quelque chose!

— Quelque chose, quelque chose, hurle-t-on...

— Eh bien! je m'exécute, je vais tâter le pouls à tout le monde, et j'ausculterai la mariée! *(Le Voltaire.)*

*
* *

C'était aux grands jours d'*Henri III*. Un jour

que Mlle Mars recevait chez elle, Dumas lui porte la brochure du drame coquettement reliée en satin.

Un vieux médecin quelque peu naïf qui se trouvait là lui dit sans la moindre malice :

— Vous faites donc des tragédies, jeune homme?

— Oui, monsieur, comme vous, répondit Dumas. Seulement, les vôtres, vous les faites relier en *sapin.*

*
* *

Belle-maman, un peu souffrante, a fait venir le médecin.

Après avoir tâté le pouls :

— Ouvrez la bouche, lui dit le docteur. Oh! la mauvaise langue!

Le gendre, bas au médecin :

— Ça, ça ne prouverait pas qu'elle fût malade! *(Le Figaro.)*

*
* *

Un chirurgien demande 100 francs par nuit passée au chevet d'un malade riche, et celui-ci, guéri, refuse les honoraires. Procès. Les trois experts nommés par le tribunal pour apprécier la note passent une demi-heure à cette besogne, et, tout en trouvant que 100 francs sont beaucoup pour une nuit, ils réclament chacun 200 francs d'honoraires: total 600 francs, *que le chirurgien paiera.*

* * *

LA VACCINATION ANIMALE

—

Des lourds brouillards de la routine
Se dégageant tant bien que mal,
L'aurore de la vaccine
Retourne à son type animal;
Depaul d'un vif éclat rayonne;
Son œil ardent lance l'éclair;
Et son frontal ceint la couronne
Qui voilait le front de Jenner.

Malgré mainte et mainte rengaine,
En dépit du doyen Tardieu,
La méthode napolitaine
Va faire miracle en tout lieu;
De Lyon la docte Gazette,
Exterminant la syphilis,
Pour unique vaccin décrète
La pustule du bœuf *à pis.*

Ainsi donc plus de dispensaires,
Plus de comités, de bureaux,
Nous n'aurons pour vaccinifères
Que la femelle des taureaux;
Plus de médailles, qu'aux Saints-Pères
On décerne à tant de docteurs;
Désormais bergers et vachères
Seront nos seuls vaccinateurs.

Voyez du fond des écuries
Ces illustres palefreniers
Traiter hardiment d'utopies
Les travaux de leurs devanciers;

Sur les trayons d'une génisse
Le fruit sec ayant nom *Lanoix*
A Lyon construit l'édifice
Qu'a rêvé le jeune Viennois.

Sous le beau ciel de l'Italie
Devait naitre ce progrès-là,
Dénoûment de la comédie
Dont le prologue est : *Rivalta ;*
Nos bambins, faut-il qu'on le sache?
Soumis au procédé nouveau,
Devront au vaccin de la vache
La fraîcheur et le teint du veau.

Par ces mesures tutélaires
C'en est fait d'un affreux virus.
Plus d'accidents héréditaires,
Plus d'arrière-traits de Vénus;
L'homme-enfant, frais comme la rose,
Dans sa fleur s'épanouira.
Et si plus tard survient... la chose,
C'est qu'alors sa dent y mordra.

Voulez-vous savoir l'horoscope
De ce fantôme vaccinal,
Qui, bruyant, fait son tour d'Europe
Aux sifflets du corps médical?
Palasciano le faux prophète
Fait rire partout aux éclats,
Et plus que jamais la lancette
Fonctionne de bras à bras.

J. Venot.

* * *

QUELQUES COMBLES

—

— *Le comble de la rancune pour un médecin :*

Mépriser le cresson de fontaine, parce qu'il est la santé du corps.

— *Le comble de la prudence pour un vigneron :* Faire vacciner ses vignes, pour qu'elles ne soient pas grêlées.

— *Le comble de l'embarras pour un nouveau-né :* Ne pas savoir à quel sein se vouer.

— *Le comble de l'amour de l'art pour un médecin :* Purger ses hypothèques.

— *Le comble de l'innocence :* Un nouveau-né qui rougit en prenant pour la première fois le sein de sa nourrice.

— *Le comble de l'art dentaire :* Poser un râtelier à une bouche de chaleur.

*
* *

LE CŒUR DU ROI-SOLEIL

—

D'après M. Labouchère, le cœur de Louis XIV serait en Angleterre, à Westminster Abbaye.

Voici comment :

Le cœur du monarque, ayant été transporté en Angleterre, fut montré au feu docteur Buckland. L'organe royal avait l'aspect vulgaire d'un petit morceau de cuir desséché.

Le professeur l'examina attentivement, le flaira, puis même le mit entre ses dents, et enfin *(horresco referens)* il... l'avala !

Malgré cet épouvantable sacrilège, les restes du docteur Buckland reposent à l'abbaye de Westminster, et par conséquent le cœur de Louis XIV y est aussi.

*
* *

AVIS D'UN VIEUX PRATICIEN GENEVOIS

A SON JEUNE CONFRÈRE

— Vous voulez, dites-vous, pratiquer à Genève,
Mais, savez-vous, mon cher, ce qu'il y faut savoir?
Vous fûtes, à Paris, un excellent élève,
Travailleur assidu, de vos maitres l'espoir;
Vous avez fréquenté les cours, l'amphithéâtre,
Les hôpitaux; on ne vous voyait pas
Courir les bals, le jeu, les cafés, le théâtre.

Votre savoir, mûri par un long internat,
Reçut le complément de science étrangère
Que purent vous donner Berlin et l'Angleterre.
Vous savez l'allemand, l'italien, l'anglais;
Même vous connaissez cette nomenclature
Qu'un orgueilleux auteur, ennemi du français,
En torturant le grec, a su rendre si dure;
Mais vous ne savez pas parler le genevois.
Comment comprendrez-vous ce mélange barbare
De français, de latin, de grec et de patois,
Du langage savant dérivé si bizarre?

Le bon sens, il est vrai, parfois vous guidera;
Vous n'hésiterez pas quand une bonne femme

Viendra vous demander du *sirop magistrame*,
De l'*huile de Russin* (1), ou bien un *cataplame*.
Vous comprendrez encore : *charpi*, *digession*,
Valèrienne, *èreins* (2), *melize*, *sinapisse*,
Purge, *saigne*, *opiniâtre*, *arteuils*, *ostruction* (3),
Elixir et *polmons*, *alphes* (4) et *rhumatisse*;
Mais qui vous traduira : *daîrde*, *orbet*, *gachillon* (5),
Cassin, *èrinière*, *ourles* et *bourillon* (6)?
Pourrez-vous deviner que l'emplâtre oxycroce
A pris en genevois le nom de *cire crosse*?

Écoutez ce récit ; il s'agit d'un enfant
Petit, maigre, chétif et dont l'aspect attriste :
— Mousieur, c'est mon garçon qui s'en va *crevotant*;
Il a toujours été *femmelin*, *maladiste*;
Son sommeil est mauvais à cause du *malet*;
Il a beaucoup d'humeurs, et du *cra* (7) plein la tête ;
J'ai bien peur que *ça soye* une croûte de lait.
Il est *gringe* et pâlot ; dans son lit il s'entête
A rester *d'à bouchon* (8) ; ou bien, s'il veut marcher,
Il est tout *brelanchant* et s'en va de *bisingue* (9).
Le moindre courant d'air suffit pour l'*enroucher* (10),
En sorte que toujours il faut qu'on le *potringue*.

Il est tout *achati* (11) ; son sang est *venimeux* ; [(13)],
C'est toujours des *mals blancs*, des *dairdes*, des *bouchères*
Des *flemmes* dans le cou, de la *piquairne* (13) aux yeux.
Tant qu'à ses dents, il vient de mettre les dernières,

(1) Ricin.
(2) Reins.
(3) Opiat, orteils, obstruction.
(4) Aphthes
(5) Dartre, orgelet, diachylum.
(6) Ecchymose, lombago, oreillons, nombril.
(7) Pellicules.
(8) Couché sur le ventre.
(9) De travers.
(10) Enrouer.
(11) Accablé.
(12) Herpès labialis.
(13) Croûtes ciliaires.

Mais il faudrait déjà toutes les arracher.
Depuis l'hiver passé, il *rancote* et *toussille* (1),
Enfin le pauvre enfant, hier, pour s'achever,
En tombant de son lit, s'est *déboité la grille* (2).
J'en ai bien soin, pourtant, et je lui donne à boire
Des tisanes, du vin, — pas de lait, c'est *bileux !*
J'ai posé sur sa *nique* un grand *évicatoire* (3)
Et l'ai *médeciné* (4) que c'en est ruineux.

Une autre vous dira : — Monsieur, je vous en prie,
Venez voir mon mari, je crois qu'il va mourir;
Il est tout *oppilé* et *le cœur lui varie* (5);
La nuit il *ronchemèle* et ne fait que *toussir* (6);
La bile sur ses nerfs est toute répandue (sic);
Et dès qu'il a mangé, il faut qu'il *contribue* (7);
Il est *enfle* partout, il ne peut *pancher l'eau*
Que quand il boit des *grus* avec un *jaír de veau* (8);
Il *s'ennosse* (9) sans cesse, et tout ce qu'il avale
Gargote dans son cou, depuis deux ou trois jours.

Le malade souvent dit son opinion
Sur le mal qu'il ressent et sur sa cause occulte.
Écoutez ce discours plein de prétention :
— C'est moi, docteur, qui viens chercher une *consulte*
A votre bon secours. Tout mon tempérament
Est vétilleux, pensif, bileux et sanguinaire.
Je sue et puis j'ai froid dans le même moment!
J'en suis sûre, docteur, j'ai le *ver salutaire.*
Pour un rien j'ai le sang en *ébollution;*
La nuit je ne dors pas, je tousse *sans arrête.*
On m'a déjà donné certaine *portion*

(1) Accès de ronchus trachéal.
(2) Luxé la cheville.
(3) Nuque, vésicatoire.
(4) Purgé.
(5) Constipé, avoir des nausées, ou plutôt des défaillances.
(6) Ronchus trachéal.
(7) Vomir.
(8) Jarret de veau.
(9) S'engouer.

il est *enveloppé* (1) et sommeille toujours.
Tout son mal est venu d'un *rhumatisse mâle.*
Que c'était soi-disant pour me *purger la tête.*
On croyait que c'était un vieux *dépôt de lait,*
Parce que tous les soirs j'avais la *nervegie* (2).
Mais monsieur le docteur voit bien qu'on se trompait
Et qu'on n'a pas du tout *connu la maladie.*

Vous êtes étourdi de ce vocabulaire!
Mais ce n'est rien encore; il faut, mon cher confrère,
Que vous connaissiez certaine expression
Dont le sens élastique à tout parait s'étendre :
Quand un malade a dit : — C'est l'*enflammation,* —
Il croit avoir tout dit, c'est à vous de comprendre.
Ne lui demandez pas, par là, ce qu'il entend,
Sa confiance en vous s'affaiblirait d'autant.

— C'est une *irruption* ou bien un *feu de ventre* (3),
Ce sont des *boyaux cuits,* — C'est une *cuison entre*
Le ventre et l'estomac. — Ici c'est une *atoux,*
Là c'est un ventre *gonfle.* — Un homme prendra peine
A vous developper comment sa *gargataine* (4)
Chaque fois qu'il a bu lui descend dans le cou.
— Sa femme vous dira qu'ayant *ses maladies* (5),
Ses pauvres *estomacs* (6) se sont tout aplaties!
Si, plus tard, le succès, couronnant vos efforts,
De nos riches salons vous ouvre les abords,
Les mots auront changé, mais non pas les idées;
Vous les reconnaitrez, quoique mieux exprimées.
Mais j'en ai dit assez, trop peut-être pour vous.
Excusez mon babil et qu'il reste entre nous.

(1) Comateux.
(2) Névralgie.
(3) Éruption, flux de ventre.
(4) Pharynx ou luette.
(5) Menstrues.
(6) Seins.

(Gazette des Hôpitaux.)

*
* *

RICORDIANA

A une séance de l'Académie de médecine, pendant que Depaul lisait un rapport sur le lait artificiel de Liebig, Ricord, occupant le fauteuil présideutiel, improvisa le quatrain suivant :

De sou lait Liebig veut nourrir notre enfance,
Il prétend réussir chez les jeunes Teutons ;
Mais Depaul nous apprend que nos enfants de France
Se trouvent beaucoup mieux du bon lait des *tétons !*

*
* *

Deux praticiens se disputaient sur les avantages de l'application du thermomètre ; l'uu tenait pour l'aisselle, l'autre pour le rectum. Ricord interrogé comme arbitre répondit :

— En le mettant dans le rectum vous avez raison tous les deux, puisque le thermomètre est dans *les selles*.

*
* *

Ricord dînait, en compagnie de plusieurs confrères, chez un de ses amis, le Dr X, ayant la même spécialité que le maître. Au milieu du repas, la conversation tomba sur une opération fort délicate que nos deux syphiliographes avaient faite le matin même, et qui avait parfaitement

réussi : il s'agissait de l'amputation de la v.... chez une victime de Vénus.

— Comme il a dû souffrir, s'exclama la dame de la maison, quand on est arrivé à l'os!

A ces mots, tous les invités se levèrent comme un seul homme, et serrèrent la main de l'amphitryon, le Dr X, en le félicitant chaudement de sa vigueur exceptionnelle.

*
* *

Ricord guérit un jour un enfant de Marseille.
Son ami, Parisien, lui racontait tout bas :
— De Mercure j'ai bu la petite bouteille;
Un thermomètre, hélas! ne me suffirait pas...
— Z'en ai bu plus que toi peut-être; au moins deux litres,
Dit le Marseillais crânement.
Quand z'entre par hasard dans un appartement,
Rien qu'en soufflant dessus, moi, z'étame les vitres!...

*
* *

Un ecclésiastique se présente un jour chez Ricord pour un accident survenu en certain endroit de sa personne.

— J'attribue, dit-il, cette écorchure au frottement insolite de ma soutane durant des marches forcées.

Au premier coup d'œil, Ricord reconnaît la nature syphilitique de l'excoriation :

— C'est votre soutane, dites-vous, qui vous a f.... cette affaire-là?

— Parfaitement, c'est ma conviction, monsieur le docteur.

— Eh bien! vous direz à votre soutane, de ma part, qu'elle est une sacrée p..... ; vous avez la vérole!

*
* *

LE SECRET DE BÉBÉ

CHANSON

Je connais depuis l'automne
Un bébé des plus charmants,
Dont la sœur, pauvre mignonne,
Est poitrinaire à quinze ans.
Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette
Les sentiers d'un grand jardiu.

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait
Autour des branches fanées
Que parfois il atteignait.
« Que fais-tu là, petit homme? »
L'enfant surpris me toisa,
Puis, souriant, voici comme
A voix basse il me parla :

« Tu me plais, je vais te dire
Quel est mon secret à moi,
Si tu me promets sans rire
De bien le garder pour toi.
Et d'abord je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Que j'ai, ça va te surprendre,
Mes cinq ans, depuis l'été.

« Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent,
Car bien malade est sœurette,
Et le docteur vient souvent.
Ce docteur est très sévère,
Mais ne paraît pas méchant;
Cependant petite mère
Toujours pleure en l'écoutant.

« Aussi j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer,
J'étais curieux; peut-être,
Monsieur, tu vas me gronder.
Sous un meuble, avec mystère,
Hier je me suis caché...
Le docteur causait à mère,
De là, j'ai tout écouté.

Il disait : « Voyez par terre,
Combien de feuilles déjà;
Quand tombera la dernière,
La chère enfant s'en ira!! »
Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber;
Mais c'est une grande tâche;
Dis, Monsieur, veux-tu m'aider?

PROVANSAL.

*
* *

MADAME GRIBOUILLE

—

Je fus appelé, il y a quelques jours, pour donner des soins à un jeune enfant volontaire et gâté, atteint d'une maladie grave.

J'ordonnai une potion sur laquelle je fondais un légitime espoir.

Le lendemain, je trouvai la potion intacte et l'enfant plus malade.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait prendre à l'enfant le médicament que j'ai prescrit?

— Il n'en a pas voulu, répondit la mère désolée.

— Votre faiblesse aura un triste résultat.

— Comment! c'est aussi grave? Il le prendra, Monsieur, je vous en réponds, *je l'assommerai plutôt.*



LA MANIE OPÉRATOIRE

—

Le docteur X..., chirurgien d'une graude habileté manuelle, mais se laissant trop souvent absorber par les opérations qu'il exécutait, eut, un jour, dans son service d'hôpital, un malade affecté de rétention d'urine. Après une tentative infructueuse de cathétérisme, le docteur X... se décide à faire la ponction sus-pubienne ; il prend le trocart, le balance au-dessus de l'abdomen, lorsque le malade s'écrie : « Monsieur, j'urine! » Et en effet, le liquide s'échappe goutte à goutte par le méat urinaire. « Serrez la v....! » s'écrie le chirurgien, en enfonçant le trocart dans la région hypogastrique.



THÉRAPEUTIQUE INFANTILE

—

Cueilli dans un prospectus relatif à l'emploi d'un biberon nouveau modèle, dont l'inventeur espère d'excellents résultats :

« ... Lorsque l'enfant a fini de téter, il faut le dévisser soigneusement et le mettre dans un endroit frais, par exemple sous une fontaine. »



LES PRÉSENTS D'ARTAXERCÈS

—

Un malade dont Lisfranc explorait le rectum lui lâcha tout le contenu liquide dans la main. — Gardez vos cadeaux, lui dit le chirurgien de la Pitié, en lui appliquant la main sur la figure, nous vous les rendons.



UN FIN MATOIS

—

La femme d'un paysan normand tombe dangereusement malade. Un docteur est appelé ; il interroge, examine, et, tout en causant, laisse

pressentir la crainte de ne pas être convenablement rémunéré de ses soins.

— Monsieur, dit le mari, j'ai là cinq louis, et que vous tuiez ou guérissiez la chère femme, le magot est à vous.

La malade mourut.

Au bout de quelque temps, le médecin se présente pour réclamer les cent francs.

— Docteur, dit le pauvre affligé, me voilà tout prêt à tenir ma promesse. Permettez-moi seulement deux petites questions : Avez-vous *tué* ma femme?

— Tué! comment! tué! assurément non.

— Tant mieux. L'avez-vous *guérie?*

— Non, hélas!

— Eh bien, si, comme vous en convenez, vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes hors des termes de nos conventions et n'avez légalement rien à me demander.

*
* *

MON CANAL

—

Air : *Ah! ne l'écoutez pas mam'zelle.*

Pour se faire un sort en ce monde,
L'un court sur le chemin de fer,
L'autre de la machine ronde
Franchit l'espace sur la mer.

Par la vapeur sur la rivière,
Celui-ci vogue bien ou mal,
Je fais doucement mon affaire
Par le canal, par le canal.

Le canal, mon petit domaine,
Ce présent qu'à tous Dieu nous fit,
Appartient à l'espèce humaine,
Mais je l'exploite à mon profit.
Par un de ces effets bizarres,
Alors que ça va le plus mal,
Lorsque les eaux sont les plus rares,
Mieux pour moi coule le canal.

L'eau, dont le cours est faible et vague,
S'arrête devant un gravier;
Ou par la sonde ou par la drague
Je sais bientôt le balayer.
Débarrassé de toute entrave,
Je vois, c'est fort original,
Tomber du bon vin dans ma cave,
Par le canal, par le canal.

Avec le meunier du village,
Quand l'eau tombe bien au moulin,
Je puis répéter son adage :
Que l'eau me fait boire du vin.
En élargissant la rigole,
En frayant à l'eau son chenal,
J'amène chez moi le Pactole
Par le canal, par le canal.

Dr RENÉ MOREL.

*
* *

VIEILLERIES

—

L'archevêque de Paris Christophe de Beau-

mont fut taillé de la pierre sur la fin de sa vie. Le fameux frère Cosme, chargé de cette opération, eut un plein succès. Les Parisiens, qui n'ont jamais pu résister à un bon mot, firent courir le bruit que le prélat refusait de payer son chirurgien, sous le prétexte que le clergé était exempt de payer la taille.

*
* *

On lisait à Paris en 1811 une enseigne ainsi conçue : B...., *chirurgien-accoucheur de la grande armée.*

Et sur une autre, dans la rue Chartière, près du Collège de France, on lisait sur la porte d'une maîtresse d'école qui venait de déménager : *Madame Prudent est maintenant enceinte du Panthéon.*

*
* *

Le magnétisme est aux abois :
La Faculté, l'Académie,
L'ont condamné tout d'une voix,
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal,
Si quelque esprit original
Professe encore en son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au magnétisme,... animal !

*
* *

Un médecin qui demeurait dans le quartier du Palais-Royal disait un jour : « Je suis

harassé; je viens de voir un malade au bout du faubourg Saint-Antoine; un autre près de Vaugirard, et un troisième à la barrière du Roule. — Mais, lui répondit-on, docteur, à voir comme vous parcourez Paris, tous vos malades sont donc à l'extrémité?

*
* *

Une femme dont le mari venait de tomber en apoplexie courut vite chercher un médecin et lui dit : « Monsieur, mon mari est en *sicope*. — Qu'appelez-vous en *sicope?* Dites donc en *syncope*. — En *cinq copes*, si vous voulez. Dans l'état où il est, ce n'est pas une *cope* de plus ou de moins... »

*
* *

Le médecin Colladon, voyant le père de Tronchin prier Dieu plus dévotement qu'à l'ordinaire, lui dit : « Monsieur, vous allez faire banqueroute, payez-moi. »

*
* *

Un médecin, ayant écrit une ordonnance, la donna au malade en disant :

— Voilà ce que vous avalerez demain matin.

Le malade prit la phrase du médecin au pied de la lettre, avala l'ordonnance et... guérit

*
* *

Calino disait qu'Il n'avait pas de confiance dans la vaccine. « A quoi sert-elle? ajouta-t-il; je connaissais un enfant, beau comme le jour, que sa famille avait fait vacciner... Eh bien! il est mort deux jours après. — Comment! deux jours après? — Oui... il est tombé du haut d'un arbre, et s'est tué raide... Faites donc vacciner vos enfants après cela! »

*
* *

M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami, M. Pehmeja : « Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse. »

*
* *

M. d'Aiguillon, dans le temps qu'il avait Mme Du Barry, prit ailleurs une galanterie : il se crut perdu, s'imaginant l'avoir donnée à la comtesse; heureusement il n'en était rien. Pendant le traitement, qui lui paraissait très long et qui l'obligeait de s'abstenir de Mme Du Barry, il disait au médecin : « Ceci me perdra, si vous ne me dépêchez. » Ce médecin était M. Busson, qui l'avait guéri, en Bretagne, d'une maladie mortelle et dont les médecins avaient désespéré. Le souvenir de ce mauvais service rendu à la

province avait fait ôter à M. Busson toutes ses places, après la ruine du duc d'Aiguillon. Celui-ci, devenu ministre, fut très longtemps sans rien faire pour M. Busson, qui, en voyant la manière dont le duc en usait avec Linguet, disait : « M. d'Aiguillon ne néglige rien, hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur et la vie. »

*
* *

Le célèbre médecin Dumoulin, étant à l'agonie, reçut la visite de plusieurs de ses collègues qui lui exprimaient la douleur qu'ils éprouvaient; il leur dit :

— Messieurs, ne vous désolez pas, je laisse après moi trois grands médecins. Chacun d'eux pensant être un des trois, demandait leurs noms; le savant médecin répondit :

— L'eau, l'exercice et la diète.

*
* *

En sortant de chez un malade, le docteur X… rencontra un paveur de rues qui mettait de la terre entre des pavés mal joints. Le docteur lui dit :

— Que fais-tu là, Joseph? tu caches les défauts de ton travail?

— Je fais comme vous, docteur, je cache mes bévues avec de la terre.

*
* *

Un personnage malade de la pierre consultait, il n'y a pas longtemps, son médecin sur le régime à suivre.

— Abstenez-vous de viande, répétait celui-ci. La viande est une matière azotée qui produit l'acide urique. Ne buvez pas de vin. Le vin présente les mêmes inconvénients. Mangez des légumes, des végétaux.... pas d'oseille, par exemple ! L'oseille produit un acide également fort dangereux.

— Mais, docteur, fait le malade en se ravisant, comment se fait-il que des animaux, soumis, leur vie durant, au régime végétal, aient aussi la pierre? Je puis vous en parler, j'ai eu à moi une vache qui en est morte.

— Le fait n'a rien de surprenant, dit l'Hippocrate après avoir réfléchi, cette bête a, probablement, mangé trop d'oseille.

*
* *

Mme d'Esclignac était très vaporeuse et se croyait toujours malade. Son médecin, le docteur Bouvart, lui avait prescrit un régime bien facile. Il s'agissait de boire tous les jours, à son lever, un verre d'eau fraîche ; de prendre, une demi-heure plus tard, une tasse de chocolat, et, immédiatement après, un autre verre d'eau. Un matin, elle ne pensa pas à la pre-

mière partie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eût pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre. Tout à coup, elle s'aperçut de son oubli, et fut dans le plus grand désespoir. Son médecin est appelé; il la trouve dans une agitation telle qu'elle lui avait donné un mouvement de fièvre. Il la questionne : elle lui fait part de son inquiétude, du motif qui la causait, et il s'aperçoit qu'en effet c'est le premier et l'unique motif de sa situation. « Vous avez eu raison de m'appeler, lui dit-il, le cas est grave; mais, heureusement, il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât entre deux eaux : prenez un lavement, le même objet sera rempli. » Elle sentit la force de ce raisonnement, se hâta d'exécuter l'ordonnance, et fut guérie.

*
* *

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé, lui dit : « Belle Normande,
« Quelle fureur ! apprenez que les lois
« Veulent au moins un délai de dix mois;
« Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve alors, sans se déconcerter,
Lui répondit : « On pourrait bien compter
Les huit mois de paralysie. »

*
* *

— Ne trembles-tu pas de me saigner? disait Condé à un chirurgien.

— Pardi, Monseigneur, c'est à vous de trembler.

*
* *

Le Médecin. — Ah! ah! Voilà du mieux, et le pouls est excellent : vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance?

Le Malade. — Suivi! non pas, s'il vous plaît; je me serais cassé le cou.

Le Médecin. — Que voulez-vous dire? Je ne vous entends pas.

Le Malade. — Je veux dire que j'ai jeté l'ordonnance par la fenêtre.

*
* *

Dans un cours d'histoire naturelle, le professeur fait cette question :

— Dans quelle classe mettez-vous les poules?

Un élève répond audacieusement :

— Parbleu! daus la classe des mammifères.

— Elles ont donc des mamelles?

— Sans doute, puisqu'on ordonne du lait de poule.

*
* *

Un officier français, ayant reçu une balle dans

la cuisse, fut transporté chez lui, où les premiers médecins furent appelés.

Pendant huit jours, ils ne firent que chercher et sonder.

L'officier, qui souffrait beaucoup, leur demanda ce qu'ils cherchaient :

— Nous cherchons la balle qui vous a blessé.

— Cré nom!... s'écria l'officier; il fallait donc me dire cela plus tôt : je l'ai dans ma poche. »

*
* *

On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : « Vous êtes bien content, monsieur Levret, d'accoucher madame la dauphine? cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

*
* *

On demandait à M. de Fontenelle mourant : « Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, dit-il; cela s'en va. »

*
* *

On reprochait à M. de C... d'être le médecin *Tant pis*. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades des médecins *Tant mieux*. Au moins, si les miens

meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. »

*
* *

Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. »

*
* *

— Je hais si fort le despotisme, disait M. V...., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin.

*
* *

On disait à Dulon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, dit-il, été absent; vous n'avez pas suivi les progrès de la cure, il est mort guéri. »

*
* *

Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer? »

*
* *

SONNET MÉDICAL

—

LES ENGELURES

L'affreux petit collège où l'on dut m'interner
Ressemblait, en hiver, à ce cercle du Dante
Où dans la glace on voit les gens se démener.
L'économe était d'une avarice impudente.

Autour du poêle éteint, la classe grelottante
Passait, chaque matin, une heure à griffonner;
Et tout le long du jour nous allions sillonner
Du fer de nos traîneaux la neige éblouissante.

Sur nos doigts crevassés, sur nos mentons rougis,
L'engelure cuisante incrustait ses rubis,
Et nos orteils gonflés attestaient ses brûlures.

C'était dur! Et pourtant j'aime ce souvenir.
Enfant, j'ignorais tout des soucis à venir...
O jeunesse, reviens! Revenez, engelures!

Dr G. C.

*
* *

TRADUCTION LIBRE

—

On sait que les Docteurs-Médecins de la Faculté de Paris intercalent dans leur signature les lettres : D. M. P.

Un mauvais plaisant a traduit cette indication par : Dieu M'en Préserve (1).

*
* *

LE SOLEIL DE NICE

PAR UN MALADE GUÉRI ET RECONNAISSANT

—

Je te revois, ô ville où ma jeunesse,
Sous ton beau ciel retrouva sa vigueur.
Crachant le sang, accablé de tristesse,
D'un long exil je craignais la rigueur.
Chagrins, souffrance, à ta tiède atmosphère,
En quelques jours ont pu s'évanouir,
Et j'ai guéri sous les yeux de ma mère!
A ce soleil tout se sent rajeunir.

Salut, ô Nice! adorable contrée
Où sans hiver se suivent les saisons.
De fruits, de fleurs, ta couronne est parée,
Un chaud soleil dore tes horizons.
Sous nos climats, l'oranger à grand'peine
Voit tristement ses fleurs s'épanouir;
Riche et superbe, il orne ton domaine.
A ton soleil tout se sent rajeunir.

O jeunes gens affaiblis avant l'âge,
Qui vous courbez sous le poids de vos maux,
Voici l'automne et déjà le feuillage
Jaunit sur l'arbre, attristant ses rameaux.
Venez ici; l'air est doux, il caresse;
Sous ses baisers vous allez refleurir,
Le ciel d'ici vaut celui de la Grèce;
A ce soleil tout se sent rajeunir.

(1) Voir *La Médecine littéraire et anecdotique*, page 13.

Pauvre Mignon, qui pleurais ta patrie,
Le doux pays des citrons embaumés;
Sous ses berceaux,cette ville fleurie
T'aurait gardée en ses champs parfumés.
Oui, l'Allemagne en vain t'offrait des fêtes,
Avec terreur tu voyais l'avenir.
Ici pour toi, que de douces retraites!
A ce soleil tout se sent rajeunir.

Il faut te fuir, ô cité bienfaisante,
Pour regagner d'autres sols, d'autres cieux.
Mais qu'en partant ma voix reconnaissante
T'adresse au moins mes sincères adieux.
Et quand du temps l'implacable vitesse
M'avertira que mes jours vont finir,
Chez toi je veux abriter ma vieillesse,
Car ton soleil me fera rajeunir.

Dr E. TILLOT.

Nice, le 12 février 1854.

*
* *

LE FROMAGE DE M. PAUL BERT

—

« Un dîner sans fromage, dit Brillat-Savarin, est une belle à qui il manque un œil. » La belle n'était pas borgne au dîner offert par M. Paul Bert, au mois de septembre 1879.

Quelques députés étaient réunis à la table de l'illustre physiologiste; la chère était exquise et le régal allait finir, lorsque le maître de la maison servit lui-même un minuscule fromage, en le recommandant spécialement à l'attention des invités. Tous le trouvaient excellent, quand l'un

d'eux demanda le nom de l'animal dont il provenait.

— Devinez, se contenta de répondre l'amphitryon.

— Ce fromage exquis, dit le questionneur, doit avoir été fait avec du lait de brebis. Le maître de la maison hocha la tête négativement. — Avec du lait de chèvre, reprit un deuxième convive. Même négation. — Serait-ce avec du vulgaire lait de vache, alors? hasarda un troisième. M. Paul Bert eut un sourire qui voulait dire : Cherchez mieux.

Les invités nommèrent successivement les femelles des animaux les plus surprenants. La classe entière des mammifères fut passée en revue sans avoir donné le mot de l'énigme. — Messieurs, dit alors gravement le médecin-député, le fromage que je vous ai servi a été fait avec du lait de femme!

A cette déclaration les mines s'allongèrent, au dire du journaliste lyonnais de qui nous tenons l'histoire caséeuse qui précède.

Qu'on me permette de le déclarer, avec la rude franchise d'un vieil... ennemi de tous les fromages, les grimaces des convives de M. Paul Bert m'étonnent profondément.

Ce n'est pas que je trouve qu'il faille encourager l'industrie naissante, créée par le successeur de Claude Bernard, ni que j'aie la moindre sympathie pour le commerce du lait de femme à la tasse, qui se fait sur quelques marchés

d'Amérique. Il me paraît tout simplement étrange que des gens d'esprit, dînant chez un savant, n'aient pas compris la signification réelle du plat anormal qui leur était servi. A leur place, après avoir beurré mon pain d'un caséum venu des glandes mammaires d'une femme, j'aurais demandé à édulcorer mon café avec du sucre élaboré par le foie d'un homme glycogénique, et la physiologie expérimentale eût tout bonnement enregistré un essai de plus.

Dr F. Brémond.

*
* *

L'ABRICOT CONFIT

—

Dans un village de Bourgogne,
Grégoire, un jour, fameux buveur,
Au gosier sec, à rouge trogne,
Chez un sien cousin accoucheur
Était de fête. Or, saurez que le sire
Tant s'en donna, qu'on fut réduit
A le porter à quatre dans un lit,
Où le sommeil vint à bout de détruire
De son cerveau les bachiques vapeurs;
Si qu'à la fin sire Grégoire,
Pressé par un désir de boire,
Sortit du lit pour figurer ailleurs.

Par hasard, sur la cheminée
Il avise un bocal. « Oh! dit-il, qu'est ceci? »
Il le débouche et flaire : « Oh! oh! parbleu, voici
Du brandevin, buvons. » Et de sa destinée
Il s'applaudit en buvant à longs traits.

Tout allait bien jusque-là. Mais
Grégoire enfin sent quelque chose,
Autre que la liqueur ; lors, il fait un repos,
Puis au grand jour le bocal il expose :
« Corbleu, dit-il, ce sont des abricots !
Tubleu, c'est du bonbon ! avalons. » Il avale.
Or, vous saurez que l'abricot divin
Dont notre buveur se régale
N'était qu'un embryon dans de l'esprit-de-vin.



ÉCHO D'EXAMEN

Le Professeur Pajot. — Comment ferez-vous pour extraire le placenta après l'accouchement?

L'Élève. — Je tirerai sur le cordon.

Le Professeur. — Et après?

L'Élève. — Dam!... je tirerai sur le cordon.

Le Professeur. — Bien. Mais si rien ne vient?

L'Élève. — ... Je tirerai plus fort sur le cordon!

Le Professeur. — Mais, Monsieur, votre concierge en ferait autant!

(Le Petit Moniteur de la Médecine.)

*
* *

DU COTÉ DE LA BARBE
EST LA TOUTE-PUISSANCE

—

Le grand Condé était devenu amoureux de Ninon de Lenclos, et il en avait obtenu les faveurs. Ce prince, paraît-il, était très velu. Ninon, qui était fort instruite et qui parlait latin, connaissait ce vieux proverbe de la langue d'Horace : *Vir pilosus, vel fortis, vel libidinosus.* (L'homme velu est brave ou passionné.) — Ah! prince, lui dit-elle en souriant ironiquement, que vous devez être courageux!

*
* *

DANGERS DES ABRÉVIATIONS
DANS LES PRESCRIPTIONS

—

Le *Canadian pharmaceutical Journal* appelle l'attention des médecins sur le danger des abréviations dans la rédaction des prescriptions et cite l'exemple suivant : Un médecin avait écrit : *Hyd. chlor.;* l'élève en pharmacie comprit : *Hydrargyr. chlorur.* (bichlorure de mercure), au lieu d'hydrate de chloral (hydras chloralum).

L'erreur faillit coûter la vie au malade : heu-

reusement il fut pris de vomissements si violents qu'il refusa une troisième cuillerée de la préparation.

*
* *

UNE ERREUR DE CLIENT

Marjolin reconduisant un monsieur bien vêtu qui venait de le consulter, celui-ci lui glisse une pièce dans la main. Le vieux praticien a immédiatement diagnostiqué, au poids, une pièce de deux francs. Il n'en témoigne rien; mais la rendant au client sans y jeter les yeux : « Vous vous trompez, monsieur, lui dit-il, ce n'est pas quarante francs que vous me devez; c'est seulement vingt francs. »

Dr BRÉMOND.

*
* *

CONTRE LE HOQUET

— Fais-moi peur, disait B... à M...

— Pourquoi cela ?

— J'ai le hoquet... si tu me fais peur, cela passera tout de suite.

— Eh bien!... (*Avec force.*) prête-moi cinq cents francs.

— Hein!... merci, c'est passé.

*
* *

ÉCHO D'EXAMEN

—

Le Professeur. — Dites-moi, mon ami, le nom de l'arbre qui produit le bois de réglisse.

L'Élève. — C'est le cocotier.

Le Professeur. — Voyons, voyons, avant de répondre, réfléchissez un peu.

L'Élève. — Mais, Monsieur, n'est-ce pas avec le bois de réglisse qu'on fait le coco?

*
* *

ON EN MANGERAIT

—

Georges est malade. Son père a fait appeler le médecin.

— Voyons, mon enfant, dit l'homme de l'art, comment sont vos selles?

— Mes selles?...

— Oui, quand vous satisfaites vos besoins, est-ce dur ou mou?

— Cela dépend, docteur. Parfois, vous ne le casseriez pas avec les dents; d'autres fois vous boiriez ça comme de l'eau.

(*Le Monde Plaisant.*)

*
* *

SUR LE MAL DE DENTS

—

Votre mal et le mien n'ont point de sympathie;
Manon, vous vous plaignez d'avoir le mal de dents?
Si vous l'aviez dehors vous en seriez guérie,
Et moi, je guérirais, si je l'avais dedans.

J.-B. Rousseau.

*
* *

LA TAILLE ET L'INTELLIGENCE

—

Il semble que la nature, dans la répartition de ses dons, ait procédé par système de compensation. Les fleurs qui exhalent les plus doux parfums ne sont pas souvent celles qui offrent aux yeux les couleurs les plus éclatantes; et les plus grands esprits n'habitent pas toujours un corps sans défaut : Ésope, Pope, Oberkampf, le maréchal de Luxembourg, étaient bossus; Tyrtée, Shakespeare, lord Byron, Walter Scott, Tamerlan, Benjamin Constant, étaient boiteux; enfin, Scarron comparait son corps contrefait à un Z.

On sait, comme d'observation journalière, que les bossus sont rarement des sots. De tout temps les hommes de petite stature ont été les mieux

doués sous le rapport des facultés intellectuelles. Virgile en a déjà fait la remarque dans ce vers :

Ingentes animos angusto corpore versant (1).

et Victor Hugo, en parlant de Charlemagne, dit qu'il était « un de ces très rares grands hommes qui sont aussi des hommes grands. » Le Prussien Quade a fait paraître à Greifswalde, en 1786, un ouvrage curieux sur ce sujet, intitulé : *De viris staturâ parvis et eruditione magnis* (Sur les hommes petits par la taille et grands par la science).

La liste est longue des personnages de petite taille célèbres à des titres divers; nous ne mentionnerons que les principaux (2) : David, le vainqueur de Goliath; Alexandre le Grand; Attila, le fléau de Dieu; l'acteur Moloné, qui couchait dans une peau de chat, disposée en hamac; le philosophe Alypius, d'Alexandrie, qui remerciait Dieu de n'avoir pas chargé son âme d'une plus grande masse de matière corruptible; Grégoire, de Tours; Pépin le Bref; Philippe-Auguste; Albert le Grand, à qui le pape ordonna plusieurs fois de se lever, le croyant encore à genoux devant lui; le roi de Pologne Vladislas IV, dit *Lokiekek* (Pas plus haut qu'une aune); Érasme; Cujas; le pape

(1) Ils portent dans un petit corps un esprit supérieur.

(2) Pour plus de détails, consulter les *Curiosités biographiques*, page 23.

Jean XXII; le prince Eugène; Marie-Thérèse; Hoffmann; l'Italien Apostoli, envoyé de la République de Saint-Marin auprès de la République française, et qui se mettait en colère chaque fois qu'on lui répétait qu'il était de la taille de son pays; enfin, Napoléon Ier et son historien Thiers.

Dr WITKOWSKI (*Le Corps humain*)

*
* *

QUIPROQUO

—

Un client est allé consulter son médecin pour un petit mal d'œil.

— Bassinez-vous avec de l'eau de roses, lui dit le docteur, et ne sortez qu'avec des « conserves fumées; » vous savez ce que c'est?

— Parfaitement.

Deux jours après, le médecin rencontra son client qui, depuis la veille, ne sortait plus qu'avec un jambon sous le bras.

*
* *

SURDITÉ ET MYOPIE

—

Nos lecteurs savent qu'on vend des cornets acoustiques en cristal. La personne qui entend mal introduit l'extrémité amincie de l'instru-

ment dans son oreille, et le pavillon évasé s'élève le long de la tempe.

Dernièrement, un sourd dînait en ville avec cet appareil. Le maître d'hôtel, légèrement myope, se penche armé de deux bouteilles et lui demande :

— Pommard ou saint-émilion ?

— Pommard !

Et sur cette réponse, le Ganymède en culotte de panne verse du bourgogne dans le cornet de cristal.

(*Le Figaro.*)

*
* *

ANNONCE D'UN JOURNAL AMÉRICAIN

—

« L'ancien préparateur d'un amphithéâtre d'anatomie désire entrer dans une grande maison pour découper à table. Bons certificats. »

*
* *

LA THERMOMÉTRIE DES NOURRICES

—

Le docteur. — Ainsi, prenez de grandes précautions pour le bain, et ne manquez pas de chauffer l'eau au thermomètre.

La nourrice. — Le thermomètre ? Pourquoi

faire? Je saurai bien si le bain est trop chaud ou trop froid.

Le docteur. — Comment cela ?

La nourrice. — Parbleu ! si en sortant du bain le petit est *bleu,* c'est que le bain était trop froid, et s'il en sort *rouge*, c'est que l'eau était trop chaude.

(*Le Public Opinion.*)

*
* *

CONVERSATION ENTRE DEUX FŒTUS

—

— Écoute donc, frère, il me semble qu'on frappe.

— En effet, c'est papa.

— Oh non ! il ne frappe pas si fort... C'est une visite.

*
* *

LE MÉDECIN ET L'ACTRICE

—

La petite... Chose, des Variétés, est bien avec tout le monde, même avec son médecin, — la chose n'est pas rare, — dont elle paye les notes en amabilités.

L'autre jour, elle était avec le jeune vicomte, quand le docteur se fait annoncer.

— Dites-lui, répond-elle à sa femme de chambre, qu'il m'est impossible de le recevoir. Je suis malade!

(*Le Mouvement médical.*)

*
* *

UNE APOSTROPHE DE GAVROCHE

—

Dans une allée déserte du bois de Boulogne, un gamin, voyant deux personnes marquées de la petite vérole se parler de très près :

— Voyons, leur cria-t-il, rapprochez-vous encore, vous ferez des gaufres.

*
* *

VER SOLITAIRE ET SECRET PROFESSIONNEL

—

Un pharmacien d'Aberdeen (Écosse) avait exposé dans sa vitrine, conservés dans l'alcool, d'interminables tænias, ayant « appartenu » à des personnages de l'aristocratie.

Or, la famille de lord L... avait sommé l'industriel de faire disparaître l'inscription suivante :

Ver solitaire ayant appartenu à lord L...,
membre du Parlement.

Le pharmacien refusa net. Un procès lui fut intenté, et comme il s'est terminé à l'avantage de l'original négociant, celui-ci vient d'ajouter sur le bocal de lord L... le compte rendu *in extenso* des débats du procès.

(*La France médicale.*)

*
* *

EUGÈNE SUE, CHIRURGIEN

—

Eugène Sue et Romieu étaient intimement liés. Un soir qu'ils avaient dîné au Café de Paris et qu'ils se trouvaient dans un état de gaieté très accentué, Romieu fit un faux pas et se blessa à la jambe.

Eugène Sue, qui avait été chirurgien dans la marine, porte son ami dans son coupé, le monte dans son lit, et panse la jambe.

O miracle! le lendemain matin, en voulant renouveler son pansement, Eugène Sue s'aperçoit qu'il a pansé la jambe non malade, ce qui n'empêche pas l'autre d'être guérie.

*
* *

ROGER DE BEAUVOIR

—

En 1844, lors de la quête pour l'Œuvre du

Mont-Carmel, la commission se réunissait dans les salons de Mme la baronne de Maistre.

Roger de Beauvoir, fidèle à ses principes d'élégance, arrivait à midi avec des gants lilas; à deux heures, il les remplaçait par des gants jaunes, et à quatre heures il leur substituait des gants blancs.

Le quêteur du couvent de la Palestine, qui ne connaissait pas les gants, même de nom, demandait avec intérêt à Émile Deschamps :

— Quelle maladie a donc ce beau jeune homme? Ses mains changent de couleur trois fois par jour.

— C'est une *élégantiasis chronique,* répondit Deschamps.

L. Loire.

*
* *

REPROCHES MATRIMONIAUX

—

Une dame de province, écrivant à son mari qui était à Paris depuis quelques mois, après lui avoir parlé d'affaires, finissait ainsi sa lettre : « Je t'apprendrai pour nouvelle, mon ami, que mesdames une telle et une telle sont grosses; que mesdames telle et telle se vantent de l'être; que mesdemoiselles telle et telle craignent de l'être, et qu'il n'y a que moi qui ne le suis pas. Tu devrais mourir de honte. »

(*Encyclopediana.*)

*
* *

L'AVEUGLE JALOUX

Il faut m'envoyer votre époux,
Disait un fameux oculiste,
De ses cures montrant la liste
A la femme d'un vieux jaloux.
— Dieu m'en garde! répliqua-t-elle,
Vos talents me coûteraient cher;
Au moindre bruit il me querelle;
Que ferait-il s'il voyait clair!

BARREAU

*
* *

UNE FARCE DE POTARD

Un barbon, tout âge a ses défauts, voulait encore paraître jeune. Depuis longtemps il courtisait certaine dame, et il venait seulement d'obtenir un rendez-vous en cabinet particulier. Mais, peu confiant dans ce qui lui restait de vigueur juvénile, il voulut demander à la science ce qu'il craignait de se voir refuser par a nature, et il alla trouver un pharmacien du voisinage.

— Ne pourriez-vous, Monsieur, me donner quelque préparation, une pilule par exemple, qui m'aiderait à accomplir certaine fonction paresseuse...

— Compris, compris... J'ai votre affaire...

vous m'en direz des nouvelles. A quel moment voulez-vous que cela opère?

— Mais, vers onze heures du soir.

— Eh bien, avalez cette pilule vers huit heures, et trois heures après... je ne vous dis que cela.

Au moment psychologique où la vertu devait succomber et le vice triompher, une révolution intestinale, accompagnée de pressantes coliques, s'accomplissait dans l'abdomen du séducteur et, pendant que la beauté facile rendait les armes, notre Céladon quitta avec précipitation le cabinet particulier pour en gagner un autre situé au fond du couloir.

Le facétieux potard avait remplacé la poudre de cantharides par celle d'aloès

*
* *

UN INCONVÉNIENT DU CHLOROFORME

—

M. M... avait à pratiquer la section du nerf sous-orbitaire du côté gauche, chez une dame de Montrouge, pour une névralgie faciale horriblement douloureuse.

Cette affection ne laisse sur le visage aucun phénomène appréciable. Il congédie le mari trop pusillanime pour servir d'aide, et opère la malade chloroformisée.

— Eh bien ! dit-il au réveil, souffrez-vous encore ?

— Autant qu'avant. Vous ne m'avez pas opérée... Ah ! mon Dieu ! mais si ! (*Avec explosion.*) Vous vous êtes trompé de côté.

En effet, M. M... avait opéré le côté droit, qui n'était pas malade. Il en fut quitte pour recommencer la besogne.

*
* *

UN PRATICIEN PRATIQUE

— Docteur, vous m'aviez dit que vous m'enverriez aux eaux ?

— C'est vrai.

— Mais à quelles eaux ?

Le médecin prend un registre qu'il consulte à haute voix :

Vichy	27
Contrexéville	11
Luchon	9
Mont-Dore	14

— Quelle énumération faites-vous donc là ? demanda le malade.

— J'ai fait le relevé des endroits où j'ai envoyé des clients cette année, et où ils sont morts ; alors je voudrais vous expédier là où j'ai eu le moins de décès.

(*Le Charivari.*)



CHEZ LE DENTISTE

Un Monsieur pris d'une rage de dents monte chez un opérateur qui lui extirpe sa molaire.

Le monsieur s'en va en déposant sur la cheminée, non pas de l'argent, mais sa dent.

— Pardon, vous vous trompez, dit le dentiste en souriant.

— Non pas, car il y a deux mois vous m'avez pris un louis pour me mettre de l'or dans cette dent... je vous la laisse. Puisque vous prenez dix francs pour une extraction, j'espère que vous ne m'avez pas volé, et que, dans cette dent, il y avait bien pour dix francs d'or.

(*Le Journal amusant.*)



GALANTERIE ET CORYZA

Une dame se plaignait hier d'un rhume de cerveau devant un jeune gommeux, qui s'empressa de lui répondre par la phrase bien connue :

— Ce coryza est bien heureux !

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il va vous retomber sur la poitrine.

— Ah! il sera bien attrapé! répondit la dame en soupirant.

*
* *

ENTRE DOCTEURS

—

Un jeune docteur était venu s'établir dans une petite ville où il avait beaucoup plu et réussi.

Cela ne faisait pas l'affaire de ses vieux confrères; ceux-ci se réunirent une fois pour chercher à lui jouer un bon tour qui lui fît perdre son prestige d'habileté.

Ils tirèrent donc au sort pour savoir lequel d'entre eux se présenterait comme malade chez le jeune docteur, qui ne les connaissait pas encore, et qui n'avait même nulle envie de s'inquiéter d'eux.

Le sort désigna le plus malin. Celui-ci, le jour dit et désigné en assemblée secrète, se présenta chez le jeune Esculape et lui tint ce langage :

— Cher docteur, je suis atteint d'une maladie étrange; je ne sens de goût à aucun aliment, j'ai complètement perdu la mémoire; j'éprouve, chose inouïe, un irrésistible besoin de mentir, et je ne puis, quoi que je fasse, m'en empêcher.

— Diable! dit le jeune homme; en effet, c'est étrange; votre cas demande réflexion; revenez dans quelques jours, j'espère pouvoir entreprendre votre traitement.

Quelques jours après, le vieux malin revient et trouve son docteur qui, très gai, lui dit :

— Cela n'est pas aussi grave que je l'avais cru d'abord. Voici des pilules préparées par moi et qui vous guériront certainement. Seulement, comme vous éprouvez un constant besoin de mentir, je ne puis me fier à vous. Prenez tout de suite une de ces pilules et revenez chaque jour pour en faire autant, jusqu'à complète guérison.

Forcé d'en passer par là, notre consultant fait contre fortune bon cœur et ingurgite une pilule.

Il ne l'a pas plutôt mise dans sa bouche, qu'il fait une grimace horrible en s'écriant !

— Mais, c'est de la.....!!!

— Parfait! répond le jeune médecin (qui, on le voit, avait pris ses renseignements sur son faux malade). Vous voyez l'effet du remède : vous ne mentez plus!

*
* *

A UNE DEMOISELLE ENRHUMÉE

—

Iris, puisez mieux dans nos cœurs
Le feu qui les consume,
Vous fuyez les tendres ardeurs,
C'est ce qui vous enrhume.

Sitôt qu'on vante vos appas,
Votre courroux s'allume.
Vous criez quand il ne faut pas
C'est ce qui vous enrhume.

Dans vos yeux loge un Dieu vainqueur
Qui conduit notre plume;
Mais il n'est pas dans votre cœur...
C'est ce qui vous enrhume.

Tôt ou tard il faut qu'à ses traits
La fierté s'accoutume.
Si vous croyez n'aimer jamais...
C'est ce qui vous enrhume.

Sans lui les plaisirs les plus doux
Sont mêlés d'amertume,
Vous passez les nuits sans époux,
C'est ce qui vous enrhume.

De La Louptière.

(*Le Mercure de France, 1792.*)

*
* *

UN ÉCLECTIQUE

—

Un jeune homme, qui n'avait fait que tremper ses lèvres, disait-il, à la coupe de quelque Vénus empoisonnée, n'en fut pas moins pris d'accidents redoutables. Dans sa maison, sur le palier même de son escalier, logeait un médecin. Notre malade va le voir.

— Par quelle méthode voulez-vous être traité?

— Par celle qui guérit vite et sûrement.

— L'allopathie guérit votre mal très sûre-

ment, et l'homœopathie aussi. Mais je dois vous dire que la première guérit plus vite que la seconde.

— Traitez-moi par la première.

— Ce sera plus cher.

— Peu m'importe.

Le malade guérit en effet.

A quelque temps de là, un des amis de ce jeune homme, souffrant lui-même d'une affection de l'estomac mal déterminée, va trouver le médecin qui avait guéri son ami.

— Voulez-vous être traité par l'homœopathie ou par l'allopathie?

— Traitez-moi comme vous voudrez, mais guérissez-moi vite.

— Je peux vous guérir par l'une ou par l'autre méthode, mais je dois vous prévenir que l'homœopathie agira plus vite que l'allopathie.

— Va pour l'homœopathie.

— Je dois encore vous dire que ce sera plus cher.

— Soit.

Parlez-moi de ces médecines à deux fins, dont celle que l'on choisit est toujours la plus chère.

A. Latour.

⁂

LES CHATS DES PHARMACIENS

—

Un pacte a été signé, depuis les temps les plus

reculés, entre les chats et les pharmaciens. En effet, pas de vitrine de pharmacien sans un chat majestueux, installé entre les bocaux aux belles couleurs.

Les rats ayant la prudence de ne jamais se hasarder dans des officines abondamment garnies de poisons, on s'est peut-être demandé parfois pourquoi les pharmaciens ont toujours un chat.

Nous croyons avoir trouvé l'explication du mystère.

Ce sont les chats qui, seuls, peuvent lire aux pharmaciens, les griffonnages des médecins.

(*Le Rappel.*)

*
* *

HYGIÈNE INTERNE

—

Les lavemens sont sains, je cousens qu'on les donne
A toute femme enceinte. Albinus les ordonne
Contre ces fils d'Éole, abhorrés en tout temps,
Et d'un impur séjour importuns habitans,
Qu'à grands coups de pistons il faut chasser saus cesse
Comme ennemis jurés de l'état de grossesse.
Les lavemens que l'art appelle émolliens,
A raison de l'effet de leurs ingrédiens,
Du sang et des humeurs maintiennent l'équilibre.
Calment les intestins, rendent le ventre libre.
En un mot, leur usage est très avantageux.
En tout temps, et surtout dans les temps orageux,
Contre les maux de tête et les fortes coliques,
Leurs effets sont divins chez les mélancoliques.

SACOMBE (*La Lucinade*).

*
* *

UN ARGUMENT PÉREMPTOIRE

Calino vantait, l'autre jour, les avantages de l hydrothérapie.

— Rien de meilleur, de plus salutaire que ce régime, disait-il, il double les forces de l'homme et prolonge sa vie.

— Cependant, interrompit quelqu'un, nos pères n'en faisaient pas..., et pourtant...

— C'est vrai, ils n'en faisaient pas, mais aussi, ils sont tous morts !...

ZADIG.

*
* *

INFLUENCE DE LA RHUBARBE
SUR LA COLONISATION

La puissance des Anglais daus les pays exotiques où les autres peuples n'ont pu s'établir ne vient que de la répugnance des sauvages à les manger...

— ... ???

— En effet, la chair de l'Anglais, toujours saturée de rhubarbe et autres substances laxatives, produit dans l'estomac des cannibales un trouble qui les inquiète. De l'inquiétude ils passent à la terreur, qui bientôt se change en

respect... Et voilà comment nos voisins sont devenus chimiquement de grands et triomphants colonisateurs !

MÉRY.



A UNE DAME

QUI VENAIT D'ACCOUCHER DE SON HUITIÈME ENFANT

Chacun de vos enfants, Lucile,
Jusqu'ici fut par moi fêté.
Votre énorme fécondité
A la fin me rendra stérile.
Vainement vous me recherchez ;
Mon faible talent se refuse :
Oui, par ma foi, vous accouchez
Plus facilement que ma muse.



MOYEN INFAILLIBLE DE FAIRE MARCHER LES COCHERS

Les cochers de Bruxelles ne sont pas renommés, tant s'en faut, par la rapidité avec laquelle ils conduisent les malheureux qui ont recours à leur office. On peut dire qu'avec eux il faut avoir du temps à dépenser.

S'il faut en croire l'*Art dentaire*, voici un procédé fort simple qui, à Paris, réussit toujours. Voici comment s'y prennent les Parisiens.

— Cocher, à Vincennes!

Le visage du cocher exprime aussitôt le plus vif mécontentement.

— Surtout, allez doucement, je ne suis pas pressé, et le moindre cahot me fait un mal atroce. D'ailleurs, vous n'y gagnerez rien; j'ai l'habitude de ne jamais donner de pourboire.

Le cocher rugissant sourdement, s'élance sur son siège : « Ah! tu crains les cahots et tu ne donnes pas de pourboires! attends! » et le fiacre part ventre à terre. En vingt minutes on arrive à Vincennes.

Le monsieur est satisfait et le cocher aussi; ce moyen est simple et pratique, on peut l'essayer.

Avis à nos confrères qui ne peuvent se payer le luxe d'un équipage.

(Le Progrès médical belge.)

*
* *

UN SYNONYME

—

Jules Favre plaidait en séparation contre une jeune femme, fort jolie, qui, méconnaissant le vœu de la loi, se dérobait aux désirs légitimes de son mari. A l'aide d'une éloquente apostrophe, l'avocat l'interpellait en pleine audience, mais en faisant surtout valoir les droits de la société.

« Le mariage, dit-il, a surtout été institué pour renouveler sans cesse l'ordre social. Sachez donc, Madame, qu'il n'appartient pas aux femmes de laisser se rouiller la *clef des générations.* »

* * *

INFLUENCE DE L'ÉMOTION

SUR LES FONCTIONS DIGESTIVES

—

Un jeune homme a sollicité une audience d'un ministre. Au moment où, rempli d'émotion, il est introduit dans le cabinet de l'Excellence, on entend un de ces bruits que Molière lui-même n'osait appeler par leur nom. Vous voyez d'ici l'embarras du malheureux, rouge comme une pivoine.

« Allons, allons, lui dit le ministre, remettez-vous, mon ami, et parlez-moi sans crainte, *maintenant que la glace est rompue !...* »

* * *

AGITER AVANT DE S'EN SERVIR

—

Un apothicaire de Newcastle s'étant chargé du traitement d'un malade qui était à l'article de la mort, lui envoya une fiole dans laquelle était une médecine, avec ces mots : *Bien secouer avant de faire prendre.* Le lendemain, il alla voir

l'effet qu'elle avait produit; il demanda en entrant, au domestique, comment se portait son maître. Celui-ci ne lui répondit que par des larmes. « Quoi! est-ce qu'il est plus mal? dit l'apothicaire. A-t-il pris la médecine? — Oui, Monsieur; mais comme vous aviez dit *de le secouer* avant de lui faire prendre, nous avons suivi vos ordres, et il a passé entre nos bras. »

*
* *

LETTRE DE RECOMMANDATION

—

Une de nos lectrices nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Masque de Fer,

« Mon docteur habituel me donne, hier, une lettre de recommandation pour le médecin des eaux auxquelles il m'envoie, et il met sur l'enveloppe : *Personnelle*. Comme il s'agissait de moi, et comme je suis femme, j'ai la curiosité d'ouvrir la lettre. Or, voici ce qu'elle disait :

« Mon cher ami, je vous envoie une *oie*. Je lui ai enlevée bien des plumes, mais il en reste encore quelques-unes, et je vous les abandonne. »

« Bien à vous. Dr X***. »

« Qu'en dites-vous, Monsieur le Masque de Fer? »

Je dis, Madame, que si le docteur X*** manque de courtoisie, il ne manque pas, du moins, d'une certaine générosité.

(*Le Figaro.*)

*
* *

CALEMBOURS

— Combien faut-il de mètres pour faire un enfant?

— Il faut 6 mètres 2 (s'y mettre deux).

*
* *

A la suite d'un copieux repas, un capitaine de vaisseau, présentant un bouquet à une dame, laissa échapper une... éructation inférieure.

— Madame, dit un des convives, mon ami ajoute à son bouquet ce qui lui manquait : un *romarin.*

*
* *

EXCÈS DE PRÉCAUTION

Le maître de Calino étant gravement malade à la campagne, le médecin ordonna à ce fidèle serviteur de répandre de la paille sous les fenêtres.

L'excellent Calino s'empresse d'obéir; et, pour surcroît de précaution, il mit également de la paille... dans ses sabots.

*
* *

LES AVEUX

—

Tout près d'entrer dans le lit nuptial,
« Pardonnez-moi, disait monsieur Dorval
A sa moitié : mais je ne puis plus taire
Un triste aveu que m'oblige à vous faire
Ma conscience et le nœud conjugal.
— Expliquez-vous. — J'ai... — Quoi ? — J'ai certain mal
Que jusqu'ici, craignant de vous déplaire,
J'ai cru devoir dérober à vos yeux.
— Vous m'alarmez. — Ce mal me désespère.
— Quel est-il donc ? — C'est, madame, un cautère.
— Un ? ce n'est rien ; moi, monsieur, j'en ai deux. »

*
* *

LA FORTUNE NE VIENT PAS TOUJOURS EN DORMANT

—

Si l'on ne veut pas se lever la nuit, il faut avoir la précaution de ne pas se faire accoucheur. Il n'est même pas bon de s'endormir chez ses clients, si l'on n'a pas le sommeil très léger ; demandez plutôt à cet excellent confrère C..., qui ne m'en voudra pas de raconter sa petite mésaventure.

La comtesse de M... de la B..., étant un beau soir surprise par des douleurs qu'elle n'attendait que quelques jours plus tard, fit mander en toute hâte le professeur T..., son accoucheur ordinaire. M. T... était absent, on promit

qu'aussitôt rentré il irait auprès de son auguste parturiente. En attendant, comme il est impossible de transiger avec dame Nature, on pria M. C..., autre illustre accoucheur, de vouloir bien se rendre dans l'aristocratique demeure. Bonne aubaine pour le Dr C... D'abord, un bon client honorablement chippé à cet excellent confrère T..., qui menace de tout envahir; puis une somme rondelette, très rondelette même... Heureux accoucheur, va !

Le Dr C... ne perd pas un instant, il est attendu comme le Messie... Tout va bien : Madame en est à son second enfant, le passage a été frayé, pas de défilé trop étroit à redouter, un col complaisant, une présentation normale. Que peut-on souhaiter de mieux?

Toutes ces réflexions faites, et de plus celle qu'il était minuit, que la dilatation ne faisait que commencer, et qu'une nuit entière (même au chevet de la comtesse de M... de B...), c'était bien long et capable de faire jaunir un tantinet le teint rosé de sa coquette personne, le Dr C... déclare que rien ne presse et qu'en attendant (ne voulant pas laisser la place libre) il se couchera pendant quelques heures dans la pièce voisine.

Un lit est dressé au docteur, il ne tarde pas à s'y endormir profondément, bercé par les rêves les plus délicieux.

Sur ces entrefaites, vers deux heures du matin, le professeur T... arrive, on l'introduit

directement dans la chambre de la parturiente, il s'excuse et s'empresse de constater où en est le travail.

— C'est bien, madame, je suis arrivé à temps; encore une minute de courage et vous allez être délivrée.... Là, ne poussez plus maintenant... la tête a passé. Là !... c'est fini. Vous avez un gros garçon.

Quelques minutes après, le cordon était lié, la mère mise convenablement en place, l'enfant entre les mains de la garde, et le professeur T... prenait congé de sa cliente et du comte de M... de la B... en promettant de revenir le lendemain. Au moment où il ouvrait la porte, il entendit un ronflement formidable sortant d'une chambre voisine.

— Sapristi ! s'écria le comte, et le Dr C... que nous avons oublié !

Et il expliqua l'affaire au professeur T..., qui en rit encore, et nous aussi.

On laissa le Dr C... achever sa nuit; à son réveil on lui offrit une tasse de chocolat qu'il se hâta de refuser.

Depuis ce temps, le Dr C... a bien juré de ne plus s'endormir chez ses clients.

*
* *

ERREUR D'UN INFIRMIER

—

Le major passe devant le nº 1 et aperçoit le

ventre du pauvre troupier gonflé outre mesure.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Cet homme n'allait pas mal hier... et il a l'air d'être hydropique !

— Pardon, major, je sais ce que c'est, dit le voisin... Vous aviez dit de donner 1 lavement au nº 12 et j'ai vu l'infirmier qui a donné 12 lavements au nº 1 !



A L'HOPITAL



Le médecin. — Est-ce que votre pays est fiévreux?

La malade. — Je ne crois pas, monsieur le docteur.

Le médecin. — Quel est votre pays?

La malade (*rougissant*). — Mon pays? monsieur... mon pays, dame, c'est Pierre Bridou du 101e de ligne.



UN GENDRE MODÈLE



Qu'on vienne encore nous parler de l'antipathie des gendres contre leurs belles-mères.

Un de ces calomniés disait hier à son médecin en parlant de sa belle-mère, qui est sourde et archi-myope :

— Docteur, la moitié de ma fortune si vous lui rendez la vue et l'ouïe! et les trois quarts... si vous lui enlevez la parole!

*
* *

ÉPIGRAMMES DE J.-B. ROUSSEAU

—

SUR UN CURÉ ET UN FRATER

Certain curé, grand enterreur de morts,
Au chœur assis, récitait le service.
Certain frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis-à-vis chantait aussi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudissons lardaient leurs oremus.
« Hum! disait l'un, jamais n'entonnerai-je,
Un *requiem* sur cet opérateur!
— Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce pasteur? »

—

L'ŒIL D'UN MAGISTER

Un magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria : « Place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
— Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
— Non, mon ami; je le tiens dans ma main. »

—

L'ACCOUCHEMENT PRÉCOCE

Jean s'est lié par conjugal serment
A son Alix, si longtemps recherchée.
Mais quatre mois après le sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.
Jean se lamente; Alix est bien fâchée :
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée
L'autre que Jean s'est marié trop tard.

*
* *

LE CLOU DE MISS ***

—

— Je suis dans un grand embarras, disait dernièrement Miss *** à une de ses amies. Figurez-vous, ma chère, qu'il m'est venu un abcès au bas des reins. C'est fort gênant; je ne puis ni m'asseoir, ni me coucher sur le dos; je ne sais quelle position prendre pour être à mon aise.

— Vraiment! mais, mon amie, il faut vous faire opérer.

— J'y ai songé; cependant une chose me retient : mon médecin a trente ans à peine. Vous savez, montrer un pareil endroit à un jeune homme, il me semble que je n'oserai jamais.

— Que vous êtes enfant! Un médecin est comme un confesseur : on ne doit rien lui cacher.

— Oh! mais songez donc; ce maudit abcès est placé presque au milieu... tout à côté...

— Vous ne pouvez cependant pas conserver cela sans vous soigner ; et puisque vous avez des scrupules et que l'âge de votre docteur vous arrête, je vais vous donner l'adresse du mien ; c'est un homme des plus respectables, qui a depuis longtemps doublé le cap de la soixantaine ; de plus, il est fort habile dans les opérations chirurgicales.

— Ah ! ma chère, vous me rendez là un vrai service, dit Miss *** avec reconnaissance ; veuillez m'écrire son adresse sur une de mes cartes, je vais m'y rendre de ce pas.

Un quart d'heure après, Miss *** s'arrêtait devant une maison de la rue Vivienne, pénétrait vivement dans l'allée et demandait à la concierge :

— A quel étage demeure le docteur X... ?

— Au quatrième, madame.

— Merci !

Miss *** se mit à gravir l'escalier, lentement, car l'abcès était arrivé à sa maturité et lui causait d'horribles titillations dans la partie charnue de sa gentille personne.

Tout en gravissant les marches, elle sentait encore sa pudeur féminine se révolter.

— Après tout, pensa-t-elle enfin, ce docteur, je ne le verrai plus après l'opération, tandis que le mien, c'eût été une honte continuelle.

C'est en faisant ces réflexions qu'elle arriva sur le palier du quatrième étage.

En face de l'escalier, sur une porte peinte en noir, une plaque de cuivre portait ces mots :

OPÈRE TOUS LES JOURS

A TOUTE HEURE ET PAR TOUS LES TEMPS

Entrez sans frapper.

Nul doute, c'était là que demeurait le docteur.

Elle s'arrêta un instant pour respirer, puis, prenant son courage à deux mains, elle poussa la porte et entra.

Elle se trouva dans un petit salon très coquettement rangé et plus gai que ne le sont ordinairement les salons d'attente des médecins.

Un homme aux longs cheveux blancs, à la barbe soignée, à l'extérieur très convenable, vint au-devant d'elle.

— Que désirez-vous, madame?

— Me faire opérer.

— C'est facile. Vous arrivez juste à un moment où je n'ai pas de clients; vous n'aurez donc pas à attendre. Désirez-vous connaître mes prix?

— Oh! monsieur, je n'ai pas l'intention de marchander. Ce que je désire surtout, c'est que l'opération ne soit pas trop longue.

— Madame, je vous réponds de ma promptitude. Du reste, mes appareils sont excellents. Voulez-vous passer dans cette pièce?

Miss *** ne se fit pas prier. La souffrance l'aiguillonnait. Elle était décidée à brusquer le mouvement.

— Mettez-vous ici, madame; là! Maintenant, prenez la pose qui vous conviendra.

Se retournant vivement, elle saisit à deux mains ses vêtements et mit à nu la partie malade.

— Voilà, dit-elle; je vous en prie, faites vite!

— Quelle pose étrange! murmura en lui-même l'opérateur.

Mais que lui importait? sa cliente n'avait-elle pas dit qu'elle ne marchanderait pas?

— Ne bougez plus, dit-il après un moment de silence, ne bougez plus; ça commence!

Quelques secondes se passèrent, au bout desquelles l'opérateur cria :

— C'est fini!

Miss *** baissa ses vêtements aussi vivement qu'elle les avait relevés.

— Mais, je n'ai rien senti, dit-elle. Vous m'avez donc opérée sans me toucher?

— Oh! madame, ce n'est pas l'envie qui me manquait, mais je n'aurais jamais osé...

— Croyez-vous que l'opération ait réussi?

— Pour cela, j'en suis certain. Du reste, voici votre cliché; voyez vous-même.

Et il lui présentait une plaque de verre sur laquelle se détachait une large face. La ressemblance était parfaite.

— Comment! balbutia Miss *** épouvantée, mon cliché... mais vous n'êtes donc pas médecin?...

— Non, madame, je suis photographe. Pour le docteur, c'est la porte à côté.

(Le monde plaisant.)

*
* *

LES PILULES

Dans Toulouse, naguère, un grand littérateur
Fut pris d'un accès d'insomnie
Et fit appeler un docteur.
(On ne dort pas toujours quand on a du génie.)
Pour réfléchir plus sûrement
Sur cette affection quelque peu singulière,
Le docteur au premier moment
Tâte le pouls, retâte et médite un calmant,
Puis il ouvre sa tabatière;
Enfin, quand il eut bien tâté,
Il formule et prescrit d'un air de majesté
Des pilules à sa manière.
Le droguiste, à son tour ayant connu le cas,
Dit au porteur de l'ordonnance :
— Un écrivain qui ne dort pas?
Ce mal n'est pas chez nous si grave qu'on le pense;
Rassurez-le, comme toujours
Mon remède fera merveille.
Il a veillé trois nuits, il dormira huit jours.
Une fois pris, à son oreille
Je veux même que vingt tambours
Battent bien fort sans qu'il s'éveille. —
Dans un recueil des jeux floraux,
Là-dessus, il extrait l'ode la mieux nourrie
De grec et de latin, une strophe à Marie,
Les passages les plus moraux
De trois discours choisis, deux en vers un en prose;
On dit même qu'il y mêla

Quelque psaume traduit, et du tout il compose,
Avec ce qu'il fallut de compote de rose,
Des boulettes, qu'il appela
Pilules de Clémence Isaure!
Rien que de les sentir le malade bâilla,
Ferma les yeux et sommeilla.
Pourtant il les rouvrit encore,
Enfin il en prit une et demeura perclus;
En prit-il une autre? On l'ignore.
Il est sûr toutefois qu'il ne s'éveilla plus.

Henri Deramond.

*
* *

BISMARCK ET LORD RUSSELL

—

Un jour, lord Russell fit une visite au prince de Bismarck dans son palais de la Wilhelmestrasse; à cette époque, ils n'étaient pas encore intimes. Pendant la conversation, le lord émit l'avis que le prince devait être assailli de visiteurs importuns, et demanda curieusement :

— Mais comment faites-vous donc pour vous débarrasser de tout ce monde?

— Oh! dit Bismarck, j'ai pour cela un petit remède de vieille femme; par exemple, ma femme, la princesse, entre et m'appelle sous un prétexte quelconque.

A peine le chancelier eut-il terminé sa phrase que la porte s'ouvre, la princesse de Bismarck entre et s'adresse à celui-ci :

— Tu sais, mon petit Toto (Bismarck s'ap-

pelle Otto), n'oublie pas de prendre ta médecine.

Tableau !

Heureusement lord Russell sut faire bonne mine à mauvais jeu ; il fut le premier à éclater de rire, et s'empressa de se retirer pour permettre au chancelier de *prendre sa médecine*.

(Dresdener Borsen-Zeitung.)

*
* *

SUR LES APOTHICAIRES DE 1793

Dans l'enclos si fameux de notre bon Paris,
On changea les bourgeois en tigres aguerris.
Tous les corps et métiers étaient armés de piques,
Et Dieu sait quels soldats, tous soldats angéliques !
On avait oublié tous les apothicaires.
Ce grand corps réclama ses droits de citoyens
Pour garder, soi-disant, et la ville et les biens.
Ils venaient un peu tard ! mais on leur dit : Nos frères,
Votre poste sera de garder les derrières.

(Le petit Ermite du faubourg St-Germain.)

*
* *

GALANTERIE DE MÉDECIN

Une dame, du plus charmant esprit, se plaignait d'avoir un bouton dans l'oreille.

— Vous aurez entendu quelque sottise ! lui dit son médecin de l'air le plus convaincu.



LE MAL D'AVENTURE

Alison se mourait d'un mal
Au bout du doigt, mal d'aventure.
« Va trouver le frère Pascal,
Lui dit sa sœur, et plus n'endure ;
Ses remèdes sont excellents :
Il te guérira, je t'assure.
Il en a pour les maux de dents,
Pour l'écorchure et pour l'enflure :
Il fait l'onguent pour la brûlure.
Va donc sans attendre plus tard,
Le mal s'accroît quand on recule,
Et donne-lui le bonjour de ma part. »
Elle va, frappe à la cellule
Du révérend frère Frappart,
« Bonjour, mon frère, Dieu vous gard,
Dit-elle, ma sœur vous salue,
Et moi qui suis ici venue,
Lasse à la fin de trop souffrir :
Mais ma sœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guérir
Un doigt qui me fera mourir...
Ah ! je ne sais plus où le mettre.
— Mettez, dit Pascal, votre doigt
Les matins en certain endroit
Que vous savez. — Hélas ! que sais-je ?
Dites-le-moi, frère Pascal,
Tôt, car mon doigt me fait grand mal.
— O l'innocente créature !
Avez-vous la tête si dure ?
Certain endroit que connaissez,
Puisqu'il faut que je vous le dise,
C'est l'endroit par où vous pissez :

Eh bien, m'entendez-vous Alise?
— Mon frère, excusez ma bêtise,
Répond Alix baissant les yeux ;
Suffit, j'y ferai de mon mieux.
Grand merci de votre recette :
J'y cours, car le mal est pressé.
— Quand votre mal aura percé,
Venez me voir, Alisonnette,
Dit le frère, et n'y manquez pas. »
Soir et matin, à la renverse,
Elle met remède à son mal :
Enfin l'abcès mûrit et perce.
Alison saine va soudain
Rendre grâce à son médecin,
Et du remède spécifique
Lui vante l'étonnant succès.
Pascal, d'un ton mélancolique,
Lui repart : « Un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente ;
Vous seriez ingrate et méchante,
Si vous me refusiez le bien
Que vous avez par mon moyen :
Alix, j'ai besoin de votre aide
Puisque vous portez le remède
Qui, sans faute, peut me guérir.
Eh quoi ! me verrez-vous mourir,
Après que je vous ai guérie !
— Non, dit Alix, non sur ma vie,
Je ferais un trop grand péché :
Tel crime... Allons donc, je vous prie,
Guérissez-vous, frère Pascal ;
Approchez vite votre mal. »
A ces mots, don Pascal la jette
Sans marchander sur sa couchette,
L'étend bravement sur le dos,
Il l'embrasse. — « O Dieu ! qu'il est gros !
Dit Alix, quel doigt ! Eh ! de grâce,
Arrêtez... Je le sens qui passe.
— Ma chère Alix, attends un peu,
Je me meurs, souffre que j'achève :

— Ah! reprit Alix tout en feu,
Vous voilà guéri, l'abcès crève. »

VERGIER

*
* *

VIEILLERIES

—

Un matin, un borgne rencontre un sien ami bossu. Pour s'égayer sur son infirmité, il lui dit :

— Vous avez chargé de bon matin aujourd'hui.

— Vous croyez qu'il est de bonne heure, camarade, parce que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.

*
* *

Un médecin, auteur d'un ouvrage de médecine légale, renvoie à l'imprimerie son *bon à tirer*, muni d'une indication rendue nécessaire par les nombreuses citations insérées dans l'ouvrage : « Il faut guillemeter avec soin tous les alinéas. »

Quelle n'est pas la stupéfaction de l'auteur, lisant quelques jours après dans son œuvre cette recommandation étonnante : « Il faut *guillotiner* avec soin tous les *aliénés !*

*
* *

On demandait à M. de Lauzun ce qu'il ré-

pondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans) si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union; soignez votre santé; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

*
* *

J.-J. Rousseau passe pour avoir eu Mme la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée : ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai; je suis très bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau; vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

*
* *

L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

*
* *

Le prince de Conti disait, dans sa dernière maladie, à Beaumarchais, qu'il ne pourrait s'en tirer, vu l'état de sa personne épuisée par les fatigues de la guerre, du vin et de la jouissance. « A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le prince Eugène a fait vingt et une campagnes, et il est mort à soixante-dix-huit ans ; quant au vin, le marquis de Brancas buvait par jour six bouteilles de champagne, et il est mort à quatre-vingt-quatre ans. — Oui, mais le coït? reprit le prince. — Madame votre mère..., répondit Beaumarchais (la princesse était morte à soixante-dix-neuf ans). — Tu as raison, dit le prince ; il n'est pas impossible que j'en revienne. »

*
* *

Prosper Lambertini, Benoît XIV, était naturellement gai ; il prenait quelquefois son médecin même pour l'objet de ses plaisanteries. Lusini, c'était le nom du docteur, y donnait assez souvent lieu par une passion poussée à l'excès pour la géographie. Le Saint-Père aimait beaucoup le cardinal Gaëtano, affligé d'une maladie fort incommode. Le pape avait trouvé une expression qui lui sauvait, lorsque Gaëtano venait lui faire sa cour, le désagrément de lui demander comment allaient ses hémorroïdes :

« En quel état est votre mappemonde? » lui demandait-il. « Docteur, dit un jour Benoit XIV à Lusini, vous croyez connaitre toutes les cartes singulières; eh bien! vous n'avez sûrement rien vu de comparable à la mappemonde que possède le cardinal Gaëtano. — Est-il possible? s'écria le médecin géographe. En vérité, je ne savais pas que Son Éminence eût un trésor semblable. — Oh! répliqua le Saint-Père, le cardinal n'a que cette mappemonde, mais ce n'en est pas moins une fort belle chose à voir, et je vous en réponds. Volez dans ce moment chez lui, et demandez-lui de ma part le plaisir de la bien examiner. » Le docteur court à l'instant chez l'Émiuence, et s'annonce au nom du pape, en expliquant le motif de sa visite. Le cardinal était au lit, et souffrait beaucoup. « Que Sa Sainteté est bonne! s'écria-t-il, et comment pourrai-je jamais reconnaître tant d'attention? » Alors Gaëtano s'arrange derrière ses rideaux, les soulève ensuite, et étale aux yeux de l'amateur la mappemonde la plus fournie, la plus arrondie, la plus singulière qui existât dans Rome. A cette vue, Lusini demeure pétrifié. « Eh bien! docteur, lui dit le cardinal, faites donc librement votre examen, et allez rendre compte au pape de l'état déplorable où je me trouve. » Lusini, outré du tour qu'on lui a joué, n'en veut pas entendre davantage, retourne furieux au palais du pontife, et l'accable de reproches. Le pape en rit jusqu'aux larmes.

*
* *

EMPLOI MÉDICAL DE LA PIÈCE DE DIX SOUS

—

Elle est là, triomphante, sur la tablette de ma cheminée. Ah ! mais qui donc a donné à la pécore l'audace de se produire ainsi ?

Hélas ! deux fois en un mois j'ai subi cet affront ; et puisque ceci tourne en habitude, il faut bien prévenir les confrères.

Deux fois donc un client fort bien mis, avant de sortir, a feint de prendre, au hasard, dans son porte-monnaie. Deux fois, moi, vieux praticien, j'ai eu la sotte candeur de ne pas jeter sur ce qu'il déposait un regard à la dérobée. Et deux fois on m'a soustrait ainsi, de bon compte, *neuf francs cinquante centimes.*

Admirez l'ingéniosité du tour et la somme de respect humain qu'il décèle. « Le docteur croira à une inadvertance, se dit ce client-là : mais il est trop délicat pour m'en reparler à la prochaine visite... si j'y retourne ! »

(*Lyon médical.*)

*
* *

UNE MAUVAISE PLAISANTERIE

—

Un mystificateur du genre Romieu sonne

hier, au milieu de la nuit, chez un pharmacien et lui demande... pour deux sous de pommade de concombre.

Le pharmacien lui reproche, dans les termes les plus vifs, de le déranger, à pareille heure, pour si peu.

— Ah! c'est comme cela, dit l'autre d'un air blessé, eh bien! je n'en veux pas... j'aime mieux aller chez un autre.

*
* *

LA JAMBE DE BOIS

—

Un officier fameux par ses exploits
Portait toujours bottée une jambe de bois.
La bataille se livre et le gros canon gronde,
Le plus brutal boulet, en moins d'une seconde,
A la jambe de bois livre un soudain assaut,
En l'air elle ne fit qu'un saut.
Quelqu'un criait à perdre haleine :
« Vite un opérateur. — Non, dit le capitaine,
C'est un menuisier qu'il me faut. »

(La Chronique de Soulac.)

*
* *

SYSTÈME DE COMPENSATION

—

Deux *carottiers* se présentent à la visite du major. L'un se plaint de diarrhée, l'autre du contraire.

Le major se lève gravement, leur prend la main, et d'une voix paternelle :

— Cela ne sera rien, mes amis, arrangez-vous tous les deux !

*
* *

LA VIEILLE SERINGUE

—

Un étameur fondait une vieille seringue
Pour étamer de vieux couverts.
Je passais avec Mas, que le bon sens distingue,
Et je lui récitai ces vers :
« Vanité, vanité, grandeur et décadence !
Bien mal ici-bas tout finit. »
— Mais non, répliqua-t-il, puisque tout recommence
Et, grâce au progrès, rajeunit
Pour un meilleur destin ; témoin cette aventure :
Ce qui pénétrait par le bas
Entrera désormais par une autre ouverture,
Et l'étain ne s'en plaindra pas. »

TUJAGUE.

*
* *

LE SQUELETTE DE L'OPÉRA

—

Il y avait, — et il y a peut-être encore, — parmi les accessoires de l'Opéra, un squelette, mais un squelette véritable. Il figurait au second acte du *Freychütz*, pendant la scène de l'évocation infernale.

Nestor Roqueplan, qui a été directeur de ce théâtre, en a raconté la légende :

En 1786, un jeune homme de dix-huit ans, nommé Boismaison, faisant partie des élèves surnuméraires de l'école de danse à l'Opéra, devint amoureux d'une demoiselle Nanine Dorival, élève comme lui de cette école.

La demoiselle enflamma par ses coquetteries la naïve passion de son camarade, et lui donna des espérances jusqu'au jour où elle s'éprit des belles moustaches d'un sergent-major, commandant le poste des soixante gardes françaises qui faisaient le service de l'Opéra.

Boismaison vit son malheur, le jugea irréparable, et ne songea plus qu'à la vengeance.

Un soir, il attendit après le spectacle le passage des gardes françaises et alla résolument prendre à la gorge son heureux rival.

Mazurier — c'était le nom de ce sous-officier — eut d'abord l'idée de tuer sur place son agresseur; mais sa jeunesse et sa petite taille firent sourire le galant soldat.

Sur son ordre, trois hommes détachèrent les bretelles de leurs fusils, attachèrent le jeune furieux et le déposèrent sous le péristyle de l'Opéra, où il passa la nuit ainsi garrotté.

Le lendemain, de grand matin, le gardien de la salle trouva le pauvre amoureux, qui avait fait de vains efforts pour se délier, et apprit de lui l'aventure. Ce brave homme en rit beaucoup et ne manqua pas d'en égayer tout le théâtre.

Boismaison, après les souffrances de cette nuit de torture et les railleries de ses bons cama-

rades, eut la fièvre, se mit au lit, et mourut après avoir fait un testament par lequel il léguait son corps à M. Lamairan, médecin attaché à l'Opéra, et qui avait un cabinet dans le théâtre même, pour être, après sa mort, près de celle qu'il avait tant aimée.

L. Loire.

*
* *

QUIPROQUO

—

Le docteur X... déjeunait tous les jours au café R...

Un matin il arrive et à son approche le garçon se lève péniblement.

— Est-ce que vous avez des hémorrhoïdes, mon ami? demande le docteur.

— Je ne sais pas, Monsieur. Je vais voir à la cuisine s'il en reste.

*
* *

DÉSAUGIERS

—

Le joyeux chansonnier, atteint de la maladie à laquelle il a succombé, disait à son camarade Brazier, avec la bonne humeur qui lui était habituelle :

— Comment se fait-il qu'on me jette la

« pierre », à moi qui n'ai jamais fait de mal à personne?

Il chansonna son mal pendant l'opération de la lithotritie. Le lendemain il écrivait à son ami :

« Je suis à la fin de ma « carrière ».

Il disait vrai, mais il se faisait illusion. Des symptômes graves s'étant manifestés, il fallut recourir à l'opération de la taille. Désaugiers s'y résigna avec courage, et prêt à se livrer aux chirurgiens, des mains de qui il ne devait pas sortir vivant (1).

E. Colombey

(*Les Originaux de la dernière heure*).

*
* *

UN AVEU

—

Une maison connue étoit toute en rumeur,
Voisins, gardes, servants invoquoient saints et saintes ;
La dame du logis sentoit de la douleur
Pour accoucher. Falloit entendre ses complaintes!
Falloit voir les soins de l'époux,
Mais très époux et portant mine
D'un être débonnaire et doux !
Aux moindres cris il conjuroit Lucine
De regarder en pitié
Sa moitié.

(1) Il fit pour lui-même l'épitaphe facétieuse que nous avons reproduite dans la *Médecine littéraire et anecdotique*, page 155.

La maligne femelle
Crioit encore de plus belle.
L'accoucheur actif travailloit,
Et l'époux benin sanglottoit.
Assez souvent on compte sans son hôte;
Vous allez voir : « Mon cher petit mari,
Dit la femme souffrante au bonhomme attendri,
Ah! ne pleure pas tant, va; ce n'est pas ta faute. »

(Extrait des *Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des accouchements,* par Sue, prévôt du collège Saint-Côme, 1779.)

*
* *

UN CONCOURS AQUATIQUE

Plusieurs camarades du Dr X... se portaient candidats pour la même place vacante à l'Académie; ils venaient solliciter l'appui de leur protecteur, qui leur tint à peu près ce langage :

— Vous me voyez, mes amis, dans le plus grand embarras; je vous ai tous en aussi haute estime, et tous vous avez les mêmes titres à ma bienveillance et au fauteuil que vous ambitionnez. J'ai donc imaginé un subterfuge. Ceci dit, il fit apporter un seau rempli d'eau et y jeta une pièce de cinq francs. Celui, ajouta-t-il, qui retirera cette pièce de monnaie, sans autre secours que les dents et sans se mouiller la figure, aura ma voix.

Grande consternation dans le camp des solliciteurs, qui s'avouent tous vaincus, à l'exception d'un seul, le docteur P... Celui-ci se penche sur

le seau et reste un quart d'heure dans la position que Gérôme a donnée à ses fameux ambassadeurs japonais devant l'Empereur; puis il rapporte la pièce d'argent entre ses dents, à la grande stupéfaction de ses concurrents cherchant la clef de ce mystère.

Il avait bu l'eau! — Quelle capacité!

Dr Witkowski (*Nos médecins*).

***

NOUVELLES A LA MAIN

—

Une nourrice qui se trouvait hier dans l'omnibus de Belleville, a été tellement secouée par les cahots de la voiture et d'un sapeur, que lorsqu'elle a voulu donner à téter à son enfant le lait ne coulait plus.

C'était du beurre!!! (*Tam-Tam.*)

***

— Un père avare conduisit son fils chez un médecin.

— Cet enfant-là est anémique, lui dit le docteur. Il lui faut des toniques : côtelettes, gigot de mouton, filet de bœuf, poisson de mer, etc.

Au mot « poisson de mer », la figure de l'avare, qui s'était singulièrement assombrie, s'éclaira comme par enchantement.

Il emmena son fils, en promettant au médecin

de se conformer à l'ordonnance. Et, depuis ce jour, il lui donne, à chacun de ses repas... une sardine!

(*Le grand Almanach de Dupont.*)

*
* *

Un de nos médecins les plus savants — et les plus spirituels — terminait dernièrement de la façon suivante une lettre à un de ses clients, qui est un peu malade imaginaire :

« A bientôt. Et croyez à la sincérité de mon *affection*, comme je crois au peu de gravité de la vôtre. »

*
* *

— Docteur, vous mangez du foie gras et vous m'avez dit l'autre jour :

« J'ai l'estomac dans le même état que le vôtre, donc je connais votre cas. Si vous voulez vous guérir, ne mangez pas de foie gras. »

— C'est vrai, je vous ai dit tout ça, mais... moi je ne veux pas me guérir.

(*Le Figaro.*)

*
* *

Un député fort remuant tombe malade, et son valet de chambre court chercher un médecin. Au retour : « Je n'ai point trouvé le Dr C..., mais le Dr D... s'est offert, et m'a dit que si Monsieur avait besoin de son ministère... »

Le député ent'rouvrant les yeux soupire d'une voix faible : « Un ministtère? J'accepte. »

(*Le Charivari.*)

*
* *

Un chirurgien, mandé par une mondaine très répandue, est sur le point de lui ouvrir un clou malencontreusement placé.

— Ah! docteur, fait-elle, tâchez que l'opération ne laisse pas de traces; les cicatrices, c'est si voyant!

*
* *

Necker, après avoir été ministre, racontait ce qui suit : « Un fonctionnaire était ici, réclamant la succession d'un préfet agonisant. C'est affaire entendue, lui dis-je, mais laissez-moi attendre, pour vous donner une assurance formelle, la mort du malheureux, qui ne tardera guère, car il a une phthisie galopante...

— Galopante, Monsieur le ministre? En êtes-vous sûr? J'ai peur qu'elle trotte seulement. »

*
* *

Un professeur de l'École de droit, qui a la réputation de faire le vide autour de sa chaire, disait à son médecin :

— Docteur, je suis malade, très malade... Je ne dors pas; et ma femme prétend que je m'écoute.

Le docteur avec bonhomie :

— Votre femme ne sait ce qu'elle dit. Si vous vous écoutiez... vous dormiriez.

*
* *

Au lieu de couper les cors d'une dame qui, dans le cas présent, ne pourra que nous savoir gré de ne pas la nommer, le pédicure tire de sa trousse un bâton de pierre infernale.

— Ah! lui dit la dame en question... il parait que vous êtes pour la crémation!

*
* *

Un médecin de campagne, qui connaît son paysan sur le bout du doigt, soignait un vieux fermier fort avare, auprès duquel il avait été déjà appelé quelques mois avant. Or, le cas exigeant un médicament qui coûtait assez cher :

— Il ne voudra jamais prendre une médecine de ce prix-là, lui dit la femme du bonhomme.

Le médecin, après un moment de réflexion :

— Eh bien! vous lui direz que c'est un reste de la dernière fois!

(Le Figaro.)

*
* *

CHARADE

—

— Mon premier est ce que M. Rouher disait

à l'Empereur en lui présentant une députation d'Ajaccio.

Mon second est ce que dit une mère à son enfant pour l'endormir.

Mon tout est un dépuratif puissant.

— M. Rouher a dit à l'Empereur : « *Sire, oh ! des Corses !* »

La mère a dit à son enfant : « *Dors, ange a mère !* »

Le tout est donc : *Sirop d'écorces d'oranges amères.*

*
* *

QUELQUES COMBLES

— *Le comble de l'habileté :* Donner un lavement à une nouvelle sans fondement.

— *Le comble de l'athéisme :* Ne boire que de l'eau, parce qu'il y a un dieu pour les ivrognes.

— *Le comble de l'oculistique :* Opérer la cataracte du Niagara.

— *Le comble de l'ironie :* Offrir à une négresse un clyso à musique qui ne joue que l'ouverture de la Dame blanche !

— *Le comble d'un bon estomac :* Dévorer un affront.

— *Le comble de la naïveté pour un pharmacien :* Croire que le valérianate de zinc se fabrique au Mont-Valérien.

— *Le comble de l'astringence* : Empêcher le perchlorure... de faire.

*
* *

HYGIÈNE DE LA DIGESTION

L'excès ou le manque d'exercice portent une atteinte profonde à la digestion, tandis que l'exercice modéré l'entretient et la fortifie. Ce n'est point une chose nouvellement découverte que cette corrélation, elle a été sentie à toutes les époques. Le roi de Perse qui voulut goûter le brouet des Spartiates n'en eut pas plus tôt perçu l'impression,

Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.
« On m'a trahi, dit-il, transporté de colère :
— Seigneur, lui dit le cuisinier tremblant,
Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
— Et d'où vient? avez-vous négligé de l'y mettre?
— Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
La préparation que vous n'emploîrez pas :
L'exercice, et surtout les bains de l'Eurotas. »

Dr Paul Gaubert.

*
* *

PHYSIOLOGIE DES GARDE-MALADES

Un de nos amis tombe malade, une vieille affreuse compagnonne prend place à son chevet.

La première nuit le malade ne ferme pas l'œil, la garde est d'une humeur épouvantable; elle semble inquiète, irritée.

On dirait qu'il lui manque quelque chose...

Un matin l'horrible vieille dit à son client :

— Monsieur, je m'en vas.

— Comment, vous vous en allez!

— Oui, monsieur, je n'aime pas à soigner les malades qui se retiennent d'avoir le délire pour surveiller leur garde!

(Le Voltaire.)



DIALOGUE

— Docteur, je m'ennuie.

— Il faut voyager, chère madame.

— A quoi bon? Mon mari m'accompagne.

VARIANTE

— Docteur, je suis bien malade, j'ai mal aux nerfs... enfin je m'ennuie!

— Mon Dieu, madame, vous avez besoin de changer...

— Oui, docteur, c'est cela.

— Eh bien! il faut faire voyager... votre mari.



L'HYDROTHÉRAPIE

Air de *Nostradamus*

Depuis longtemps, disciples d'Hippocrate,
De noirs poisons vous me gorgiez en vain;
C'est trop souffrir! Je me fais hydropathe,
Et je renonce à l'usage du vin.
Vous en rirez, amis de la bouteille!
De l'eau, de l'eau! Voilà mon seul espoir!
J'ai trop fêté le doux jus de la treille!
Je bois de l'eau (*bis*) du matin jusqu'au soir!

Quand l'aube à peine éclaire ma demeure,
Par un servant je suis emmaillotté,
Sous un duvet pendant une grand'heure,
Pour transpirer je reste empaqueté;
Puis tout suant dans un bain froid je plonge;
Je prends la douche, ou dans l'eau vais m'asseoir;
Enfin mon sort est celui de l'éponge
Qui boit de l'eau (*bis*) du matin jusqu'au soir

Contre les maux de l'humaine nature
On a cherché longtemps, mais sans succès,
Un sûr remède. Eh bien! prenons l'eau pure
La panacée aux merveilleux effets.
Plus de Quina, de Sené, de Molène!
Des pharmaciens narguons le faux savoir,
Aux frais ruisseaux du château de Longchêne (1)
Buvons de l'eau (*bis*) du matin jusqu'au soir.

Accourez donc infortunés malades
Que vos docteurs ne peuvent pas guérir;

(1) Établissement hydrothérapique où séjournait l'auteur de la chanson.

Là vous ferez de longues promenades,
Votre appétit ne pourra s'assouvir.
En quelques jours la nouvelle Jouvence
Portera fin à votre désespoir
A son courant, vrai type d'abondance,
Buvez de l'eau (*bis*) du matin jusqu'au soir.

Vous qui souffrez de quelque névralgie,
Buvez de l'eau, votre mal passera ;
La faim, la soif, la fièvre et l'anémie,
A ses effets rien ne résistera.
Il ne faut pas l'avaler goutte à goutte ;
Que votre cou soit un vaste entonnoir :
Buvez de l'eau, vous n'aurez pas la goutte,
Buvez de l'eau (*bis*) du matin jusqu'au soir.

Dans l'eau, depuis que je nage sans cesse,
Je ne mens pas, ce n'est pas un canard,
Le coloris de ma fraiche jeunesse
Est revenu ; plus n'ai besoin de fard.
O vous, messieurs, qui de ce frais régime
Sentez en vous le vivifiant pouvoir,
Chantez en chœur ce remède sublime,
Et buvez-en (*bis*) du matin jusqu'au soir !

G. D.

* * *

DISTRACTION DE PEINTRE

—

Un de nos plus célèbres paysagistes mande son docteur pour sa femme, affligée d'une bronchite.

Le praticien lui dit : « Trempez tantôt un pinceau dans de l'iode et badigeonnez le dos de madame. »

Le soir venu, le peintre s'arme d'un pinceau et exécute la prescription du médecin; mais son tempérament d'artiste l'emporte sur sa conscience d'infirmier. Au lieu d'y aller franchement, il ébauche avec soin un paysage dont il soigne les lointains et les premiers plans; penche la tête comme devant son chevalet, fait quelques retouches à la rivière de gauche, plaque quelques taches vigoureuses dans le bouquet d'arbres de droite.

Cependant, sa femme trouve l'opération longue.

— Mais, mon ami, tu n'en finis pas!

— Plus qu'une seconde, je signe et j'envoie chez l'encadreur!

(Le Gil-Blas.)

*
* *

UNE MALADIE DE MAGISTRAT

— Docteur, cela ne va pas, disait à son médecin M. X..., conseiller à la Cour de Paris.

— Voyons!... le pouls est bon, la langue est convenable.

— Oui, mais ça ne va pas.

— L'appétit?

— Très bon.

— Le sommeil?

— Nous y sommes, c'est le sommeil... Figurez-

vous, docteur, que depuis quelque temps j'ai des insomnies... à l'audience.

*
* *

ÉNIGME

« Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurais été. »

Rien n'est plus singulier que cette énigme-là,
Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

BOURSAULT.

*
* *

SUR LES MAMELLES

..... Au point de vue plastique, les mamelles ont une certaine importance; aussi J.-J. Rousseau a-t-il dit qu'une jeune femme sans gorge est un garçon manqué. « Bien proportionnées, écrit Dionis, les mamelles sont un des principaux ornements des femmes, particulièrement lorsqu'elles sont accompagnées d'une gorge bien taillée, et recouverte d'une peau fine : il faut aussi qu'elles soient blanches, rondes et médiocrement séparées dans leur milieu; qu'elles aient

un mamelon vermeil et point trop gros; qu'elles ne soient point placées ni trop haut, ni trop proches des aisselles, et enfin qu'elles ne soient ni trop grosses, ni pendantes; voilà les conditions qu'elles doivent avoir pour être belles, et pour être propres à inspirer de l'amour. »

De tout temps, en effet, les mamelles ont été considérées comme un des principaux attributs de la beauté; c'est pourquoi la plupart des femmes mettent une certaine recherche à en laisser voir ou plutôt deviner les contours. Déjà saint Chrysostôme s'élevait avec véhémence, mais sans succès, contre l'habitude que les femmes de son temps avaient de se décolleter. De nos jours, les Espagnoles mettent moins de soin à cacher leur poitrine que leur pied, qui, cependant, est petit et bien cambré. De même les musulmanes préfèrent laisser voir leur gorge que leur figure. En France, la mode de se décolleter date de loin. Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, se montrait jusqu'à la ceinture, et un tableau de la collection Lachnicki nous représente Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, nue jusqu'aux hanches.

Du reste, nos souverains ne dédaignaient pas la vue des belles épaules. Louis XV disait au marquis de La Fare que la gorge est toujours la première chose qu'il faut regarder chez la femme. Louis XVIII faisait des seins de Mme de Cayla un usage tout particulier : il y déposait son tabac pour y renifler.

Quant à Louis XIII, contrairement aux princes de sa race, il ne pouvait, comme Tartufe, souffrir la vue d'un sein découvert. Un jour, il eut recours à des pincettes pour prendre un billet caché dans le corset de Mlle de Lafayette. Une autre fois, dans un voyage que fit ce prince à Poitiers, il y eut un grand couvert. Louis XIII, voyant à ses côtés le sein d'une jeune personne, en fut tellement indigné qu'il enfonça son chapeau sur ses yeux et les tint baissés pendant tout le reste du dîner. Le dernier verre que le prince but, il retint une gorgée de vin dans sa bouche et lança cette réserve sur les appas indiscrètement exposés. La pauvre fille sortit toute confuse et s'évanouit dans la pièce voisine. Un écrivain jésuite, le P. Barri, en rapportant cette anecdote, assure que « cette gorge découverte méritait bien cette gorgée ».

Dr Witkowski (*La Génération humaine*).

*
* *

COMMENT VOLTAIRE

NOMMAIT LES VIEUX APPAS

—

Une dame, fort vieille et très coquette, rendit une visite à Voltaire. Le châtelain de Ferney, jetant des regards indiscrets sur la gorge décou-

verte de la dame, lui tint quelques propos galants.

— Comment, monsieur de Voltaire, s'écria-t-elle avec une surprise affectée, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ?

— Petits coquins ! reprit avec vivacité le malin vieillard, dites de grands pendards, madame.

Louis Loire (*Bibliothèque des Curieux*).

*
* *

NAPOLÉONIANA (1)

ÉCHO DU BLOCUS CONTINENTAL

En 1814, pendant la campagne champenoise, Napoléon entra subitement chez un médecin de campagne qu'il trouva faisant griller du café : « Comment ! lui dit-il, vous faites usage d'une marchandise prohibée ?

— Aussi, voyez-vous, Sire, je la brûle. »

*
* *

HALLUCINATION

En 1806, le général Rapp, de retour du siège de Dantzig, ayant besoin de parler à l'Empereur,

(1) Voir la *Médecine littéraire et anecdotique*, pages 170, 177, 223 et 255.

entra dans son cabinet sans se faire annoncer. Il le trouva dans une préoccupation si profonde, qu'à son arrivée il ne fit aucun mouvement. Le général, le voyant toujours immobile, craignait qu'il ne fût indisposé; il fit du bruit à dessein. Aussitôt Napoléon se retourna, et, sans aucun préambule, saisissant Rapp par le bras, il lui dit en lui montrant le ciel : « Voyez-vous, là-haut? » Le général garda le silence; mais, interrogé une seconde fois, il répondit qu'il n'apercevait rien. Quoi! reprit l'Empereur, vous ne la découvrez pas? Elle est devant vous brillante; et s'animant par degré, il s'écria : « Elle ne m'a jamais abandonné; je la vois dans toutes les grandes occasions : elle m'ordonne d'aller en avant, et c'est pour moi un signe constant de bonheur. » M. Passy qui tenait cette anecdote de Rapp lui-même, l'a racontée devant moi à M. Amédée Thierry, lors de la communication que fit ce dernier à l'Académie des sciences morales et politiques, de ses intéressantes recherches sur la vision de Constantin.

A. Brierre de Boismont.

*
* *

AVENTURE DU CHIRURGIEN MOUTON

Ce chirurgien logeait, avec le général Dorsenne et quelques colonels, dans une jolie maison de plaisance appartenant à la princesse de Lichtenstein. Un vieux concierge allemand,

brusque et fantasque, avait cette maison sous sa garde, et ne servait qu'avec répugnance les officiers français. On lui demandait en vain du linge pour la table et pour les lits; il faisait la sourde oreille. Le général écrivit à la princesse, qui, sans doute, donna des ordres, mais qui ne fit pas de réponse. Dans un souper où le punch avait succédé au vin du Rhin, on reproche à l'amphitryon le peu de propreté du linge qu'il offre à ses convives. Il s'excuse sur l'économie du concierge, et sur le peu de courtoisie de sa maîtresse. Il ne faut pas souffrir cela, s'écrie-t-on en chorus; il faut rappeler à l'ordre cette hôtesse incivile : allons, Mouton, sois notre interprète. Vite à l'ouvrage; fabrique-nous force épigrammes, et apprends à cette princesse de Germanie que nous devons chez elle être dans de beaux draps. Mouton ne se fait pas prier : dans sa verve alcoolique, il écrit la lettre la plus ordurière, la plus injurieuse, telle que, dans le carnaval, on n'oserait l'écrire à la plus abjecte des prostituées. L'épitre est envoyée, remise et lue. La princesse ne peut concevoir une pareille audace. Elle doute encore, en voyant au bas de cet écrit le nom et les qualités du coupable. Dans son indignation, elle se rend chez le général Andréossy, gouverneur de Vienne pour les Français, et lui demande vengeance. Le général monte à l'instant en voiture vient à Schœnbrunn, arrive au milieu de la parade, perce les rangs, va droit à l'Empereur, et lui remet la

lettre fatale... L'Empereur lit, recule un pas, et, se retournant vers le grand maréchal, ordonne qu'on fasse approcher le chirurgien Mouton. Son courroux éclate dans ses yeux; jamais physionomie n'exprima la colère d'une manière plus terrible. Tout le monde tremblait pour l'auteur de la lettre. Mouton s'avance. « Est-ce vous, dit l'Empereur, qui avez écrit cette infamie? — Sire, j'étais ivre; un moment d'oubli... — Malheureux!... Vous mériteriez que je vous fisse fusiller sur la place... Insulter lâchement une femme. — Sire, je suis coupable et bien repentant. Daignez penser à mes services: j'ai fait dix-huit campagnes, je suis père de famille. — Qu'on l'arrête! qu'on lui arrache sa décoration! qu'on le juge dans les vingt-quatre heures... » Puis, se tournant vers les généraux: « Lisez, messieurs, voyez comme ce polisson traite une princesse, au moment où son époux négocie avec nous de la paix. » Pendant ce temps, le colonel de la gendarmerie emmenait Mouton, qui lui avait remis son épée.

Immédiatement après la parade, M. Larrey et le général Dorsenne courent chez la princesse de Lichteinsten, lui rendent compte de la scène qui s'est passée, lui font d'humbles excuses au nom de la garde impériale, lui peignent le repentir sincère du prisonnier, et la conjurent de ne pas déshonorer, de ne pas perdre un homme que l'armée chérit, et dont les talents distingués sont la seule ressource de sa famille.

La princesse, touchée de cette démarche, écrit à l'Empereur pour le remercier de sa justice, et pour lui dire que, satisfaite et reconnaissante de la réparation qu'elle a obtenue, elle le conjure de pardonner l'outrage qu'elle a reçu. Napoléon ne répond rien et paraît toujours irrité : nouvelle instance des officiers et généraux de la garde auprès de Mme de Lichteinsten. Cette femme sensible s'alarme réellement des suites de sa plainte. Ce n'est plus une lettre qu'elle écrit à l'Empereur : c'est un placet qu'elle lui adresse. Elle le termine par cette phrase touchante : *Sire, je vais me prosterner au pied des autels, et ne m'en relèverai que lorsque j'aurai obtenu du ciel la clémence de Votre Majesté.* Une pareille prière ne devait pas être rejetée; mais la grâce ne fut pas entière; Mouton fut condamné à garder pendant un mois les arrêts forcés.

X... (*Voyage en Autriche*).

*
* *

LE MÉDECIN-CANON

—

Le Dr X... a un surnom bizarre; on l'appelle « le canon du Palais-Royal ». Un de nos amis vient d'avoir l'explication de ce qualificatif. Il se présente un jour chez le docteur et sonne; une bonne vient lui ouvrir.

— M. le Docteur, s'il vous plaît?

— Il n'est pas là, répond la soubrette, Monsieur part tous les jours à midi.

*
* *

UNE POINTE

Quelqu'un disait au docteur Ricord, en parlant d'un charlatan bien connu :

— On m'a affirmé qu'il n'était même pas médecin.

— Comment! pas médecin? répondit le caustique docteur; il ne parle pas depuis cinq minutes qu'il a déjà guéri tous ses auditeurs de l'envie de l'écouter.

*
* *

QUATRAINS MÉDICAUX

DU Dr CH. BRAME

LE CERVEAU DE L'HOMME

A l'inerte moteur, c'est le feu, c'est la flamme,
Qui prêtent la puissance avec le mouvement;
A l'inerte cerveau, c'est la chaleur de l'âme
Qui prête la pensée avec le sentiment.

LES EMPOISONNEURS PUBLICS

Ces fabricants de vin, de liqueur et de bière,
Plus cruels que Médée, et Locuste, et Voisin,
Énervent sans pitié la famille ouvrière :
De poisons lents et sûrs ils tiennent magasin.

LA SOURCE

Les Grecs et les Romains adoraient la Naïade;
Ce culte s'est transmis sous un moderne aspect;
La source vive et fraiche est *benoiste* au malade :
C'est un présent divin, bien digne de respect.

LE DANDY AUX EAUX

Un beau vient à la source en brillant équipage,
Il dépense en vingt jours trois mois de revenu;
Et ce prodigue d'or, de luxe et de tapage,
S'en retourne épuisé, comme il était venu.

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE

Aux mercenaires mains d'une indigne nourrice,
Meurt, innocent martyr, l'enfant abandonné;
Une association sagement protectrice,
Restitue une mère au pauvre nouveau-né.

*
* *

LE PHILTRE D'AMOUR

VIEILLE HISTOIRE

—

Le train les emportait vers les rives fortunées de la Manche, grande vitesse. Ils étaient seuls dans un wagon de première classe. Lui, gommeux de vingt-cinq ans, tenue élégante de voyage, frisait sa moustache musquée dans ses doigts gantés frais. Elle, femme rondelette, jolie avec opulence, étalait en face de lui, sur l'autre banquette, ses charmes déjà mûris. Telle la

pêche veloutée, à la fois pâle et rougissante, n'attend plus que la main du pêcheur.

Le monsieur, quand la dame était entrée, avait jeté son cigare par la portière, ennuyé de l'arrivée de cette gêneuse dont la présence l'empêchait de fumer. Mais il n'avait vu que le chapeau; quand sa voisine se fut assise, sous le chapeau il vit une jolie figure, sous les fleurs il vit un fruit, et ses instincts tapageurs et... démolisseurs se réveillèrent. Ses dents blanches s'aiguisaient à l'idée de mordre dans cette chair si parfumée et si rose de fruit mûr. Il cherchait en ce moment à nouer la conversation, et son esprit de Lovelace passait en revue toutes les phrases galantes qui composaient son répertoire.

La dame l'avait regardé : sans le trouver « à croquer », elle lui avait reconnu une mine distinguée, ce qui l'avait rassurée, dissipant un peu sa frayeur de se trouver seule, en wagon, avec un inconnu.

Le monsieur allait, pour commencer par quelque chose, lui offrir son journal, lorsqu'elle ouvrit son sac, un sac mignon embaumant le cuir de Russie.

Elle en tira une petite fiole en cristal taillé, du plus joli travail, et, après l'avoir débouchée soigneusement, elle la porta à ses lèvres et sembla déguster la liqueur qu'elle renfermait; bientôt, ses yeux s'ouvrirent plus grands, sa poitrine sembla plus libre, sa respiration prit un rythme plus régulier dans son harmonie; en un mot,

toute sa riche personne sembla profiter du breuvage régénérateur et mystérieux.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien boire là? se demanda son compagnon, ça doit être une eau minérale.

Il se répéta à lui-même une de ces phrases abracadabrantes qui ouvrent la conversation par un feu roulant de mots d'esprit, et il allait enfin l'envoyer à bout portant à sa gracieuse voisine, lorsque celle-ci prit encore son petit flacon et le porta de nouveau à ses lèvres.

— Ça doit être superlativement bon! Elle est gourmande, se dit notre don Juan; alors il ne serait pas bête de lui offrir quelques fondants que j'ai justement dans ma valise; un de plus, deux de moins, Minetta n'y verra que du.... sucre.

Et il débouclait sa valise, lorsque la dame puisa une troisième fois à sa petite fontaine de Jouvence.

— Sapristi! c'est une éponge que cette femme-là! Ça doit être de l'ambroisie, pour le moins... Mais c'est une drôle de manière de boire... Moi, j'aurais un verre de Bohême.

Le soleil brûlant élevait la température du compartiment, la chaleur devenait suffocante et empourprait les joues de la voyageuse qui semblait accablée de fatigue.

— Elle va se trouver mal... Aussi, elle est trop serrée; je la délacerais bien, si...

Mais le philtre bienfaisant était là pour rafrai-

chir sa gorge desséchée, et le vif incarnat de ses pommettes redevint du rose tendre.

— Ah! j'y suis, c'est de l'eau de mélisse, pensa le jeune homme; mais non... on n'en fait jamais une telle consommation.

Le sifflet de la locomotive se fit entendre : on entrait sous un tunnel.

De plus en plus intrigué, le jeune homme résolut de connaître enfin le goût du philtre mystérieux, du divin élixir que prisait si fort sa gourmande compagne.

Au moment où, sous la sombre voûte de pierre, l'obscurité se fit tout entière, il allongea la main vers le flacon de cristal, ses doigts enlevèrent le bouchon avec rapidité, et, avidement, il avala une longue gorgée de la liqueur. Il fut aussi prompt à remettre la fiole en place qu'il l'avait été pour la ravir.

— C'est drôle; ça n'a pas grand goût; ça n'est ni bon ni mauvais. Qu'a-t-elle donc à aimer autant cela?

Le jour revint... La dame ne se doutait de rien, puisqu'elle reprit bientôt son flacon chéri et y puisa de nouveau quelques gouttes.

— Madame, risqua alors le monsieur, de plus en plus intrigué, je suis peut-être indiscret, mais vous seriez bien aimable de me dire ce que vous buvez là avec tant de plaisir.

La dame sourit, et répondit d'un air gracieux :

— Monsieur, je ne bois pas; mais souffrant beaucoup d'un asthme, j'ai dû consulter, et le

docteur m'a recommandé de cracher dans une bouteille, afin qu'il puisse examiner mes glaires.

(Le *Monde plaisant*.)

*
* *

CONTRE LE CORYZA (1).

— Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce ; qu'est-ce qu'il faut que je prenne ?

— Plusieurs mouchoirs.

*
* *

L'HYDROSUPATHIE

OU

MÉTHODE NOUVELLE DU TRAITEMENT PAR L'EAU GLACÉE

Air : *Ça m'est égal.*

Adieu, pauvre homœopathie !
Ton système est tombé dans l'eau...
Dans l'eau de l'hydrosupathie,
Qui de ton règne est le tombeau.
Ta dynastie est remplacée,
Tu ne la peux continuer :
Car voici venir l'eau glacée. } *bis.*
Ma parole, ça fait suer. }

(1) Voir la *Medecine littéraire et anecdotique*, page 17.

Vrai prospectus d'eau de Cologne,
Cette méthode est bonne à tout;
Elle fait toute la besogne,
Et de tous les maux vient à bout.
Cette fameuse panacée,
Qui n'est bonne qu'à vous tuer,
A pour élément l'eau glacée. } *bis.*
Ma parole, ça vous fait suer. }

Quand le docteur de Germanie
Préconise prises et grains;
Quand l'homme de la Silésie
Vante l'eau glacée et les bains;
Et quand leurs partisans extrêmes
Chantent jusqu'à s'exténuer
Les miracles des deux systèmes, } *bis.*
Ma parole, ça fait suer. }

Par ce système, à les en croire,
In æternum on doit aller;
Mais ce n'est pas la mer à boire,
L'eau que vous faites avaler.
Vous avez beau dire et beau faire,
Vous avez beau vous remuer,
Vous ne ferez que de l'eau claire. } *bis.*
Ma parole, ça fait suer. }

Pour faire suer les malades,
On les couvre de draps glacés;
D'eau froide ils boivent des rasades,
Ni peu ni trop, mais bien assez.
Par cette méthode nouvelle,
Qui sur nous doit tant influer,
Pour vous échauffer on vous gèle. } *bis.*
Ma parole, ça fait suer. }

Ces deux systèmes à recettes
A mes yeux n'offrent rien de beau;
Je n'eus pas foi dans les boulettes,
Et j'en ai moins encor pour l'eau.

Je pense un peu comme Grégoire,
Je le dis, dût-on me huer,
Si c'est de l'eau qu'il nous faut boire, } *bis*
Ma parole, ça fait suer.

Dr René Morel.

*
* *

LE CABINET DU DOCTEUR

Le « prince de la science » est sorti, mais il ne doit pas tarder à rentrer.

En attendant son retour, on introduit dans son cabinet un malade de distinction, afin qu'il ait sa consultation avant les autres.

Le malade regarde autour de lui et aperçoit, dans un coin, entre autres ornements appropriés au sanctuaire, un squelette très bien monté, du reste. Cette vue lui donne à réfléchir.

— Diable, fait-il, peut-être un ancien client du docteur !

Et il s'esquive prudemment.

*
* *

LE COURS

L'amphithéâtre est plein, et l'on attend le maître.
Nous sommes là cinq cents, huit cents, mille peut-être,
Auditoire houleux aux grondements soudains,
Échelonnés du haut jusqu'en bas des gradins.

Les uns, étudiants de dix-septième année,
Vétérans du Quartier, la trogne bourgeonnée,
Les cheveux débordant leurs immenses chapeaux,
Piliers assermentés des moins nobles tripots,
Les yeux demi-fermés, la mine goguenarde,
En attendant le cours finissent leur bouffarde.

D'autres, jeunes blancs-becs à peine dégourdis,
S'entre-causent tout bas, timides, interdits,
Devant tout l'inconnu de ces clameurs bruyantes.
Puis, en bas des gradins, quelques étudiantes

A la robe fanée, aux visages lassés,
Qui cherchent, pour rougir des mots trop épicés
Dont on les crible à droite, à gauche, à la volée,
Un peu d'une pudeur dès longtemps envolée.

Et le potin commence, et les cris d'animaux
S'entre-choquent aigus, discordants, infernaux.
L'âne mêle sa voix aux râlements du phoque,
Les chats grondent, le coq jette son hoquet rauque ;
Puis ce sont les roquets dont les abois soudains
Se répondent d'un bout à l'autre des gradins...

Mais silence ! Voici qu'avec un air mystique,
Un grand ténor barbu, grave, entonne un cantique ;
Et tout l'amphithéâtre, ensemble, hurle en chœur :
« Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur !

Tout à coup le larbin apporte l'eau sucrée,
Monsieur le professeur, digne, fait son entrée,
Tout le monde applaudit — c'est l'usage — et le cours
Commence, et, ma foi, dam !... c'est ainsi tous les jours.

PIERRE INFERNAL (*La journée d'un carabin*).

*
* *

ROUERIE DE PROPRIÉTAIRE

Au dernier terme, deux locataires prenaient possession de deux appartements sis dans la même maison.

L'un a une nombreuse famille.

L'autre est médecin.

En entrant, tous deux ont appris qu'ils payaient plus cher que leurs prédécesseurs.

Hier, ils échangeaient, à cet égard, leurs confidences.

Au père de famille, le propriétaire avait dit :

— Oui, j'ai augmenté l'appartement. Mais songez donc aux avantages : vous avez un médecin dans la maison.

— Au médecin, il a dit :

— Je n'ai augmenté votre appartement qu'à cause des circonstances : vous avez au-dessus de vous un nouveau locataire qui a cinq enfants.

*
* *

LE PETIT BIEN DE LISE

OU LA MENSTRUATION POÉTISÉE

Air : *Philis demande son portrait.*

Du plus beau des petits endroits,
Lise est propriétaire :
Son petit bien est à la fois
Forêt, île et parterre.

On y voit buissons et gazons,
Bois et mille autres choses.
Même, dans ces jolis buissons,
On voit fleurir des roses.

Sur les roses de ce réduit
Phébus est sans puissance;
Mais l'astre argenté de la nuit
Préside à leur naissance.
Lise sait l'instant non trompeur
Qu'elles seront écloses,
Et reçoit toute sa fraicheur
De l'éclat de ces roses.

Elles ne tiennent rien de l'art,
Mais tout de la nature;
Elles brillent loin du regard
Et naissent sans culture.
Lise, dont l'esprit est prudent,
Et qui n'est point pressée,
Attend, pour arroser le champ,
Que la fleur soit passée.

C'est ainsi que Lise entretient
Cette île fortunée,
Où le temps des roses revient
Douze fois dans l'anuée;
Mais, n'en déplaise cependant
A leur source divine,
Ces roses-là, pour un amant,
Ne sont pas sans épines.

Conserve ce bien précieux,
Ce charmant héritage
Lise : ce sont les petits lieux
Qu'on aime davantage.
Dès longtemps je te l'ai prédit,
Tel est l'ordre des choses :

Si ton domaine s'arrondit,
Hélas! adieu les roses.

LALLEMAND.

* * *

DEUX GROSSESSES MÉCONNUES

Médecin des prisons sous le gouvernement de juillet, notre regretté et respecté confrère le docteur Théodore Perrin faisait son service avec le dévouement et la conscience qu'il mettait en œuvre dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Mais il n'avait pas davantage pour cela la faveur de l'Administration, et l'on ne cherchait que l'occasion de le prendre en faute pour donner prétexte à sa révocation.

Un jour, vers 1847, cette occasion parut se présenter, et notre confrère reçut du préfet d'alors, M. Jayr, sa révocation, ainsi motivée de la main même de l'éminent fonctionnaire : « Monsieur le Docteur, vous n'avez pas reconnu que la fille X... était grosse de trois mois. »

A moins d'une année de là, un orage politique trop connu fait une razzia bien autrement complète. Mais c'était le moment de payer ses dettes. Et, à la veille de quitter Lyon, l'ex-préfet Jayr reçut à son tour du docteur jadis dépossédé un billet contenant ces simples lignes : « Monsieur le Préfet, aviez-vous reconnu que « la Révolution de 1830 était grosse de la Ré- « volution de 1848? »

*
* *

DISTRACTION HYGIÉNIQUE

—

Le comte de L..., enfermé à la Bastille pour la même affaire que Mme de Staal, faisait tous ses efforts pour intriguer au dehors, et, ayant gagné le chirurgien qui servait aussi d'apothicaire, il prétexta une maladie pour laquelle il se fit ordonner *deux lavements* par jour. Le régent, qui entrait dans les moindres détails de ce qui concernait les prisonniers, examinait les mémoires du chirurgien de la Bastille; l'abbé Dubois, qui était présent, se récria sur cette quantité de *lavements*. Le régent lui dit en souriant : « Va, mon cher abbé, puisqu'ils n'ont que cet amusement-là, ne le leur ôtons pas. »

*
* *

MOYEN POUR GUÉRIR LA MIGRAINE

—

Le chevalier de Brissac disait un jour au duc d'Orléans :

— Que Votre Altesse veuille bien m'excuser de ne lui point tenir compagnie ce soir, j'ai la migraine, je vais boire de l'eau chaude et me coucher.

— Tu ne pourrais dormir, répondit le régent; il faut donner quelque chose à boire à la mi-

graine; c'est un axiome de l'abbé Chaulieu et de La Fare. On les croyait ivrognes et gourmands, pas du tout : ils étaient sujets à la migraine et s'en guérissaient à table. J'ai ici de la tisanne de Champagne, nous en boirons en mangeant un poulet. Tu me feras de la morale, tu m'ennuieras, je bâillerai bientôt, tu bâilleras à ton tour, et nous ronflerons en nous mettant au lit.

Le conseil fut suivi : il était bon.

L. LOIRE.

*
* *

UN TRISTE DÉNOUEMENT (1)

—

Bisson était à table avec de vieux amis
Pour fêter dignement la naissance d'un fils;
La soupe était mangée, on versait le madère,
Qui, sous les feux du lustre, illuminait le verre,
Quand soudain entre un homme. Il est à bout de vent;
Il a forcé l'entrée : « Un horrible accident
« Vient d'arriver, dit-il, au moulin. Un confrère
« Vous attend tout de suite; il croit qu'il faudra faire
« Une opération. Emportez vos outils. »
Bisson hésite. Au jour du baptême d'un fils
Quitter la table, hélas! c'est dur; mais comment faire?
Tout le monde le presse, et d'ailleurs un confrère
Est là-bas qui l'attend. Il sort tout en pestant,
Ordonne à son *commis* d'atteler à l'instant,
Visite ses couteaux, ses bistouris, sa scie;
Il prépare ses fils, ses bandes, sa charpie,

(1) Pièce lue par le Dr Dunogier au banquet du journal *le Concours médical*.

Prend son chloroforme, et, quand tout est prêt, il part
Il arrive au moulin, il opère avec art,
Aidé de son confrère ; une heure ou deux il veille
Au chevet du blessé. Tout se passe à merveille.
Mais comme il s'en revient heureux de son succès,
Un gendarme l'arrête et lui fait un procès,
Vu « que la nuit est noire et qu'il est sans lumières ».
C'est le premier accroc fait à ses honoraires.
Mais ce ne fut point là son unique embarras.
D'abord, tout marcha bien. On ne tarissait pas
D'éloges sur son compte, et la jeune meunière
Lui disait que, sans lui, Benoit au cimetière
Serait allé tout *drait*, et que, certainement,
On ne saurait jamais payer par trop d'argent
Un service pareil. Après six mois, l'antienne
Avait baissé d'un ton, et le meunier Étienne,
N'étant plus sous le coup du terrible accident,
Ne se préoccupait plus que de son argent.
Certe, il ne pensait pas à renier sa dette.
Mais la marche tournante était à moitié faite,
Et les feux de jadis pâlissaient au moulin.
Le confrère du cru, Ragot, Normand malin,
Huit ou dix jours après sa dernière visite,
En nature s'était fait régler tout de suite,
Par des achats de paille et de son ; le meunier
Ne se consolait pas d'avoir pour tout denier
Un reçu dans sa poche, et cherchait dans sa tête
A combien monterait le restant de la dette.
« Bisson, se disait-il, pour amputer Benoit
« A mis si peu de temps que, s'il est dit qu'on doit,
« Ce ne pourra jamais être une grosse somme.
« Il est venu cinq fois en tout ; si c'est un homme
« Un peu *consciencieux*, ce ne peut être cher...
« POUR CINQ FOIS ! »
— Le meunier pourtant n'était pas fier.
Du plus loin qu'il voyait le docteur en tournée,
Il faisait volte-face. A la fin de l'année,
Trouvant monsieur Bisson au détour du chemin,
Ne pouvant l'éviter, il lui tendit la main :
« — Bonjour monsieur Bisson !

— Eh ! bonjour maître Étienne,
« Comment va-t-on chez vous ?
— Ça va, mais pas sans peine,
Et l'on n'a pas sujet d'être toujours content.
C'est pas comme chez vous, vous gagnez de l'argent.
— Vous croyez ?
— Si je crois ? Je le gage et sans peine.
Beaucoup plus en un jour que moi dans la semaine,
« Et pas d'argent dehors, pas de loyer !
— J'aurais,
A votre compte, acquis mon diplôme sans frais ;
Et, voitures, chevaux, maison et domestiques,
Impôts sous toutes formes et sous toutes rubriques,
Me seraient donc donnés par surcroit et pour rien ?
« Je suis trop pauvre, hélas ! pour acheter du bien ;
Mais vous, dès qu'on affiche à vendre un coin de terre,
En foule on vous voit tous courir chez le notaire,
Oublieux de nos soins !
— Dites pas ça pour nous.
Justement aujourd'hui je m'en allais chez vous,
Afin de demander ma *petite facture*
A madame Bisson, quoiqu'elle soit plus dure
« Que vous pour le client.
— Elle a raison, s'il doit
Déjà depuis longtemps !
— Soyez bon pour Benoit.
Moi je veux bien l'aider, étant très charitable,
Si de votre côté vous êtes raisonnable.
Combien lui prendrez-vous ?
— Cinq cents francs !
— Cinq cents francs !
Si vous aviez toujours de pareils accidents,
Vous seriez millionnaire avant peu. Je vous prie,
Passez ça pour cinquante.
— Hein ?... La plaisanterie
Est mauvaise !
— Pour cent ?
— Cent fois non !
— Mais Benoit...
« Il ne pourra jamais vous payer ce qu'il doit !

« — C'est vous qui le devez, vous êtes responsable, [Hé !
« — Responsable, et de quoi s'il vous plait ? Eh ? que dia-
« Je ne l'ai pas prié de se faire écorcher ;
« D'ailleurs ce n'est point moi qui vous ai fait chercher.
« — C'est trop fort !... Vous pairez.
— Je pairai ?... Si je paie,
« Vous n'êtes pas tout près de voir de ma monnaie ! »
Le Juge de Paix fit tout pour les accorder ;
Il perdit son temps. Il fallut donc plaider.
Étienne, en garçon sage et prudent, vient en ville,
Fait choix pour défenseur d'un avocat habile,
L'intéresse à son sort, dit qu'il n'est pas heureux
Qu'il a, depuis un an, nourri le malheureux
Benoit ; qu'il est à bout de dons et de largesses ;
Que jamais au docteur il n'a fait de promesses,
Et qu'il ne lui doit rien. L'avocat, justement,
Avait contre Bisson une assez vieille dent :
Il accepte l'affaire.
A l'appel de la cause,
Bisson, trop confiant, plaide lui-même, expose
Les faits tout simplement. Mais son débit est lent ;
Par défaut d'habitude, il ânonne en parlant ;
Une interruption lui fait perdre la tête,
Il bredouille, et l'on rit ; il s'embrouille... et s'arrête.
L'avocat félicite en deux mots le docteur
De l'opération qui lui fait tant d'honneur,
Et puis, sans plus tarder, vite il entre en matière.
Il conte au tribunal les faits à sa manière,
Les habille à son gré, prouve que l'accident
Est du fait de Benoit, et non de son client.
« — En quoi, dit-il, Étienne est-il donc condamnable ?
« De quel acte imprudent s'est-il rendu coupable ?
« Employait-il chez lui Benoit comme ouvrier ?
« Non, car Benoit n'est pas un homme du métier.
« Benoit est calvanier ; il travaille à la terre.
« Il était au moulin... nous n'en avions que faire.
« Mais il est là, gisant, blessé. Par charité,
« Mon client le ramasse alors. En vérité,
« Le docteur eût mieux fait d'être un peu charitable ;
« Mon client lui montrait un exemple admirable ;

« Il le gardait chez lui, Benoît, un étranger,
« Lui prodiguait ses soins, lui donnait à manger;
« Pourtant Benoît n'est pas un homme à son service!
« Au malheureux Benoît s'il a rendu l'office
« D'appeler le docteur (ce qui n'est pas prouvé),
« D'un acte d'honnête homme et par tous approuvé,
« Pourquoi donc mon client serait-il responsable?
« Devait-il donc laisser mourir ce pauve diable [doit,
« Sans secours?...On vous doit?...Mais si quelqu'un vous
« Ce n'est pas mon client; c'est le blessé, Benoît;
« Des haillons de Benoît poursuivez donc la vente! »
Dans sa péroraison, sa parole éloquente
Exalte du meunier la grande humanité,
Et flétrit du docteur la triste avidité.
Bisson veut protester, mais l'affaire est perdue
Dans l'esprit du public : — « *La cause est entendue!* »
Dit d'un ton nasillard monsieur le Président.
Le tribunal confère et rend un jugement
Dont le dispositif dit qu'aucun honoraire
N'est au docteur Bisson dû par son adversaire,
Et condamne Bisson à tous frais et dépens.
Etienne en était quitte au plus pour trente francs;
Bisson, qui, par devoir, avait quitté sa table,
Marché pendant la nuit par un temps détestable,
Fatigué son cheval, fait avec grand succès
Une amputation, récoltait deux procès
Dont les frais se montaient, avec tous les décimes,
A cent quatre-vingts francs soixante et huit centimes,
Et ne recevait rien.
— Tel est, par trop souvent,
De nos rudes travaux le triste dénoûment.
Vous qui croyez encore à la reconnaissance,
Confrères, croyez-en ma vieille expérience :
Si vous ne voulez pas marcher toujours pour rien,
Ni faire des ingrats, prenez le bon moyen :
Faites vous-payer tôt, c'est le moyen unique,
Que je n'ai, par malheur, jamais mis en pratique.

Dr SPARADRAP.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

Le père d'un de nos amis, vieillard de quatre-vingts ans passés, vient d'être assez dangereusement malade.

Au cours de la maladie, le fils, qui est médecin, a cru devoir appeler deux de ses collègues en consultation.

La consultation terminée, les trois docteurs se disposent à passer dans une pièce voisine pour délibérer.

Le vieillard appelle alors son fils, et, moitié souriant, moitié triste, il lui dit à l'oreille :

— Défends-moi ! n'est-ce pas?

*
* *

En sortant de chez un malade atteint de la pierre, le docteur X... est rencontré par un confrère auquel il raconte le résultat effrayant d'un premier examen.

— Diable ! fait l'autre, en se frottant les mains, mais c'est un cas magnifique. Tous mes compliments. Seulement, pour broyer cette pierre-là, ce n'est pas un chirurgien qu'il faut, c'est un cantonnier.

*
* *

Le docteur R... vient pour voir un de ses ma-

lades, M. Z..., qui n'a pas eu le bon goût de l'attendre. Le pauvre diable s'est éteint la nuit précédente. A la vue des tentures noires, le docteur se doute de ce qui se passe; cependant il veut s'en assurer et s'apprête à monter, lorsque le concierge, l'arrêtant au passage :

— Si c'est pour voir M. Z..., lui dit-il, c'est inutile de monter, *il va descendre.*

*
* *

— Docteur, je ne mange pas, je ne dors pas, qu'est-ce que c'est?

— C'est vingt francs.

*
* *

On rapporte que le comte de Buren, favori de Charles V, ayant été atteint à Bruxelles d'une angine grave, Vésale diagnostiqua sa mort et eut l'imprudence d'en fixer l'heure. Un officier de sa suite, en étant informé, prévint le malade.

Quelques instants avant l'heure fixée, le comte assembla ses amis, fit avec eux un repas splendide, leur distribua ses bijoux, donna son épée, se mit au lit, et mourut en effet au moment fixé par Vésale.

On peut se demander si la prédiction n'est pas elle-même la cause de la catastrophe annoncée?

Dr Foissac.



On lit dans le *Mémorial bordelais* :

« Une dame de la commune de Pessac était affectée depuis deux ans d'un abcès à la gorge, dont elle souffrait beaucoup. A maintes reprises, elle avait consulté divers médecins, qui tous lui avaient administré des remèdes demeurés sans efficacité. D'un autre côté, la malade se refusait énergiquement à toute opération chirurgicale. Un jour, elle reçut la visite d'un vieux médecin, son parent, qui, depuis le moment où il s'était aperçu que ses clients n'avaient pas grande confiance en ses connaissances médicales, s'était résigné à ne plus pratiquer son état et à vivre de ses rentes. Seulement, comme pour se venger du dédain dont il était l'objet, il avait contracté l'habitude de garnir une de ses poches d'ordonnances et de recettes inoffensives. Lorsque, par hasard, on lui demandait un conseil, il disait au malade : « Fouillez dans ma poche, et prenez au hasard. »

Cette loterie avait quelquefois amené des résultats excellents.

Le jour où il se présenta chez la dame, il lui proposa son expédient, qu'elle accepta avec un sourire d'incrédulité; mais lorsque ayant fouillé dans la poche aux ordonnances elle en eut retiré un billet plié en quatre sur lequel étaient écrits ces mots : « Il vous faut un bain de pieds », elle se prit à rire si fort, que son abcès,

déjà mûri, creva violemment. On nous assure que cet accident a tenu lieu de l'opération chirurgicale, devenue nécessaire dans le cas en question, et qu'une guérison parfaite s'en est suivie. »

*
* *

LES BUVEURS D'EAU

COUPLETS CHANTÉS AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ D'HYDROLOGIE (Mai 1881).

—

AIR d'*Aristippe*.

Cher Président, donnez-moi la parole,
Mais ce n'est pas pour un fait personnel ;
Je veux plaider, avocat bénévole,
Et laver l'eau d'un reproche éternel.
On dit partout (c'est une calomnie)
Que l'eau si pure est un pesant fardeau ;
Qu'aux méchants seuls elle peut faire envie.
Moi je proteste. Honneur aux buveurs d'eau !(*Bis.*)

Bon Cornaro, de mémoire aquatique,
Quelques radis te semblaient un régal
Et l'eau de source à ton repas unique
De ton trépas retarda le signal.
Vieux Sanctorius, assis dans ta balance,
Jamais le vin n'inclina ton fléau.
Sobres vieillards, héros par l'abstinence,
Je vous salue! Honneur aux buveurs d'eau ! (*Bis.*)

Au bon vieux temps, un tribunal inique
De l'eau faisant son complice odieux,
A l'eau donna la forme juridique,
Pour extorquer de prétendus aveux.

Nobles sorciers! Grâce à vous, la science
Dans l'âme humaine allumait un flambeau,
Et pour souffrir vous donnait la vaillance.
Respect à vous, malheureux buveurs d'eau! (*Bis*.)

Quand au printemps s'éveille la nature
En arborant les plus riches couleurs,
Le pommier vient, dans sa blanche parure,
Se déployer comme un globe de fleurs.
Si du verger la splendeur renaissante
Offre à nos yeux un si riant tableau,
C'est qu'en avril la pluie est bienfaisante,
Et qu'un pommier est un grand buveur d'eau. (*Bis*.)

Voici la nuit : dans une rouge ornière
Sont confondus les morts et les mourants;
On n'entend rien, hormis cette prière :
« A boire! à boire! » en accents déchirants.
Pauvres blessés! Pour calmer votre envie,
Vous vous traînez jusqu'au bord du ruisseau;
Plus d'un y meurt, croyant trouver la vie;
Honneur à vous, valeureux buveurs d'eau! (*Bis*.)

De ce liquide auquel l'hydrologie,
Chers compagnons, borna notre horizon,
Par Désaugiers la généalogie
Fut célébrée en plus d'une chanson.
Quand du Caveau la cohorte joyeuse
De nos clients grossira le troupeau,
O station, entre toutes heureuse,
Qui recevra ces charmants buveurs d'eau! (*Bis*.)

Bien chers buveurs, je tends ici mon verre
En terminant ma modeste chanson;
J'aurais voulu moins mal vous satisfaire;
Voyez le fond, dédaignez la façon.
Si, pour l'orner, j'emprunte la devise
Qui resplendit sur votre vieux drapeau,

Je ne veux pas, ce soir, de vous qu'on dise,
« Ils fuient le vin. Honneur aux buveurs d'eau ! » — *Bis.*

Dr Emile Tillot.

*
* *

CONTRE LA STÉRILITÉ

Le Dr Gubian, de Lyon, pensant aux rapports intimes qui existent entre l'utérus et le larynx, nous disait dans ses leçons intimes : « Si jamais vous rencontrez un jeune mari se plaindre de l'infécondité de sa femme, conseillez-lui de la faire chanter à haute voix pendant l'*actus conjugii*, c'est un moyen très bon pour faciliter la conception.

Une fois j'ai donné ce conseil à un ami, qui attendait sa progéniture depuis plusieurs années ; il eut deux enfants coup sur coup ; après quoi il recommanda à sa femme de... bien serrer les dents.

(*Journal de Médecine de l'Algérie.*)

*
* *

UNE ERREUR DU TÉLÉGRAPHE

Un Canadien, parti faire un petit voyage, avait laissé sa femme dans son état habituel de bonne santé. Peu de jours après son départ, il

fut surpris de recevoir un télégramme lui annonçant qu'elle était sérieusement malade. Il télégraphie au médecin de la famille pour avoir des détails, et voici la réponse qu'il reçoit :

« Mme B... vient d'avoir un enfant. Si nous pouvons empêcher qu'elle en ait un autre aujourd'hui, tout ira bien. »

Le monsieur, ahuri, court aux renseignements et finit par s'assurer que sa femme avait eu un « chill » (frisson), et non un « child » (enfant). Le télégraphe n'en fait jamais d'autres !...

*
* *

QUATRAIN

—

Elle eut son temps de vogue ; on l'appelait Titine.
Maintenant, décatie, on la soigne à Lourcine...
Qui s'en souvient encor ?

MORALITÉ.

A tout péché, misère et Ricord.

*
* *

LES CLIENTS PLUS FORTS QUE LES MÉDECINS

—

M. Charles Monselet imagine une scène assez amusante pour faire pendant au *Malade imaginaire.*

Voici la scène à faire :

Le malade. — Monsieur, je viens vous voir, je ne sais pas pourquoi... car ma maladie m'est parfaitement connue.

Le médecin. — Ah !

Le malade. — Oui, monsieur... J'ai un eczéma... autrement dit affection herpétique...

Le médecin. — La maladie de notre époque.

Le malade. — Parfaitement. J'ai lu tout ce qui a été écrit à ce sujet... Une bibliotèque entière !

Le médecin. — Permettez-moi de vous examiner.

Le malade. — C'est inutile, monsieur, complètement inutile... Mon eczéma n'est ni stalactiforme, ni murciforme... il n'a rien non plus de furfuracé, ni de squameux; il appartient au genre dénommé *lichen féroce*, à cause de sa ténacité.

Le médecin, *stupéfait*. — Croyez-vous ?

Le malade. — J'en suis sûr. Tous mes livres sont d'accord là-dessus.

Le médecin. — Alors... nous allons vous traiter pour le *lichen féroce*.

Le malade. — Oh ! oh ! vous allez me traiter... c'est bien vite dit... Comment allez-vous me traiter?... Par les alcalins ?... Par le soufre?... le soufre est bien démodé... Par l'arsenic?...

l'arsenic abîme l'estomac... M. Hardy, dans ses écrits, préconise les sudorifiques, les bains russes... Voyons, qu'allez-vous me faire prendre?

LE MÉDECIN. — Ma foi, ce que vous voudrez.

LE MALADE. — Les cristaux de soude?... le goudron?

LE MÉDECIN. — Choisissez vous-même.

LE MALADE. — Hein? le goudron... Si nous faisions un essai avec le goudron?

LE MÉDECIN. — Faisons un essai.

LE MALADE. — Je vais acheter tous les ouvrages qui traitent du goudron et de ses divers modes d'emploi.

LE MÉDECIN. — C'est cela; nous en causerons ensemble. (*Après avoir écrit sa consultation.*) Voici, monsieur... matin et soir... Quant au régime...

LE MALADE. — Je sais, je sais... Pas de viande saignante... éviter le poisson et surtout les coquillages, les huîtres. A revoir, docteur. (*Il dépose discrètement cinq louis sur le bureau du médecin et sort enchanté.*)

*
* *

LE MAL JOLI

—

Marthe en travail d'enfant promettait à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenait un saint cierge

D'une grande vertu pour les accouchements
Elle accouche, et sitôt qu'elle eut reprit ses sens
« Hé mon Dieu ! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une voix faible,
Eteignez la sainte chandelle,
Ce sera pour une autre fois. »

RÉGNIER-DESMARAIS.

* * *

LE MOYEN DE PARVENIR

Il n'y a pas de circonstance, quelque étrangère qu'elle paraisse au premier abord à la pratique de la médecine, qui soit indifférente pour un médecin intelligent.

Certes, l'application du macadam ne paraît avoir aucune espèce de rapport avec la clientèle, eh bien ! il existe un médecin qui est parvenu à s'en faire une au moyen du système Bineau.

Le boulevard qu'il habite, et où il vivait à peu près inconnu, est peuplé de beaux magasins. Au moment où commença l'application du macadam, il s'imagina de se faire l'éditeur et le colporteur d'une pétition à l'édilité parisienne, pour prouver que ce système d'empierrement était contraire à la santé, désastreux pour le commerce de luxe à cause de la poussière, etc., etc. Il prenait ses voisins par le bon bout. Chez tous il laissait une copie de la pétition, accompagnée de son adresse, où ils venaient la signer. La

chose a parfaitement réussi, mais le macadam n'en envahit pas moins les chaussées de nos rues.

(*L'Union médicale.*)

*
* *

LA MÉGALANTHROPOGÉNÉSIE

DIALOGUE ENTRE M. ET Mme GERVAIS

—

MADAME GERVAIS

Qui frappe à cette heure à ma porte?

MONSIEUR GERVAIS

C'est moi, madame...

MADAME GERVAIS

Allons, j'y vais...
Mon Dieu, quelle ardeur vous transporte!
Y pensez-vous, monsieur Gervais?

MONSIEUR GERVAIS, *montrant à Mme Gervais un volume qu'il tient en main.*

Le feu qui près de vous s'allume
Luira dans la postérité :
Nous pouvons, avec ce volume,
Faire un grand homme à volonté.

MADAME GERVAIS

Allons, mon cher, je me dévoue;
Savez-vous bien votre leçon?
Je voudrais voir, je vous l'avoue,
Un savant de votre façon.

MONSIEUR GERVAIS

Parmi ces esprits qu'on renomme
Chacun a ses talents divers :
Convenons d'abord du grand homme
Qu'il faut donner à l'univers.
Faisons un esprit de lumière,
Un astronome audacieux...

MADAME GERVAIS

Qui, perché sur une gouttière,
Se croie un habitant des cieux.

MONSIEUR GERVAIS

Justement ; voici notre affaire.
Naissez, illustre rejeton...

MADAME GERVAIS

Non, non ; vous auriez peine à faire
Mieux que La Grange ou que Newton

MONSIEUR GERVAIS

A Galien j'ai bien envie
Que nous donnions un successeur.

MADAME GERVAIS

Je craindrais de perdre la vie
Eu mettant au jour le docteur.

MONSIEUR GERVAIS

Un philosophe a son mérite.

MADAME GERVAIS

Y pensez-vous, monsieur Gervais ?

MONSIEUR GERVAIS

Eh bien, faisons donc un jésuite...

MADAME GERVAIS

Fi donc! monsieur, fi donc!... jamais.

MONSIEUR GERVAIS

Un heros?

MADAME GERVAIS

Qu'en voulez-vous faire?

MONSIEUR GERVAIS

Un émule de Cicéron?
Un poète comme Voltaire?

MADAME GERVAIS

J'irais accoucher en prison.
Guerre et malheur à l'homme habile
Dans ce siecle ignare et falot!
Pour qu'il soit heureux et tranquille,
Décidément faisons un sot.

DE JOUY (*Poésies légères*).

*
* *

UN VÉHICULE

—

Un médecin, raconte le *Good Health*, appelé à soigner une dame atteinte de consomption, ordonne des pilules et laisse la prescription suivante : « Trois pilules, trois fois par jour, dans un véhicule convenable. »

La famille discute sur le sens du mot « véhicule », consulte le dictionnaire, et conclut que la

malade doit prendre ses pilules pendant une promenade en voiture. Ainsi fut fait, et quelques semaines de grand air et de promenade amenèrent ce que n'avaient pu faire les médicaments, c'est-à-dire un mieux sensible, puis la guérison.

*
* *

A MON AMI CUSCO

CHIRURGIEN DES HOPITAUX

Sisyphe encor vivant, je traînais sur la terre
Un bloc de pierre, hélas! aussi dur que le fer;
Et cependant des dieux l'implacable colère
Destina, nous dit-on, ce supplice à l'enfer!

Je souffrais! je souffrais! et dans ce moment même
Où la douleur pour moi n'est plus qu'un souvenir,
Encor en y pensant, tant elle fut extrême,
Cher Cusco, vers mon cœur je la sens rebondir.

Tu parus, et bientôt un parfum d'espérance
De mon cerveau vaincu conjura le transport :
J'avais peur, je doutais, mais ta calme assurance
Me fit croire à la vie et défier la mort.

Le moyen de douter, lorsque ta main légère,
Portant vers l'ennemi l'instrument destructeur,
L'attaqua hardiment au fond de son repaire,
En éveillant à peine un écho de douleur.

Je l'entendis crier, la pierre torturante,
Lorsque tes doigts de fer venaient de la saisir,
Et chacun de ses cris, vers ma tête brûlante,
Monta comme un rayon d'espoir et d'avenir.

Tu l'attaquas cent fois, cent fois le brise-pierre
De sa masse entamée arracha des débris,
Et bientôt ces débris, transformés en poussière,
Ne déchirèrent plus mes flancs endoloris.

Grâce à toi, cher ami, ma nuit n'est plus troublée;
Ma pensée elle-même a trouvé le repos,
Et ne demande plus, sinistre et désolée,
La mort, dernier calmant des incurables maux.

Si du grand chirurgien j'aime en toi le génie,
J'admire plus encor les élans de ton cœur,
Ton zèle, ta douceur, ta tendre sympathie,
Qui donnent le courage et bercent la douleur.

Reçois les vœux ardents de ma reconnaissance
Car de tous mes tourments il ne reste plus rien.
Sois béni, sois heureux, c'est ma douce espérance,
Et crois que ton bonheur fera toujours le mien.

Dr A. (1)

* * *

CONSULTATION

— Docteur, j'éprouve des maux de cœur, des dégoûts, des envies bizarres... que faut-il faire?

— Une layette.

(1) Serait-ce le même client qui, après l'opération, aurait offert à Cusco la magnifique pendule que l'on voit dans le salon du célèbre chirurgien? Le sujet représente Énée portant son père Anchise, avec cette inscription sur le socle :

Admirez de Cusco la cure singulière,
Il m'a rendu la vie en brisant ma carrière.

Un Calculeux reconnaissant.



SOUFFRIR EN SILENCE

Un dentiste est en train d'extraire une molaire à un de ses clients, qui pousse des cris de merluche.

— Ne criez donc pas comme cela, pour l'amour de Dieu ! dit l'opérateur avec des larmes dans la voix.

— Oui, je comprends, répond le patient, vous souffrez de me voir souffrir.

— Non ; ce que j'en dis, c'est pour les voisins.

— Ça les dérange?

— Si ce n'était que cela... mais ça leur ôte la confiance !



BOURDE ANGLAISE

Dans une récente soirée officielle, M. Albert Grévy causait de notre chère colonie africaine avec un haut personnage anglais.

— Voyez-vô, Mossieur le Gouverneur, s'écria tout à coup le fils d'Albion, ce qui vous manque en Algérie, ce sont les gros intestins, vous n'avez pas assez de gros intestins.

M. Grévy ouvrit de grands yeux et n'est pas encore revenu de son ahurissement.

L'Anglais avait cherché le vocable *côlon* dans un dictionnaire, et il y avait vu que colon signifiait *gros intestin.*

(*Le Voltaire.*)

* * *

EUDOXIE

OU

LA FEMME DE MÉNAGE DE LA SALLE DE GARDE

—

Air : *Suzon sortant de son village.*

I

Oui, je suis la vieille Eudoxie ;
A la sall' de gard' j'appartiens.
Mon époux est mort en Russie,
M' laissant quatre enfants pour tous biens;
Vite j' me glisse
Dans un hospice,
En demandant à panser les blessés ;
Comme infirmière
D' Lariboisière,
Je m' mangeai l' sang plus de deux ans passés.
Mais, par bonheur qu'une asphyxie
D's intern's emporte l'cordon bleu
Ma foi ! je m'lanc' dans l'pot-au-feu.
V'là l'début d'Eudoxie (*bis*).

II

En c'temps-là, j'avais d'la jeunesse,
Et sans posséder la beauté
Ni la tournur' d'une duchesse,
Rien chez moi n'était frelaté.

Aussi l's internes,
Comm' des lanternes,
En me voyant allumèrent leurs yeux.
Mais pas d'bêtise!
Voilà ma d'vise,
Et j'n'écoutai ni les jeun's ni les vieux.
J'suis vot' servante et j'vous r'mercie;
Passez vot' chemin, mon garçon :
Car c'est un véritabl' dragon
De vertu, qu'Eudoxie (*bis*).

III

Les premiers jours que leur ménage
Par les intern's m'fut colloqué,
Je dois r'connaitr' que leur langage,
Pour un' jeun' veuv', m'parut risqué;
Sans êt' bégueule,
Quand on est seule
Ya des propos bien durs à digérer;
Mais je m'suis faite
A la tempête,
Et j'entends tout, sans seul'ment sourciller.
En vivant dans cett' tabagie,
J'ai l'cœur à présent cuirassé,
Et je n'connais rien d'épicé
Qu'effarouche Eudoxie (*bis*).

IV

Mes maîtr's, il faut bien que j'l'avoue,
Sont faciles à contenter;
Pourtant, si l'un d'eux m'fait la moue
Et m'embête pour le diner,
Je suis sans gêne,
Et pour sa peine,
Je n'prends pas d'gants pour lui river son clou.
Si l'on m'ostine
Et m'turlupine,

Gare la bomb' ! J'prends feu comm' l'amadou.
J'ai la parol' toujours choisie,
Mais j'port' la têt' près du bonnet ;
Et j'sais bien fich' son paquet
A qui blague Eudoxie (*bis*).

V

Ya d's instants où parfois j'enrage,
Entr' aut's celui du déjeuner :
Onze heur's sonnent ; j'quitt' toute en nage
L'fourneau qui vient de m'calciner ;
Pas un interne
A la caserne !
Tous mes traînards vienn'nt à la queu' leuleu,
Criant famine,
M'app'lant vermine,
Comm' si leur sall' de garde était en feu.
Ces feignants d'chefs, Dieu ! quelle scie !
Au speculum i'n'font qu'flâner ;
C'est des bêtis's pour fair' traîner
L'déjeuner d'Eudoxie (*bis*).

VI

Depuis l'temps que la sall' de garde
M'voit tous les jours la balayer,
Fair' le lit, ranger les bouffardes,
Et l'matin tout rapproprier,
J'y suis que'qu' chose,
Et je m'y r'pose
Comm' si c'était mon propre appartement.
On déménage,
C'est bien dommage !
Moi, je n'boug' pas de l'ancien logement.
Aussi, j'voudrais qu'l'apoplexie
M'coupât l'sifflet dans cet endroit,
Pour que l's intern's dis'nt à bon droit :
V'là l'tombeau d'Eudoxie ! (*bis*).

Dr E. Tillot.



LE POISON DU ROI

On sait que le roi Louis-Philippe avait l'habitude de se médicamenter chaque dernier jour du mois. A ces époques sacramentelles, il se faisait apporter, dans la soirée, un bol de bouillon froid dans lequel il déversait, *secundum artem*, une fiole d'huile de ricin, pour son déjeuner ultra-matinal.

Une nuit, vers deux heures, une personne attachée au palais tombe, comme un coup de foudre, dans le poste des Tuileries occupé par la garde nationale.

— Y a-t-il un médecin ici?

— Oui, répond le docteur Bonami, capitaine du poste, il y a moi.

— Docteur, on a tenté d'empoisonner le roi ; un domestique qui vient d'avaler un breuvage destiné à Sa Majesté expire en ce moment dans des convulsions atroces.

— Conduisez-moi vers le malade et réveillez le roi !

On amène le docteur auprès du lit du malheureux. « Grâce ! grâce ! un prêtre ! » hurle l'infortuné valet en voyant apparaître le capitaine.

Le roi survient presque aussitôt ; on lui explique le cas.

— Oh ! pardon, Sire, pardon ! s'écrie le mourant,

c'est moi qui ai bu le fatal poison, mais j'ai sauvé la vie du roi! Sire, n'oubliez pas ma femme et mes orphelins!

— Gourmand, répond le roi en souriant, tu en seras quitte à meilleur compte. C'était de la bonne huile de ricin, et tu m'en diras des nouvelles!

(*Revue de Thérapeutique.*)

*
* *

UNE OPÉRÉE DE LISFRANC

—

Appelé auprès d'une jeune femme qui, à la suite d'un accouchement, avait eu une déchirure du périnée, Lisfranc fit une suture.

A quelque temps de là, un jeune homme vint le trouver dans son cabinet.

« Monsieur le docteur, lui dit-il, je suis marié depuis huit jours, et malgré tous mes efforts je ne suis encore que le fiancé de ma femme... Je me réjouis de la certitude que me donne cette situation; mais cependant je voudrais bien la voir cesser, et je viens vous demander s'il n'y aurait pas une opération à faire... Ma femme est dans le salon, mais j'ai voulu, pour ne pas l'effrayer, venir d'abord vous mettre au courant. »

Lisfranc ouvre la porte... Notre jeune mariée était, vous l'avez deviné, la femme à la suture.



LA MARIÉE LUXÉE

Samedi dernier, on allait unir un jeune couple; la mariée, que la cérémonie amusait peut-être médiocrement, fut prise d'un bâillement tellement vigoureux, qu'elle se luxa la mâchoire inférieure : au moment de prononcer le *oui* sérieux, impossible de finir le mot. Sa bouche, largement ouverte, et que rien ne pouvait fermer, ne laissait passer que des cris de terreur inarticulés. Tumulte, émotion, tableau.

Le futur, car il n'en était encore qu'à la préface de la cérémonie, ne perd pas la tête; il entraine la victime... de l'accident chez un chirurgien voisin de la municipalité, la noce le suit.

L'homme de l'art voit tout à coup son salon envahi par une noce touffue, précédée d'un monsieur sans chapeau, portant le costume solennel de l'hyménée, et trainant après lui une jeune fille couronnée d'oranger.

Tout le monde parlait à la fois, excepté la mariée, qui continuait, faute de mieux, à pousser des cris désespérés. Le chirurgien se croyait à une répétition de la *Mariée du Mardi-Gras.*

Enfin il comprit ce qu'on attendait de lui, et la mâchoire, accusée de s'être *décrochée*, fut remise en place. C'est devant le représentant de la Faculté que la jeune fille acheva son *oui* in-

terrompu. Mais celui-là était insuffisant, et elle dut le recommencer devant l'adjoint, qui avait dit au cortège : « Ne soyez pas longtemps, ou je quitte mon écharpe. »

Dr Joulin.

*
* *

L'ÉGOÏSME ET LE BON SENS (1)

—

Certain docteur émet d'étranges plaintes,
La jalousie a dû les enfanter ;
Mais dans nos rangs j'entends maintes complaintes
Faisant chorus pour nous persécuter.

L'un, du Codex très fervent prosélyte,
Attend de lui la fortune et l'honneur ;
L'autre prétend que si l'art périclite,
On doit s'en prendre au charlatan hâbleur.

Un tel attache au nombre d'officines
Le grand secret qui nous fait végéter ;
Tel autre veut chambres de disciplines,
Enfin un tel ne veut que gourmander.

Qu'une œuvre utile advienne, à sa défaite
Rêvent bientôt les preux du lendemain ;
Au camp voisin surgit un faux prophète
Jetant le doute aux peureux du chemin.

Au mal ardent chacun porte remède ;
De toutes parts surgissent les docteurs.
Pauvre malade, appelle vite à l'aide.
Chasse bien loin ces remèdes trompeurs.

(1) Banquet de la Société de prévoyance des Pharmaciens, 1857.

N'est-il pas dans notre âme une fibre plus sainte,
Sachant vibrer parfois à ce mot : liberté?
De ce mot dans nos mœurs mettons partout l'empreinte
Et consacrons nos droits par notre dignité.

Que chacun marche au but, guidé par l'aptitude :
A l'un, il faut le bruit, les affaires à flots ;
A l'autre, avec le gain, le calme de l'étude ;
Au front brûlant, l'espoir ; la jalousie aux sots.

Que l'intérêt privé s'agite dans sa sphère,
Le succès t'appartient, homme laborieux !
La paresse, parfois, passe-t-elle première?
C'est un exemple rare ; et nous n'en pouvons mieux.

Que le succès d'autrui n'allume point nos haines,
L'avenir est ouvert à notre activité ;
Et puis, l'homme opulent récolte tant de peine,
Qu'il est sage sonvent d'aimer l'obscurité.

Malgré tous nos efforts, jamais dans un seul moule,
Nous ne fondrons nos cœurs, nos bras et nos cerveaux ;
Celui-ci, plus heureux, saura plaire à la foule ;
Un autre n'est puissant qu'auprès de ses fourneaux.

A chacun son labeur, son succès, ses souffrances :
Aux princes de notre art, la gloire et leurs écrits ;
A nous, les praticiens, le commerce et ses chances ;
N'ayons donc entre nous ni morgue ni mépris !

Honneur à nos chimistes !
Respect aux commerçants !
Plaignons les égoïstes,
Et buvons au bon sens !

E. Genevois.

*
* *

PATAQUÈS

—

Je possède une concierge qui soumet la langue de nos pères à des tortures inimaginables. C'est elle qui se plaignait à un herboriste du voisinage d'avoir des *pédicures* dans la tête.

Dernièrement, un locataire tombe malade.

C'est, dit-on, une phthisie.

L'auguste matrone va trouver le médecin à son cabinet et lui demande son opinion.

Le soir, en revenant, elle racontait la visite à toutes les bonnes de la maison.

— Je comprends pas, criait-elle dans l'escalier, qu'il puisse avoir la poitrine faible, puisque le médecin m'a dit qu'il avait des *tubes d'Hercule* dans le poumon !...

*
* *

DIALOGUE

—

A la gare d'Orléans.

Deux messieurs se font leurs adieux.

— Eh bien, bon voyage, cher Martin, et revenez-nous des eaux en bonne santé. A propos, comme je compte vous écrire, donnez-moi donc bien exactement votre adresse.

— Pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, et

attendu que mon nom de Martin est très porté, mettez sur la suscription de vos lettres :

A Monsieur MARTIN, malade,

A Cauterets-les-Bains

(Hautes-Pyrénées).

Gendron.

*
* *

REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA

— Docteur, que faut-il faire pour se préserver du choléra ?

— Il faut faire ses malles.

*
* *

UNE VÉRITÉ

Un des amis d'Émile Augier le rencontre et, naturellement, lui demande de ses nouvelles.

L'auteur du *Mariage d'Olympe* répond qu'il est un peu souffrant.

— Comment ! Augier, vous êtes malade et vous ne voyez pas de médecins ?

— Mais si....

— Que vous ont-ils ordonné ?

— Un tas de choses.

— Eh bien?

— Oh! il y a des maladies qui sont préférables à leurs remèdes.

*
* *

L'ATTACHEMENT A LA VIE

Que de tous maux je sois le centre,
Que je sois bossu dos et ventre;
Que je n'aie aucuns membres sains;
Que je sois goutteux pieds et mains:
Que la tristesse me poursuive;
Tout va bieu, pourvu que je vive.

DURYER.

*
* *

LES HONORAIRES DU MEDECIN D'HOPITAL

Ceci se passait hier dans une des salles d'un hôpital de la rive gauche.

Un vieux et éminent professeur, M. D..., venait d'exécuter avec un rare bonheur une opération très délicate sur la personne d'une pauvre jeune femme, et quittait sa patiente en lui adressant de paternels encouragements.

La malade, se sentant sauvée, émue d'ailleurs par la bienveillance de M. D..., veut lui prendre les mains et les embrasser; mais le bon docteur n'avait pu encore se nettoyer, et, au lieu de ses

mains, c'est sa joue qu'il présente aux lèvres de la jeune femme. Puis il relève la tête, et s'adressant aux élèves qui suivent sa clinique : « Voilà, messieurs, dit-il en souriant doucement, les honoraires du médecin d'hôpital ; je vous assure qu'ils en valent bien d'autres... »

Un des témoins de cette petite scène nous assure que tous les assistants n'ont pu se défendre d'une émotion très réelle.

Nous n'avons aucune peine à le croire, et c'est à ce titre que nous enregistrons ce simple petit fait.

(*Le Figaro.*)

*
* *

FAITES CE QUE JE DIS
ET CE QUE JE FAIS

—

Une dame malade avait été forcée de voir deux médecins ; quand vint sa convalescence, et éprouvant une violente envie de fraises, elle demanda à l'un des médecins si elle pouvait en manger. « Gardez-vous-en bien, lui dit-il, ce serait votre mort ! » Le lendemain, le second médecin, venant voir la malade, la même question lui fut faite : « Mais, répondit celui-ci, c'est un excellent fruit, et je n'y vois aucun inconvénient. » La malade en mangea sans le dire au premier médecin, et ne s'en trouva pas plus mal. A quelque temps de là, les deux praticiens

furent invités à dîner par la dame ; il y avait des fraises au dessert ; l'un des deux les refusa, prétextant qu'elles ne lui réussissaient pas, tandis que l'autre en mangea abondamment. On eut, dès lors, le secret de la défense de manger des fraises : celui qui l'avait faite ne pouvait les digérer.

Dr Decaisne.

* * *

GASCON ET MARSEILLAIS

Le Gascon. — Nous avons chez nous, mon cher, un docteur qui a une de ces réputations ! Impossible d'être reçu à sa consultation.

Le Marseillais. — Et chez nous donc !... Il y en a un, c'est épatant !... Je lui envoie, pour le consulter, ma femme, qui était enceinte de trois mois. On n'avait pas encore pu pénétrer dans son cabinet, quand elle a accouché à terme.

* * *

ENTRE CONFRÈRES

— A la santé de nos malades !

— Volontiers, mais buvons aussi un peu à la santé de leurs maladies.

*
* *

LA DENT DE SAGESSE

CHANSON

—

I

L'autr' jour, en m'éveillant
J'sentis un mal cuisant;
Margot m'dit : j'vois c'qui t'blesse,
C'est une dent d'sagesse!
Sans plus tergiverser
Faut t'la faire arracher.

II

Je pensais qu'en marchant
Ça f'rait descendr' le sang...
J'arriv' devant l'dentiste;
V'là la rag' qui persiste
Je m'dis : — Y faut monter
Et m'la faire arracher.

III

Je grimpe l'escalier,
J'arriv' sur le palier,
Près d'tirer la sonnette,
J'sens qu'ma douleur s'arrête,
Je m'dis : J'vas m'en aller
Sans m'la faire arracher.

IV

En passant d'vant l'portier,
Je me r'mets à crier;

Y m'dit : Montez sans crainte,
Car pour la somm' restreinte
De trois francs à payer
On va vous l'arracher!

V

Cett' fois pour tout de bon
Je tire le cordon.
— Entrez me dit la bonne,
Y gn'a presque personne...
Le bourgeois sans tarder
Va v'nir vous l'arracher!...

VI

Quand mon tour fut venu
Le dentiste apparut.
Il me dit d'un' voix dure
En r'gardant ma figure :
Prenez la pein' d'entrer
Je vas vous l'arracher!

VII

Sur un fauteuil en cuir
Y m'fait sign' de m'assir,
Puis il m'ouvre la bouche;
Là d'ssus, moi, v'là que j'louche.
Ya plus à reculer,
Y va me l'arracher!

VIII

Alors y m'fourr' dedans
Un énorme instrument,
Avec un manch' d'ivoire,
Qui m'tourn' dans la mâchoire.
J'manqu' de m'évanouiller.
Y v'nait de m'l'arracher.

IX

J'dis tout d'même merci,
Quand j'm'aperçois, Cristi !
Qu'il s'est trompé d'molaire,
Et que, douleur amère,
C'est la dent d'à côté
Qu'il vient de m'arracher.

X

J' m'écri' : Cré nom de nom !
Ça n'fait rien, qui' m' répond,
Car pour la même somme,
Si vous voulez, jeune homme,
Nous allons r'commencer,
J'vas vous la r'arracher.

XI

Mais alors, pour le coup,
J'prends mes jamb's à mon cou,
Et je crie au dentiste
Qui s'élance à ma piste :
Mon vieux, tu peux t'fouiller,
J'm'en f'rai pus arracher.

XII

Après cet éven'ment
J'ai remporté ma dent ;
La voici toute blanche
Ainsi qu'une pervenche.
Pour mieux la conserver,
J'vas la faire encadrer.

XIII

La moral' de c'récit,
J'vas vous le dire ici :

C'est qu'lorsqu'un'dent vous gêne,
La chose est bien certaine,
Vaut mieux la fair' plomber
Que d'la faire arracher !

VILLEMER ET DELORMEL.

*
* *

UN MALADE PRUDENT

M. de Montlusin de Pont de Veyle aimait la bouteille; il tomba malade et fit appeler le docteur. Le médecin fut cruel : non seulement il interdit l'usage du vin à son client, mais encore il lui prescrivit de boire de l'eau à grandes doses.

Peu de temps après le départ de l'ordonnateur, Mme de Montlusin, jalouse d'appuyer l'ordonnance et de contribuer au retour de la santé de son mari, lui présenta un grand verre d'eau, la plus belle et la plus limpide.

Le malade le reçut avec docilité, et se mit à le boire avec résignation; mais il s'arrêta à la première gorgée, et rendant le vase à sa femme :

« Prenez cela, ma chère, lui dit-il, et gardez-le pour une autre fois; j'ai toujours ouï-dire qu'il ne fallait pas badiner avec les remèdes. »

BRILLAT-SAVARIN.

*
* *

UNE FEMME QUI ACCOUCHE SOUVENT

Au temps où il y avait une garde nationale, un bourgeois est désigné pour monter la garde. Il va trouver son sergent-major et lui demande un sursis.

— Ma femme accouche, dit-il.

Entre maris, on connaît ces empêchements et on se les passe. Le sursis est accordé.

Un mois après, le garde national est désigné de nouveau. Autre demande de sursis, s'appuyant sur le même prétexte. Cette fois le sergent-major se révolte.

— Ah çà! s'écrie-t-il, votre femme accouche encore? Mais, sacrebleu! elle en fait donc son état?

— Oui, major; elle est sage-femme!

*
* *

UN SONGE PROPHÉTIQUE (1)

Dans un jour des plus chauds de l'un des mois passés,
Fuyant la grande ville et sa bruyante arène,
Par le chemin de fer qui mène à la Varenne,
Je débarquai joyeux à Saint-Maur-les-Fossés.

(1) Pièce lue au banquet de l'Association générale des Médecins de France, le 30 octobre 1864.

Là, côtoyant la Marne et sa berge fleurie,
Je foulai, quelque temps, sous mes pas incertains,
Le tapis vert de la prairie,
A cette même place où, dans leur abbaye,
Copistes patients des manuscrits latins,
Priaient et travaillaient nos vieux Bénédictins.
Mais, bientôt, m'étendant sous l'ombrage d'un hêtre,
Comme un de ces bergers que Virgile chanta,
Je sentis le sommeil s'emparer de mon être,
Et dès que, sur mes yeux, son voile épais flotta,
Par la porte de corne un songe m'arriva.

Au sein de cette belle et riante nature,
De vastes bâtiments, ou plutôt, un palais
D'une élégante architecture,
Avec son parc ombreux, sa ferme et ses chalets,
M'apparut encadré de fleurs et de verdure.
Sur son fronton sévère et plein de majesté,
Au lieu d'un écusson aux pièces héraldiques,
D'un Phidias du temps la main avait sculpté
Les trois figures fatidiques,
Personnages emblématiques
Qui servent de blason à notre Faculté.
C'était le coq d'abord, qui de la vigilance
Offre le modèle accompli;
Puis, sur une patère, un serpent arrondi,
Pour symboliser la prudence;
Puis enfin cet oiseau qui, déchirant ses flancs
Pour alimenter sa couvée,
Présente l'image achevée
Du plus tendre des dévoûments.
Mais, tandis qu'admirant ces nobles armoiries,
De leur sens figuré j'occupais mon esprit,
Un léger bruit, soudain, troubla mes rêveries,
Et, de notre palais, la grand'porte s'ouvrit.
J'entre sans plus tarder, dans ce vaste édifice,
Et j'arrive bientôt dans une cour d'honneur.
Qui, d'un cloître affectant la forme et la grandeur,
Présente à mes regards l'imposante milice
De vieillards à l'air grave et pleins de dignité,

Dont les traits respiraient le calme et la santé.
Les uns, paisiblement assis sous le portique,
Poursuivant, à loisir, quelque docte entretien,
Refaisaient, mot à mot, la médecine antique,
Et citaient de mémoire, Hippocrate et Galien.
D'autres, traitant l'enuui par un sûr antidote,
Et joignant l'exercice au charme du discours,
Se racontaient, entre eux, quelque fine anecdote,
Ou d'un passé fort teudre ils remontaient le cours.
Tous, enfin, dans cette retraite,
Ils semblaient vivre heureux et contents de leur sort.
Comme ces nautonniers dont la nef est au port,
Et qui ne craignent plus l'écueil ou la tempête.
L'un d'eux, qui m'aperçut, vint à moi vivement,
Et, sur mes traits, devinant ma surprise,
Avec un ton de politesse exquise :
— Étranger, dit-il gravement,
Vous désirez savoir quel est ce monument
Qui vous paraît des plus splendides?
Des médecins français ce sont les Invalides.
C'est ici, désormais, que vivent abrités,
Ceux d'entre eux que leur âge, ou leurs infirmités,
Ou des malheurs immérités,
Ont, tout à coup, plongés dans la détresse,
Et qui, dans cet asile, avec respect admis,
Y retrouvent l'honneur, le repos, la richesse,
Et la science et des amis.
Bien que comptant à peine un siècle d'existence,
L'*sAsociation des Médecins de France*
A pu créer, enfin, cet établissement,
Qui, de ses fondateurs, s'en ira d'âge en âge,
Éterniser le dévoûment.
Venez, ajouta-t-il, la salle du Congrès
De quelques-uns d'entre eux possède encor l'image ;
Venez contempler leurs portraits,
Venez voir comment tous leurs traits
De la bonté du cœur portent le témoignage.

Tous les deux à l'instant nous franchissons le seuil
D'un riche et grand salon, où mon premier coup d'œil,

Dans les cadres dorés et chargés de sculptures,
Voit les remarquables peintures
Que l'on conserve dans ces lieux,
Avec ce soin touchant et ce culte pieux
Que nous avons pour nos aïeux.
A la place d'honneur, au centre d'un rétable,
Était une tête admirable,
Et qu'après l'avoir vue on ne peut oublier.
— Tenez, dit le vieillard, voici François Rayer.
Des états généraux du monde hippocratique
Il fut le premier président;
Il eut du vrai savant la modestie antique;
Comme administrateur il fut ferme et prudent;
Se montra d'un grand sens et d'un esprit pratique...
— Et fut, interrompis-je avec entraînement,
L'honnête homme, surtout, parmi les plus honnêtes.
— Et ce fin profil-là, cette tête à lunettes,
Me dit le vieillard à son tour,
Le reconnaissez-vous? — Oui, certes! c'est *Latour*.
Latour, l'infatigable et premier secrétaire
De notre *Association;*
L'homme qui sut le mieux, suivant l'occasion,
Parler quand il fallait; quand il fallait, se taire;
Qui, d'un esprit mordant, comprenant le danger,
Pour armes ne garda qu'une fine malice;
Qui du côté de l'ordre aimait à se ranger;
Qui, même à ses rivaux, savait rendre justice;
Et qui, durant cinq jours, très grave rédacteur,
Le sixième, abdiquant en faveur du conteur,
Laissait la plume aux mains du bon docteur *Simplice*.

Ici, dans mon sommeil, je fus interrompu
Par je ne sais quel bruit rapide,
Et, quand j'ouvris les yeux, tout avait disparu,
Vieillards heureux, palais splendide.

Mais, de ce songe aimable et si fort regretté,
Quelque chose pourtant au cœur m'était resté :
Il m'était resté l'espérance,
Ce divin aiguillon du courage abattu

Ce remède à toute souffrance,
Dont le christianisme a fait une vertu.

Dr Briois.

* *

LES SUCCÈS DE L'HOMŒOPATHIE

Un homœopathe, aujourd'hui très en renom, dès le début de sa foi hahnemannienne, pria un pharmacien très honorable de la ville de lui préparer des médicaments selon les formules et les dilutions de la doctrine. Ce pharmacien exécuta fidèlement les prescriptions de la doctrine. Mais il voulut savoir à quoi s'en tenir sur ces médicaments qu'il préparait lui-même de très bonne foi et *secundum artem*. Il les soumit aux analyses les plus délicates et les plus scrupuleuses, et jamais ses opérations chimiques ne purent lui révéler la plus petite trace des substances actives qu'il avait diluées. Cependant, l'homœopathe entassait succès sur succès. Une idée diabolique vient alors au pharmacien. Il se dit : « Si je ne mettais plus un atome d'agent thérapeutique dans les médicaments prescrits par l'homœopathe, qu'arriverait-il ? » Et, en conséquence de cette idée, il ne délivra plus que de l'eau de camomille aux clients du disciple d'Hahnemann, quelles que fussent ses prescriptions. Étrange phénomène ! les succès redoublèrent. Pendant plusieurs mois, les clients du docteur homœo-

pathe furent ainsi malicieusement mis au régime de l'eau de camomille, et le succès fut si complet, les clients devinrent si nombreux, que la création d'une pharmacie homœopathique spéciale s'ensuivit dans la grande ville où se passa le fait que je viens de raconter.

Le pharmacien coupable de cet abus de foi homœopathique raconte son méfait à qui veut l'entendre, et m'autorise même à le désigner par son nom, chose que je ne crois pas utile.

Amédée Latour.

*
* *

TABACOLOGIE

—

Le tabac et l'amour flattent tous deux nos sens :
Usons de tous les deux de la même manière,
Et quand nous n'avons rien à faire,
Prenons-en pour passer le temps.
Le tabac et l'amour se ressemblent fort bien.
Beaucoup nous fait du mal ; un peu ne gâte rien

*
* *

TOUJOURS GALANT, LE DOCTEUR X***

—

Dernièrement, une de nos plus jolies actrices d'un théâtre d'opérette, dont le larynx laisse un peu à désirer, va chez le spécialiste en question et se plaint d'avoir un *chat* dans la gorge.

— Un chat? répliqua galamment le docteur, il est impossible qu'il ne sorte, par les souris que vous avez sur les lèvres, chère madame.

*
* *

APPRÉCIATION DE LA THERMOMÉTRIE

—

Un malade avait une fièvre typhoïde et plusieurs fois par jour on lui appliquait le thermomètre pour se rendre compte de l'état de la température. Quand la convalescence survint, les applications du thermomètre furent suspendues, mais le malade en réclama de nouveau l'application, disant que *jamais on ne lui avait appliqué un remède qui fit autant de bien que celui-là.*

*
* *

SANGSUES A L'USAGE INTERNE

—

Il s'agit d'une fluxion de poitrine. Le médecin a ordonné une douzaine de sangsues. Au lieu de les appliquer sur le côté, le paysan les [illegible] frire à la façon de simples goujons et les ava[illegible] dextrement. Le lendemain, il remercie son médecin et déclare que ces petites bêtes lui ont fait le plus grand bien, d'autant plus qu'il était à la diète depuis trois longs jours.

(*Le Praticien.*)

∴

ÉTONNANTS, CES DENTISTES!

Il fut un temps où tous les ténors se disaient Italiens. Armand devenait Armandi, Nicolas Nicolini et Durand Dorandi. Aujourd'hui les dentistes se disent volontiers Américains. Pourquoi? On n'a jamais pu le savoir. L'un de ces Américains, né dans Tarn-et-Garonne, a trouvé un moyen facile de doubler ses revenus. Dernièrement, un de mes amis était entré chez lui pour un blanchissage général de ses molaires. Il y avait plusieurs personnes dans le salon et, dans l'espoir d'obtenir un tour de faveur, il fit passer sa carte au praticien. Le valet de pied l'introduisit aussitôt dans le cabinet, où il aperçut une dame renversée sur un fauteuil, une vessie en caoutchouc sous le menton. « Entrez, docteur! » dit le dentiste avec un clignement d'yeux. Notre ami pensa que le titre de docteur ne lui était donné que pour justifier la faveur dont il était l'objet; il s'assit en opinant du bonnet. La dame fut endormie, le dentiste procéda à l'extraction d'une incisive. « Je vais vous prendre tout de suite, dit alors le dentiste. C'est bien le moins que je puisse faire pour vous. — Comment cela? — Il y a beaucoup de gens, des femmes surtout, qui ne consentent à se laisser endormir qu'en

présence d'un médecin. Je fais entrer un client quelconque, que j'appelle « docteur », et je compte un louis de plus sur la note. »

AURÉLIEN SCHOLL.

*
* *

LA FEMME MALADE

Du fond de l'Angoumois nouvellement venu,
Débarqué dans Paris, n'ayant encor rien vu,
Mais beau, mais jeune, et fait pour voir dans cette ville
Bien des choses en peu de temps,
Recommandé par ses parents,
Florimont se rendit chez madame Dorville.
Seule, dans un salon doré,
Par la main des beaux-arts galamment décoré,
Avec négligence étendue,
Elle était sur un lit sculpté, verni, brodé,
Vulgairement chaise-longue appelé.
Le jeune homme s'étonne et se trouble à sa vue.
Il craint d'être indiscret, il pense qu'elle attend
Dans cet appareil un amant.
Il apprend qu'elle était malade.
« Vous malade ! madame, hélas ! en vous voyant
Comment se peut-il qu'on se le persuade ?
Ces grands yeux bleus remplis dans ce moment
D'une langueur si douce et d'un feu si touchant,
Ce teint si frais, ce coloris brillant,
Ce sein dont la blancheur m'éblouit et m'enchante,
Ne marquent pas en vous une santé constante ?
Que je plains vos beaux jours perdus dans la douleur ! »

Comme il disait ces mots, on annonce un docteur,
Homme fort à la mode et fort prisé des belles :
Aussi, pour réussir près d'elles,
Pour briller dans le monde, il avait pris le nom

De la plus aimable saison;
Il s'appelait Printemps. Il entre avec aisance,
Il salue avec grâce; il parle en souriant,
D'un ton doux, mais posé, narre avec complaisance
Les cures qu'opéra son merveilleux talent,
Cite ses écrits et sa gloire;
Puis il conte du jour la scandaleuse histoire.
La malade en sourit. « Eh bien, dit-il, et vous?
Comment cela va-t-il? Toujours faible, débile;
Les nerfs sont agacés, des vapeurs? de la bile?...
Voyons. » Il prend son bras, il lui tâte le pouls.
« Il est assez égal... et la langue?... est vermeille.
Cette bouche en fraîcheur n'eut jamais de pareille...
Le sein est toujours dur et le ventre tendu.
Je puis, et c'est un droit de tout temps reconnu,
Je puis tâter et confesser les belles.
Sur de pieuses bagatelles
Qu'on trompe un directeur; que d'un air ingénu
On lui dise s'être abstenu
De manger du fruit défendu,
Nul mal de ce péché n'est jamais advenu.
Mais il faut avec nous des récits plus fidèles.
L'aveu le plus naïf aux médecins est dû.
Parlez : depuis hier que vous ne m'avez vu,
Quel régime avez-vous tenu?
Avez-vous bien soupé, bien veillé, bien couru?
Votre époux de ses droits a-t-il fait quelque usage? »
— Lui? jamais. — Il a tort. Et vous n'avez reçu
De nul autre un secret hommage?
Vous souriez... J'entends... Oui, mais
Modérément, sans doute... sans excès?
— Oh! non, non : je n'en fais jamais.
— Bon : je vous reconnais; vous êtes toujours sage.
Continuez; prenez dans cette occasion
De ces petits bols de savon,
De l'eau de veau, des bains; surtout qu'avec prudence,
Époux, valets, parents et toute la maison
Laissent de votre sang calmer l'impatience.
La moindre contradiction
Causerait à vos nerfs trop d'irritation.

Qu'on redouble de complaisance. »

Il dit, il part, il salue, en possant,
Le jeune homme, à l'écart retiré prudemment.
Le jeune homme revient vers le lit de la belle :
« Comment vous trouve-t-il? — Beaucoup mieux, lui
Mais, hélas! voici mon époux. [dit-elle.
— Le médecin vous quitte, et comment allez-vous?
Lui dit-il brusquement. — Ma maladie empire.
— Je le crois; et comment voudriez-vous guérir?
Toujours couchée; ainsi l'humeur doit s'épaissir...
— Ah! vous allez encor me contredire.
Rien ne m'est plus nuisible; et c'est précisément
Ce que le médecin, ici, vient de défendre.
Je sens que mes vapeurs vont déjà me reprendre.
—Eh! non, non, je m'en vais.—Ah! monsieur, en sortant,
Dites qu'on défende ma porte.
Je sens une douleur trop forte.
Je ne veux voir personne absolument »
Le jeune homme aussitôt voulut se retirer.
« Non, lui dit-elle, non; vous pouvez demeurer.
Trop de monde fatigue, et la foule m'ennuie.
Tous ces vagues discours n'ont pour moi nul attrait.
Une seule personne a bien plus d'intérêt;
Sa conversation calme la maladie. »

Le jeune homme étonné la parcourt des yeux.
Il rencontre les siens, si beaux, si pleins de feux,
Que sa voix s'en altère; il tremble, il balbutie.
En souriant elle lui prend la main,
La serre en soupirant, la porte sur son sein,
Tant est grand le mal qui l'oppresse.
« Votre mal, lui dit-il, redouble ma santé.
Je respire la volupté.
Pardon : mais je ne puis contenir mon ivresse.
— Que faites-vous? Ah! ne m'attaquez pas...
Ménagez-moi du moins... Je suis trop faible... hélas!
Je vais m'évanouir... » Sa tête avec mollesse,
Tombe à ces mots sur le coussin;
Son œil demi-fermé ne voit plus la lumière;

Sa prunelle se perd sous sa longue paupière,
Et de fréquents soupirs agitent son beau sein.
Mais quand de cet état elle fut revenue :
« Cruel, qu'avez-vous fait? dit-elle tendrement.
Ah! si ma force ainsi ne s'était point perdue,
Oui, croyez-moi, malgré votre ascendant,
Je ne me serais point rendue;
Ou si du moins le sort eût voulu, malgré moi,
Que je subisse votre loi,
Je me serais mieux défendue. »

GUDIN.

*
* *

LE FOND DU SAC

—

On causait somnambules et spirites devant le docteur X.

Il se taisait.

— Et vous, docteur, qu'en pensez-vous?

— Je pense que tous ces farceurs parlent toujours du fluide, mais ne pensent qu'au solide.

—

« Jamais, disait un célèbre médecin, on ne m'a éveillé, la nuit, pour une personne qui n'avait pas soupé; mais on m'a éveillé cent fois pour des personnes qui avaient trop soupé.

—

Un individu poursuivi pour diffamation

tomba malade et mourut. Bouvart, son médecin, dit alors qu'il l'avait tiré d'affaire.

Le même médecin, soignant un autre malade qui avait mauvaise réputation, disait : « Il faut qu'il soit bien mal, car il ne prend plus rien. »

—

Un particulier, dont la femme venait d'accoucher au bout de six mois de mariage, s'adressa à un chirurgien pour lui demander la cause de cette précocité : « Tranquillisez-vous, reprit le docteur, il arrive souvent que les premiers enfants sont précoces, mais jamais les autres. »

—

Hyacinthe, jeune bergère,
Avec le séducteur Melcourt,
Se laissa choir sur la fougère,
Et... son tablier devint court.
Lors, se livrant la pauvre fille
A ses regrets, à sa douleur,
Elle voulut à sa famille
Cacher l'effet de son malheur.
Il existait dans le village
Un médecin prudent et sage,
Connu par ses savants exploits ;
Elle fut le voir.... « C'est dommage,
Lui dit le docteur, je le vois,
Mais, mon enfant, prenez courage...
— Monsieur !... — La nature a ses lois...
De combien êtes-vous enceinte?
— Helas ! dit la pauvre Hyacinthe,
Je ne le suis que d'une fois ! »

Capelle.

Un homme mourut martyr de son engouement pour le charlatanisme mesmérien. Dulong avait promis de le sauver par la vertu du baquet. « Eh bien! lui dit quelqu'un, malgré votre promesse, le voilà là! — Qu'est-ce que cela prouve? reprit Dulong; il est mort guéri. »

—

Une dame consultait un médecin célèbre sur un remède à la mode.

— Excellent, madame, mais dépêchez-vous d'en user pendant qu'il guérit : ces sortes de remèdes ne sont bons que pour six mois.

—

Un élève en médecine se présente à l'examen avec une chemise à jabot qui faisait honneur à sa blanchisseuse. Cela sortait de son gilet avec un éclat à faire loucher le professeur qui l'interrogeait. Dans le fait, le vieux docteur en était tout offusqué, et il prononça sur-le-champ qu'un si beau jabot ne devait pas appartenir à un récipiendaire bien savant. « Monsieur, dit-il, pourriez-vous me dire ce que vous entendez par jabot? » Le candidat, troublé, ouvre de grands yeux, les abaisse sur sa poitrine, regarde le professeur et rougit. « Allons, vous ne savez pas ce que c'est qu'un jabot, c'est le troisième estomac d'un dindon. »

—

Plutarque, louant Pompée sur la facilité et la simplicité de son vivre ordinaire, dit de ce héros : « En une sienne maladie, étant dégoûté et ne pouvant manger, son médecin lui ordonna, pour le mettre en appétit, de manger une grive. On en chercha partout, et n'en put-on trouver à vendre, parce que c'était hors de leur saison ; mais il y eut quelqu'un qui dit qu'on en trouverait chez Lucullus, qui en faisait nourrir tout le long de l'année. « Comment! dit le rival de César, si Lucullus n'était pas gourmand, Pompée ne vivrait-il pas? » Et, laissant là la grive et l'ordonnance de son médecin, il se fit accoutrer de ce qu'on recouvrait facilement. »

—

Un Suisse des environs de Zurich se plaignait à un de ses voisins d'un grand mal à l'œil et lui demandait s'il ne connaissait pas quelque remède. Le voisin répondit : « J'avais, l'an passé, un grand mal à une dent, je la fis arracher et je fus guéri ; c'est à vous de voir ce que vous avez à faire. »

—

Un harpagon, en courant par la ville,
Par le serein eut un œil de perclus ;
Un médecin, docteur vraiment habile,
Pour le guérir demanda cent écus.

« L'ami, dit le richard, quelle erreur est la vôtre?
Il ne faut pas deux yeux pour gagner son cercueil.
Moi! vous compter cent écus pour un œil!
A ce prix, je donnerais l'autre. »

—

Un homme voyant passer son médecin se détourne; on lui en demande la raison. « Je suis honteux de paraître devant lui, il y a si longtemps que je n'ai été malade! »

—

Dans une officialité,
Ces jours passés, une soubrette,
Passablement belle et bien faite,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
— Et comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre?
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, monsieur, répondit-elle,
De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai pas quand je ri.

—

Le maréchal de Muy était attaqué de la pierre : sa résolution de se faire tailler étant bien prise, il dit à Louis XVI, quelques jours avant l'opération : « Sire, dans trois semaines je serai aux pieds de Votre Majesté ou à ceux de votre auguste père. »

Un Gascon, malade d'une rétention d'urine, souffrait beaucoup. En l'exhortant à la patience, on lui proposait l'exemple de Job.

« Cadédis, s'écria-t-il, Job pissait, et je ne puis pas pisser. »

—

M. Q... disait qu'un esprit sage, pénétrant, et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin. Dès lors tout change : l'esprit des différents états, la vanité particulière à chacun d'eux, les friponneries, etc. ; tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

—

M. Déterville était privé de la vue depuis près de vingt ans. Il avait été opéré de la cataracte, et l'opérateur n'avait pas réussi ; ce qui fit qu'il demanda au patient un prix énorme, sous ce prétexte que l'opération, ne pouvant pas lui faire honneur, devait lui apporter un grand profit comme compensation.

—

Un charlatan débitait au marché
Certain onguent qu'il surfaisait du double.
« Par la sambleu ! dit un rustre fâché,
A nos dépens c'est pêcher en eau trouble.

L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.
— D'accord ! moi-même en ai l'âme peinée;
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les Normands ont manqué cette année. »

—

Le prince de Lamballe s'étant livré à la passion malheureuse d'une créole infectée, il fallut lui faire l'amputation, dont il mourut. Après l'opération, la cour et le public, qui rit de tout, l'appelèrent le prince Sans-Balles

FIN



Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LA
MÉDECINE
LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

Paris — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

LA

MÉDECINE

LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

Morceaux choisis en prose ou en vers
Curiosités pathologiques et scientifiques, Anecdotes
Maximes, Épigrammes, etc.

RECUEILLIS ET ANNOTÉS PAR LES DOCTEURS
G. WITKOWSKI ET X. GORECKI

CINQUIÈME ÉDITION
revue et corrigée



PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, rue Casimir-Delavigne

PRÉFACE

Les plus courtes préfaces sont les meilleures, aussi nous serons brefs. Ce petit livre n'a du reste besoin ni d'explication, ni d'excuse : il suffit d'un coup d'œil pour voir ce qu'il est; en quelques lignes nous allons dire, non pas pourquoi et dans quel but nous l'avons écrit, mais simplement comment il s'est trouvé fait.

En cherchant dans les journaux, en compulsant les auteurs anciens ou modernes pour la confection de nos ouvrages, en fréquentant les cours, les hôpitaux, en causant avec nos maîtres et nos confrères, nous avons rencontré ou entendu un certain nombre d'anecdotes, de plaisanteries, de pièces de vers, en un mot de singularités médicales que nous avons recueillies, sans but d'abord, puis avec l'intention de les faire entrer comme passe-temps ou variétés dans le journal *le Praticien*, dirigé par l'un de nous. A un moment donné, nous nous sommes trouvé à la tête d'une collection nombreuse d'anas et de racontars. Nous les avons communiqués à plusieurs de nos amis, comme toutes choses, cela a beaucoup plu aux uns, un peu moins aux autres, déplu à quelques grincheux, presque tous y ont trouvé un sujet de distraction, c'est ce qui nous a décidé à en faire part à nos confrères.

La profession médicale a ses déboires, le spectacle de la misère et de l'ingratitude humaine est loin d'être gai; tout ce qui peut donc dérider le médecin, le distraire, ne fût-ce qu'un instant, a son utilité. Et puis, la forme plaisante, voire même grivoise, est un excellent moyen de présenter certains sujets, de faire retenir et de fixer dans l'esprit certains préceptes ou particularités anatomiques ou thérapeutiques.

Les articles qui constituent ce recueil ne sont pas destinés, bien entendu, à être médités, approfondis ou discutés, aucune

plaisanterie ne supporterait un pareil examen : on lit, on rit s'il y a lieu et l'on passe à un autre, ou bien l'on ferme le livre, et... à une autre fois.

Nous n'entendons pas non plus prendre la responsabilité de tout ce qui y est contenu ; chaque fois que nous l'avons pu, nous avons cité la source où nous avons puisé. Aux puritains qui s'étonneraient de voir nos noms sur la couverture de ce petit volume, et le regarderaient comme indigne d'esprits sérieux, nous répondrons avec Horace :

Misce stultitiam consiliis brevem
Dulce est desipere in loco.

Et quant aux bons confrères qui persisteraient à nous traiter d'auteurs légers, nous les prierons de jeter les yeux sur la liste de nos ouvrages, de nous en montrer autant, et de nous dire s'ils sont comme nous et avant tout des praticiens, l'un de la ville, l'autre de la campagne, qui ne consacrent à leurs écrits que les heures de la veillée, et les quelques instants qu'ils peuvent soustraire aux exigences de la clientèle.

LA MÉDECINE
Littéraire et Anecdotique

LE SERMENT D'HIPPOCRATE

—

Je jure par Apollon, médecin; par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours; je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins; je tiendrai ses enfants pour des frères, et s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement.

Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion; semblable-

ment je ne remettrai à aucune un pessaire abortif.

Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille; je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves.

Quoi que je voie ou entende dans la société, pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire! (*Trad. de* E. LITTRÉ.)

Il n'est nullement certain qu'Hippocrate lui-même soit l'auteur de ce serment, qui est probablement celui que prêtaient avant lui les Asclépiades (descendants d'Esculape ou initiés à ses doctrines). Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que ce serment a exercé une influence salutaire et perpétuelle sur la profession médicale, et que cette influence s'est conservée jusqu'à nos jours. On remarquera aussi que, dès la plus haute antiquité, il y avait des spécialistes pour l'opération de la taille, de même qu'il y en avait aussi pour les yeux. Ces spécialistes ne prêtaient pas le serment médical, et n'étaient par conséquent pas initiés. De là, le discrédit de leur caractère, sinon de leur art lui-même, dans lequel ils étaient souvent fort habiles.



QUELQUES COMBLES



— *Le comble de la thérapeutique ?*
— Panser ce qu'on dit.



— *Le comble de la veine ?*
— C'est l'avarice !



— *Le comble de la prudence ?*
— C'est un diabétique qui refuse le saint viatique parce que son médecin lui a défendu l'usage des féculents.



LES MÉDECINS



Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya tribut à la nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

La Fontaine.

ÉPITAPHE D'HIPPOCRATE

EN VERS ANACYCLIQUES OU RETOURNÉS

Hippocrates hominum est columen, decus, aura salutis.
Aula patet raris jam nigra funeribus.

Ce distique retourné devient :

Funeribus nigra jam raris patet aula. Salutis
Aura, decus, columen est hominum Hippocrates.

Traduction :

Hippocrate fut le sauveur des hommes; des peuples entiers lui durent la vie, et tant qu'il vécut il y eut disette de morts dans les enfers

FLORENT CHRÉTIEN.

*
* *

UNE DROLE D'IDÉE

Gaspard Schott, auteur érudit, mais fort singulier, dit, dans son ouvrage *De secretis naturæ*, que l'enfant porte en naissant le visage tourné vers la terre comme un coupable. Son premier cri en paraissant au grand jour est O A; celui de la mère est O E. Ainsi rien n'est plus facile que d'expliquer ces sons significatifs : O A ne peut se rendre autrement que par : « O Adam ! pourquoi avez-vous péché? » Et O E veut dire : « O Eve! pourquoi avez-vous induit en erreur notre premier père? »

*
* *

RÉFLEXION D'UN SPÉCIALISTE

Les maladies secrètes sont ainsi appelées parce qu'elles secrètent.



PENSÉE DE SCHOPENHAUER

Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse ; le juriste le voit dans toute sa méchanceté ; le théologien dans toute sa bêtise.



PRÉCEPTES DU MÉDECIN

Guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours.

—

Primo non nocere. — Ante omnia cura.
Nil desperandum. — Ubi vita, ibi spes.



DEVISES D'UN DENTISTE

Dieu aidant.



UNE SCIE DE SALLE DE GARDE

Les internes ne sont pas toujours au mieux avec la bureaucratie hospitalière, et les conflits qui surviennent sont des événements pour la salle de garde. Il y a quelques années, l'hôpital



de la Pitié avait pour directeur un brave homme, très-jaloux de son autorité et fort disposé à faire courber sous sa plume de comptable le front audacieux de l'internat. Un beau matin, qu'il avait mal dormi, il proclama un ordre du jour par lequel il défendait aux internes de l'hôpital de recevoir d'urgence aucun malade, à moins d'établir sur le bulletin d'entrée le diagnostic précis de la maladie.

Grand émoi dans la salle de garde : on tonne, on vocifère même contre cette grotesque prétention qui obligeait les internes à porter un diagnostic précis, lorsque les chefs de service, eux-mêmes, étaient souvent embarrassés pour le faire, — quand ils en venaient à bout. On tint conseil, et un d'entre eux, P..., qui professe aujourd'hui avec succès la syphiliologie, émit l'avis de protester contre l'ordre directorial, en portant, dans tous les cas, un diagnostic extravagant et uniforme. — A partir de ce moment, tous les malades admis d'urgence furent déclarés *anencéphales !* (1)

Le brave directeur, qui lisait avec soin tous les bulletins d'admission, se félicitait sincèrement et disait en se rengorgeant :

— Voilà ce que c'est que d'exiger de l'exacti-

1) Ce qui signifie privé de cerveau et de moelle épinière. Nous n'avons pas besoin de dire que ce vice de conformation ne s'observe que chez des fœtus monstrueux, qui n'ont pas la prétention de continuer à vivre après leur naissance.

tude de ces messieurs; ils recevaient des anencéphales, sans s'en douter; ils étiquetaient leurs malades : fluxion de poitrine, rhumatisme, etc., et les malades entraient sans qu'on reconnût la maladie. Quel progrès j'imprime à la science!!!

Mais bientôt l'autocrate fut saisi d'effroi.

Toujours des anencéphales, c'est une épouvantable épidémie qui sévit avec rage sur la capitale.

Il convoqua ses plumitifs subalternes et leur ordonna de prendre les mesures hygiéniques les plus sévères, afin d'échapper, eux et leurs petits, au fléau destructeur.

L'épidémie suivait son cours et les anencéphales continuaient à envahir les registres de l'hôpital, lorsqu'un statisticien eut besoin de les compulser pour établir les rapports qui existent entre l'anévrysme de l'artère centrale de la rétine et les fractures du péroné. Tout statisticien qu'il était, il fut frappé de lire sur les registres : Philippe Courtois, tailleur de pierres, 65 ans, anencéphale.

Marie Prégnard, blanchisseuse, 42 ans, anencéphale.

Il en compta 130. Le statisticien effaré n'avait jamais vu une collection d'anencéphales aussi âgés; il courut chez le directeur et eut avec lui une conférence qui plongea ce dernier dans une rage épouvantable; il se sentit mystifié et bondit jusqu'à la rue Neuve-Notre-Dame, d'où un orage administratif fondit sur la tête coupable de l'interne qui s'en moqua.

A partir de ce moment, les internes purent, comme par le passé, poser des diagnostics *ad libitum*.

Le directeur, plein de rancune de ce tour pendable, voulut prendre sa revanche, et, par un nouvel ordre du jour, il interdit les autopsies à l'hôpital. — Nouveau conciliabule à la salle de garde, nouvelle décision : dès ce moment, tous les bulletins de décès portèrent : *Soupçons d'empoisonnement*. Or, en pareil cas, l'autopsie est de rigueur et doit se faire en présence du directeur, d'un commissaire de police et d'un médecin étranger à l'hôpital.

L'infortuné directeur passait son existence dans la salle des morts. A peine l'aurore aux doigts de rose avait-elle ouvert les portes de l'Orient, qu'un interne se pendait à sa sonnette et lui criait : « Monsieur le directeur, nous avons à faire une autopsie avec soupçons d'empoisonnement. » A peine était-il dans sa salle à manger qu'un autre interne réclamait sa présence pour une nouvelle autopsie, toujours avec soupçons d'empoisonnement; le commissaire, qui partageait ses tribulations, envoyait au diable l'hôpital et la direction, et ne voulait plus se déranger, car, bien entendu, on ne trouvait jamais aucune trace d'empoisonnement.

Encore un mois de ce régime et on aurait pu faire l'autopsie du directeur, mort des suites... de tous ces empoisonnements.

Il fit à sa santé le sacrifice de son entêtement

bureaucratique, et les autopsies comme les diagnostics se firent *ad libitum*.

JOULIN, *les Causeries du docteur*.

∴

AUTREFOIS!

—

On rapporte un trait naïf et touchant des deux frères médecins Cosme et Damien, qui vivaient sous le règne de Dioclétien. Tandis qu'ils observaient, avec la fidélité la plus scrupuleuse, ce commandement du Seigneur : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* (S. Matth. X.), il advint un jour que l'un d'eux, Cosme, sembla faiblir à sa pieuse habitude. Son frère Damien en fut vivement peiné ; dans sa douleur, il défendit qu'après sa mort on l'ensevelît à côté de ce frère bien-aimé.

De quoi s'agissait-il cependant? Cosme, à la prière d'une pauvre malade qu'il avait guérie, avait consenti à recevoir d'elle deux œufs!

∴

DE NOS JOURS

—

A la suite d'une heureuse opération faite à un enfant atteint du croup, la mère vint remercier V... et lui offrit une bourse brodée de sa main.

— Acceptez, lui dit-elle, ce petit travail comme gage de ma reconnaissance.

— J'accepte, reprit V... un peu décontenancé, mais sans préjudice de mes honoraires qui s'élèvent à trois mille francs.

— Pardon, fit la mère en reprenant la bourse des mains du chirurgien et en en retirant deux billets de mille, il y avait cinq mille francs. Voici maintenant votre compte.

∴

EPITAPHE DE VELPEAU

(Par le professeur P.)

—

Ci-gît opérateur heureux
Qui, sans jamais se battre,
Coupa bien des hommes en deux
Et des liards en quatre

∴

UNE AIGUILLE INDISCRÈTE

—

A peine le Théâtre-Français avait-il eu le loisir d'apprécier l'intelligence et le mérite d'Augustine Brohan, qu'il fut tout à coup menacé de la perdre. Une maladie étrange, inexplicable, vint arracher la jeune artiste à l'étude de ses rôles.

Les plus célèbres médecins, consultés tour à tour, déclarent qu'Augustine a un commencement de cancer au sein droit. On parle d'une opération terrible. Heureusement, nos opérateurs ont l'idée de réclamer l'assistance de

Ricord, qui, d'un simple revers de bistouri, fait sortir une aiguille du sein de la malade et lui dit :

— Vous avez eu tort, chère belle, de prendre ceci pour une pelote. Ne commettez plus de semblables erreurs.

Eug. de Mirecourt.

*
* *

PATAQUÈS

—

On demandait à la concierge d'un artiste qui était alité, quelle maladie avait son locataire.

— Le médecin, répondit-elle, m'a dit qu'il était atteint d'un *parapluie moisi* (paraphimosis).

*
* *

TROP D'ESPRIT ÉCONOMIQUE

—

Un ami vient un jour emprunter un billet de cent francs à Velpeau. Celui-ci va droit à son secrétaire, y prend le billet demandé et le montre à son ami : « Si je te le prête, lui dit-il, tu ne me le rendras jamais et nous nous fâcherons pour toute la vie ; d'un autre côté, si je réponds à ta demande par un refus, je me fâche de suite avec toi... mais je garde mon argent. » Et ceci dit, il s'empressa de remettre le billet où il l'avait pris.

∴

MESSALINE
OU
L'IMPÉRATRICE NYMPHOMANE

—

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le sang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lycisca. Ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encore récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente :
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie et triomphe et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis;
Ses sens sont fatigués, mais non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée :
Elle rentre; et l'odeur autour d'elle exhalée
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

JUVÉNAL (*trad. de Fontanes*).



SUR PORTAL



La malice qui rit sous cape,
En fait le plus gai des docteurs.
On trouve en lui le serpent sous les fleurs,
Mais c'est le serpent d'Esculape.

BOUFFLERS.



DU DANGER
DE FAIRE LES PRESCRIPTIONS EN LATIN.



Boyer venait d'examiner, dans son service d'hôpital, un pauvre diable atteint de coliques, et prescrivit à haute voix : « *Fotus emolliens supra abdomen*, » c'est-à-dire fomentations émollientes sur le ventre. A ces mots, le malade se prit à sangloter et à se désespérer : « parce que, dit-il, le médecin a dit que j'étais fo.tu. »



TRADUCTION LIBRE



D. M. P. (docteur-médecin, Paris).
Dat Mortem Paucis.

D M. M. (docteur-médecin, Montpellier).
Dat Mortem Multis.



CAS EXCEPTIONNEL

DE RÉCEPTIVITÉ DE LA VARIOLE.

Louis XV mourut à soixante-cinq ans d'une variole confluente, après avoir été atteint une première fois à l'âge de quatorze ans.

L. Moynac.



DERNIÈRE MALADIE DE FRANÇOIS Ier

Que François Ier ait eu une fistule au périnée comme Louis XIV en eut une à l'anus, il n'y a là rien d'extraordinaire, et il faut en rabattre de cette opinion contenue dans le tercet si connu :

L'an quinze cent quarante-sept,
François mourut à Rambouillet
De la vérole qu'il avait.

En résumé, les causes de la mort de François Ier sont complexes, et on peut croire qu'il a succombé, consumé à la fois par les embarras politiques, par les jouissances d'une vie de fatigues et de plaisirs de toute nature, à l'exception de ceux de la table, par une maladie des voies urinaires, restes probables, mais non certains, de maladie vénérienne.

A. Corlieu (*la Mort des rois de France*).



CRUELS ET INJUSTES.

— Alexandre fit brûler le temple d'Esculape et mettre en croix son médecin Glaucus, pour venger la mort de son favori Ephestion.

— Charles VI fit ou laissa pendre deux augustins qui avaient promis de le guérir par des incisions sur la tête et n'y réussirent pas.

— Goutchram, roi d'Orléans, fit périr deux médecins pour exécuter le désir de sa femme, dont ils n'avaient pu empêcher la mort.

François Fabre.



RECETTE POUR ATTRAPER LA CHAUDE-PISSE

Voulez-vous attraper la chaude-pisse? En voici les moyens : prenez une femme lymphatique, pâle, blonde, plutôt que brune, aussi fortement leucorrhéique que vous pourrez la rencontrer ; dînez de compagnie ; débutez par des huitres et continuez par des asperges ; buvez sec et beaucoup de vins blancs, champagne, café, liqueurs, tout cela est bon ; dansez à la suite de

votre repas et faites danser votre compagne; échauffez-vous bien, et ingérez force bière dans la soirée; la nuit venue, conduisez-vous vaillamment; deux ou trois rapports ne sont pas de trop, et mieux vaut davantage; au réveil, n'oubliez pas de prendre un bain chaud et prolongé; ne négligez pas non plus de faire une injection; ce programme rempli consciencieusement, si vous n'avez pas la chaude-pisse, c'est qu'un dieu vous protége.

RICORD.



LA VIPÈRE ET LA SANGSUE

—

« Nous piquons toutes deux, commère,
A la sangsue un jour disait une vipère;
Et l'homme cependant te recherche et me fuit :
D'où vient cela ? — D'où vient? réplique la sangsue;
C'est que ta piqûre le tue,
Et que la mienne le guérit. »

LE BAILLY.



DEVINETTE

—

— Mon premier ainsi que mon tout a la gravelle ?

— C'est HOS, parce que *Hospice du Gros-Caillou.*



INSCRIPTION

POUR UN AMPHITHÉATRE D'ANATOMIE

Pallida scrutantes solerte cadavera cultro,
Hic mors ipsa docet morti subducere vivos.

Traduction (libre) :

Sur les corps que moissonne une mort homicide,
Esculape en ce lieu forme ses nourrissons;
Dans l'art de nous guérir un cadavre les guide;
La mort contre la mort donne ici des leçons.



SUR LE RHUME DE CERVEAU

Tout ce que les médecins ont pu faire jusqu'à présent contre le rhume de cerveau c'est de l'appeler *coryza*.

— Que faites-vous contre le rhume de cerveau?
— Je le traite... par le mépris. Et vous?
— Moi, quand j'ai un rhume de cerveau... j'éternue.



NOTES BIOGRAPHIQUES

—

BROUSSAIS reconnaissait à toutes les maladies l'inflammation pour cause et la saignée pour effet. Ce qu'on pourrait appeler, par conséquent, un docteur à feu et à sang.

—

RICORD. — Savant dont les recherches ont rectifié un point important de la mythologie. A démontré que ce n'est pas à Vulcain, mais bien à Mercure qu'il faut marier Vénus. Comme on exagère toujours, on prétend qu'il gagne un million par an; s'il gagne cinq cent mille francs, c'est tout le bout du monde.

—

GOSSELIN. — Chirurgien qui, à l'hôpital de la Charité, coupe les jambes avec tant de bonhomie, désarticule avec tant de rondeur, que cela donne presque envie de se faire inciser quelque chose pour s'amuser. Son sourire de Roger Bontemps fait croire qu'une opération est une partie de plaisir… pour lui.

Charivari.



UNE VIEILLE RECETTE CONTRE LA GOUTTE

—

Un quarteron d'indifférence,
Autant de résolution,
Dont vous ferez infusion
Avec le jus de patience;
Point de procès, force gaité,
Deux onces de société,
Avec deux dragmes d'exercice;
Point de souci, ni d'avarice,
Trois bons grains de dévotion,
Point de nouvelle opinion;
Vous mêlerez le tout ensemble,
Pour en prendre, si bon vous semble,
Autant le soir que le matin,
Avec un doigt de fort bon vin;
Et verrez que cette pratique
Au médecin fera la nique!



CONSOLATION D'UN GOUTTEUX

—

Sydenham, le grand praticien de Westminster à qui nous devons le laudanum, déclarait qu'il n'avait pu se guérir lui-même de la goutte. Cruellement mutilé et condamné à une immobilité presque absolue, il se consolait et consolait ses

compagnons d'infortune par cette boutade restée célèbre :

« La goutte me torture, elle me tuera peut-être, mais j'aime mieux cette fin qu'une autre. La mort par la goutte n'est pas une mort d'imbécile. »

E. Coutet, *Eloge de la goutte.*



UNE MÉPRISE DE MYOPES

Augustine Brohan, qui est myope, sortait, avec Paul Foucher, qui ne l'est pas moins, de l'hôtel du ministère de l'intérieur, place Beauvau. Il était huit heures du soir et il pleuvait.

— Quel ennui, dit la spirituelle Augustine, ne pas avoir de voiture par un temps pareil !

— Voilà un fiacre là-bas, dit Foucher..., Psitt !... Psitt !...

— Je ne distingue pas bien ! dit Augustine.

— Moi, je le vois comme je vous vois ! Psitt !... Psitt !

— Allez au-devant de lui... il n'approche pas.

Les deux amis avancent. Ils traversent la place...

— Le voyez-vous toujours?

— Parbleu, oui, il s'est arrêté...

Enfin, la place traversée, ils arrivent dans le faubourg Saint-Honoré.

— Le voici, dit Foucher, en ouvrant gracieusement la portière.

C'était la boutique d'un pharmacien, dont il avait vu de loin les bocaux rouges.

EUG. DE MIRECOURT.

∴

TRAIT D'AUDACE

qui mit, en 1805, Passau au pouvoir des Français.

—

Un chirurgien major, N..., s'étant trop avancé, se voyait au moment d être fait prisonnier par les avant-postes autrichiens. Il prend son parti, met un mouchoir blanc autour de son bras, pique des deux, et se présente aux portes de Passau. Il demande à parler au gouverneur. « Dans une heure, lui dit-il, notre armée sera devant votre place. Elle est si forte que vous ne pouvez espérer l'honneur d'un seul moment de résistance ; et c'est pour éviter des malheurs inutiles que le général m'envoie vous prévenir de son arrivée. Il a choisi Passau pour y établir un hôpital militaire ; je vous prie de m'indiquer les bâtiments où je puis organiser ce dépôt ; nous n'avons, ni l'un ni l'autre, aucun moment à perdre. Veuillez promptement donner les ordres nécessaires. » Ce ton d'assurance et les rapports des éclaireurs qui annonçaient effectivement l'approche de notre armée, décidèrent le gou-

verneur. Persuadé qu'il sera bientôt forcé de se rendre, il évacue la place, fait retraite avec sa garnison, et laisse la ville sous le commandement du bourgmestre qui s'empresse d'en remettre les clefs au chirurgien.

⁂

PENSÉES

—

Tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé, mais payé.

La Bruyère.

—

Il n'y a qu'aux médecins qu'il est permis de tirer la langue.

—

C'est l'office du médecin de voir les tétons des nourrices.

Sganarelle.

⁂

LE DOCTEUR ET SES MALADES

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

—

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.

A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane,
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules,
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiment son automne,
Que son hiver soit encor loin!
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin!
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades;
Laissez-nous fêter notre ami.

BÉRANGER.



BROCA PÈRE

—

Une nuit d'hiver, froide et sombre, on frappe à sa porte hospitalière, qui, comme celle du châ-

teau d'Avenel, « s'ouvrait toujours aux malheureux ». C'était un paysan qui venait prier M. Broca de l'accompagner auprès d'un malade gravement atteint, dans une localité voisine. N'écoutant que son dévouement et son zèle, M. Broca s'empresse de suivre ce paysan, et par un chemin ou plutôt par un sentier inabordable à tout autre véhicule que les jambes des piétons.

Arrivé à un écart composé de quelques maisons, le paysan s'arrête et dit phlegmatiquement à M. Broca : « Bien merci, monsieur le docteur; voyez-vous, j'avais peur de venir tout seul au milieu de la nuit dans ces parages, et j'ai imaginé le petit mensonge d'un malade pour me faire accompagner par vous. Merci donc pour votre accompagnement. » Et le paysan s'enfuit, disparaît dans l'ombre de la nuit, laissant là le pauvre confrère, fort mystifié.

Franchement, voilà qui n'est pas encourageant pour nos confrères ruraux qui, si souvent, sont dérangés de leur repos. « Heureusement, disait M. Broca en riant, que ce paysan peureux ne me demanda ni ma montre ni ma bourse. »

Etonnez-vous donc maintenant que le célèbre voyageur Mungo-Park, qui avait l'expérience de ces deux genres de vie, préférât un voyage de découvertes en Afrique, au métier d'errer nuit et jour dans les cantons sauvages de son propre pays, en qualité de médecin de village!

Amédée Latour.



VÉROLE ET VARIOLE

Mlle Duchand, de l'Opéra, étant morte de la petite vérole : — C'est bien modeste, dit Fontenelle.

—

On demandait à Ricord si la petite vérole et l'autre étaient de la même famille?

— Elles sont sœurs, dit-il, mais non du même lit.

Nos médecins. (WITKOWSKI.)



UN ENNEMI DE BORDEU

Le médecin Bordeu ne put jamais se délivrer d'une mélancolie profonde qui, jointe à une goutte vague, l'emporta au tombeau. Il eut des amis, mais il eut aussi, même parmi ses confrères, des ennemis cruels. Un d'eux lui suscita un procès déshonorant et apprenant sa mort dit : « Je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement. » — On sait que ceux qui étaient condamnés à mort par la justice étaient pendus et qu'ils mouraient verticalement.



CONSULTATION POUR UN CAS DE STÉRILITÉ

—

Mathieu de Gradi, appelé aussi de Ferrare, Milanais de naissance, reçu docteur à Milan en 1436 et mort en décembre 1472, à Pavie, où il occupait la première chaire de l'école, fut un médecin dont la réputation s'étendait au loin. La marquise de Malespine, qui ne pouvait avoir d'enfant, lui demanda une consultation. Cette consultation la voici, telle qu'il l'écrivit pour les deux époux :

« *Incipiant verbis delectabilibus et gratis, et tactibus mamillarum et partium inferiorum ut uterque eorum ita disponatur, ut si possibile sit fiat eadem hora concursus seminis utriusque. Et ut clarius intelligatur, fiat adhesio cum muliere usque dum videatur esse desiderans, quod cognoscitur ex immutationi coloris oculorum ad rubedinem, et locutioni quasi videatur balbutire, et anhelitus notabiliter elevetur, semper pertractando partem, maxime quæ jacet inter annulum et vulvam : nam locus ille est delectabilis locus. Et cùm jam cognovit desiderium ejus, tunc ascendat super mulierem et exerceant ad complementum : et postquam compleverint, adhuc adhæreat vir mulieri per tempus iterum : et tandem*

amoveatur quiete ab ea ipsa semper tenente coxas levatas et strictas per horas duas : non tamen descendat nisi prius percepit corrugationem matricis circa membrum viri et succionem quasi seminis : quo actu completo, quiescat mulier in lecto per tres dies, cavendo a tussi præcipue. »

(*Revue de littérature médicale,*
du Dr Bremond.)



ÉPITAPHE



Je lisais hier, dans le cimetière de la ville de Sarlat (Dordogne), l'inscription suivante, gravée en lettres d'or sur plaque en marbre, à la base d'un superbe monument :

« Ici repose L. M., âgée de treize ans, innocente victime, impitoyablement sacrifiée par les médecins ses bourreaux. »

Gazette des hôpitaux.



POUR DIVERTIR LES ACCOUCHEURS



Jeune tendron, pour la première fois,
Goûtoit des fruits amers de l'Hyménée :
La pauvre enfant se crut presque aux abois,

Quand mit au jour sa trop chère lignée.
Son compagnon, qui la voyoit souffrir :
« Ma chère Agnès, lui dit-il, je te jure
Que dans la suite, aimerois mieux mourir
Qu'ainsi te faire endurer la torture. »
La dame alors, regardant son époux,
Lui repartit : « Ah! pourquoi pleurez-vous?
Quoi, ce rien-là, mon fils, vous effarouche;
Je n'ai besoin de si grande pitié.
Las! on m'a dit qu'à la seconde couche,
Le mal n'étoit si grand de la moitié. »

(Extrait des *Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des accouchements*, par Sue, prévôt du collège de Saint-Côme, 1779.)



LES MÉDECINS ET BALZAC



Balzac a fait une large part aux médecins dans sa *Comédie humaine;* il a peint l'obscur soldat de la science dans le *Médecin de campagne*, le médecin du grand monde dans *Despleins* (*Dupuytren*), et l'homme de talent dans *H. Bianchon.*



DÉSINTÉRESSEMENT DE DUPUYTREN



La jeunesse de Dupuytren avait été des plus honorables : toute au devoir et à l'étude. Il eut, dit-on, des moments difficiles, nul ne l'entendit s'en plaindre. Saint-Simon, qui l'aimait, suppo-

sant qu'il éprouvait quelque embarras, glissa discrètement un rouleau de 200 fr. entre ses livres. Dupuytren ne s'en aperçut qu'au bout d'un instant. Il prend le rouleau et court après Saint-Simon : « Vous avez oublié chez moi cet argent ! » lui dit-il avec une dignité froide. « C'est vrai, » répond Saint-Simon, et il reprend son argent sans insister, comme un homme qui comprend tout ce qu'il y a de noble fierté dans le refus de Dupuytren. Mais s'il refusait l'argent des autres, il sut au moins, plus tard, faire un généreux usage de sa fortune. Il donna 50,000 fr. à Pierrebuffière, sa ville natale, pour l'établissement d'une fontaine. Il créa, par un don de 200,000 fr., la chaire et le Musée d'anatomie pathologique. Il n'avait pas attendu la fin de sa vie pour offrir un million à Charles X exilé.

Le Médecin.



UNE ANNONCE



Plus de sourds !

On vient d'inventer un nouveau pavage en bois grâce auquel ils seront tous écrasés.



MORT DU PROFESSEUR LORAIN

M. le Dr Lorain était propriétaire d'un immeuble situé rue du Faubourg-Saint-Antoine, no 180. Un de ses locataires n'avait pu, le 8 octobre, payer son terme, et, par surcroît de malheur, était alité, atteint d'une maladie grave. Apprenant ce dernier détail, le Dr Lorain, le matin même de sa mort, avait résolu d'aller voir le malade, disant : « Il faut que j'aille un peu savoir de quoi il s'agit; si je n'y allais pas, ce pauvre homme croirait que je lui en veux d'être en retard. »

C'est en arrivant chez son locataire que le Dr Lorain a été foudroyé par l'apoplexie.



LE SPECULUM STOMACAL

Un de nos plus habiles praticiens, raconte-t-on, passait, ces jours-ci, une femme au spéculum. L'exploration terminée, il allait retirer l'instrument, lorsqu'il se sent légèrement toucher le coude : « Pardon, docteur, dit la patiente; mais voilà longtemps que je me sens des douleurs dans l'estomac. Pendant que vous y êtes, ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il y a ? »



CHEZ LE DENTISTE.

— Vite, monsieur, débarrassez-moi de cette dent, qui me fait souffrir le martyre.

— Pardon, monsieur, je n'arrache jamais une dent qu'après avoir acquis la douloureuse conviction que je ne puis la guérir. Il faut donc que j'examine d'abord...

— Eh bien, examinez, mais faites vite.

Après un examen des plus longs et des plus minutieux, le dentiste s'éloigne de trois pas du patient, et après lui avoir fait un profond salut :

— Je suis forcé de vous la demander !



SONNET EN L'HONNEUR DE CINTRAT

Un enfant va mourir, oppressé par l'angine.
Un savant (c'est Cintrat), sur sa couche incliné,
S'efforce d'insuffler de l'air dans sa poitrine...
Horreur ! Il s'inocule un germe empoisonné !
Stoïque, un seul penser maintenant le domine :
Éloigner tous les siens d'un foyer gangrené.
Ce soin pris, il attend. La mort était voisine ;
Elle ferma les yeux au martyr couronné.
Héros et conquérants, vantez votre vaillance !
Cintrat n'ignorait point qu'il risquait l'existence :
Savant, il a péri pour un enfant obscur.
Père, il donne sa vie au rejeton d'un autre.
Médecins, sectateurs de l'héroïsme pur,
Il n'est pas de courage aussi grand que le vôtre !

BOURGOINT-LAGRANGE.



RECOMMANDATION IMPORTANTE

POUR LES MÉDECINS CHARGÉS DE CONSTATER LES NAISSANCES

—

Si jamais un commerçant signait, par habitude, avec sa raison sociale, l'acte de naissance de son rejeton, Blanchemin et Cie par exemple, il faudrait bien se garder de lui faire entrevoir la possibilité d'une collaboration.



PLUS D'APLOMB QU'UN DENTISTE

—

Un dentiste venait de recevoir une rétribution qu'il considérait comme insuffisante. Il demanda ironiquement au client si les honoraires perçus étaient pour son domestique? — Non, monsieur, reprit celui-ci, c'est pour vous deux!



PHENOMÈNE DE L'HÉMATOSE

—

Lorsque le sang, chassé par de puissants ressorts,
Du cœur de l'homme a jailli comme l'onde,
Il va roulant sa pourpre vagabonde
Par les mille canaux qui sillonnent le corps;
De toutes parts, il anime, il féconde,

Donne aux pieds la vigueur et la splendeur aux yeux,
Et du cerveau caché sous une voûte ronde,
Fait sortir la pensée en éclairs radieux ;
Puis lorsqu'il sent mourir sa chaleur souveraine,
Et qu'il rentre aux poumons, noir, sans force et malsain,
L'air, le grand air de sa vivante haleine,
Comme le vieil Éson le rajeunit soudain :
Et tout renouvelé par l'élément divin,
Riche de sève et fort de nourriture,
Voilà qu'il redescend dans l'édifice humain,
Avec une substance et plus rouge et plus pure.
Ainsi l'âme se meut au corps de l'univers ;
Ainsi l'âme l'inonde et passant au travers,
D'innombrables beautés constelle sa surface ;
Ainsi l'âme envahit et féconde l'espace,
Brille dans l'air en sublimes flambeaux,
Éclate en masse d'or, en fleurs, en animaux,
Et communique à tout la puissance et la grâce ;
Ainsi, l'âme, perdant sa chaleur efficace,
Et sentant décliner la force de son feu,
Remonte d'elle-même
Au foyer primitif, à la source suprême.
Et va se retremper au grand souffle de Dieu.

AUG. BARBIER. *(Ch. civils et religieux)*

∴

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

—

Copié à la devanture d'une pharmacie de la rue Turbigo :

Pâte pectorale,
Seringues, clyso-pompes, irrigateurs
Et autres appareils d'allaitement.



SANS OPINIONS POLITIQUES

On cause politique.

« — Moi, dit B..., je n'ai pas d'opinions; au moins, je ne les ai jamais manifestées; je n'ai jamais crié : « vive » personne!

« — Tiens, parbleu, vous êtes médecin. »

Gaulois.



A L'HOPITAL

Un malade :

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

La bonne sœur (jolie et affable) :

— Que lui voulez-vous au bon Dieu, mon ami? Dites-le-moi, vous savez que je suis sa fille...

Le malade, avec conviction :

— Oh! je voudrais bien être son gendre

Le Carillon.



UN CHIRURGIEN DISTRAIT

Le Dr X..., chirurgien d'hôpital, se laissait souvent absorber par les opérations qu'il exécutait.

Un jour, il fait venir à l'amphithéâtre un enfant chez lequel il soupçonnait la présence d'un calcul vésical. On chloroforme le patient qui s'endort; il laisse échapper quelques flatuosités au moment où l'opérateur procède à l'introduction de sa sonde. Pendant ce temps, l'expulsion des gaz continuait et bientôt les auditeurs voient apparaître un bol fécal s'allongeant, comme un serpent grisâtre sur le drap, et répandant un parfum des plus désagréables pour l'odorat. Mais l'opérateur, tout entier à son exploration, tournait et retournait sa sonde dans tous les sens, et murmurait tout bas : — C'est singulier, je ne sens rien, je ne sens rien! Puis entendant les rires étouffés de l'assemblée, il vit bientôt la cause de cette hilarité.



INCIDENT D'UN CONCOURS D'AGRÉGATION



Tardieu était en chaire et Bouchardat l'argumentait sur un passage de sa thèse, traitant d'une question d'hygiène : — Monsieur, lui dit le célèbre pétrisseur de gluten, avec cette voix rauque et gutturale que vous lui connaissez, vous parlez des tonneaux de vidange comme si vous n'en aviez jamais vu!...

— Je n'en ai jamais vu! s'exclama Tardieu avec une sainte indignation, je n'en ai jamais vu!!... mais j'en ai vu... comme je vous vois!

Nos médecins, Dr WITKOWSKI.



UN PORTRAIT PEU FLATTÉ



Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là, le fils orphelin lui redemande un père;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné.
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie.
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts, un seul ami resté,
Le mène à sa maison de superbe structure;
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art;
Déjà de bâtiments parle comme Mansard;
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un prétexte excellent :
Soyez plutôt maçon si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poëte vulgaire.

Boileau.

∴

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

Reçu d'hier, il a quitté la ville,
Pour exercer dans un hameau lointain.
Au fond d'un bois est un modeste asile ;
C'est là que doit s'écouler son destin.
Dans l'avenir qui pour lui s'inaugure,
Voit-il briller de l'argent, de l'honneur?
Non, car sa vie est à jamais obscure.
Mais un pays bénira son Docteur.

Le voyez-vous sous la neige, à la pluie,
Par la campagne affronter les frimas?
Qu'un homme souffre, et du froid il oublie
L'âpre rigueur, quand on l'attend là-bas.
Mais, en revanche, on guette son passage,
Chacun s'incline, et d'un bonjour flatteur
Le saluera quand il rentre au village,
On dit déjà : c'est notre bon Docteur.

De grand matin, il quitte sa demeure.
A ses clients il se doit tout entier.
Il partira nuit et jour, à toute heure,
Car le malade est un dur créancier.
A son sommeil que de fois on l'arrache :
« Monsieur, ma femme expire de douleur,
Mon enfant souffre et gémit sans relâche! »
Pas de repos pour le pauvre Docteur.

Aussi parfois ses yeux s'appesantissent,
Au coin du feu, de fatigue accablé,
Et devant lui des images se glissent,
Doux souvenir d'un temps vite écoulé.
Le mot Paris résonne à son oreille,
Il voit au loin un mirage enchanteur.
Mais c'est un songe, et triste il se réveille
Que de regrets pour le pauvre Docteur !

Quand un fléau traverse le village,
Aux paysans prodiguant ses secours,
Comme un marin qui fait face à l'orage,
Sans hésiter, il va risquer ses jours.
Au conquérant on dresse une statue,
Et l'on oublie, hélas ! le bienfaiteur.
L'oubli pour lui, mais la gloire à qui tue,
L'homme est-il juste, ô mon brave Docteur ?

Aux moribonds glisser quelque espérance,
Le corps et l'âme au Docteur ont recours,
En médecin adoucir leur souffrance,
Et comme ami, les consoler toujours.
Par des bienfaits mesurer tes journées,
Aux cœurs ingrats opposer un grand cœur ;
Atteindre ainsi le déclin des années,
Voilà ta vie, ô mon brave Docteur.

Courage donc ! plus la tâche est pénible,
Et mieux on fait, quand on sait la remplir.
Aux coups du sort montre une âme insensible
Fais ton devoir sans jamais défaillir ;
Et de tes jours quand finira la somme,
Les paysans se diront : Quel malheur !
Il a vécu comme un brave et digne homme,
Dieu fasse paix à notre vieux Docteur.

Dr E. Tillot.



IMPROVISATION



Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le Dr Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphytrion en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'uu quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poëte.

Et, sortant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! fit le docteur en l'interrompant.
Mais Dumas fils ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières.



LE STYLE, C'EST L'HOMME



« Galilée, messieurs, a trouvé les lois du pendule ; Newton, celles de la gravitation ; Papin, la puissance de la vapeur ; Diderot, la transfor-

mation des forces ; Harvey, la circulation du sang ; Laennec, l'auscultation ; Volta, l'électricité ; Renaudot, le journalisme ; et moi, moi, messieurs, le plessimètre ! Quels génies ! messieurs, quels génies !

PIORRY.



TRAITEMENT CHIRURGICAL
DE LA DIARRHÉE

M. Velpeau avait dans son service un pauvre diable atteint d'une tumeur blanche suppurée de l'articulation du genou, qui était pour ce malade la cause d'une diarrhée incoercible. Le membre était perdu, l'amputation fut pratiquée, et en raison de l'axiome *sublata causa*, etc., l'intestin revint à de meilleurs sentiments et se reposa de ses fatigues passées.

Quelques jours après l'opération, l'éminent chirurgien, en montrant le malade aux élèves qui le suivaient, leur dit avec cette bonhomie narquoise qui le caractérisait :

— Voyez, messieurs, comme l'amputation d'un membre coupe net une vieille diarrhée.

Un médecin étranger débarqué de la veille, recueillait religieusement chaque parole du professeur, et fut frappé de ce beau résultat. Après la visite, il s'approcha de M. Velpeau et lui dit avec un sérieux tout britannique :

— Monsieur, j'ai dans mon pays un malade atteint depuis quinze mois d'une diarrhée qui l'épuise ; j'ai inutilement employé bien des moyens pour l'en débarrasser, si je lui coupais un membre.

Dr JOULIN.



AMÉNITÉS CONFRATERNELLES

—

Lisfranc, chirurgien de la Charité, appelait Dupuytren, son collègue à l'Hôtel-Dieu, le *grand boucher du bord de l'eau*, et celui-ci qualifiait son confrère d'*assassin de la Charité.*

—

Lors de son concours d'agrégation, Malgaigne commença son argumentation sur la thèse de son collègue R....., par cette phrase : « Monsieur, j'ai lu attentivement votre thèse, et je suis bien aise de vous dire que j'y ai trouvé beaucoup de bon et de nouveau... mais je regrette d'avoir à ajouter, que le bon n'est pas nouveau et que le nouveau n'est pas bon. »



RÉFLEXION D'UN INFIRMIER

—

Pas gai du tout d'être infirmier : on voit trop de visages à l'envers.

Le voleur des Écoles.

*
* *

ÉPITAPHE D'UN HOMME

MORT SUBITEMENT PENDANT SON SOMMEIL

—

Ci-gît qui n'était pas malade;
Qui soupa de bon appétit;
Qui fit un tour de promenade;
Et qu'on trouva mort dans son lit.

Est-ce apoplexie? Est-ce peste?
Est-ce un coup de quelque assassin!...

Hélas! dans un songe funeste
Il avait vu son médecin.

ANONYME.

*
* *

HOPITAL

—

Des enfants qui souffraient, parce qu'ils étaient nés,
Des femmes qui mouraient, pour les avoir fait naître,
Des hommes qui criaient ainsi que des damnés,
Et qui voulaient la mort, afin de ne plus être;
Des vieillards qui traînaient, mornes, abandonnés,
Le néant dans le cœur, le néant dans la tête,
Le long des tristes murs les débris de leur bête:
— Quand je sortis de là, j'allai je ne sais où;

Je marchai, le cerveau malade, à l'aventure ;
Je regardai sans voir, comme ferait un fou,
Le ciel, les arbres verts, bercés dans le murmure
D'un matin de printemps, et restai tout le jour
Le front baissé, cherchant à comprendre où nous
[sommes,
Dédaigneux du soleil et méprisant l'amour,
Oubliant tout, hormis la misère des hommes !

Melancholia, HENRI CAZALIS.

* * *

ÉPITAPHE D'UN APOTHICAIRE

Ci-gît qui, pour un seul ecu,
S'agenouillait devant un c..

* * *

L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A son premier concours au bureau central des hôpitaux, Maisonneuve obtint, ainsi que plusieurs candidats, le maximum des points. En présence de ces nombreux *ex æquo*, le jury, qui n'avait à pourvoir qu'à la vacance d'une seule place, décida qu'il s'en rapporterait à l'ordre alphabétique. Le Dr B... fut donc élu. Maisonneuve, fortement piqué de ce procédé, apostropha M. B... et lui dit assez haut pour être entendu des juges :

— Voyez à quoi tient la destinée ! Dire que si je m'appelais Ane, je serais reçu avant vous !

Nos médecins, D^r^ W.



GUÉRI DU BÉGAYEMENT

Voici un fait dont j'ai été le témoin. Je me trouvai un jour, dans ma jeunesse, à un bal donné par un médecin célèbre par ses succès contre le bégayement, et qui a rendu de très-grands services à l'art de la parole par ses travaux théoriques. Je me trouve en face d'un de mes anciens camarades de collège.

— Ah! ah! c'est toi... me dit-il! Te te... ra...ra...ra...rappelles-tu comme je bé...bé... bé...gayais au collège?

— Oui.

— Eh bien... je suis venu... trouver M. Co... co...co...lombat (c'était notre amphitryon) et depuis ce moment je suis tout à fait gué...gué... gué...ri!

Ce souvenir m'a toujours rendu un peu incrédule à l'endroit des bégayeurs qui ne bégayent plus.

LEGOUVÉ, *De l'art de la lecture.*



ORFILA BÈGUE

Dans sa jeunesse, Orfila commit une faute : son père voulut le corriger, mais il le fit avec emportement et d'une manière barbare. L'en-

fant s'endormit en pleurant; le lendemain il bégayait horriblement, et, loin de s'amender, le mal allait toujours en s'aggravant. Le Dr Séguier fut consulté; il ne trouva rien de mieux à faire que d'envoyer le jeune garçon chanter au lutrin. Pendant huit mois Orfila suivit tous les exercices religieux; il s'unissait au clergé et chantait de tout cœur. Après trois mois il y eut une amélioration notable, puis une guérison complète.

« Que de fois je me suis demandé, disait Orfila, ce que je serais devenu avec une pareille infirmité, moi qui ai dû presque tous mes succès au professorat! »

F. Dubois, d'Amiens.

∴

CLAMART

—

Lecteur, as-tu le nerf olfactif cuirassé?
Es-tu brave? As-tu peur d'un mort violacé?
Et les âpres parfums des chairs décomposées
A ton frêle estomac donnent-ils des nausées?
Alors, ne nous suis pas; nous entrons à Clamart.

Dans un coin de Paris, non loin du boulevard
Saint-Marcel, dos à dos avec des tanneries
Qui mêlent leurs senteurs fortes de peaux pourries
Aux puantes odeurs de nos dissections,
Se dressent, isolés, quatre grands pavillons
Tout autour d'un jardin aux banales pelouses.

Entrons-y bravement. Les carabins, en blouses,
Et par groupes de cinq, assis modestement
Sur des siéges en bois, dissèquent en fumant;
Les cadavres, tout nus sur la table sanglante,
S'étalent l'œil vitreux, la bouche grimaçante.
Le crâne ouvert et vide, un billot sous le cou,
Ils sont là tout pourris et verdâtres par plaques;
La graisse qui se fond forme de larges flaques
D'un liquide jaunâtre au-dessous de la peau.
Puis, venus on ne sait d'où, dévorant troupeau,
Par centaines, les vers grouillent sur les chairs vertes.
Le sang s'est écoulé par les veines ouvertes,
Mouchetant de caillots noirs les muscles roidis.

Et les gais carabins, aux refrains dégourdis,
D'un air indifférent, fouillent ces pourritures,
Et les membres, bâillant par d'énormes coupures,
Montrent leurs ligaments nacrés, leurs tendons blancs,
Leurs périostes nus, et les tissus sanglants
Où la fibre en bouillie et les artères vides
Confondent, écœurants, leurs puanteurs liquides.

. . . .

Mais déjà le soleil, de ses derniers rayons
Eclaire obliquement le toit des pavillons,
La cloche au son fêlé dans l'air soudain nasille.
Et dans le vieux jardin où le pinson babille
Les carabins s'en vont, par bandes, devisant...
Ami lecteur, faisons comme eux, allons nous-en.

Extrait de la Journée d'un carabin,

Par Pierre Infernal.

.·.

SUR LE FORCEPS A AIGUILLE

A M. Tarnier.

—

..... Laissez-moi vous pousser un dernier argument contre votre forceps.

La belle humeur est saine, si elle n'est pas savante. Elle exclut toute idée de fiel. D'ailleurs le rire est bien français. L'âne, de tous les animaux, est le seul toujours grave.

Vous allez trouver mon argument très-faible, il me fait manquer aux lois de la rhétorique, mais il n'est pas de moi. Son auteur était impartial et sans idées préconçues sur le mérite des forceps de Levret et de Tarnier. Il ne les connut jamais, étant mort en 1711. C'est son excuse. Et pourtant ce grand classique, Boileau, avait dit déjà dans un vers prophétique :

Rien n'est beau que *Levret*, *Levret* seul est aimable.

Si vous vous en relevez !

Je vous serre bien affectueusement la main.

Professeur PAJOT.



PIQUÉ AU JEU



Un spécialiste bien connu manquait à la chasse tout le gibier qu'on lui indiquait ; découragé, son hôte, en voyant surgir un lapin, se hâta de s'écrier : « Docteur, un client ! » — Ces mots étaient à peine prononcés que le quadrupède mordait déjà la poussière.

LE DOCTEUR DEPAUL

AU

BRÉSIL

—

Un événement vient de se passer qui prouve que la France remporte encore des victoires. . Le voyage de M. le professeur Depaul, mandé au Brésil pour l'accouchement de la princesse impériale, démontre que nous n'avons pas abdiqué toutes les suprématies et que nous sommes toujours les premiers sur le terrain scientifique, — un terrain qui vaut bien un champ de bataille!

J'ai eu l'honneur de rencontrer M. Depaul, débarqué il y a trois jours... Avec l'éloquente clarté qu'il met au service de ses moindres récits, l'aimable savant m'a parlé de son voyage et m'a tenu sous le charme de sa parole, que subissent tous ceux qui l'approchent.

On savait à Rio-Janeiro qu'il devait présider aux couches de la princesse et le corps médical indigène avait vu, avec dépit, l'héritière du trône faire appel aux lumières d'un étranger. La presse brésilienne s'était élevée contre cette détermination. Les plus ardents la qualifiaient d' « antipatriotique ».

Au premier abord, on se sent quelque indulgence pour cette indignation. On conçoit que

les médecins de Rio aient envié à un Français la gloire de mettre au monde celui qui régnera un jour sur leurs enfants. Mais certains événements qui ont précédé les couches impériales auraient dû les faire renoncer à leur louable désir, et leur patriotisme même eût dû les rendre plus tolérants. La comtesse d'Eu qui, au bout de neuf ans de mariage, avait la douleur de n'avoir pas d'enfants, était devenue grosse après avoir suivi un traitement prescrit par le Dr Depaul. Elle quitta Paris pour aller faire ses couches au Brésil, où, après des souffrances inouïes, elle mit au monde un enfant mort. Il serait injuste d'attribuer ce malheur à l'inexpérience de l'accoucheur qui l'assista, mais enfin, cet accident suffit à excuser certaines appréhensions et à justifier la sollicitude exagérée de l'empereur qui ratifia le choix du Dr Depaul pour une seconde délivrance.

Quand l'illustre professeur arriva, il se vit l'objet d'une froideur générale. Les gazettes se montrèrent moins que bienveillantes à son endroit et il lut des sentiments hostiles sur tous les visages de l'entourage de Leurs Altesses. Voulant mettre tous les torts du côté des opposants, M. Depaul s'en fut visiter les médecins de la cour et réclama même leur aide pour le jour de l'enfantement .. Mais quand la nouvelle des premières douleurs se répandit, personne n'apparut et M. Depaul se trouva seul au chevet de son auguste cliente.

Ce fut un accouchement laborieux, — un accouchement qui nécessita l'application du forceps... Rien n'était, paraît-il, plus navrant que l'émotion du comte d'Eu, fils du duc de Nemours et mari de la princesse.

— Jamais je n'ai vu ménage plus tendre et plus uni, me disait à ce sujet le Dr Depaul, ils s'aiment comme des bourgeois...

Anxieux, agité, une sueur froide au front, le comte arpentait le salon voisin de la chambre de sa femme. Il venait à chaque instant baiser sa main et lui recommandait — sans qu'il en fût besoin — d'être courageuse. Et puis il sortait, revenait, interrogeait à toute minute le docteur qui, sans être trop rassuré, lui donnait les meilleures espérances.

Enfin, après treize heures de souffrances, la princesse mit au monde un enfant dont la taille et la puissance avaient coûté tant de douleurs à sa mère. Il pesait près de 12 livres! Mais l'envie ne vint point d'admirer ce robuste nouveau-né... Il ne donnait aucun signe de vie et resta plus d'une heure inerte et asphyxié. M. Depaul parvint, en lui insufflant de l'air, de bouche à bouche, à donner la vie à ce cadavre — aujourd'hui le plus beau et le plus vivant des babies!

L'accoucheur officiel de la cour était cependant arrivé vers la fin, et telle est la puissance du talent et du sang-froid — que ses sentiments de rancune et son dépit disparurent devant le zèle, la présence d'esprit et l'adresse de M. Depaul.

La nouvelle de cet accouchement anormal si heureusement terminé, se répandit par la ville; et voilà, dans l'opinion publique, un revirement complet! Les médecins, les journaux, les courtisans, tout le monde exalta celui qui était conspué la veille, et le savant reçu d'abord avec des moues dédaigneuses, fut flatté, adulé, chanté sur tous les tons. Les Académies lui envoyèrent des couronnes, des députations. Des banquets s'organisèrent dont la présidence lui fut offerte.

— Après l'événement, me disait M. Depaul, mon appartement ne désemplit pas du matin au soir, et je fus obligé — malgré ma détermination contraire — de donner des consultations... En moins de huit jours on déposa, en piastres, plus de 15,000 francs sur mon bureau!

Telle est la triomphante expédition de notre éminent professeur. Il passa deux semaines au Brésil, et fut pendant quarante-deux jours en mer. Ses deux traversées s'effectuèrent sans encombres.

— Je trouvais le temps un peu long, me disait-il, surtout après mon métier d'accoucheur, et ce n'est pas sur des matelots que je pouvais m'entretenir la main!... Je pus tromper mes heures d'ennui par la lecture et surtout par mes entretiens avec les officiers du bord, qui ont été, autant sur l'*Orénoque* que sur *la Gironde*, d'une amabilité et d'une complaisance rares. Durant la traversée du retour, on mit à contribution mes connaissances d'anatomiste. Voici com-

ment : nous pêchions le requin. L'un de ces terribles animaux, dans lequel nous avions, en vain, logé une douzaine de balles quand il apparaissait à fleur d'eau, put enfin être harponné. Je le disséquai.

Jamais autopsie ne fut plus fertile en incidents imprévus... Figurez-vous que j'ai trouvé, dans les flancs du monstre, trois cornes de bœuf mesurant 50 centimètres de hauteur et une boîte de ferblanc, non dessoudée, qui contenait vingt livres de conserve de mouton ! Les requins suivent les navires, et quand on abat un bœuf pour la consommation de l'équipage, on jette à la mer la peau du ruminant avec sa tête et ses cornes. La dimension de la gueule du requin lui permet d'avaler le tout d'un seul coup. Quant à la boîte de conserve, elle a dû être happée par la vorace bête aussi facilement que nous gobons une huître. Au surplus, si vous voulez venir chez moi, je vous montrerai cette mâchoire : je l'ai préparée et conservée.

Cette après-midi, à deux heures, je considérais ces mandibules effrayantes. Elles représentent, ouvertes, un cercle qui a un demi-mètre de diamètre. Le pourtour est garni, en nombre infini, de dents aiguës, qui se couchent sur la muqueuse intérieure dans la direction de l'arrière-bouche, comme les papilles de la langue du chat. Cette armature explique comme quoi la proie du requin entre si aisément dans sa gueule et en sort si rarement.

— Voyez, me dit le docteur en me coiffant de ce cercle formidable, votre corps y passe !

Et en effet, le cercle descendit jusqu'à mes pieds sans avoir effleuré mes habits.

J'avoue que durant l'expérience, j'éprouvais une certaine satisfaction à penser que j'avais affaire à une mâchoire privée de son propriétaire !

ADRIEN MARX. *Figaro*, 1er déc. 1875.



LE REQUIN ET L'ACCOUCHEUR



Pendant qu'un vaisseau menait
L'accoucheur à sa pratique,
Un requin se promenait
Dans les flots de l'Atlantique.
Au monstre on lance un harpon,
Il mord et l'accoucheur tire ;
Quand la bête est sur le pont
(C'est le requin, veux-je dire),
L'accoucheur, l'ayant disséqué,
Trouve au fond de sa poitrine
Ces mots conservés dans une boîte à sardine
« *Notre forceps n'est pas celui du coin du quai.* »

MORALE.

De ceci, la morale apprend aux bonnes âmes
Qu'un tocologue, habile en l'art de ces réclames,
Vainqueur du périné, du requin triomphant,
Sait tirer des profits de la mer et l'enfant.



RICORD ET LA MARQUISE DE X...

Le célèbre praticien reçut un jour dans la rue le salut d'une dame qu'il ne reconnut pas d'abord, mais qu'il jugea devoir être une de ses clientes; grand coup de chapeau du Dr R... A quelques pas de là, le vent follet qui se joue d'ordinaire au carrefour des rues Saint-Sulpice et de Tournon, surprit de telle sorte la femme élégante dont il s'agit, qu'un faux pas, une chute et un bouleversement de toilette assez important, en furent la conséquence. Le Dr R... se retournait au même instant, peut-être pour parachever un diagnostic incertain, lorsque voyant s'étaler au grand jour cet autre visage de sa cliente qui ne lui était pas aussi étranger que le premier, il s'écria : « Ah ! mon Dieu, c'est la marquise de X... ! »



UNE COMPARAISON

« La mort, disait le professeur X..., est un huissier; les maladies sont des assignations. — Une première attaque d'apoplexie est un avertissement sans frais; la seconde est une contrainte; la troisième une saisie exécutoire. »

∴

AU BAS D'UN PORTRAIT DE MÉDECIN

—

Conseiller dégommé, professeur accablant,
Chéri des hommes noirs que Jules Ferry crosse...
Ne vous étonnez pas s'il est peu ressemblant,
Il n'est pas fait d'après la bosse.

∴

UNE ENVIE !

—

La femme du Dr Hamberger étant enceinte, et revenant un jour du marché avec des œufs, entra dans le cabinet de son mari en soupirant ; le médecin attendri lui demande quelle est sa peine : elle avoue, en lui montrant les œufs qu'elle vient d'acheter, qu'elle est tourmentée du désir irrésistible de les lui casser l'un après l'autre sur la face. Le docteur aimait sa femme, et craignant les suites d'un refus, il s'enveloppa le visage, et la laissa faire.

∴

LES DEUX JUMEAUX

—

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Dans l'intérieur d'un utérus,
Pour deux bien étroite demeure,
Se trouvaient un jour deux fœtus,
Qui d' leur naissanc' touchaient à l'heure
Le premier d'eux, la tête en bas,
Fait signe à l'autre de le suivre,
Et le serrant dans ses deux bras, } *bis.*
Lui dit : « Qu'on est heureux de vivre ! }

« Pour nous, ici, point de souci;
Tout nous arrive en abondance,
Quel joli mond' que celui-ci,
Et quelle charmante existence!
On nage si bien dans ces eaux.
Regarde comme je me livre
Au bonheur d'aller sur le dos.
Frère, qu'on est heureux de vivre! » } *bis.*

Le second, dont la tête au ciel
Toujours dressée est moins légère,
Lui répond : « Quel heureux mortel!
Vrai, j'admire ton caractère;
Tu ris de tout comme un enfant,
Et de plaisir un rien t'enivre.
Moi je regrett' d'être vivant.
Ah! qu'on est malheureux de vivre! } *bis.*

« Ici nous sommes en prison,
Vois un peu quel étroit espace!
Je me cogn' la tête au plafond,
Dans tes pieds mon nez s'embarrasse;
Si je veux faire un mouvement,
Mon cordon se met à me suivre.
Etre attaché! quel amus'ment!
Ah! qu'on est malheureux de vivre! } *bis.*

Ils étaient là d' leur entretien,
Quand tout à coup l'uterus tremble.
L'onde s'agite, avance et r'vient,
Puis s'écoulant les laisse ensemble.
Ils sont à sec; plein de frayeur,
Le premier vain'ment veut poursuivre;
Il plonge en criant : « Quel malheur!
Ah! nous allons cesser de vivre. » } *bis.*

Son frère essaye de tirer
Sur ses pieds, effort inutile!
De colère il veut s'étrangler,
Et casse son cordon fragile.

Mais vient son tour, on le saisit.
Il pivote comme un homme ivre
En criant : « J'vais mourir aussi! } *bis.*
Dieu! quel bonheur d'cesser de vivre! » }

Dans le premier de ces enfants,
Je vois déjà poindre la race
De ces ventrus toujours contents,
En quelque endroit que l' sort les place.
L'autre, à l'étroit dans l'utérus,
Veut à tout prix qu'on l'en délivre.
Mais que d' gens sont toujours fœtus, } *bis.*
Et ça n' les empêch' pas de vivre. }

Dr Tillot.



UNE DES LIBÉRALITÉS DE P. C. A. LOUIS



Parmi les nombreux traits de générosité qui eussent fait la gloire de M. Louis, si sa modestie n'avait rigoureusement imposé autour de lui le secret et le silence, un seul a transpiré hors du cercle intime : je crois pouvoir le divulguer sans manquer à une mémoire qui m'inspire le plus profond respect. C'était vers 1840; dans un de ces épanchements que M. Louis savait faire naître par sa bienveillante affabilité, un de ses élèves les plus distingués lui avoua que tout en ayant conçu et préparé le plan d'un ouvrage considérable sur la médecine, il ne pouvait entreprendre le travail de rédaction, parce que, chaque jour, il lui fallait assurer le pain du lendemain. Immédiatement, M. Louis

offrit à son interlocuteur d'avancer toutes les sommes qu'il demanderait jusqu'à l'époque de la publication.

Dès son apparition, le livre obtint un grand et légitime succès, et l'auteur prit une place honorable parmi les praticiens de Paris. L'élève a précédé le maître dans la tombe : aussitôt M. Louis, repoussant les offres de remboursement, détruisit toutes les pièces que, par délicatesse, il avait acceptées et gardées comme titres de créance. Il consommait ainsi l'abandon d'une somme de vingt mille francs environ (1).

ORFILA, neveu.

*
* *

LE LAIT D'ANESSE

Ce lait n'est en réputation en France que depuis François Ier, et voici comment l'usage s'en est introduit. Ce monarque se trouvait très-faible et très-incommodé; les médecins ne purent le rétablir. On parla au roi d'un juif de Constantinople qui avait la réputation d'être très-habile médecin. François Ier ordonna à son ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce docteur israélite, quoi qu'il pût en coûter. Le médecin juif arriva, et n'ordonna pour tout remède que du lait d'ânesse. Ce remède doux réussit très-bien au roi, et tous les courtisans

(1) L'ami ainsi obligé était Valleix, et l'ouvrage publié, son remarquable *Guide du médecin praticien*.

des deux sexes s'empressèrent de suivre le même régime, pour peu qu'ils crussent en avoir besoin.

—

Par sa bonté, par sa substance,
Le lait de mon ânesse a refait ma santé,
Et je dois plus en cette circonstance
Aux ânes qu'à la Faculté.

*
* *

LA VIRGINITÉ DE JEANNE D'ARC

Fut icelle Pucele baillée à la roine de Sicile (Yoland d'Aragon) mère de la roine notre souveraine dame, et à certaines dames étant avec elle, dont étoient les dames de Gaucourt et de Fienes; par lesquelles icelle pucele fut visitée es parties secretes de son corps. Et après qu'elles eurent vu et regardé tout ce qui requis étoit en ce cas, ladite dame dit au roi, qu'elle et ses dames trouvoient certainement que c'étoit une vraie et entière pucele, en laquele ne paroissoit aucune corruption ou violence. (Villaret, t. VII, p. 404. — Note.)

*
* *

L'AVARE ET LE CLYSTÈRE

Harpagon est malade. Or, Purgon lui fait prendre
Un clystère, et lui dit ensuite : — Il faut le rendre!
— Jamais! fait l'autre entre ses draps.

MORALITÉ.

L'avare meurt, mais ne rend pas.



LA THÉRAPEUTIQUE SIMPLIFIÉE

Il n'est pas un élève qui ne connaisse le fait de Bosquillon, médecin de l'Hôtel-Dieu, qui, en entrant un matin dans sa salle, se mit à dire aux étudiants accourus à sa clinique :

— Que ferons-nous aujourd'hui? Tenez, nous allons purger tout le côté gauche de la salle et saigner tout le côté droit.

RASPAIL.



UNE RAGE DE DENTS

Faut-il que le mal de dents soit douloureux! M. X... est pris d'une rage en chemin de fer, il se tord, il se contorsionne.

— Ah! dit-il à un de ses amis qui voyageait avec lui, si j'avais seulement un peu de coton pour ma dent; mais, malheureusement...

Puis poussant tout à coup un cri de joie :

— Ah! sauvé, je suis sauvé!... dit-il, en désignant son voisin; monsieur en a dans l'oreille!

Figaro.



LA FONTAINE DE CHATELGUYON

Châtelguyon, j'aime ta gorge
Pleine de fleurs et de buissons,
De champs de blé, de seigle et d'orge
Et de pampres aux verts festons,
Où maintenant le rouge-gorge
Et la linotte, à pleine gorge,
Viennent défier le pinson.
Jadis, dans son noir coupe-gorge,
Vulcain seul, du bruit de sa forge,
Assourdissait tout le canton.

Mais de l'infortuné monarque,
Qui des boiteux et des c...
Porte à la fois la double marque,
Les efforts ont été vaincus;
Son vieux soufflet a rendu l'âme
Dans ces souterrains où la flamme
Roulait en épais tourbillons,
A peine un peu de chaleur reste,
Qui, d'une fontaine modeste,
Réchauffe en passant les bouillons.

C'est cette source salutaire,
Du vallon éternel honneur,
Qui, des entrailles de la terre,
S'échappe pour notre bonheur.
Hélas! sa rustique Naïade
N'a pas de temple comme Bade,
Vichy, Bagnère ou le Mont-Dore;
Sur sa magnifique façade,
Le secrétaire d'ambassade
Ne braque pas son lorgnon d'or.

De la mode un coup de baguette
Suffirait pour tout animer,
Qu'elle le veuille, et la guinguette
En palais va se transformer.
A la place de ces cabanes
Débarqueront les caravanes
Des pèlerins de tout pays;
Les hôtels aux longues arcades
Verront passer les cavalcades
Des lionnes et des dandys.

En attendant, pour couvertures,
N'ayant que quelques ais mal joints,
La source flue à l'aventure
Pour satisfaire à nos besoins.
L'onde qui sort de sa piscine
De la plus noire médecine
Surpasse les plus beaux effets;
L'intestin grouille quand elle entre
Et je ne connais pas de ventre
Inaccessible à ses bienfaits.

L'amateur de grosses ripailles
Qui, dans sa bedaine, entassa
Victuailles sur victuailles,
Comme Pélion sur Ossa;
L'ivrogne à face enluminée,
Dont le soir la jambe avinée
Trébuche à chaque carrefour,
Viennent chercher dans son eau tiède
Un bienfaisant et sûr remède
Quand ils ont trop chauffé le four

Les prêtres du temple d'Hygie
Vous diront avec vérité
Que, par sa puissante énergie,
Gaster n'est jamais irrité;
Que l'abdomen le plus sévère
S'amollit au dixième verre,

Et que, dans les cas angoisseux,
On peut, en augmentant la dose,
Obtenir toujours quelque chose
Des boyaux les plus paresseux.

Ceux que la velléité trompe,
Ceux qui voient avec désespoir
Que seringue ni clysopompe
Sur eux n'ont plus aucun pouvoir;
Ceux qui rêvent (supplice horrible !)
Une garde-robe impossible
Ici ne viendront pas en vain;
Qu'à la fontaine ils viennent boire,
Et, glorieux de leur victoire,
Les plus serrés diront : Enfin!!!

Si vous doutez de ces merveilles,
Constipés par trop endurcis,
Si, sur la foi de vos oreilles,
Vous n'acceptez pas mes récits,
Suivez-moi dans la gorge étroite,
Jetez les yeux à gauche, à droite,
Devant, derrière, et, par milliers,
De cet éloge véridique
Vous lirez la preuve authentique
Sur un tas de petits papiers.

D'un spectacle extraordinaire
Le coup d'œil vous sera donné,
Chaque arbre a son factionnaire,
Chaque bloc d'un suisse est orné;
On en voit de toutes les tailles,
Sur le gazon, dans les broussailles
Parmi les fleurs et sous le foin.
Pas un buisson qui ne recèle
Le fruit d'une opulente selle,
Que son parfum trahit de loin.

Car si la Naïade ignorée
N'a pas de lointains visiteurs.

Elle compte dans la contrée
Les plus fervents adorateurs.
Deux fois l'an, à la même époque,
De la déesse qu'elle invoque,
Leur phalange assiége l'autel,
Et, grâce à la boisson salée,
Pendant un mois, dans la vallée,
Fume un encens perpétuel !

*
* *

LA FISTULE

A M. GOSSELIN

Infandum regina, jubes renovare dolorem !

Quoi ! monsieur Gosselin, vous voulez un poëme
Sur la fistule anale, et vous ajoutez même
Que je peux aisément traiter un tel sujet.
Il est vrai que je suis tout plein de mon objet ;
Mais, s'il me faut parler médecine et science,
Je sens aux premiers mots toute mon impuissance
Comment faire, pourtant? De vous désobéir
Je serais bien fâché ; car mon plus vif désir
Est de vous satisfaire. Enfin, quoi qu'il arrive,
Puisque vous le voulez, il faut bien que j'écrive.
Soyez donc indulgent, et ne vous fâchez pas
Si, comme je le crains, mon œuvre a peu d'appas
Et si, bien loin de prendre un ton scientifique,
Je donne à mon sujet une teinte comique ;
Car, dussé-je passer pour un futile auteur,
Je voudrais éviter d'attrister mon lecteur.
Cela dit, je finis ce trop long préambule,
Et sans plus de retard j'aborde la fistule.

Parmi tous les fléaux qui de l'humanité
Détruisent le repos, je crois, en vérité,
Que la fistule anale est un des plus horribles

Et celui qui produit les maux les plus terribles.
Comme un chancre rongeur pénétrant les tissus,
La fistule, en effet, propage au loin le pus,
Corrompt tout sur sa route, et bientôt nécessite
Une opération qu'il faut faire au plus vite;
A moins qu'à Montparnasse on ne soit envieux
D'aller avant le temps rejoindre ses aïeux.

Je vous le disais donc, fistuleux, mes confrères,
Pour éviter d'aller trop tôt revoir ses pères,
On ne peut échapper à l'opération :
C'est un point tout à fait hors de discussion.
Comme, entre gens atteints de même maladie,
Il existe toujours beaucoup de sympathie,
Je prends à tous vos maux un bien vif intérêt,
D'autant plus qu'aucun d'eux pour moi n'est un secret.
Bien plus, pour me montrer votre ami véritable,
Je prétends vous donner un avis charitable.
Voulez-vous avant tout être bien opérés
Et de votre fistule à jamais délivrés ?
Du docteur Gosselin implorez l'assistance,
Car il n'est jamais sourd aux cris de la souffrance.
Et, selon vos désirs, il extirpe le mal
Sur votre propre lit ou dans son hôpital.
En quelque lieu, d'ailleurs, que se passe la scène,
Il prend les mêmes soins pour vous tirer de peine.
Ces quelques mots, je crois, vous en disent assez;
Vous prendrez mon docteur, car vous le connaissez.

De l'opération c'est l'instant de vous dire
Quelques mots. Dans ce but je vais ici décrire
La manière d'agir de notre bon docteur.
Et d'abord, pour vous rendre inapte à la douleur,
Il vous fait respirer un puissant narcotique
Appelé chloroforme et dont l'effet magique
Est de vous endormir assez profondément
Pour vous rendre insensible à tout attouchement.
C'est de ce sommeil-là que notre premier père
Dormait quand Dieu créa notre première mère.
Mettant vite à profit votre immobilité,

Notre docteur procède avec sécurité,
Dans le trou fistuleux introduit une sonde,
Débride, et va scalper toute partie immonde.
Et tout cela se fait pendant votre sommeil
Sans qu'aucune douleur trouble votre reveil ;
Car lorsque vous sortez de votre léthargie,
Bien que pansé, bandé, vous avez grande envie
De savoir du docteur s'il va vous opérer
Ou s'il a résolu qu'il fallait différer.

De ce qui s'est passé je vous ai fait connaître
Les principaux détails; mais, comme je veux être
Fidèle historien, je dois vous prévenir
Qu'au bout d'une heure au plus vous allez ressentir
Une vive cuisson, que votre seule ivresse
Dissimulait, mais qui maintenant ne vous laisse
Aucun lieu de douter que l'opération
N'ait pris fin. Cependant votre position
Ne doit pas vous causer la plus légère crainte;
Car, à part quelques jours de diète et la contrainte
D'un court séjour au lit, tout votre traitement
Se borne à peu de chose: un léger pansement,
Que le docteur pourtant appelle méthodique
Et qui doit être fait par un homme pratique,
Des mets substantiels et des vins généreux,
Voilà tout. Vous voyez qu'on n'est pas malheureux
De suivre un tel régime; aussi sans répugnance
Du docteur tout malade accomplit l'ordonnance.

Fistuleux, mes amis, j'aborde maintenant
Un sujet qui pour tous est le plus important,
Savoir : la guérison. Si quelqu'un me demande :
S'opère-t-elle vite, ou faut-il qu'on l'attende
Bien longtemps? Je réponds: Cela dépend toujours
De l'âge du malade et du nombre de jours
Que date sa fistule. Or, s'il est assez sage
Pour faire son profit de cet ancien adage:
Principiis obsta, qu'il n'ait aucun souci,
S'il est jeune surtout. Je lui promets ceci,
C'est qu'il verra bientôt le terme de ses peines,

Qui ne peut dépasser trois ou quatre semaines

On peut de la fistule, avec quelque raison,
Annoncer la prochaine et sûre guérison
Quand on voit se fermer la profonde blessure
Qu'a faite le scalpel. Mais, hélas! la nature,
A la jeunesse seule octroyant ses bienfaits,
Est marâtre à l'égard de ses anciens sujets.
Ainsi donc, fistuleux dont le menton grisonne,
Armez-vous de courage et que le ciel vous donne
La résignation dont vous avez besoin;
Car de guérir peut-être êtes-vous encor loin.

Interrogé par moi, qui ne guéris pas vite,
Si ce fâcheux retard était bien insolite,
Le docteur répondit que, sur soixante cas,
Un seul ressemble au mien. Je ne m'attendais pas
A pareille réponse. Une fois dans ma vie
J'attrape le gros lot dans une loterie,
Et je perds en gagnant. Vous avouerez, lecteur,
Que je peux me vanter de jouer de malheur.
Ceux dont la guérison offre une marche lente
Ont donc pris dans le sac le numéro soixante,
Dont nul n'est envieux, mais, ô fatalité!
Qui toujours est le lot de la maturité.
Après avoir parlé de mon cruel déboire,
Je vais succinctement vous conter mon histoire.

Ne craignez pas, lecteur, qu'en un vaste tableau
J'esquisse mon histoire à compter du berceau :
Ce serait abuser de votre patience
Et vous autoriser à m'imposer silence.
D'ailleurs, je sais fort bien que l'on doit avant tout
Etre bref, si l'on veut être lu jusqu'au bout.
J'ai dit précédemment : Fistuleux, mes confrères;
Car il y a chez nous parité de misères,
Et je ne voudrais pas me fâcher avec vous.
Loin donc d'avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je dis, parodiant un vers de tragédie :
Soyons amis, lecteurs, c'est moi qui vous en prie.

Mais que fais-je? J'entends tous mes cofistuleux
S'écrier à la fois : — Au diable l'ennuyeux
Il n'en finira pas avec son bavardage!
— Que voulez-vous, amis? c'est un effet de l'âge
Daignez me pardonner cette digression
Et m'accorder encore un peu d'attention.
Ne voulant pas risquer qu'un trop sévère juge
M'exhorte avec aigreur à passer au déluge,
J'aborde mon sujet sans perdre un plus long temps.

Au moment où j'écris, quarante-neuf printemps
Forment tout mon avoir; je me fais même grâce
De trois ou quatre mois; mais un autre à ma place
En ferait tout autant. Passons donc là-dessus.
Si je suis riche d'ans, je n'ai que peu d'écus,
Et si la pauvreté n'est pas mon mal unique,
Celui-là tous les jours passe à l'état chronique.
Par ce court exposé, je veux vous faire voir
Que sur mon seul travail je dois fonder l'espoir
D'élever mes enfants; car jamais héritage
Ne vint de quelques sous augmenter mon bagage.
A leur mort, il est vrai, mes parents m'ont transmis
L'exemple des vertus; mais vous savez, amis,
Que ce lot précieux, sur nul marché de France,
Jamais ne s'échangea pour un peu de pitance.
Aussi, pour conserver bien intact ce dépôt,
L'honnête homme au travail s'épuise et voit l[illegible]
S'appesantir sur lui la triste maladie.
Telle est, amis lecteurs, l'histoire de ma vie.

Après maints accidents trop longs à raconter,
Je devins fistuleux, hélas! sans m'en douter.
Je fis pour me soigner un effort inutile,
Puis, au bout de deux mois d'un traitement stérile (1),
Las de voir si longtemps se prolonger mon mal,
Je résolus enfin d'entrer à l'hôpital.

(1) Sans prétendre critiquer la conduite du médecin auquel je me suis adressé d'abord, porteur d'une fistule à l'anus, il me semble qu'il y avait autre chose à faire

C'est là que du docteur je fis la connaissance,
Que je fus opéré sans aucune souffrance,
Mais trop tard, je le crains ; car la belle saison
Etait presque finie, et de la guérison
Pour les gens comme moi l'hiver n'est point l'époque,
Tandis que la chaleur quelquefois la provoque.
— Eh quoi ! me dira-t-on, *pour les gens comme vous !*
Vous êtes donc pétri d'autre limon que nous ?
— Non, mais le docteur dit que je suis anémique.
— Ce mot, répondrez-vous, rime avec hérétique,
Et sent bien le fagot. Quelque magicien
Vous jeta-t-il un sort ? — Non, je suis bon chrétien,
Grâce au ciel Ainsi donc, calmez votre épouvante ;
Vous ne resterez pas très-longtemps dans l'attente :
Ce mot, tiré du grec, chez nous a pris son rang,
Et veut dire en français : *Qui n'a que peu de sang* (1).
Voyant donc que chez moi ce liquide est en baisse,
Pour le remettre au pair, notre docteur s'empresse
De se faire assister par certains cordiaux.
Le vin de quinquina, puis le vin de Bordeaux
Me sont d'abord donnés, ensuite de Vallette
Trois pilules par jour. C'est de jeune fillette
Atteinte de chlorose ou des pâles couleurs
Le traitement prescrit par les plus grands docteurs.
Grâce à tous ces moyens, ma santé s'améliore,
Mon appétit s'accroît, et je dois dire encore
Que mon involontaire et longue oisiveté
Chaque jour me procure un peu d'obésité.
Pourtant je ne vois pas se fermer ma blessure
Au bout de deux grands mois ; mais le docteur assure
Que j'en verrai la fin. En lui j'ai pleine foi ;
Son avis fait toujours autorité pour moi.
Vous voyez qu'il me faut beaucoup de patience,
Car de l'avenir seul j'attends ma délivrance.

que de donner cours à la suppuration pendant deux mois. M. Gosselin, je pense, n'eût pas agi ainsi. Je l'en fais juge. (*Note de l'auteur.*)

(1) Traduction un peu libre, nécessitée par la mesure. (*Id.*)

Je vous ferai connaître un jour le dénoûment,
Qui sera, chers lecteurs, l'objet d'un supplément.

Dans cet imbroglio sur la fistule anale,
Vous avez pu trouver mainte erreur médicale;
Car ne pouvant écrire un utile traité,
Destiné quelque jour à faire autorité,
Je me suis renfermé dans un naïf langage,
Et j'ai de mon sujet fait presque un badinage
Dans lequel m'adressant d'abord aux fistuleux,
J'ai tâché de glisser quelques conseils heureux.
Laissant donc les savants s'occuper de science,
J'attache à mon travail une faible importance.
Au reste, de mes vers, quel que soit le succès,
Si vous avez souri, j'ai gagné mon procès.

E. L. Desnost, *opéré d'une fistule.*

2 décembre 1856.



ÉPIGRAMME DIALOGUÉE



Venez, docteur; maitre Gervais
Est plus mal que je ne puis dire;
Il divague, et dans son délire
Il dit qu'il veut mourir. — J'y vais.



RICORD TRAVESTI



C'était en 1848, à un bal masqué chez le Dr Ségalas.

Ricord s'y présenta déguisé en dieu Pan.

allégorie un peu risquée dans une maison décente, mais que le carnaval, qui envahissait tout alors, même la politique, rendait excusable.

Un autre personnage, oublieux de la recommandation formelle, soulignée au bas de la missive et qui enjoignait aux invités de se travestir, arriva tout simplement en habit noir. C'était M. Crémieux, alors ministre de la justice. On l'arrête au seuil de la porte, et le Dr Ségalas qui survint lui dit en riant :

— Que voulez-vous? c'est la consigne, *Excellence!* Il faut vous costumer.

— Rien de plus facile, dit maître Crémieux, ôtant son habit et pénétrant dans les salons en bras de chemise.

On le présente, on rit de son étrange costume, et notre avocat ministre rend quolibet pour quolibet. Voyant Ricord qui s'approche avec un sourire moqueur, il le prévient et lui crie :

— Ah çà! pourquoi diable êtes-vous en dieu Pan? Je m'attendais vous voir en dieu Mercure.

— Et vous, mon cher, ce n'est pas sans habit que vous devriez être, riposte vivement le docteur, c'est sans culotte !

Les Contemporains. E. HENRI.



CHARCUTIER!

Une dame vint en consultation chez le docteur Broca; après avoir montré un furoncle qu'elle portait à une jambe, notre célèbre chirurgien prit son bistouri et se préparait à se servir de son *baume d'acier*, lorsque la dame effrayée se récria en disant qu'elle venait demander une pommade fondante, mais qu'elle ne voulait pas être charcutée...

— Si vous me prenez pour un charcutier, madame, répliqua poliment Broca, comment appelez-vous la viande que l'on charcute?



RÉFLEXION D'UN HYDROPHOBE

Un ivrogne se présentait, ces jours-ci, à l'Hôtel-Dieu; on l'exhorte à la tempérance et on l'engage à boire un peu plus d'eau, s'il veut guérir : « Ma foi, dit-il, j'ai dans ma vie, absorbé d'énormes quantités d'eau par la semelle de mes bottes, mais je n'ai jamais remarqué que cela me fît quelque bien à l'estomac. »



LES PRÉSENTS D'ARTAXERCÈS

AIR : *Le grenier de Béranger.*

L'histoire dit qu'à l'illustre Hippocrate
Un roi persan fit offrir un cadeau,
S'il voulait bien, quittant une île ingrate,
Venir purger ses États d'un fléau.
Divin vieillard, ton refus magnanime,
A jusqu'à nous traversé bien des ans.
Nous t'admirons, par un geste sublime, } *Bis.*
D'Artaxercès repoussant les présents.

Nous le croyons, l'anecdote est certaine,
Mais arraugée à la façon du temps.
Le roi persan, c'est un banquier d'Athène,
Par son docteur soigné depuis longtemps;
Pour s'acquitter il aurait eu l'audace
De lui porter un lièvre et des faisans.
Mais Hippocrate aimait fort peu la chasse. } *Bis*
D'Artaxercès il rendit les présents.

A peine entré dans notre confrérie,
Tout un public vous réclame à grand bruit,
Foule exigeante et soi-disant amie
Qu'un nouveau titre en un instant séduit.
L'année, hélas! court pleine de promesses;
La médecine a des airs séduisants,
Mais vos clients mesurent leur largesses; } *Bis*
D'Artaxercès redoutez les présents.

L'un se ferait, dit-il, un vrai scrupule
De vous payer un service amical;
Un autre croit qu'il serait ridicule

Pour vos conseils d'offrir un vil métal.
Un gros boyard, par une tabatière,
A reconnu vos soins depuis trois ans;
Mais on vous offre un écu de la pierre. } *Bis*
D'Artaxercès refusez les présents.

Bourse au crochet, tricot, tapisserie,
Fleurs en papier, œufs d'autruche, lézards,
Vases fêlés, font une galerie
Qui doit prouver votre goût pour les arts.
Pendule en zinc, cornets en pâte ferme,
Dons fastueux de cœurs reconnaissants!
Mais en biblots reçoit-on votre terme? } *Bis*
D'Artaxercès refusez les présents.

Diners en ville et théâtre et musique,
Le cher docteur est choyé, dorloté.
Pour l'obtenir on devient tyrannique,
Mais le diner lui sera bien compté.
Si vous soignez une tête princière,
Cordons et croix sont des dons séduisants,
Mais vous laissez vos fils dans la misère. } *Bis.*
D'Artaxercès refusez les présents.

A vos bons soins une femme charmante.
Mon cher confrère, ose se confier.
Le cas est rare, aimable est la cliente,
Est-ce l'argent qui pourra vous payer?
Un médecin s'entend mal aux affaires;
Votre malade a des yeux ravissants...
Mais dans huit jours quels cuisants honoraires : } *Bis.*
D'Artaxercès redoutez les présents.

Dr E. Tillot.



APHORISMES PROFESSIONNELS

La vie est courte, la clientèle difficile, la confraternité trompeuse.

La clientèle est un champ dont le savoir-faire est l'engrais.

La clientèle est comparable à la flanelle ; l'un et l'autre ne peuvent pas se quitter un instant sans danger.

Le médecin qui s'absente court la même chance que l'amant qui quitte sa maîtresse ; il est à peu près sûr, au retour, de trouver un remplaçant.

Jeunes médecins, soignez, choyez, caressez vos premiers clients ; c'est la graine qui ensemence de proche en proche, centiare par centiare, les hectares de la clientèle.

Voulez-vous vous défaire d'un client ennuyeux ? Envoyez-lui la note de vos honoraires.

Le client qui paye son médecin n'est qu'exigeant, celui qui ne le paye pas est un despote.

Le médecin qui attend ses honoraires de la reconnaissance spontanée de ses clients, ressemble à ce voyageur qui attendait que la rivière eût fini de couler pour passer sur l'autre rive.

L'exagération dans le prix des honoraires tourne toujours à la confusion de l'art et de ceux qui l'exercent. Un homme riche, auquel un chirurgien venait de faire une opération grave, reçut de lui la demande d'une somme énorme. — Il fallait m'avertir, lui répondit-il, que vous exerciez votre métier en demandant la bourse ou la vie.

Quand on songe à la stupide crédulité des hommes en fait de médecine, ce n'est pas de ce qu'il y ait de médecins charlatans qu'il faut s'étonner, mais bien de ce qu'il y ait encore en si grand nombre des médecins honnêtes gens.

Une dame du grand monde, connue par ses légèretés, demandait à son docteur combien de médecins il fallait pour faire un savant. — Juste autant qu'il faut d'amants pour lasser une coquette, lui répondit-il.

Amédée Latour (*Union médicale 1852.*)



SONNETS MÉDICAUX

Par le Dr Georges C.



BLENNORRHAGIE

Dieux! qu'il a l'air farouche et qu'il fait mal à voir!
Ecumant et meurtri comme un loup pris au piége,
En ses flancs déchirés grince un fer de rasoir.
Qui l'abreuve? Chopart. Et qui le nourrit? Mège.

Eux cependant, blottis au fond du suspensoir
Dont le souple réseau les berce et les protège,
Pareils à deux oiseaux frileux, fuyant la neige,
Ils reposent, et rien n'émeut leur nonchaloir.

Ne rappellent-ils pas, tant leur retraite est douce,
Acis et Galatée endormis sur la mousse
Dans la grotte qui vit leurs amours ; et, sur eux,

La main crispée au sol, le Cyclope hideux
Penchant son œil unique, où la rage impuissante
Fait lentement couler une larme brûlante ?

LE SPÉCULUM

Catinette, en quelque aventure
S'étant éraillé le satin,
Va consulter, un beau matin.
On la hisse ; elle est en posture.

Un tube d'étroite ouverture
Dans un pâle reflet d'étain
Guide le regard incertain
Au sein de sa riche nature.

Voilà le bobo découvert.
A nous la flamme, à nous le fer !
Mais — ô faiblesse de la bête ! —

Son cautère à peine soufflé,
L'opérateur, courbant la tête,
Adore ce qu'il a brûlé.

PRÉSERVATIFS

Près d'un « objet charmant »
Lorsque l'amour m'appelle,
Avant de voir la belle,
Je passe chez Millant.

Là, du petit au grand,
Pend une ribambelle
De boyaux qu'avec zèle
Il gonfle en y soufflant.

Enfin ! j'ai ma mesure.
Au sein de la luxure,
Vite, allons nous plonger.

Caché dans la baudruche,
Je veux, comme l'autruche,
Ne plus croire au danger.



INCONVENIENTS DES MARIAGES DISPROPORTIONNÉS.



Un très-vieux général a épousé une toute jeune fille. Au bout de quelque temps, la générale voit sa santé s'altérer. Des nervosités étranges se manifestent, tant et si bien que le vieux militaire, inquiet, se décide à aller voir un médecin.

Il se rend chez un spécialiste qu'il ne connait pas et qui ne le connaît pas davantage. Celui-ci questionne la jeune femme que d'ailleurs il trouve charmante, et dit en souriant au vieux général :

— Ce n'est rien ; mariez-la !

ERNEST CHESNEAU. *La Chimère.*



MOYENS MNÉMONIQUES



La longueur du canal de l'urèthre, d'après Sappey, est de seize centimètres.

— C'est un canal *très-étroit* (13 et 3).



Les racines antérieures des nerfs rachidiens sont motrices et les postérieures sensitives.

— En avant ! marche ! !



Formule du professeur Pajot pour l'application du forceps : Appliquer la branche *gauche* ou mâle (1) la première, la tenir de la main *gauche*, la diriger à *gauche* de la femme. En un mot, tout doit être *gauche*... sauf l'accoucheur !

Dr WITKOWSKI,
Moyens mnémoniques de médecine.



UN DISCIPLE DE MALTHUS

AIR : *Philis demande son portrait.*



Je cherche un petit bois touffu
Que vous portez, Aminthe,

(1) Ainsi appelée parce qu'elle est munie d'un tenon qui doit s'articuler avec la mortaise de la branche droite ou femelle.

Qui couvre, s'il n'est pas tondu,
  Un gentil labyrinthe.
Tous les mois on voit quelques fleurs
  Colorer le rivage;
Laissez-moi verser quelques pleurs
  Dans ce joli bocage.

Allez, monsieur, porter vos pleurs
  Sur un autre rivage.
Vous pourriez bien gâter les fleurs
  De mon joli bocage.
Car si vous pleurez tout de bon,
  Des pleurs comme les vôtres
Pourraient, dans une autre saison,
  M'en faire verser d'autres.

Quoi! vous craignez l'événement
  De l'amoureux mystère;
Vous ne savez donc pas comment
  On agit à Cythère :
L'amant, modérant sa raison,
  Dans cette aimable guerre,
Sait bien arroser le gazon
  Sans imbiber la terre.

Je voudrais bien, mon cher amant,
  Hasarder pour vous plaire
Mais, dans ce fortuné moment,
  On ne se connaît guère;
L'amour maîtrisant vos désirs,
  Vous ne seriez plus maître
De retrancher de vos plaisirs
  Ce qui vous donna l'être.

VOLTAIRE.



A PROPOS DES SONDES-BOUGIES

On parlait devant Mesdames de France du chirurgien Daran, qui avait inventé de nouvelles bougies chirurgicales. « Qu'est-ce donc, dit l'une d'elles, que ce Daran et ces bougies ? — Madame, répondit de Bièvre, c'est tout simplement un homme qui prend nos vessies pour des lanternes. »

De Flayosc.



LA VISITE

PORTRAIT DE RÉCAMIER

C'était un grand vieillard, sec, de droite stature.
La faux du temps avait entaillé sa figure ;
Mais, bien plus que les ans, les pensers obstinés
Avaient marqué leur pli sur ses traits ravinés.
De ses cheveux blanchis les indociles mèches,
Au feutre à larges bords faisant partout des brèches,
Neigeaient sur les revers et sur le haut collet
D'un paletot tombant plus bas que le mollet.
Ses sourcils emmêlés, sorte de ronce grise,
Couvraient d'étranges yeux, comme aux hommes [d'église
On en voit quelquefois, pour qui le temporel
N'a pas plus de secrets que le spirituel ;
Et, de fait, des sommets où le renom se fonde,
Il regardait souvent au delà de ce monde.

Il était bienfaisant; on le disait bourru,
Et même assez peu tendre au client accouru,
Quoique l'on ne citât, de ce que la richesse
Compte de favoris ainsi que la noblesse,
Pas un seul cabinet plus hanté que le sien :
C'était ce qu'on appelle un grand praticien.
Un jour il fut prié par une lettre expresse,
D'aller, dans un logis dont on donnait l'adresse,
Visiter au plus tôt madame Bourrichon.
« Bourrichon ! se dit-il. Est-ce que c'est un nom ?
« Je n'ai jamais connu, certes, d'Adam ni d'Eve,
« Madame Bourrichon. D'ailleurs, si je ne rêve,
« Dans ce noir cul-de-sac sont des bouges affreux,
« Où le prix de mes soins est trop haut pour des
[gueux. »
La lettre, cependant, disait : « Je vous conjure ! »
Bref, il part et met pied devant une masure.
« Madame Bourrichon ? — Corridor du sixième !
— Du sixième, bon Dieu ! » Il monte tout de même
Sur la porte laissée, une clef attestait
Qu'on entrait sans frapper. Il entre ; elle dormait.
D'un œil inquisiteur il parcourt la mansarde
Et s'assied. Elle, au bruit se réveille, et, hagarde,
Rajustant son bonnet, expose au médecin
Que, d'un mal de poumon ne voyant pas la fin,
Elle s'adresse à lui, prince de la science ;
Qu'elle attend le salut de son expérience ;
Qu'elle a tort de l'avoir mandé dans un taudis,
Mais qu'elle l'a connu chez ses maîtres, jadis,
Et que certainement madame la comtesse
Ne la blâmerait pas de cette hardiesse.
Il scrute la poitrine, interroge le son
Et tous les bruits que fait la respiration.
L'examen terminé, la formule prescrite :
« — Dix francs, sera-ce assez, Monsieur, pour la
[visite ? »
Mais lui, se redressant et grossissant sa voix :
« — Non, je ne grimpe pas, Madame, jusqu'aux toits
A moins de trois louis ! » Puis, tirant de sa poche
Soixante francs en or, de la dame il s'approche,

Les glisse dans sa main, gagne le corridor,
Et, s'il n'était défunt, courrait, je crois, encor.

Dr A. DECHAMBRE.

*
* *

L'ASPERGE ACCUSATRICE

—

... Et à propos d'asperge, non plus de ses propriétés nutritives, mais d'une autre propriété très-sensible à l'olfaction, me revient en mémoire une anecdote assez drôlette racontée par Vidal (de Cassis), anecdote qu'il intitulait : l'*Asperge accusatrice*. Un confrère très-gourmand ; mais très-connu aussi par ses infortunes conjugales, passant un jour devant la boutique de Chevet, y aperçoit une magnifique botte d'asperges. C'était en plein mois de janvier et par quinze degrés au-dessous de zéro.

— Combien cette botte?

— Pour vous, monsieur le docteur, qui êtes un client, ce sera 50 francs.

— Trop cher pour moi.

— C'était la seule botte qu'il y eût aux Halles, ce matin.

Le confrère ne se laissa pas tenter.

Après un dîner pris à son cercle, le confrère demanda à sa femme :

— Et toi, bonne amie, où as-tu dîné?

— Chez ma sœur, répond-elle avec aplomb.

Mais, disant cela, l'odeur très-caractéristique de l'*asparagus officinalis* se répand dans la chambre.

Notre confrère ne souffle mot, n'en dort pas mieux, se rappelant ces paroles fatales de Mme Chevet : « C'était la seule botte qu'il y eût aux Halles. »

Rien de plus pressé, le lendemain, que de courir chez Mme Chevet et de lui demander à qui elle avait vendu, hier, sa botte d'asperges.

— Au grand Véfour, lui fut-il répondu.

Dans ce cabaret fameux, au moyen d'un louis séducteur habilement donné à un garçon, il fut facile au mari infortuné de connaître tous les détails de l'aventure, accompagnée de beaucoup d'autres anecdotes de ce genre, qui eut pour résultat final de provoquer et d'obtenir une séparation de corps.

Et voilà comme, époux ou épouses perfides, l'asperge peut fournir un témoignage dangereux de vos méfaits matrimoniaux.

Dr SIMPLICE. *Union médicale, 1879.*

*
* *

LE PORTRAIT D'UN HERMAPHRODITE

L'original est à tout faire,
Il est tout ce que tu voudras,
Et tu feras beaucoup, lorsque tu résoudras
Sous quel sexe on l'a dû portraire.
Il est des deux bien convaincu ;
Il peut être coquette, il peut être cocu,

Puisqu'il est mâle et femelle;
Et comme il peut servir de femme et de mari,
De maîtresse et de favori,
Toute la grammaire en querelle
Ne sait à quel genre aller,
Et ne sait comment l'appeler.
Ou Monsieur ou Mademoiselle.



LE PATRON DES SYPHILIOGRAPHES

—

Thierry de Héry, illustre syphiliographe en son temps, visitait un jour la crypte de l'abbaye de Saint-Denis; il passait, assez indifférent, à travers le royal charnier, lorsque tout à coup il se précipita à genoux au pied du tombeau de Charles VIII; le sacristain le tira par la manche en lui disant :

— Vous vous trompez, messire, ci ne gît point un saint, mais feu notre bon roi Charles VIII, dont Dieu ait l'âme.

— Homme simple, je m'esbaudis de ta précieuse candeur, et si jamais tu tombes en mal de Naples, je te guérirai gratis pour ton bon advis. Apprends donc que je prise le bon roi Charles un peu plus qu'un saint : il a été, sans le savoir, mon bienfaicteur, et je le remercie d'avoir rapporté la vérole d'Italie, car j'en ai tiré trente mille bonnes livres de rente.

D[r] JOULIN. *Syphyliographes et syphilis.*



ANOMALIES DENTAIRES

Quelques privilégiés viennent au monde avec des dents ; on cite entre autres : Papirius Carbon, Curius Dentatus, Louis XIV, Mazarin, Guillaume Bizot, médecin et philosophe du xe siècle, Richard VI, roi d'Angleterre, Mirabeau, le poëte anglais Boyd et le professeur Broca. — On sait qu'Alexandre Dumas fils a trente-trois dents.



ADIEUX A MA CALOTTE (1)

AIR DU *Vieux Sergent*.

Après six ans passés à mon service,
O ma calotte, accepte mes adieux !
Il est grand temps de cesser ton office,
Car aussi bien nous vieillissons tous deux.
Pour te lustrer vainement je te frotte ;
Le teint pisseux de ton velours terni
Me dit assez, ô ma vieille calotte, } *bis*.
Que désormais pour nous tout est fini. }

Dans tout le cours d'une longue carrière,
Tu m'as suivi du début à la fin,
Des sombres murs de la Salpêtrière,
Aux bords fangeux du canal Saint-Martin.

(1) Chansonnette faite à l'hôpital Saint-Louis et chantée au banquet annuel de l'internat le 6 février 1864.

Quand chez Lélut une foule idiote,
Sur ton passage écarquillait les yeux,
T'attendais-tu, déplorable calotte,
A faire un jour pitié même aux galeux? } *Bis.*

Rappelle-toi le jour où sur ma tête
Tu te posas pour la première fois.
Du gland soyeux qui décorait ton faîte
J'étais plus fier que du bandeau des rois!
Le temps a fui, t'emportant dans sa hotte,
Où sont tombés, hélas! mes vingt-cinq ans.
Qu'ils étaient beaux, ô ma pauvre calotte,
Ces jours enfuis de ton premier printemps! } *Bis.*

Humble roupiou, timide bénévole,
Je te voyais dans un lointain brumeux;
Tu me semblais la splendide auréole
Dont se paraient quelques fronts radieux!
J'ai depuis lors un peu changé de note,
Et tempéré mon admiration. —
Mais des Bédouins, ô magique calotte,
Tu fais toujours la vénération. } *Bis.*

Ne *blaguons* pas le culte des ancêtres...
L'un de mes chefs s'est appelé Vernois;
Grisolle, Hardy, Bouvier furent mes maîtres.
Et Nélaton m'a vu suivre ses lois.
Dans la pratique où désormais je flotte,
Vaste océan perfide aux matelots,
Leur souvenir et le tien, ma calotte,
Me sauveront de la fureur des flots. } *Bis.*

Couverts d'étain, assiettes de faïence,
De nos festins tel était l'ornement :
Maigres festins... dont réglait l'ordonnance
Notre économe... économiquement.
De loin en loin, quelque honnête ribote,
Comme Hippocrate en ordonne à ses fils...
Lorsqu'au régal préside la calotte,
Non, il n'est pas de princes mieux servis. } *Bis.*

Joyeux propos de nos salles de garde!..
Chers compagnons de mes plaisirs perdus
Dans le passé déjà je vous regarde;
A vos côtés vous ne me verrez plus.
Qu'il serait doux de pouvoir, côte à côte,
De l'avenir affronter le combat!
Mais l'amitié qui naît sous la calotte, }
Quand tout vieillit, seule ne vieillit pas! } *Bis.*

De l'internat vénérable symbole,
Drapeau sacré que rien ne peut flétrir,
A toi les vœux, la dernière parole
Du vétéran qui s'apprête à mourir...
Mais pour un mort, bien longtemps je radote :
Encore adieu. Dussions-nous en pleurer,
Embrassons-nous, ô ma chère calotte, }
Pour tout jamais il faut nous séparer! } *Bis.*

Dr MAURICE RAYNAUD.



LE VOLEUR VOLÉ.

Rien n'est comparable aux bénéfices qu'on réalise dans certaines officines. Jugez-en par ce simple fait :

Un quidam entre chez un pharmacien, demande une drogue du prix de 2 fr. 10 centimes, la paye, l'emporte et s'esquive rapidement.

Quand il est parti, au moment de serrer l'argent dans son comptoir, le pharmacien s'aperçoit qu'on l'a payé en monnaie de singe. Les 10 centimes sont de bon aloi; mais la pièce de 2 francs est fausse. Il pousse une exclamation énergique.

« Patron, dit un commis, faut-il courir après ce filou ? »

Le patron s'avance sur le seuil de sa porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue :

« Inutile de vous déranger, dit-il, vous ne le rattraperiez pas ; le gueux a disparu. Et puis, ajouta-t-il entre ses dents, je gagne encore un sou. »



LA SAGE-FEMME

AIR : *France, reine des reines.*



Noble dame et grisette,
Adressez-vous ici.
Venez à ma sonnette,
Elle est discrète
Et ma bouche aussi.

Vous dont l'œil examine
A ma porte un tableau,
A la chaste Lucine
Offrant un fruit nouveau
Si pareil fruit soulève
Votre sein agité.
Venez, je suis élève
De la Maternité.

Noble dame, etc.

Toute voix qui m'appelle,
A droit à mes secours :
Je sers du même zèle
L'hymen et les amours,

Des portes de la vie,
Gardienne par le fait,
J'ouvre quand on me crie
Le cordon, s'il vous plait.

Noble dame, etc.

Pour des pensionnaires
J'ai fait construire exprès,
Des réduits solitaires,
Dont moi seule ai l'accès.
Plus d'une en est sortie
Pour le nœud nuptial,
La tête refleurie
Du bouquet virginal.

Noble dame, etc.

Portant certain bagage,
Agnès dit aux méchants :
Je vais, pour un voyage,
Respirer l'air des champs.
Mais Agnès, bientôt lasse
D'un assez court trajet,
Chez moi se débarrasse
De son petit paquet.

Noble dame, etc.

Une marquise intègre
Mit un mulâtre au jour,
Au regard de son nègre
Moi j'impute le tour.
Rien ne le désespère,
L'époux prend son parti,
Et reçoit comme un père
Cet enfant d'Haiti.

Noble dame, etc.

De fournir la nourrice
Je me fais une loi,
A l'église le suisse
Tient l'enfant avec moi.
Le vicaire et le maire
Me nomment galamment
La première commère
De l'arrondissement.

Noble dame et grisette,
Adressez-vous ici,
Venez à ma sonnette,
Elle est discrète
Et ma bouche aussi.

ANONYME.



ENNEMI DE LA CRÉMATION



Le docteur X.. est un farouche réactionnaire, en même temps qu'un médecin médiocre, qui tue ses malades à la journée.

Aussi suffit-il que la crémation soit proposée par un républicain du conseil municipal, pour qu'il la combatte à outrance.

C'est ce qu'il fait en conscience.

Hier encore il déblatérait contre le projet.

— C'est absurde... c'est monstrueux ! répétait-il.

— Comme il s'échauffe ! observa quelqu'un.

— Dame, ce n'est pas étonnant, fit un de nos confrères qui était présent, *on veut brûler ses œuvres!*



SÉCURITÉ

— Eh quoi, Ducorbien, toujours seul?

— Mon Dieu, oui, mon ami; seul, mais nullement à plaindre. Ma femme est aux bains de mer, mes deux enfants au collége, et moi, je jouis, sans trop de scrupules, de mon pseudo-célibat.

— Tu as toujours été veinard; moi, je suis débordé par la famille. Huit enfants en dix ans; c'est à n'y pas tenir! Mais, dis-moi, comment diable as-tu fait pour borner, avec tant de précision, ta fécondité?

— Ça, c'est un secret, mon excellent bon; enfin, tu as acquis le droit d'en user, et je te le livre. Voici : le Dr X..., qui est l'obligeance même, a inventé exprès pour ma femme un petit adjutorium, oh, la moindre des choses, très-ingénieux, très-léger, qui ne gêne en rien nos épanchements... et nous en épargne les conséquences. Mais, au fait, je puis te le montrer; Ernestine l'a toujours dans le tiroir de la table de..... Tiens! elle l'a emporté!



PETITION DE LA MAIN GAUCHE

A L'ADRESSE DE TOUS CEUX QUI ONT MISSION D'ÉLEVER LES ENFANTS.

—

« Je m'adresserai à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de jeter un regard de compassion sur ma malheureuse destinée, afin qu'ils daignent écarter les préjugés dont je suis victime.

« Nous sommes deux sœurs jumelles, et les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas plus, ni ne sont pas plus faits pour s'accorder l'un avec l'autre que ma sœur et moi ; cependant, la partialité de nos parents met entre nous la distinction la plus injurieuse. Dès mon enfance, on m'a appris à considérer ma sœur comme un être d'un rang au-dessus du mien ; on m'a laissée grandir sans me donner la moindre instruction, tandis que rien n'a été épargné pour la bien élever. Elle avait des maîtres qui lui apprenaient à écrire, à dessiner, à jouer des instruments ; mais si, par hasard, je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais aussitôt cruellement grondée ; j'ai même été battue plus d'une fois parce que je manquais d'adresse et de grâce.

« Il est vrai que parfois ma sœur m'associe à ses entreprises ; mais elle a toujours grand soin

de prendre le devant et de ne se servir de moi que par nécessité ou pour figurer auprès d'elle.

« Ne croyez pas, messieurs, que mes plaintes soient excitées par la vanité; non, mon chagrin a un motif bien plus sérieux. D'après un usage établi dans ma famille, nous sommes obligées, ma sœur et moi, de pourvoir à la subsistance de nos parents. (Je vous dirai en confidence que ma sœur est sujette à la goutte, aux rhumatismes, à la crampe, sans compter beaucoup d'autres accidents.) Or, si elle éprouve quelque indisposition, quel sera le sort de notre pauvre famille!... Nos parents ne se repentiront-ils pas alors amèrement d'avoir mis une si grande différence entre deux sœurs si parfaitement égales?... Hélas! nous périrons de misère, il me sera impossible de griffonner une pétition pour demander des secours, car j'ai été obligée d'emprunter uue main étrangère, pour transcrire la requête que j'ai l'honneur de vous présenter.

« Daignez, messieurs, faire sentir à nos parents l'injustice d'une tendresse exclusive et la nécessité de partager également leurs soins et leur affection entre tous leurs enfants.

« Je suis, avec un profond respect, messieurs, votre obéissante servante. »

FRANKLIN.



SONNETS MEDICAUX

par le Dr Georges G.



LE COR AUX PIEDS.

Je suis le cor aux pieds, et c'est moi qui proteste,
Contre le cordonnier et son cuir oppresseur.
L'élégance m'impose un joug que je déteste.
Je veux que tu sois libre, ô phalange, ma sœur!

En vain le pédicure, en son dessein funeste,
Le scalpel à la main, réduit mon épaisseur.
Il se croit triomphant! Erreur! Le sol me reste;
J'y renais plus puissant contre l'envahisseur.

Le gommeux voudrait bien, comprimant la nature,
Faire admirer un pied plus grand que sa chaussure.
Le bottier, son complice, est aussi son bourreau.

Qu'un aveugle instrument nous taille et nous nivèle,
La persécution redouble notre zèle :
Oignons, durillons, cors, nous narguons Galoppeau!

DIGESTION

A petits coups j'achève un excellent café,
Et d'un doigt de cognac détergeant l'œsophage,
Je digère, plongé dans l'odorant nuage
Qui s'exhale des plis d'un havane étoffé.

Décidément, le chef a partout triomphé.
Du poisson au rôti, des hors-d'œuvre au fromage,
Pas un seul plat qui n'ait reçu mon double hommage :
Toi surtout, sein fécond du dindonneau truffé!

Dans le fauteuil profond dont les rondeurs m'appellent,
Des hoquets innocents tour à tour me rappellent
Tantôt la bisque rose et tantôt les foies gras.

Les yeux mi-clos, j'entame un rêve bucolique..,
Mais quel est ce parfum soudain et magnifique?
La truffe a murmuré : « C'est moi, ne le dis pas! »

PHTHIRIUS PUBIS

Rome va s'endormir aux pieds d'un nouveau maître
En ce jour, aux sons clairs envolés de l'airain,
Le pape Sixte a mis sur son front souverain
La couronne du roi, du guerrier et du prêtre.

Pensif, il est assis à la haute fenêtre
Et goûte la fraîcheur du soir, dans l'air serein.
Or, la mystique voix d'un phthirius pèlerin,
Dans un prurit dont la caresse le pénètre,

Monte, reconnaissante, et dit : O mon appui!
Te souvient-il des temps lointains où, pauvres héros,
Nous gardions les pourceaux en trainant nos misères,

Nous, que le monde acclame et révère aujourd'hui?
Ah! celui-là sera plus qu'Hercule robuste
Qui me détachera de ta personne auguste!



CALCUL FACILE A FAIRE



Un territorial affligé de *pediculi*, demande à un apothicaire combien il pourra occire de parasites avec dix centimes d'onguent napolitain.

— Un millier environ, lui fut-il répondu.

— Alors, reprend-il, donnez-m'en pour cent sous.



L'ASPHYXIE PAR LE CHARBON

L'air, disait-il, est composé
D'oxygène et surtout d'azote,
Trois quarts de l'un, prenez-en note,
Un quart de l'autre, c'est aisé...

On y peut aussi constater
Un peu d'acide carbonique,
Mais en quantité si modique,
Qu'il vaut mieux ne pas en parler...

Va-t'en donc, ô jeune ouvrière
Qui veut guérir du mal d'amour.
Va-t'en donc chez la charbonnière;
Il y en a une au fond de la cour!...

Si vous allumez un fourneau,
L'air devient pauvre en oxygène;
Au bout d'un instant ça vous gêne,
Ça vous prend d'abord au cerveau. .

Puis vient la mort! Elle est surtout
Due à l'oxyde de carbone,
Dont l'influence n'est pas bonne,
Oh! mais là, pas bonne du tout!...

MEILHAC ET HALÉVY, *la Diva.*



L'AME DES PUNAISES

PROFESSION DE FOI
D'UN ACCOUCHEUR SPIRITUALISTE.

—

La vie n'est point une propriété essentielle de la matière organisée. Le cadavre est privé de vie, bien que formé uniquement de matière organisée. L'organisme vivant présente donc de plus que le cadavre un principe vivifiant que le spiritualiste appelle l'âme et auquel doivent être rapportés tous les phénomènes des êtres vivants.
J'accepte l'âme du chien, de la punaise.

Dr Em. Bailly.



LES CHIRURGIENS IGNORANTS

Air : *Philis demande son portrait.*

—

Les chirurgiens sont de grands sots
De prétendre connaître
Tous les symptômes et les maux
Que l'amour seul fait naître.

Dès qu'ils vous ont piqué le bras,
Ce dieu rit de leur peine,
Et leur dit : « Ignorants, plus bas ;
Ce n'est point là la veine. »

Chansons joyeuses.



UN CHIRURGIEN REFAIT.

Un jour, nous racontait Velpeau, à l'heure de ma consultation, je reçus la visite d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui venait s'acquitter envers moi des soins donnés à sa mère, sur qui j'avais pratiqué une opération assez délicate. Mes honoraires se montaient à 6,000 francs. — « 6,000 francs! monsieur, assurément c'est bien peu pour payer vos soins, mais nous n'avons pas une grande fortune, et cette somme va singulièrement ébrécher notre petit avoir. Oh! comme ma mère et moi nous vous serions reconnaissants si vous vouliez bien un peu abaisser ce chiffre! » Le jeune homme fit tant et si bien que, contre mon habitude, je me laissai attendrir et abaissai ma note à 5,000 francs, que le jeune homme déposa sur mon secrétaire. Puis il partit, en me jurant une *éternelle reconnaissance.*

Le soir de ce jour, je passais sous les arcades du Palais-Royal, lorsque j'aperçus, sortant de chez Véfour, un groupe de jeunes gens qui paraissaient avoir assez copieusement *sacrifié à Bacchus*. L'un d'eux, qui semblait être le Mécène de la fête, criait en se tordant :

— Ah! ce vieux père Velpeau, on l'a carotté tout de même! c'est lui qui paye la noce, mes amis!

Entendant prononcer mon nom, je pressai le pas et, regardant celui qui avait ainsi parlé, je reconnus qui?... mon fameux homme aux 5,000 francs, il m'en avait bel et bien *carotté* mille. Et dire qu'il n'a peut-être même pas bu à ma santé! pensais-je en jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus!

P. LABARTHE. *Les Médecins contemporains.*



LE RENARD ET LE CORBEAU

FABLE DE LA FONTAINE... DES CÉLESTINS

Sur l'air du tra, la, la, la.

I

Un vieux corbeau goutteux qui s'était enrichi,
Sur un wagon perché, vint un jour à Vichy.
Il tenait à son bec sa bourse pleine d'or,
Lorsqu'un renard docteur l'accosta tout d'abord
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

II

— Eh! bonjour, lui dit-il, mon cher monsieur Corbeau,
Par quel fâcheux hasard êtes-vous buveur d'eau?
— De la goutte, mon cher, je suis près de mourir.
— Si ce n'est que cela, moi, je vais vous guérir.
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

III

Buvez, monsieur, buvez, voilà le vrai moyen
De guérir votre mal, qui pour nos eaux n'est rien;
Et dans huit jours au plus, je le dis sans craquer,
Dans nos salons, je veux vous aller voir polker
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

IV

A ces mots, le corbeau dit, heureux comme un roi
— Quoi! cela se pourrait! Mais en faisant son *quoi*
Il ouvre un large bec, laisse tomber son or;
Le renard s'en saisit en lui disant, encor.
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

V

— Buvez; de vous guérir voilà le vrai moyen,
Avec nos eaux la goutte est un *bobo* de rien.
Et bas, il ajoutait, lui tirant son chapeau :
— Croyez ça, cher buveur, et puis buvez de l'eau
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

VI

Notre corbeau le crut; aussi, tous les matins,
Allait-il se gonfler de l'eau des Célestins.
Malade confiant, il en buvait des seaux;
Aussi finit-il par laisser ses os aux eaux.
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.

MORALITÉ

Corbeaux, par ce récit, vous voyez qu'en tout temps,
On doit se méfier des renards charlatans,
Ne les croyez donc plus; buvez, mais sans excès,
Et pour sûr vous vivrez jusqu'à votre décès.
Sur l'air du tra, la, la, la, etc.



LA MORT D'HIPPOCRATE

LÉGENDE par le Dr CHAVERNAC (d'Aix).

Hippocrate est le plus ancien médecin dont les ouvrages soient venus jusqu'à nous, et pour cette raison il a été regardé comme le père de la médecine.

Personne ne sait comment il est mort, ni où il est mort. Je vais essayer de vous le raconter.

D'après le témoignage de Soranus, tous les auteurs ont cru et publié qu'Hippocrate mourut et fut inhumé à Larissa, petite ville de Thessalie, à l'âge de 90 ans environ suivant les uns, ou de 109 ans suivant les autres. Ce fut donc sans trop de surprise qu'au mois de mai 1857 on apprit par les journaux de la Grèce, et entre autres l'*Abeille médicale* d'Athènes, que le tombeau d'Hippocrate venait d'être découvert dans la ville de Larissa par l'effet du hasard, l'homme d'affaire du bon Dieu. Une enquête officielle fut ordonnée simultanément par les gouvernements français et hellène. Il en résulta qu'uue singulière exagération s'était mêlée au récit de la découverte de l'inscription du sarcophage en question, si bien qu'après un examen impartial, il était impossible d'accorder créance au fait de l'existence du tombeau d'Hippocrate à Larissa.

Ainsi le tombeau du divin Hippocrate, père de notre science, est encore à découvrir.

Avant de savoir comment est mort le fondateur de la science médicale, il faut savoir s'il a réellement existé. Beaucoup de médecins, en effet, ont nié cette existence, et prétendu que les livres, formant la collection dite *hippocratique*, étaient l'œuvre de plusieurs générations, et qu'il était impossible qu'un homme seul eût pu en faire autant. Ils ont donc soutenu qu'Hippocrate était un personuage imaginaire, un mythe, et qu'il appartenait tout entier à la mythologie. Sans remonter bien loin dans l'histoire, au commencement du siècle, en 1804, le Dr Boulet soutint à la Faculté de Paris une thèse intitulée : Doutes sur la vie d'Hippocrate.

Dubitationes de Hippocratis vita, patria, genealogia, forsan mythologicis et de quibusdem ejus libris multo antiquioribus, quam vulgo creditur.

Paris, an XII.

Cette thèse fit scandale à la Faculté, et sur les instances de Chaussier, Legallois en publia une réfutation.

Cette réfutation devenait superflue, si le doyen Chaussier et Legallois avaient eu connaissance d'un ouvrage de Platon. Ce philosophe a été, en effet, presque le contemporain d'Hippocrate, et très-probablement il l'a connu. Quoi qu'il en soit, dans son dialogue intitulé *Protagoras*,

Platon adresse cette question à un de ses disciples nommé Hippocrate :

— « Dis-moi, ô Hippocrate! si tu voulais aller trouver ton homonyme, Hippocrate de Cos, de la famille des Asclépiades, et lui donner une somme d'argent pour ton compte, et si l'on te demandait à quel personnage tu portes de l'argent en le portant à Hippocrate, que répondrais-tu?

— Que je le lui porte en sa qualité de médecin.

— Dans quel but?

— Pour devenir médecin moi-même. »

Ce document inestimable établit d'une façon irréfragable la certitude de l'existence de celui dont je veux vous dire la triste fin.

Hippocrate naquit à Cnide, dans l'île de Cos, pendant la première année de la 80e olympiade, c'est-à-dire 460 ans environ avant Jésus-Christ. Les auteurs anciens prétendent qu'il était le dix-septième ou le dix-huitième descendant d'Esculape, et Soranus ajoute qu'Hippocrate lui-même faisait remonter son origine jusqu'à Hercule par les femmes.

Il était de la famille des Asclépiades, famille vouée depuis un temps immémorial à la pratique de la médecine, et qui l'exerça dans l'île de Cos, à Cnide; plus tard à Athènes, aiusi que dans les villes importantes de la Grèce et de l'Asie Mineure, dans les temples nommés *Asclépions*.

Hippocrate reçut les premières notions de la science médicale de son aïeul Hippocrate Ier et de son père Héraclide. Ayant de bonne heure quitté l'île de Cos, il se rendit à Athènes pour suivre les leçons d'Herodicus et de Selymbre, célébrités médicales de l'époque. Il fut aussi disciple du sophiste Gorgias, et on croit que Démocrite fut son maître ; c'était le plus savant de son temps avant Aristote.

Hippocrate puisa dans la pratique des prêtres d'Esculape quelques-uns de ses matériaux, mais il ne leur a certainement pas emprunté son admirable méthode de décrire les maladies. Les sources réelles de son instruction ont été les écoles de Cos, de Cyrène, de Rhodes, et surtout l'observation directe de la nature fécondée par un vaste génie. Il se mit à voyager pour acquérir des connaissances nouvelles et se perfectionner dans la médecine dont il devait faire sa profession. Pendant douze ans il parcourut plusieurs provinces ; la Macédoine, la Thrace, la Thessalie furent les pays qui attirèrent le plus son attention. Il visita les écoles et les temples de Thasos, d'Abdère, de Larisse, de Mélibée et de Cyzique. Il se rendit même en Asie Mineure, et de retour à Athènes il se livra à la pratique régulière de son art.

Hippocrate ne végéta pas longtemps dans l'inaction. Sa science et son talent furent vite connus et appréciés. Sa réputation devint si grande, qu'il fut recherché non-seulement par

les philosophes en renom, mais encore par les personnages les plus puissants, par les populations et par les rois. Il était en correspondance avec Démocrite, avec les ministres d'Artaxercès, avec Philopœmen et Denys de Syracuse.

Certaines cures importantes le mirent encore plus en relief, entre autres celles de Perdiccas, roi de Macédoine. Ce monarque était alité depuis plusieurs mois et consumé par une fièvre lente et continue, qu'aucun remède n'avait pu arrêter, parce qu'on en avait ignoré la cause. On appela Hippocrate. Le Dr cnidien interrogea son auguste malade, l'examina des pieds à la tête, et sur quelques réponses indécises, il comprit de suite que le mal dont souffrait Perdiccas avait sa cause dans une violente passion secrètement entretenue par Phila, femme ou concubine de son père. On sait le reste. Le père se sacrifia généreusement pour le fils que la belle Phila sut guérir radicalement.

A quelque temps de là les Abdéritains émirent des doutes sur la raison de leur philosophe Démocrite; on le croyait fou parce qu'à l'inverse d'Héraclite qui pleurait sans cesse de la sottise des hommes, lui en riait continuellement :

Perpetuo risu pulmonem agitare solebat.

Le sénat d'Abdère, partageant les craintes du peuple, pria Hippocrate de se transporter dans

la [illegible]itude de Démocrite et de lui prodiguer ses soins éclairés.

Hippocrate trouva le philosophe en train de disséquer des animaux, et lui ayant demandé pourquoi il le faisait, il lui fut répondu que c'était pour découvrir la cause de la folie qu'il regardait comme un effet de la bile. Le docteur comprit de suite qu'il n'avait pas affaire à un insensé. Il en fut plus convaincu encore par le fait suivant. Le philosophe salua à titre de fille une jeune personne qui accompagnait Hippocrate; il la salua le lendemain à titre de femme parce qu'il reconnut à ses yeux qu'elle avait été deflorée pendant la nuit. (Si le fait est vrai, cette clairvoyance est capable de rendre la philosophie odieuse à la moitié du genre humain.) Hippocrate n'eut pas de peine à convaincre les Abdéritains que Démocrite n'était pas insensé. Le sénat offrit dix talents au médecin de Cos. Il les refusa, disant qu'il avait été assez payé d'avoir vu, au lieu d'un fou, le plus sage de la Grèce.

La renommée d'Hippocrate s'étendit si loin que la plupart des princes et des rois tentèrent de l'arracher à sa patrie pour le fixer à leur cour.

Il était à l'apogée de sa réputation, lorsque le roi de Perse Artaxercès *longue-main* voulut l'attirer dans ses Etats sous le fallacieux prétexte de soigner les pestiférés, mais en réalité pour enseigner et pratiquer la médecine. Il lui fit

offrir des présents considérables par le satrape Hyspame. « *Allez dire à votre maître, répondit Hippocrate, que j'ai de quoi vivre, me loger, et me vêtir. L'honneur me défend d'accepter les présents des Perses et de secourir les barbares qui sont les ennemis de la Grèce.* » L'histoire ajoute que le grand roi se fâcha tout rouge et fit sommation aux habitants de Cos de lui livrer le coupable de lèse-majesté, les menaçant en cas de refus de mettre leur île à feu et à sang. Ces braves gens méprisèrent les menaces du despote. La mort d'Artaxercès survenue la même année, 424 ans avant Jésus-Christ, fit que l'incident n'eut pas de suite. (Girodet peignit en 1816, pour l'offrir à la Faculté de Paris, où on le voyait encore il y a peu d'années dans le grand amphithéâtre, le tableau célèbre d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*.)

Artaxercès *longue-main,* dans son testament, recommanda à ses successeurs de tirer vengeance de l'outrecuidance des Grecs, et surtout d'Hippocrate. Darius II, son fil naturel, lui succéda sur le trône jusqu'en 404, mais n'eut jamais l'occasion d'accomplir les dernières volontés de son père.

Artaxercès II, dit Mnémon (à la bonne mémoire), succéda à son père Darius II, et régna jusqu'en 362. Durant son règne il se souvint de l'animosité de son grand-père contre Hippocrate.

Il donna l'ordre à l'un de ses satrapes d'envoyer son fils Ctésias, le plus intelligent de la fa-

mille, à Athènes, pour apprendre la médecine aux leçons du célèbre médecin. Il leur traça tout un plan pour arriver à ce but. La mère et le fils s'embarquèrent pour Athènes, et vinrent trouver Hippocrate. La mère lui demanda de vouloir bien donner à son fils les premières notions de la science qui faisait sa gloire. Lorsque Hippocrate apprit la nationalité des visiteurs, il refusa net et les renvoya assez cavalièrement sans même avoir examiné le jeune homme.

La satrapesse ne se tint pas pour battue. Elle apprit, à l'hôtel où elle était logée, qu'Hippocrate n'employait à son service que des garçons qu'il renouvelait assez souvent, car il craignait de rencontrer un jour une intelligence qui lui surprendrait les secrets de son art pour les utiliser à son propre avantage. La Persane résolut d'attendre une occasion favorable; elle alla consulter les oracles qui lui pronostiquèrent une heureuse issue à son dessein, et elle fit, en reconnaissance, de riches offrandes à la divinité en renom à cette époque.

A quinze jours de là, le garçon de l'hôtel vint un soir en courant la trouver au temple d'Apollon, où elle faisait ses dévotions. Il lui apprit qu'Hippocrate venait de renvoyer son domestique pour avoir questionné indiscrètement un malade à l'heure de la consultation. La dame rentra de suite à l'hôtel, quitta ses vêtements orientaux et revêtit le costume des paysannes de l'Epire; son fils de son côté se déguisa artis-

tement en berger de cette province. Ainsi accoutrés, tous les deux se rendirent chez Hippocrate; il fut convenu entre eux que Ctésias ferait l'imbécile et l'idiot et ne répondrait que par monosyllabes à toutes les questions qu'on pourrait lui faire. En quelques minutes ils furent devant la maison du docteur, ils soulevèrent une fois le marteau de la porte. Des pas lents et sourds se firent entendre, Hippocrate parut.

« Je viens, Monsieur, dit la paysanne, vous demander si vous ne voudriez pas occuper dans votre maison ce jeune gars; il ne sait pas faire grand'chose, car il n'est pas très-intelligent, mais il est très-soigneux pour les bêtes, il vous soignerait bien vos chevaux; oh! pour cela il n'a pas son pareil; pour autre chose il n'est bon à rien. »

Hippocrate regarda fixement le pâtre, lui posa quelques questions et finalement l'accepta, en réservant la question des gages. La mère, jouant son rôle jusqu'au bout, témoigna toute sa reconnaissance avec l'accent et le verbiage de celles dont elle avait revêtu le costume.

La place était conquise, il s'agissait de s'y maintenir. Le jeune Ctésias, qui était d'une intelligence hors ligne, promit à sa mère de ne point se compromettre et de s'observer minutieusement pour ne pas éventer la ruse.

Le nouveau domestique passa les premiers jours à s'installer et à examiner la maison en l'absence de son maître Quand celui-ci rentrait,

il donnait quelques ordres pour le jour ou le lendemain. Ils étaient toujours assez mal exécutés, quelquefois tout de travers. L'esclave ne montrait aucune aptitude à bien faire. Aussi Hippocrate entrait-il dans des colères bleues; mais il se calmait vite en pensant que pour son métier il valait encore mieux un idiot qu'un roué.

Quand ce jocrisse fut bien au courant des us et coutumes de son maître, il étudia à fond tout ce qui se trouvait dans son cabinet.

La maison d'Hippocrate était comme celles que l'on exhume à Pompéi. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, point de premier étage. En entrant : un vestibule dans le sens de la largeur de la maison, et qui servait de salle d'attente au public. Dans l'espace à ciel ouvert qui succédait au vestibule, et que les anciens appelaient *impluvium*, s'ouvraient le cabinet et la salle à manger, sur le côté et en face le triclinium. Le cabinet était une pièce rectangulaire avec une porte et sans fenêtre. Le plafond était percé d'un vasistas assez grand pour donner un jour suffisant dans l'appartement. Une table au milieu avec des bocaux, des cornues et quelques fioles (1), deux siéges en bois sculpté composaient tout le mobilier. Des livres et des manuscrits étaient méthodiquement rangés dans un

(1) Le verre existait à cette époque, puisqu'on a trouvé dans les fouilles de Pompéi des tubes et des flacons. (Ce n'est pas une raison, N. D. L. R.)

casier. Des couteaux, des bistouris, un trépan et tout l'arsenal de la chirurgie de l'époque étaient suspendus à un râtelier accroché au mur.

Dans un coin, un fourneau continuellement allumé chauffait sans cesse les fers à cautériser dont le docteur faisait un grand usage.

A l'heure de la consultation, les malades arrivaient en foule; la plupart venaient de fort loin pour prendre les conseils du grand médecin. Alors Ctésias avait ordre de vaquer à ses occupations journalières; mais il n'était pas docile à ce point. Il montait prestement au moyen d'une courte échelle sur le toit de la maison, se couchait à plat ventre le long des tuiles et collait son oreille au vasistas qu'il avait soin de tenir toujours entr'ouvert.

Quand le cabinet était fini et Hippocrate sorti, il redescendait, allait dans sa chambre et écrivait tout ce qu'il venait d'entendre. Le matin, pendant les visites du docteur en ville, il dévorait les livres et les manuscrits de la bibliothèque, il en copia même plusieurs entièrement. Tous les jours il recommençait ce manège. Le service ne se faisait pas et Hippocrate s'inquiétait. Plusieurs fois l'esclave faillit être pris en flagrant délit d'études, mais il joua si bien son rôle de jocrisse, avec ce sourire bênet inhérent à la fonction, qu'Hippocrate n'eut jamais aucun soupçon.

Durant trois longues années Ctésias fit la même pratique; le matin il étudia, l'après-midi

il assista aux consultations du haut de son observatoire, et la nuit il écrivit les leçons orales tombées de la bouche du maître. Ce travail assidu et opiniâtre augmenta considérablement son savoir; et moins la pratique, il s'avouait à lui-même qu'il savait la théorie aussi bien qu'Hippocrate; même il n'aurait pas été fâché de se mesurer scientifiquement avec lui. Il ne tenait plus maintenant à sa position, et s'il dévoilait la ruse il voulait le faire avec honneur.

L'occasion ne se fit pas attendre, elle se présenta tout naturellement.

Un paysan d'Arcadie, monté sur un roussin du pays, s'arrêta un jour à l'heure de midi, devant la maison d'Hippocrate. Il descendit en maugréant contre la chaleur tropicale, attacha son bidet à un anneau de fer fixé à la muraille, et frappa à la porte. Ctésias vint ouvrir.

« Je voudrais parler à M. Hippocrate le plus tôt possible, car je souffre horriblement, j'ai une araignée là-dedans », et il désignait du doigt la partie supérieure de la tempe gauche.

Ctésias le fit asseoir dans le vestibule :

« Le patron va rentrer, il se mettra à table, et dans une demi-heure il vous recevra. Ainsi prenez patience. »

Hippocrate rentra en effet quelques instants après. En quatre bouchées il eut fini son repas, comme le font tous les gens actifs. « Monsieur, lui dit l'esclave, un paysan désire ardemment vous parler.

— Fais entrer au cabinet. »

Hippocrate s'essuya les lèvres, se lava les mains, remercia les dieux de la nourriture qu'il venait de prendre, et à pas comptés il se dirigea vers son sanctuaire. Il referma la porte derrière lui.

En trois bonds Ctésias fut sur le toit et aux écoutes. Les quelques mots du paysan l'avaient intrigué. Il écouta, il entendit, il vit.

« Docteur, dit l'Arcadien, voici mon cas. Avant-hier, en moissonnant sur les flancs du mont Pholoé, une araignée sautant d'un épi sur mon visage s'est introduite dans ma narine gauche, et s'est mise à grimper là dedans comme dans une cheminée; j'ai bien essayé de la saisir, mais plus je la touchais, plus elle montait; je reniflais, j'éternuais, elle montait toujours; et aujourd'hui je la sens là (et il montrait le côté gauche du crâne). Je souffre des douleurs atroces. Coûte que coûte, il faut que vous me l'enleviez.

— Mais c'est une opération très-grave, mon ami, qu'il faut vous faire!

— Je suis résigné; une fois mort, je ne souffrirai plus ».

Hippocrate se mit à l'œuvre séance tenante. Saisissant son chef de section, le bistouri, de la main droite, et tendant le cuir chevelu, préalablement rasé, de la main gauche, il fit très-lestement une large incision cruciale. Décollant les lambeaux de tous côtés, il mit à nu la boite crânienne. Il épongea rapidement la surface

saignante, et prenant le trépan muni de sa plus grande couronne, en quelques tours de vilebrequin il emporta une plaque osseuse du diamètre d'une pièce de cent sous : le malade n'avait pas bronché, ni proféré un seul cri. Continuant son œuvre, l'opérateur incisa les enveloppes du cerveau, et à sa grande joie il aperçut l'araignée fixée dans la substance cérébrale, à l'endroit même que le malade avait indiqué. Hippocrate saisit les pinces et les approcha lentement de l'animal pour l'agrafer; celui-ci, sentant ou voyant le danger, s'enfonça plus avant dans le cerveau. Puis il revint à la surface; Hippocrate essaya de nouveau de la pincer, mais l'animal s'enfonça derechef. Cette manœuvre dura plus de vingt minutes. Le chirurgien était dans un cruel embarras; vingt fois il avait essayé et vingt fois ses essais avaient été infructueux. Que faire? Jamais dans sa pratique il ne s'était trouvé dans une pareille perplexité.

Ctésias, du haut de son poste, lui dit :

« Maître, prenez donc le fer rouge et brûlez-la. »

Ce fut un trait de lumière pour Hippocrate. Sitôt dit, sitôt fait. Prenant un cautère dans le fourneau, il cautérisa l'araignée sur place, pansa le malade et le renvoya en lui faisant les recommandations convenables.

A nous deux, Ctésias! — Il paraît que mon esclave n'est pas aussi idiot que je le croyais. — « Ctésias! Ctésias! viens ici, vil esclave! où es-tu? »

Il le chercha partout, fouilla tous les recoins, monta sur les toits et ne le trouva point.

Le Persan avait décampé.

Hippocrate courut immédiatement chez le commissaire central de l'époque, lui raconta l'affaire et lui dit que si on n'arrêtait pas le coupable, c'en était fait de la médecine de la Grèce, parce qu'on lui avait volé tous ses secrets qu'on exploiterait en pays étranger. L'autorité, comprenant les justes réclamations du prince de la médecine, mit sur pied tous ses agents de police, avec ordre de ramener Ctésias mort ou vif.

Tous rentrèrent au bureau sans avoir des nouvelles du fugitif. Un matelot ayant eu connaissance de l'affaire vint dire qu'un jeune homme, dont le signalement répondait bien à celui qui avait été donné à la police, s'était embarqué dans l'après-midi au Pirée, à bord d'un navire persan, et qu'il filait toutes voiles déployées vers l'Asie Mineure. La fureur d'Hippocrate ne connut plus de bornes.

Athènes, qui avait été prise par Lysandre quelques années auparavant, en 404, subissait le joug des *trente tyrans*. Le médecin de Cos alla trouver celui qui était au pouvoir et le supplia de demander l'extradition de Ctésias. Le potentat eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'aucune loi internationale ne régissait cette matière; il ne fallait pas non plus songer à poursuivre le coupable; il avait seize heures d'avance et un vent favorable.

Hippocrate dut rengaîner sa mauvaise humeur. « C'est égal, disait-il, tôt ou tard nous nous reverrons. »

Quelques années plus tard, les relations entre la Grèce et la Perse étant assez fréquentes, on apprit que Ctésias faisait merveille dans la pratique de la médecine; il était le premier médecin d'Artaxercès Memnon, de tous les satrapes et de tout ce qu'il y avait de distingué à la cour du roi de Perse. Sa réputation était si grande qu'on parlait presque de le faire venir en Grèce (1), parce qu'il était originaire de ce pays.

Hippocrate n'en dormait plus. Il se dit qu'aux grands maux il fallait les grands remèdes. Il pria le ministre des affaires etrangères de proposer, par voie diplomatique, un cartel scientifique au médecin persan. Celui-ci accepta la proposition, et il fut convenu que chacun d'eux préparerait un poison à sa guise et un contre-poison. Hippocrate devait avaler le poison de Ctésias et prendre son propre contre-poison; Ctésias avalerait le toxique d'Hippocrate et son antidote à lui. L'ancien esclave craignant avec raison la fureur des Athéniens, exigea un sauf-conduit, il voulut aussi que le combat eût lieu en public, et fût annoncé deux mois à l'avance dans toute la Grèce et toute la Perse. Ces conditions ainsi réglées furent acceptées et exé-

(1) Les sommaires et les fragments de Ctésias publiés par Henri Estienne, avec une traduction latine, se trouvent à la suite de plusieurs éditions d'Hérodote.

cutées de part et d'autre. Le jour de ce combat fut fixé au lendemain des Ides de juin (ce jour-là passait pour funeste).

La veille, Ctésias débarqua au Pirée et alla présenter son passe-port à la police d'Athènes. Une foule immense était accourue de tous les pays, de l'Illyrie, du Péloponèse, de la Perse, du Bosphore. La ville d'Athènes regorgeait d'étrangers venus pour voir ce spectacle d'un genre tout nouveau et unique dans les annales de l'histoire.

Le jour fixé, à six heures du matin, on enferma les deux champions, chacun dans une cellule du grand amphithéâtre d'Athènes, et on leur donna tout ce qu'ils demandèrent pour leurs préparations. On leur accorda quatre heures pour préparer le poison, et deux heures pour le contre-poison.

On ouvrit de bonne heure les portes de l'amphithéâtre. La foule, en habits de fête, qui stationnait anxieuse sur les places publiques, se rua dans les corridors et les vomitoires pour arriver aux gradins et avoir une bonne place. Les hommes se précipitèrent en jouant des coudes dans la partie disposée pour le vulgaire, nommée *popularium*. Les femmes étaient assises sur les gradins les plus hauts et séparées des hommes; leurs brillantes toilettes les faisaient ressembler à un parterre de fleurs. Comme toujours elles formaient la partie la plus bruyante de l'assemblée. Beaucoup de regards se diri-

geaient de leur côté, surtout des rangs des spectateurs jeunes et non mariés, qui avaient aussi leurs places à part. Les siéges les plus bas et qui environnaient immédiatement l'arène étaient occupés par les personnes les plus riches et de la naissance la plus illustre, les magistrats, les sénateurs et les membres du corps équestre. Les corridors et les passages étaient bondés de monde; il n'y eut pas assez de place pour tous, et les retardataires restèrent à la porte.

Le temps était sombre, la température lourde, et bien que le soleil ne voulût pas être témoin de la scène qui allait se passer, les employés de l'amphithéâtre s'occupaient de tendre les *velaria*, vastes rideaux qui recouvraient tous les assistants.

Quand la clepsydre marqua midi, sur un signe des édiles le tumulte cessa tout à coup, les ouvriers abandonnèrent leur travail et la foule s'apaisa.

Les autorités d'Athènes et le ministre persan descendirent dans l'arène pour régler les dernières formalités de la lutte. On donna l'ordre d'ouvrir les cellules. Hippocrate s'avança grave, pensif et majestueux. Ctésias, le sourire aux lèvres, arriva d'un pas plus juvénile.

On tira au sort pour savoir lequel des deux médecins devait avaler le premier le poison. Le nom de Ctésias sortit de l'urne.

Les autorités retournèrent à leur place.

Hippocrate se frottant les mains courut à sa

cellule et en rapporta le poison. Il avait préparé une pilule et la tendant à Ctésias :

— Confrère, avalez-moi cela !

Le Persan prit la boulette, l'examina un moment et l'avala. Immédiatement il ingurgita son contre-poison, mais sans se presser.

On attendit une demi-heure pour voir l'effet. La populace, le cou tendu, les yeux ouverts, était haletante. Un silence glacial régnait dans l'assemblée. Tous retenaient la respiration, un sentiment d'oppression pesait sur les poitrines, le cœur ne battait plus. Cet état d'angoisse dura à peu près vingt minutes. Le médecin persan était calme, il allait et venait dans l'arène comme s'il n'avait rien pris. La foule était étonnée. Il paraît, disait-on, que le contre-poison était bon. Hippocrate voyant cela ne se sentit pas rassuré. Il ne put pas s'expliquer comment son partenaire avait pu trouver un antidote à son poison, qui la veille, à une dose infinitésimale, avait foudroyé un bœuf en quelques minutes. Il pâlit un instant, mais sa forte complexion reprit le dessus ; il fit bonne contenance.

La demi-heure écoulée, un mouvement universel agita la nombreuse assemblée ; le peuple respira plus à l'aise et chacun se replaça plus commodément sur son siége. Une pluie agréable fut lancée par les conduits pour rafraichir les spectateurs ; et pendant cette bienfaisante rosée chacun disait son mot sur la scène qui venait d'avoir lieu. L'intérêt du public était vivement

excité. Ctésias venait de se concilier la faveur générale; mais le profond savoir d'Hippocrate et les éminents services rendus à son pays lui avaient conquis d'avance tous les cœurs.

Un nouveau signal annonça à la foule le tour d'Hippocrate. Une crainte convulsive fit frémir la populace. Un silence profond, indiquant la puissance où l'intérêt était parvenu, régna dans l'amphithéâtre qui semblait sous l'empire d'un rêve terrible.

Ctésias se dirigea vers sa cellule, referma la porte et se fit même attendre quelques instants. Le public allait s'impatienter. Au bout de cinq minutes Ctésias sortit, la main et le bras enveloppés de filasse, et tenant à bras tendu un long bâton au bout duquel était un petit flacon hermétiquement fermé. Et s'adressant à Hippocrate :

— Mon cher maître, dit-il, buvez cela.

Hippocrate hésita, son visage devint d'une pâleur mortelle. — Diable, pensa-t-il, si lui-même ne peut pas toucher son poison, cela doit être rudement fort.

— Allons, buvez.

Et le maitre faisant alors un effort sur lui-même, saisit fiévreusement le flacon, le déboucha et le porta à ses lèvres; instantanément il chancela et tomba à la renverse. Il était mort!!!

On accourut aussitôt, Ctésias lui-même fut des plus empressés, mais il ne put que constater la mort réelle. « C'est, dit-il, une syncope mortelle par arrêt du cœur.

— Imposteur ! assassin ! c'est votre poison qui l'a tué ! mort à l'empoisonneur ! » mille et mille personnes poussèrent ce cri, descendirent des hauteurs de l'amphithéâtre et se précipitèrent dans la direction du médecin persan. En vain l'édile commandait, en vain le préteur élevait la voix et proclamait les conventions, le peuple était féroce. Excités, enflammés par le spectacle de la victime étendue à terre, les habitants d'Athènes oubliaient l'autorité de leurs magistrats. C'était une de ces terribles émotions populaires fréquentes parmi les multitudes ignorantes, moitié libres, moitié serviles, et que la constitution particulière des provinces grecques produisait fréquemment. Le pouvoir du préteur était un roseau au milieu du tourbillon. Cependant à son ordre, les gardes s'étaient rangés autour du médecin persan et de sa victime ; les vagues de cette mer humaine s'arrêtèrent tout au plus pour laisser à Ctésias le temps de calculer l'instant précis de sa mort.

Celui-ci se vit perdu, mais le sang-froid vint en aide à son courage ; il fixa ses yeux sur la foule qui s'avançait grossissant toujours. Il étendit la main vers le ciel, et son front calme et serein, ses traits reflétant une conscience tranquille prirent une expression des plus solennelles et des plus imposantes :

— Vous dites, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre qui domina les clameurs de la foule, vous dites que mon poison a tué Hippocrate ! Eh

bien! regardez! mon flacon ne contient que de l'eau pure! la preuve, la voilà! et il avala le reste du flacon...

Il se fit un silence de mort, un silence effrayant; les spectateurs se regardèrent les uns les autres, muets. Le murmure de haine et d'horreur qui s'était élevé contre le Persan, expira dans un silence d'admiration involontaire et respectueuse; avec un soupir prompt et convulsif, qui sortit comme d'un seul corps de cette masse animée, la foule détourna ses regards de Ctésias et s'écoula morne et silencieuse, écrasée sous le poids de sa stupéfaction.



LE QUINQUINA (1)

Poëme (1682), par J. de LAFONTAINE.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON

—

Je ne voulais chanter que les héros d'Esope :
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope;

(1) Ce poëme de notre grand fabuliste est peu connu; on ne sait pas assez que Lafontaine était non-seulement un grand philosophe, mais aussi un physiologiste parfaitement au courant des doctrines médicales de son temps. Assurément ses explications pathologico-physiologiques nous font sourire, de même que les nôtres seront prises en pitié par nos descendants; mais nous devons remarquer, qu'avec son grand bon sens, il a toujours su adopter parmi toutes celles qui avaient cours alors, la théorie la plus exacte, et que nous-mêmes, nous regardons comme la plus rationnelle.

Même j'allais cesser et regardais le port,
La raison me disait que mes mains étaient lasses.
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison; cet ordre, accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'était prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.
Favorisez cet œuvre; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus.
Protégez les enfants d'une muse hardie,
Inspirez-moi, je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent d'Apollon la force et les vertus.
Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale;
Punissons des humains l'infidèle artisan :
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale :
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteraient vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit : aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boite; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains :
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains
C'est Phébus Apollon. De lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :

C'est l'écorce du kin, seconde panacée,
Loin des peuples connus, Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots
Peut-être a-t-il voulu la vendre à nos travaux,
Ou bien la devait-il donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre, ainsi que l'or, digne fils du soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles.
Que leur chœur pour m'aider député deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers :
L'un est l'art de ton fils ; et l'autre, les beaux vers.
Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal, à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Cloton quand ses mains se lassaient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédisait son cours, on savait son progrès,
        On déterminait ses effets;
        Mais la cause en était cachée,
La fièvre, disait-on, a son siége aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
        Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang, dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicieux trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
        S'en vont infecter tout le corps,
        Sources de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
        Le sang, véhicule fluide
        Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test et le cerveau, piqués violemment,
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
        Que si le venin dominant
        Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal, survenant,

Jette un long ennui sur ma vie
Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs.
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnaient cours à cette doctrine :
La nature, ou la médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissait.
Qu'importe qui? l'on guérissait.
On n'exterminait pas la fièvre, on la laissait.
Le bon tempérament, le séné, la saignée;
Celle-ci, disaient-ils, ôtant le sang impur
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée.
Celui-là, purgatif innocent et très-sûr
(Ils l'ont toujours cru tel), et le plus nécessaire.
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettaient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissait, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte était une merveille.
Cependant la longueur minait nos facultés.
S'il restait des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et surtout la diète, achevaient le surplus,
Chassaient ces restes superflus,
Relâchaient, resserraient, faisaient un nouvel homme
Un nouvel homme! un homme usé.
Lorsqu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé.
Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts et sans sciences
Les remèdes fréquents n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle
La vie après cent ans chez eux est encore belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids.
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature;
Va sans art apprêter un mets non attaché.
Ils ne trafiquaient point des dons de la nature;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté

L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir, car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.
Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, et trop courts les termes de la vie
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchainement,
Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée :
Le dessein en est grand, le succès malaisé;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
Deux portes sont au cœur; chacune a sa valvule.
Le sang, source de vie. est par l'une introduit.
L'autre, huissière, permet qu'il sorte et qu'il circule
Des veines, sans cesser, aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié.
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout : par les uns nous croissons,
Les autres, des objets touchés en cent façons
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent;
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent;
C'est l'état de la veille; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office
En passant par le cœur il cause un battement;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.

Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.
Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal :
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est son guide; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.
Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentait, c'est au cœur qu'il s'augmente
Et qu'enfin, parvenant jusqu'à certain excès,
Il acquiert un degré qui forme les accès.
Si j'excellais en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à uos sons,
J'expliquerais par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons :
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre matière :
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démou furieux.
Muse, aide-moi ; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.
Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du saug,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passaut,
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse

L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer :
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé, repassant par le cœur,
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.
Ce degré, c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserais entrer dans ce dédale,
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle :
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.
La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète,
Aussitôt les esprits agitent sans raison,
De çà, de là, partout où le hasard les pousse,
Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux

Que de vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but des débris que leurs fureurs méditent,
Les ministres d'Éole et le flot les agitent :
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous
[moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire,
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent !
Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pèche .
Le palais se noircit, et la langue se sèche;
On respire avec peine, et d'un fréquent effort :
Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor,
Le médecin confus redouble les alarmes
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser,
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage,
Sa moitié, ses enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain, car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vieux
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!
A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Ils nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière
On n'a pas le loisir de goûter la lumière
Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître
Retranchez ces jours superflus
Où notre âme, ignorant son être,
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus.
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant et plus encore son long et triste cours;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.
Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs :
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse,
Nous en célébrerons avecque plus de grâce
Le present qu'Apollon oppose à ces malheurs.

—

CHANT SECOND

Enfin, grâce au démon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images,
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes.
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes :
D'autres temps sont venus : Louis règne, et les dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux ;
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte

D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque
[perte.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux :
Le ciel nous a souvent envoyé des travaux.
D'autres temps sont venus : Louis règne, et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort ;
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps, et que sous ces auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers :
Je t'en conjure aussi, père de l'univers.
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,
Qui tempérez les airs, qui régnez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire, empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route :
C'est le bien des mortels, que tout mortel m'écoute.
J'ai fait voir ce que croit l'école et ses suppôts :
On a laissé longtemps leur erreur en repos.
Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs! qu'elles pèchent ou non ;
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate et bout dans sa prison.
On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisaient croître le Nil, quand toute eau se renferme
Et n'ose outrepasser le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours?
Le climat est sans pluie ; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents ;
En ces lieux nuls ruisseaux courants
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.

Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement,
Par le nitre causé, fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai deduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine,
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs;
Et la fièvre de là tire son origine,
Sans autre vice des humeurs.
Que faisaient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? Ils saignaient, mais en vain
L'eau qui reste en l'eolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'air en soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, décline en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours;
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.
Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus
L'antimoine avec le mercure,
Tresors autrefois inconnus.
Le quin règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent
Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion,
Ceux-là même y viendront, et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encore trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit et son feuillage.

Le premier sert à maint ouvrage,
Il est ondé d'aurore, on en pourrait orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pépins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace et ceux du double mont.
Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au cinnamone on peut comparer en couleur.
Quant à ses qualités, principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu
C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide,
Double frein qui, domptant sa fureur homicide,
Apaise les esprits de colère agités.
Non qu'enfin toutes âpretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du soleil
De lui dépend tout l'effet du remède,
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain.
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante ;
J'ai dit sa force, et voici son destin.
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, Muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante

L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part
          Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquait ses compagnes,
          Si, courant parmi les campagnes,
Un levain trop bouillant en voulait à leurs jours,
La belle à ses secrets avait alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son âme
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimait un berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer et ne la plaignit pas.
Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue, elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux!
Car de forcer un cœur il est bien moins possible,
Hélas! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;
          Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
          Qui dans les tourments amoureux
          Puisse servir de médecine.
La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre;
          Faible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait : examinez la fièvre,
          Regardez le tempérament;
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie :
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment
          Est maître de toute une vie.
Ce détail est écrit; il en court un traité.
          Je loûrais l'auteur et l'ouvrage :
L'amitié le défend et retient mon suffrage;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice,
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice
          Le mystère, et tous ces chemins

Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.
Nulle liqueur au quina n'est contraire :
L'onde insipide et la cervoise amere,
Tout s'en imbibe : il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée
Diverses gens l'ayant su déguiser,
Leur interêt en a fait un Protée
Même on pourrait ne le pas infuser,
L'extrait suffit : préferez l'autre voie,
C'est la plus sûre, et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût surtout, lorsque le bon Silene,
Bouillant encore, le puise à tasse pleine,
Sait au remede ajouter quelque prix ;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits
Il le sublime et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture ;
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'impregne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance
Entre Bacchus et le sacré vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais, comme il faut au quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède ;
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans les festins du monarque des dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense ;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'univers ;
Nos besoins proprement en font leur apanage :

Les arts sont les enfants de la nécessité,
Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,
Met aussitôt tout en usage.
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteurs des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains :
Rendons grâce au hasard. Cent machines sur l'onde
Promenaient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avait des poursuivants;
Nos mains l'allaient chercher au sein de sa patrie :
Le quina vint s'offrir à nous en même temps,
Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il pas fait! de quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviraient de matière à former cent héros.
Le quin fera longtemps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées.
J'ai pour garants deux demi-dieux :
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire!
Je toucherai du front les bords du firmament
Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois pas te taire;
Je laisse tes travaux, ta prudence et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivants:
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.

S.

Un jour j'entreprendrai cette digne matière,
Car pour fournir encore une telle carrière
Il faut reprendre haleine : aussi bien, aujourd'hui,
Dans nos chants les plus courts on trouve un long
[ennui.
J'ajouterai sans plus que le quina dispense
De ce régime exact dont on suivait la loi.
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi ;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence
Si le quina servait à nourrir nos défauts,
Je tiendrais un tel bien pour le plus grand des maux.
Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde.
Simple, sans passion, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre :
Le ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignorait les dieux, qu'il n'apprend qu'au
[besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin :
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux par portions égales :
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ses tonneaux.
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris, le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage,
Avec un discours ampoulé
Exagérant deux maladies :
Jupiter en fut ébranlé.
Ils firent un portrait si hideux de nos vices,

Qu'il inclina d'abord à retourner le tout,
Momus, alors présent, reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
— N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;
Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament,
Cette race pourrait avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus! il fronça les sourcils;
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : — Va, malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience.
Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs et la sobriété :
C'était rectifier cette inégalité.
Comment les avons-nous traitées?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guère
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.
Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.
Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors,
Éternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire
Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets;
Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux :
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie,

Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'ose aient s'opposer au vouloir d'Uranie.

La Fontaine.

*
* *

LA MORT DE RABELAIS

Elle fut pareille à sa vie; car il conserva son humeur gaie jusqu'à ses derniers moments. Le cardinal du Bellay, sachant qu'il était fort malade, envoya un page pour s'informer de sa santé; il le fit entrer pendant qu'il recevait l'extrême-onction et que le prêtre était occupé à frotter ses pieds d'huile, et il lui dit : « Dis à ton maître, qu'il me faudra bientôt faire le voyage puisqu'on graisse mes bottes. » Un peu avant de mourir, il dit : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

*
* *

LES COMMANDEMENTS DE LUCINE

Ton fils toi-même nourriras,
Afin qu'il vive longuement!
Autour de lui ménageras,
D'air frais et pur un bon courant
Avec grand soin éviteras
Tout bruit dans son appartement
De flanelle le couvriras
Et le tiendras bien chaudement:
Dans le maillot lui serreras
Son petit corps modérément!

Dix fois par jour le laveras,
Afin qu'il vienne proprement!
S'il s'échauffe, toi, tu boiras
Deux ou trois tasses de chiendent!
S'il a le flux lui pousseras
D'amidon, vite, un lavement!
Poudre de riz tu lui mettras
Pour le garer du frottement!
Force éponges prépareras,
Pour tous les cas... et accidents!

A. Bertherand.
(Gazette méd. de l'Algérie.)

***

AVEU

Un monsieur souffrant d'une indisposition à laquelle les fruits et le melon ne sont pas étrangers, cause avec son médecin.

— Ce n'est rien, dit l'homme de l'art, Boerhaave disait : la tête et le ventre libres.

Le malade, avec élan :

— Mais, docteur, ce n'est plus de la liberté, chez moi, c'est de la licence.

***

LES COMMANDEMENTS

DE L'HOMŒOPATHIE.

L'Allopathe tu banniras
Et l'Hydropathe mêmement;
L'Homœopathe adopteras
Afin de vivre longuement;

A ses secours n'opposeras
Jamais aucun raisonnement.
Ses globules tu goberas
Pour tout mal indistinctement;
Avec lui ne discuteras
Le prix de son médicament;
Ses visites tu solderas
Très-cher et très-exactement;
L'apothicaire tu fuiras
Comme un animal malfaisant;
Aconit tu fréquenteras
Et belladone mêmement;
Beefsteak aux pommes mangeras
Pour guérir tout dérangement;
Entre deux airs tu soigneras
Rhume ou catharre violent;
Par le cognac tu traiteras
L'ivrogne qui va chancelant;
A ton docteur attribueras
Ta vie invariablement;
Et de la mort accuseras
Dame Nature obstinément;
Enfin, tout mal éviteras
Pour pouvoir vivre sainement;
Et tes cors tu t'extirperas
A tout le moins une fois l'an.

EDOUARD LEFORT.



UNE MYSTIFICATION



Il y a quelques années, Brinon, ex-zouave et ancien prosecteur du professeur Gratiolet, ayant beaucoup étudié, en Afrique, le rat au point de vue comestible et comme animal d'agrément,

confectionna une nouvelle tribu de ces rongeurs en leur soudant, par simple greffe, quelques centimètres de la queue au bout du museau. Il baptisa du nom de *rats à trompe du Sahara* ces hybrides de la nature et de l'art. Un très-savant membre de la Société d'acclimatation (1), qui vit encore, en acheta une paire trois cents francs, avec la louable intention de propager en France cette intéressante espèce, comme si nous manquions de rongeurs!

Ces estimables acclimateurs ne reculent devant aucuns sacrifices pour doter nos régions d'animaux utiles. Tout leur fait espérer que, dans un avenir prochain, ils pourront acclimater parmi nous le requin et le serpent boa.

Le client du zouave choyait ses rats à trompe et les montrait avec un orgueil bien légitime à ses collègues humiliés.

Mais, hélas! dès la première génération, il s'aperçut que ses pensionnaires avaient été victimes, et lui aussi, d'une opération... commerciale. Les petits n'avaient pas besoin de cornac; ils étaient dépourvus de trompe. Le savant n'est pas encore consolé des cruelles plaisanteries que lui a attirées cette tromperie.

Dr JOULIN.

(1) Ce savant mystifié ne serait autre que M. Bory de Saint-Vincent.

*
* *

LE CROUP

. . . .
La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois, je l'ai connue en un temps plus prospère
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils : ce fut une ineffable joie.
Le premier-né couchait dans un berceau de soie;
Sa mère l'allaitait; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.
Pauvre mère! et ses yeux resplendissaient dans l'ombre.
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube elle chantait, ravie et toute fière.
Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses.
Oh! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses
Comme elle leur parlait! L'enfant charmant et nu
Riait et, par ses mains, sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche,
Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche.
Il grandit. Pour l'enfant, grandir c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler.
Il eut trois ans; doux âge où déjà la parole
Comme le jeune oiseau bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : « Mon fils! » et reprenait :
« Voyez comme il est grand! Il apprend; il connaît
« Ses lettres. C'est un diable! Il veut que je l'habille
« En homme; il ne veut plus de ses robes de fille.
« C'est déjà très-méchant ces petits hommes-là!
« C'est égal, il lit bien; il ira loin; il a
« De l'esprit; je lui fais épeler l'évangile. »

Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et femme heureuse, et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.
Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres, —
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge. O noire maladie
De l'air par qui l'on vit, sinistre perfidie!
Qui n'a vu se débattre, hélas! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants?
Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange
Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles.
Oh! la parole expire où commence le cri;
Silence aux mots humains! . . . .

VICTOR HUGO.

⁂

ENTRE CONFRÈRES.

Le Dr Broca était à Séville; ayant besoin de se faire raser, il fit venir le figaro le plus voisin. Celui-ci, sachant que son client était chirurgien, refusa toute rétribution pour ses bons offices et répondit avec un air fier et dédaigneux :

— Oh ! monsieur, est-ce qu'on fait de ces choses-là entre *confrères !*

Chacun sait qu'en Espagne, de nos jours encore, les barbiers s'occupent de chirurgie, comme cela se faisait jadis en France.

P. LABARTHE. *Les Médecins contemporains.*

∴

BOUTADE.

—

Le médecin, savant et sans intrigue
A Paris meurt de faim,
Ou, s'il arrive enfin,
Savant ou non, il y meurt de fatigue.

AMÉDÉE C.

∴

DEMANDE SCABREUSE ET PRÉVOYANCE CHARITABLE.

—

Le professeur Broca a fait pendant le siége une opération dangereuse.

Un garde national avait été si malheureusement blessé aux avant postes, qu'on jugea nécessaire la privation qui fit le désespoir d'Héloïse et qui a donné à Abélard plus de célébrité que toute sa science.

Le malheureux supporta courageusement la section, qui se fit à merveille.

Mais il devint bientôt inquiet et préoccupé, et suivait chaque matin d'un regard anxieux le chef tout le long... le long de sa visite.

Enfin, un jour, il finit par exposer le sujet de ses soucis.

— Vraiment, monsieur le docteur, pourrai-je encore avoir des enfants ?

— Certainement, certainement, mon ami, lui répondit l'éminent professeur, vous le pourrez, n'ayez nul souci à cet égard.

Au moment de quitter son chef après la visite, l'interne lui demanda quelques explications au sujet de la réponse qu'il avait faite à cet infortuné :

— Mais vous n'avez pas pensé, mon jeune ami, tout ce qu'il y aurait eu de cruel pour ce malheureux si j'eusse dit la vérité et s'il avait trouvé par hasard des voisins complaisants !



LES QUALITÉS D'UN HABILE PHLÉBOTOMISTE

D'APRÈS DIONIS (1755)



« Celui qui entreprend de se faire chirurgien doit avoir des talents particuliers pour bien exercer une profession de l'importance de la chirurgie, mais celui

qui prétend exceller dans l'art de saigner, doit avoir les qualités qu'on requiert ordinairement dans cette profession. Il faut qu'il soit bien fait pour ne pas déplaire au malade, qu'il ait de l'esprit pour persuader de ce qu'il dit, qu'il ait la vue nette et perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il n'ait point de faiblesses dans les yeux, ou qu'il ne soit point obligé de regarder de près; qu'il n'ait point aussi la main trop grosse, parce qu'elle serait pesante; qu'il ait les doigts longs et grêles, et que la peau en soit blanche et fine, parce que le tact en est plus délicat; il ne faut point qu'il soit sujet à boire, de crainte qu'étant appelé, la tête pleine de vin, il fût obligé de faire une de ces saignées difficiles; il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clous, hacher du bois, jouer à la paume, au mail et à la boule, parce que tous ces exercices peuvent lui ébranler la main; enfin il doit avoir une attention sérieuse pour la conservation de sa main, s'il veut bien saigner, et longtemps. »



LES DÉBUTS DE L'OCULISTE FURNARI.



Les petites causes produisent souvent de grands effets, et l'avenir d'un homme tient parfois à une circonstance futile en apparence. Un oculiste, qui maintenant mène la clientèle à grandes guides, a dû sa fortune médicale à un modeste roquet. C'était, du reste, un chien de bonne maison, ce qui diminue de beaucoup l'humiliation qu'une notabilité spécialiste doit éprouver à avouer un pareil client.

Le Dr Furnari fut appelé un jour par une

femme de chambre de la rue de l'Université. Il s'agissait de sécher ses beaux yeux pleins de larmes qui n'avaient point leur source dans des peines de cœur, mais dans une simple conjonctivite. Inutile de dire que la guérison ne se fit pas attendre.

Marton, reconnaissante, introduisit le docteur près de sa noble maitresse, qui lui accorda sa confiance, — non pour son propre compte, — un jeune praticien n'est point fait pour toucher à des yeux portant quatre martels de sable sur champ de gueule, au chef casqué avec couronne fermée pour cimier, — mais bien pour son vieux chien, aussi infirme que malpropre. — Ce roquet blasonné avait, dit-on, brûlé la vie par les deux bouts ; il possédait tous les vices d'un chien du grand monde ; mais cette existence, bouleversée par l'orage des passions, était devenue singulièrement monotone, par suite d'une double cataracte, accompagnée d'une ophthalmie chronique. Cette cécité faisait le désespoir de sa noble maitresse, qui s'était constituée l'Antigone de ce nouvel Œdipe.

Le Dr Furnari fut donc attaché à la noble personne de Zozore, et, quand il eut donné des preuves suffisantes de dévouement pour son malade, on lui permit de tenter l'opération de la cataracte, qui fut pratiquée avec succès. O bonheur ! Zozore pourra désormais sans lunettes, sauter exclusivement aux mollets des intimes de la maison, au lieu de prodiguer, comme il le

faisait avant, cette faveur à tous les pantalons indistinctement.

Mais, hélas ! un jour Zozore mourut ! Si jamais chien mérita de parvenir à la vieillesse la plus Flourenesque, c'est bien certainement celui-là, car il rendit un service réel à la science : — il nourrit, pendant trois ans un futur savant. — Notre oculiste pleura sincèrement son client, qui lui avait rapporté plus de 4.000 fr. en trois années. Il s'était tellement habitué à son malade qu'il proposa de continuer à soigner, — pour le même prix, — les yeux de verre de Zozore empaillé ; sa proposition ne fut pas acceptée ; mais, pour calmer son désespoir, on lui ouvrit quelques maisons du faubourg Saint-Germain ; notre confrère fit fortune, et plus d'une fois il répéta, avec un philosophe moderne : Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.

Le Dr Furnari porte au doigt une bague en cheveux d'une couleur douteuse. C'est un gage de reconnaissance. Ces cheveux ont été empruntés à la queue de Zozore.

Dr JOULIN.

∴

SONNETS MÉDICAUX

PAR LE Dr GEORGES C...

CONTUSIONS

Chambournac, l'auvergnat du coin, ayant guigné
Le trotteur d'à côté, fils de la noble Alsace,

Devant l'occasion aucun n'a barguigné;
Ils ont marché tout droit au mastroquet d'en face.

A des mêlés nouveaux sans cesse faisant place,
Le vin blanc et le bleu, de campêche imprégné,
Trouvent Chambournac prêt, mais non pas résigné
Car sur l'ardoise il lit un total qui le glace.

Le tourniquet fatal l'accable des cassis.
Aussi, quel hourvari soudain, quelle cohue!
Pour qui sont ces sergents qui traversent la rue?

Tandis que le frotteur t'invoque, ô Némésis,
La geôle s'entrouvrant reçoit, double recrue,
L'ecchymose bleuâtre avec l'épistaxis.



MAIGREUR

A Mlle S. B. de la Comédie-Française.



Dieu, qui te façonna dans un roseau flexible,
Le cueillit sur les bords où disparut Syrinx;
Puis il s'arrêta court, ayant fait ton larynx,
Luth vivant qu'il dota d'une gaîne impossible.

Il économisa la matière tangible,
Et les chastes panneaux signés *Pérugin Pinx*.
Et la scène où l'on voit agoniser *le Sphinx*
N'exhibèrent jamais corps plus irréductible.

Mais que de charme encor dans cet étui tout sec
Pourquoi n'a-t-il pas mis un peu de chair avec?
Aussi, pour réparer l'erreur de son ouvrage,

Je fixe ma jumelle au cran qui fait voir gros,
Et sous mes yeux ravis j'évoque le mirage
D'un embonpoint fictif étranger à tes os.



CLYSTEROPHOBIE HÉRÉDITAIRE.



Boyer raconte l'histoire d'un jeune homme dont la mère avait une telle aversion pour les lavements, depuis qu'on lui en avait administré un presque bouillant, qu'elle tombait en syncope à la vue de la plus petite seringue! Son fils, à qui elle avait légué cette invincible aversion, étant tombé malade, entra dans un hôpital, où ce remède lui fut prescrit. Malgré ses refus, ses cris et tous ses efforts pour le repousser, on le lui administra de force; mais quelques minutes après, le malheureux jeune homme avait cessé de vivre.

J. Prudhon, *De l'amour conjugal.*



LE BANQUET D'HIPPOCRATE



Le Dieu de Cos, pour fêter sa naissance,
Dans un banquet convia ses enfants;
On mangea fort, on but en abondance,
Des cris joyeux partaient de tous les bancs.
Le bon vieillard retrouvait sa jeunesse,
Aucun souci ne troublait son bonheur,
Et, tout rempli d'une douce allégresse,
En gais refrains il épanchait son cœur.

Quand Thémison l'antique méthodiste,
Vint à parler du *strictum*, du *laxum*

Puis Galien, savant thérapeutiste,
Préconisa le diascordium.
Mais Paracelse, habile en alchimie,
Veut renverser Themison, Galien;
Il n'est, dit-il, que cabale et magie,
Pour bien guérir, c'est l'unique moyen!

Mais Riolan, retroussant sa moustache,
Combat d'Harvey la circulation.
Le noble Anglais veut répondre et se fâche,
Pecquet aigrit cette discussion.
Pringle, avalant sa dernière bouchée,
De Van Helmont attaque les *ferments*,
Et Rasori, pour renverser l'*archée*,
Vient soutenir les contro-stimulants.

Chacun prend feu, maint orateur se brouille,
Par-dessus tous on entend Galvani;
Volta vexé lui lance une grenouille
Qui rebondit sur le nez d'Aldini.
Le bon Pinel ne voit qu'adynamie,
Malgré l'ardeur qu'on apporte au combat;
On se croirait en pleine Académie,
Stahl croit prudent de vider le... débat.

Mais, ne pouvant dominer le tapage,
Le dieu de Cos fit venir aussitôt
Deux pots — non pas d'émétique en lavage,
Mais du Léthé qu'il avait en dépôt.
Les conviés, par un effet magique,
Oubliant tout, se tendirent la main.
Bonnet vanta la secte astrologique,
On vit Guénaut rire avec Guy Patin.

Pour faire un whist, vont à la même table,
Stahl, Morgagni, Lisfranc et Dupuytren:
A la bouillotte, on vit, chose incroyable!
Brown et Broussais, Hahnemann et Cullen.
Au menuet, brillaient Rufus d'Ephèse,
Averrhoès, Capuron et Portal;

Roux, dans un coin, discourant à son aise.
Avec Chaussier fumant le caporal
Si nos aînés, dans leur vaste pratique,
Entr'eux ont eu quelque discussion,
Nous, que rassemble un intérêt unique,
Ici, formons une sainte union :
Qu'à notre appel, grand ou petit réponde,
(Dussions-nous boire un peu d'eau du Léthé.)
Le verre en main, trinquons tous à la ronde
A l'Union, à la Fraternité.

Dr A. CORLIEU



UNE LEÇON DE TACT.



Une des plus jolies grandes dames du noble faubourg se fait dernièrement, par accident, une légère contusion à l'épaule. Son médecin est appelé en toute hâte. Il procède à la visite de la partie endommagée et rassure la malade : — Ce n'est rien, — moins que rien !

« Tout ce que je vous demanderai, madame, — dit le médecin avant de se retirer, — c'est de me faire donner un peu d'eau.

— Pourquoi faire ?

— Pour me laver les mains. Simple habitude d'opérateur. »

On ne dit rien, mais on trouva que l'opérateur n'avait pas l'habitude du monde.

Le lendemain, le docteur revient pour s'assurer de la guérison. Il va procéder à la visite ;

la dame l'arrête, — elle sonne, — et une femme de chambre apporte une immense cuvette.

— Pardon, docteur, — mais je partage vos idées de propreté. Lavez-vous les mains *d'abord*.



EPITAPHE DE DESAUGIERS.



Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
Un bon vivant, mort de la pierre ;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.



UN TOPIQUE.



Trois personnages dans un wagon : un gros monsieur qui semble dormir, enroulé dans ses couvertures ; sa femme, jeune dame charmante, mais souffrant cruellement d'une névralgie dentaire ; enfin, l'inévitable gommeux, pour qui rien n'est sacré.

Le gommeux. — Que je vous plains, madame ! il n'est rien de plus affreux que le mal de dents ; mais peut-être n'avez-vous pas essayé de tous les remèdes ; pour ma part, j'en sais un dont l'effet est presque certain, et, si j'osais..

La jeune dame charmante. — Parlez, de grâce, monsieur, il n'est rien que je ne fasse.

Le gommeux. — Oh! mon Dieu, c'est bien simple. Permettez-moi d'approcher mes lèvres de la joue endolorie. Le contact de...

Le gros monsieur, sortant de sa torpeur. — Non, monsieur, non ; ce remède ne vaut rien pour le mal de dents. Mais il est excellent pour les hémorroïdes, et j'en ai.



LES SAGES FEMMES



Que craignez-vous? ma bouche pudibonde
Sur un miroir souffle sans le ternir;
C'est un creuset où l'alliage immonde
Au pur métal n'oserait point s'unir;
Ma *Némésis* du coursier qui l'entraîne
Adroitement sait modérer le frein,
Et dans le Styx, qui lui sert d'hippocrène
Jamais ne puise un cynique refrain.
Comme Lucine à la pudique flamme,
Femme, elle cède aux faiblesses de femme.
Mais ses transports ont de la chasteté;
Entremêlée de myrte et de dyctame,
Son front est pur, et l'ardeur de son âme
Ne fait point tache à sa virginité.

Oh! quand, ému des douleurs maternelles,
Aux chastes flancs que nous voyons s'ouvrir,
De l'œuf humain pour des chances nouvelles
Sort l'embryon qui demain va mourir;
Oserait-on d'une bouche adultère
Jeter le souffle aux zéphyrs indiscrets?
Tout est misère en un *lit de misère*;
Au froid hiver, la rose printanière
Naîtrait plutôt sur le tronc du cyprès.

De l'accoucheur, que tout le sexe et l'â...
L'âge et le sexe ont, à mérite égal,
Un égal titre au beau surnom de *sage*.
Du même fief, châtelain féodal,
Tout esprit docte a son gré se l'arroge
Soit qu'à longs plis descendent sur sa toge
Incessamment par l'amour caressés,
D'épais cheveux artistement tressés;
Que sur sa bouche erre au milieu des charmes
Le doux souris qui va sécher les larmes;
Soit qu'aux ennuis où son front s'est moulé,
Encor flétri de morgue scholastique,
L'œil mâle et fier, ou sévère, ou caustique,
Dans le travail sa foi d'homme ait doublé;
La foule accourt et ma voix la rallie,
Non cette foule où domine la lie
A nos besoins insuffisant fretin,
Faible soutien d'une école affaiblie,
Où s'étendront Moreau, Dubois, Hatin,
D'autres encor que ma mémoire oublie;
Mais bien la foule où d'un meilleur renom
Vivent Dugès, Gardien, Capuron,
Et Villeneuve, espoir de Massilie;
Et mille, mille à qui manque un essor,
Dont l'aile bat, quoique sur terre encor,
Qu'un souffle d'air, une brise qui passe
Au moindre choc lancerait dans l'espace.
Mais, dira-t-on, laissez vos ventriers,
Gent secourable aux secrètes faiblesses,
Accoucheurs-nés de reines, de princesses,
Se disputer ou chardons ou lauriers;
Chardons, lauriers ont des branches rameuses,
A vous des mets faciles à broyer,
De la science a docile espalier,
A vous enfin, à vous *les accoucheuses*.

Oh! comme ici, sous mon vers indiscret
Dans son éclat l'École reparaît;
De quels chefs-d'œuvre elle se pare et brille,
Quel linge sale à laver en famille;

Et pour blanchir de jaunissants fleurons
Quelle lessive à chauffer aux chaudrons!
Non que soudain de mes justes critiques,
Prompt à jeter d'inopportuns éclats,
J'aie à flétrir cet hôtel des cliniques
Bâti naguère avec tant de fracas,
Où, resserrés comme aux étroites stalles,
On ose encor du nom pompeux de salles
Y décorer d'étouffants galetas;
Que coup sur coup d'une haleine ennemie
A quatre fois souillé l'épidémie;
Et que la fièvre aux retours malfaisants
A quatre fois fait fermer en trois ans.
Qu'on ose encor l'ouvrir, et de ma bouche
S'échappera l'irrévocable arrêt;
Ma voix est forte et l'anathème est prêt :
Malheur à ceux que la mitraille touche
Quand la justice amorce les canons!
En mille éclats elle brise leurs noms;
Un mot suffit : de hideux cabanons
Heurtent les yeux de leurs femmes en couche.
Écartons-nous de ce double charnier
Loin du cloaque où la mort a son trône,
Sur un coteau que plus d'air environne,
Et qu'Arago nous rendit familier,
Est un palais qu'une piété divine
Au siècle d'or a bâti pour Lucine;
Penser d'amour, œuvre de charité,
A juste droit nommé *Maternité*.
C'est un refuge à des larmes amères;
Aux orphelins on y garde des mères,
Et tout écho qui réfléchit des sons
Des Baudelocque y redit les leçons.
Naguère encore Boivin et Lachapelle
Ont illustré la Salerne nouvelle,
Et maintes fois sur le divin trépied,
Ange de paix, aux douleurs qu'elle veille
De Trotula l'ombre fraîche et vermeille
Près d'un chevet, souriante s'assied,
Belle d'attraits, de vertu, de science.

Belle surtout de son expérience.
Telle, échappant à d'injustes mépris,
D'un culte saint, consolante prêtresse,
Dans l'art si cher aux dames de la Grèce
Malgré les lois Agnodice, eut le prix.
Telle Perrette, hélas! mélancolique,
En robe simple, en simple capuchon
Calme, subit sur la place publique
L'auto-da-fé d'une sentence inique,
Et dont un roi la releva, dit-on.

Qu'ai-je entendu? Perrette *ventrière*,
Qu'un parlement transformait en sorcière
Ah! qu'elle garde un insultant pardon;
Fi de son aide et même de son nom!
Fi des talents, des vertus de bricole!
Quel Orfila de sa puissante main
A déposé la griffe d'une école
Au sceau menteur de leur faux parchemin?
Est-ce au sortir d'*examens de parade*
Qu'on leur transmit la *sagesse* et le grade,
Fruits sans saveur qui vont sécher demain?
Ah! dans ce siècle, est-il rien que l'on n'ose?
La convoitise y gâte toute chose;
En cette école aux fréquentes rumeurs,
Plus d'un élu que le pouvoir révère
Met, en dépit de son maintien sévère,
Sous ses deux pieds la justice et les mœurs.

Pourquoi baisser votre paupière humide?
De vos regards, je suis fier et jaloux;
Levez ces yeux dont l'éclat est si doux;
Est-ce bien vous que ma robe intimide?
Ah! croyez-moi, que vous disiez ou non
De vos auteurs la matière et le nom,
N'eussiez-vous fait qu'une croix pour paraphe,
La langue admet parfois certain écart,
Montesquieu même en a commis sa part:
Honte aux pédants qui savent l'orthographe!

L'écho redit ce propos engageant
De halle en halle aux provinces voisines;
Vingt Jeannetons à l'œil encourageant
L'ont entendu jusque dans leurs cuisines;
L'impur graillon en tout sens le transmet,
Mais au dehors cette odeur ne se borne,
L'École en hume un odorant fumet;
Et, sous la toque, à plus d'un nez gourmet
Monte un parfum de quelque maritorne

A qui la faute et le mal tout entier?...
A vous, régents des classiques royaumes
Qui trafiquez de vos honteux diplômes
Comme on ferait d'un impôt maltôtier.
Sous vos jurys la récolte est facile,
Mais sans soleil avortent les moissons,
Et du scrutin au flanc large et docile
Un cuivre impur dénature les sons.
Pédants titrés, prodigues de couronnes,
Dont les lauriers sont à peine tressés,
De source impure, à flots longs et pressés
Sortent encor mille et mille matrones;
Mais s'il en est qui, de toute hauteur,
Fermes d'esprit, fortes de conscience,
Osent briguer un brevet de science.
Et marchent droit au bonnet de docteur,
De vos moulins remettant l'aile en panne
Au candidat vous jetez le harpon,
Émerveillés que le public profane,
Qui rit parfois des docteurs en soutane,
Ne siffle pas un docteur en jupon.

Qui donc siffler? répondez, est-ce Stone.
Ou Saint-André qu'elle grime en Scapin,
Et voue aux ris dont la plèbe bretonne
Suit Godalmine accouchant d'un lapin?
Est-ce Nihell dont la main impolie
D'un coup de fouet désarçonna Smellie?
O sacrilège! à l'élève ébahi
L'habileté du docteur diplomate

Développait un informe automate;
Il lui faisait un ventre en cuir bouilli;
Une vessie y singeait la matrice,
Chaste utérus où dans la bière glisse
Une poupée à cire molle et lisse;
Et le bouchon tamponnant l'orifice
Sous la ficelle obéissait au doigt;
L'eau jaillissait du factice détroit,
Mais Nihell rit d'un rire de mégère;
Rire fatal qui, malgré le bouchon,
A fait jaillir un dernier flot de bière,
Et dont l'éclat a brisé le cruchon.

Quel sel mordant, quelle épigramme fine,
Pourrait atteindre en ces indignes jets
Ou Lachapelle, ou Legrand, ou Dugès,
Docteurs de fait sous le seing de Lucine!
Et Sieboldt, double grêle germain,
Boivin encor, lustre de sa patrie,
Et Wittembach, d'un sang français nourrie,
Toutes docteurs par droit de parchemin!...

Et maintenant, comme un fer qui se rouille,
Renverrez-vous la femme à sa quenouille,
Et d'une trame aux dévorants ennuis
Enchevêtrant et ses jours et ses nuits,
Aigres de ton et de voix bien amère,
La livrez-vous aux seuls devoirs de mère?
Mais sa santé lui défend tous les mois
A jours égaux, dites-vous, les émois;
Neuf mois durant, une ardeur imprudente
Nuit aux progrès d'une grossesse lente;
L'insouciance au fruit qu'elle a porté
Eût mis obstacle à sa fécondité,
Et dans le sein d'une docte nourrice
Un rien suffit pour que le lait tarisse.
Travaux de nuit sont alors sans attraits;
Comment se plaire encore aux œuvres rudes,
Interrompant de douces habitudes?
Comment offrir à des esprits distraits

D'âpres labeurs, de sévères études?
Coupez donc court à tout nouvel effort
Plus de docteur à titre hermaphrodite;
Du Grec jaloux pour la race maudite
Renouvelez l'ostracisme et la mort...
Sinon, cessez d'injurieuses plaintes,
Et des pleurs feints, et des alarmes feintes
On peut se faire à des profits moins grands.
Pour qu'un étal prospère et s'achalande
Ne faut-il pas qu'au public qui marchande.
Chaque commère offre ses prix courants?

Quittez l'air sombre et le regard farouche,
Que la colère, amoindrissant vos cils,
Ne fronce pas de sévères sourcils;
Laissez le rire errer sur votre bouche;
Dût une enseigne, à chaque carrefour,
Intercepter la lumière du jour,
Ah! qu'à son gré, *saigne, vaccine, accouche*
Toute matrone... Au fœtus arrêté
Que toute voie à main hardie pétrie
D'un vin bien chaud soit promptement flétrie;
Partout déjà l'utérus contracté,
Hâtive proie à la douleur hâtive,
Comme accusé de faiblesse rétive,
Convulse et meurt, grâce au seigle ergoté.
Toute pitié serait et vaine et folle;
N'a-t-on pas vu certain pédant d'école
D'un fer rapide au tranchant inhumain,
Sans cesse armer son homicide main?
Prompt à creuser tous les jours une tombe,
En vain, sous lui le malade succombe,
Il recommence encor le lendemain :
La vanité, du crime est sœur jumelle!
Et quand, hélas! sans méthode et sans frein,
L'insanité succède à Dupuytren,
Qu'attendra-t-on d'un Sangrado femelle?

Le temps n'est plus des charitables soins.
Les hôpitaux manquent à nos besoins;

Et de nos jours, d'une intendance avide,
Mieux que le fer du stylet assassin
Qui du fœtus a labouré le sein,
L'esprit étroit pousse à l'infanticide.
Des innocents le meurtre est ordonné:
Les voyez-vous ces mères à l'œil morne!..
Ah! révoquez un firman erroné,
Ou voulez-vous, par l'honneur condamné,
Qu'en nos cités, au pied de chaque borne,
Gise sanglant et meure un nouveau-né?

Et vous, régents d'études imparfaites,
Dont les leçons sont un constant larcin,
Des nourrissons qu'aux deux sexes vous faites,
L'un est manœuvre et n'est pas médecin,
L'autre docteur, mais en pratique ignare;
Pour lui du temple on a fermé le seuil,
Et de tous deux quand l'orgueil les égare,
Du vrai savoir dont vous fûtes avare
L'humanité porte seule le deuil.

François FARRE,



PETIT DICTIONNAIRE

DES TERMES DE MÉDECINE.

ABAISSEUR. — Les muscles abaisseurs donnent à la face une expression de tristesse et d'affliction. Le *triangulaire* des lèvres, le *myrtiforme*, le *carré* du menton se contractent surtout, chez les médecins, par l'abaissement des honoraires et l'ingratitude des clients.

ABATTEMENT. — Situation de l'âme chez un

jeune médecin, à la fin d'une journée pendant laquelle sa sonnette n'a pas été suffisamment agitée.

Abdomen. — La plus riche et la plus fertile contrée du corps humain pour la médecine pratique. Théâtre de plus de la moitié des drames pathologiques, et celui dont les malades exigent qu'on s'informe le plus. Malheur au médecin qui a négligé l'exploration de l'abdomen! « Il ne m'a pas palpé le ventre, » dit le client; cela veut dire : « Il ne sait pas son métier. »

Abduction. — Mouvement des bras qu'il faut faire à l'égard de toute proposition qui blesse l'honnêteté médicale.

Aberration. — Voyez *Homœopathie.*

Ablation. — Action d'emporter, de retrancher ou d'extraire du cœur toutes les mauvaises passions confraternelles. — Opération à conseiller à beaucoup de médecins.

Aboyeurs (Délire des). — Névrose particulière aux infirmes de cœur et d'esprit.

Absorption. — Phénomène qui consiste dans l'attraction et la condensation de la clientèle, des honneurs et des places. Languissante ou absente chez un petit nombre de médecins, cette fonction prend une activité effrayante chez beaucoup d'autres. Inassouvie, cette activité conduit au marasme de l'envie. Satisfaite, elle donne la *pléthore fonctionnelle,* c'est-à-dire l'inaptitude à remplir les trop nombreux de oirs qu'elle impose.

Abstinence. — Terme trop connu du pauvre cheval du pauvre médecin rural, et souvent du pauvre médecin lui-même.

Acare. — Petit insecte de la classe des arachnides, qui se loge sous le frein de la langue de plusieurs médecins et les pousse irrésistiblement à une démangeaison de médisance contre leurs confrères.

Accord. — Terme très-rarement employé en médecine.

Adduction. — Mouvement que le médecin doit toujours faire en présence d'un client offrant l'*honorarium*.

Affection. — Si, comme le veut Montpellier, l'affection exprime quelque chose de plus général que la maladie, les médecins sont atteints d'une affection grave, à savoir, de ne pas éprouver assez d'affection les uns pour les autres.

Affinité. — Force inconnue dans le monde médical.

Agacement. — Phénomène nerveux qui se produit sur l'auditoire de l'Académie de médecine pendant les discours de MM. X, Y, Z.

Agglutinatif. — Effet produit par une leçon ou un discours de Trousseau, de Ricord, de Malgaigne, etc. ; ils collent l'auditeur et le retiennent sur son siége.

Agitation. — Le médecin s'agite, la maladie le mène.

Agonie. — Triste état de l'homœopathie en ce moment.

Ai. — Onomatopée spirituelle et un peu farceuse imposée par M. Velpeau à la crépitation douloureuse des tendons.

Allopathie. — Mot absurde et dérisoire inventé par Hahnemann, pour jeter le ridicule sur la médecine traditionnelle.

Ame. — Ce à quoi il faut croire, sans chercher à le comprendre.

Amer. — Oubli et ingratitude des clients.

Amorphie. — Un grand nombre de productions médicales.

Amputation. — Maladie d'un trop grand nombre de chirurgiens.

Anesthésie. — Phénomène le plus utile aux médecins journalistes.

Arabes (Médecine des). — Celle que tout médecin charitable doit répudier à l'égard de ses clients.

Assimilation. — Faculté précieuse chez plusieurs médecins qui, ne pouvant rien produire par eux-mêmes, jouissent d'une merveilleuse aptitude pour s'assimiler et faire fructifier à leur profit les travaux des autres.

Dr Simplice, *Union médicale*



VERS DE RONSARD SUR LES ŒUVRES D'A. PARÉ.

Tout cela que peut faire en quarante ans d'espace
Le labeur, l'artifice et le docte savoir :
Tout cela que la main, l'usage et le devoir,
La raison et l'esprit commandent que l'on fasse,
Tu peux le voir, lecteur, compris en peu de place,
En ce livre qu'on doit pour divin recevoir.
Car c'est imiter Dieu que guérir et pouvoir
Soulager les malheurs de notre humaine race.
Si jadis Apollon, pour aider aux mortels,
Reçut en divers lieux et temples et autels,
Notre France devrait (si la maligne envie
Ne lui sillait les yeux) célébrer son bonheur.
Poëte et voisin, j'aurais ma part en ton honneur,
D'autant que ton Laval est près de ma patrie.

L'un lit ce livre pour apprendre,
L'autre le lit comme envieux :
Il est aisé de le reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.



INUTILE DE RIEN COUPER.

Un éclopé de Vénus vint un jour trouver le grand-prêtre de la rue de Tournon.

— Docteur, dit-il en exhibant la pièce de conviction, je suis bien désolé, j'ai vu votre con-

frère M. X..., qui m'a dit que l'amputation de l'organe était la seule ressource qui me restât. Est-il bien vrai qu'il faudra me la couper?

— Vous la couper, s'écria Ricord, quelle erreur! Ah! ce pauvre X..., il n'en fera jamais d'autre!

Soupir de soulagement marqué de la part du client.

— Tenez, ajoute le chirurgien, vous allez bien voir s'il faut rien couper; montez sur ce tabouret... bien... maintenant, sautez!...

Et le membre gangrené et rongé par l'ulcère, se détachant comme un fruit mûr, tomba avec un petit bruit flasque sur le plancher ciré.

— Vous voyez bien, dit Ricord, qu'il n'y avait rien à couper.

Dr X. G.



LE LÉZARD DE CASAUBON

OU LE TRAITEMENT MORAL



Non loin d'une masure, une femme endormie,
Au passage subit d'un lézard sur son cou,
Se réveille et du mur le voit gagner un trou,
Voilà que la frayeur, en mensonges fertile,
L'agite du souci qu'un semblable reptile
S'est, pendant son sommeil, dans sa gorge introduit
Et que ses intestins lui servent de réduit.

Elle [illegible] et sent tour à tour les [illegible],
Les [illegible] et les dents aux flancs de ses entrailles.
Cependant le sommeil se refuse à ses yeux;
Dans ses veines circule un malaise anxieux
Avec un sang qui bout, s'enfle et se précipite;
De spasmes assailli, le cœur ému palpite.
L'appétit baisse et tombe, et les mets ingérés
Rebroussent au palais à demi digérés.
La mort sourit de loin et la malade tremble!
A sa voix, de Paris la Faculté s'assemble.
Tout bien examiné, le conseil à l'écart
Se retire, discute et juge le lézard.
On l'acquitte; en sa place on ne voit autre chose
Que l'effroi producteur d'une intense névrose.
Casaubon se trouvait parmi les consultants,
Tous d'un grand âge, et lui plus jeune de vingt ans.
« La cliente, a-t-il dit, paraît bien décidée
A ne pas abjurer sa chimérique idée.
A la dissuader tout discours serait vain.
Comme à sa guérison le meilleur anodin,
Feignons plutôt de croire à l'hôte qui l'effraie
Et, d'un fer imposteur, simulons une plaie
Dans un point de son flanc, et, mis à découvert,
Nous feindrons d'en tirer le monstre à l'habit vert.
On défère à l'avis et fixe la journée
Où le sang doit sceller la cure fortunée.
On s'en va. De retour, on ouvre le couteau.
Sur l'œil de la malade on applique un bandeau.
On substitue au fer un dard d'épine blanche,
Qui, par deux doigts conduit du nombril à la hanche,
Effleurant la surpeau, non sans quelque douleur,
Du lis, en trait de pourpre en change la couleur.
Sur cette égratignure un d'eux lâche une anvoie.
Et, censé ressorti par la sanglante voie,
L'animal fuit. Alors, tout le monde à grand bruit:
« Le voilà! le voilà! le voilà qui s'enfuit! »
On court pour l'attraper, et bientôt l'opérée,
Baise, à le voir, la main qui l'en a délivrée.
Comme s'il eût été profondément ouvert,
D'un bandage unissant le ventre est recouvert.

En levant l'appareil, du fond à l'épiderme,
Le docteur déclara la cicatrice ferme.
Tout réussit au mieux : la santé, dès ce jour,
Par ses avant-coureurs annonça son retour.

Dr Audrelvetan



LIMITES DE LA PATERNITÉ.

—

Lorsque l'empereur Napoléon voulut épouser la fille des Césars, il fut partagé quelque temps entre le désir de reculer le moment d'une séparation douloureuse et la préoccupation de fonder sa dynastie. Il interrogea Corvisart, médecin savant, et pourtant spirituel, afin de savoir jusqu'à quelle époque on peut sans danger différer de chercher dans le mariage les profits qu'on en attend pour sa postérité. « Cela, dit Corvisart, dépend de l'organisation et du tempérament de chaque mari et aussi des économies qu'on a pu faire sur les erreurs de sa jeunesse. — J'entends bien, dit l'empereur ; mais, selon vous, quel est le terme moyen de la puissance en matière de paternité ? Par exemple, un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme a-t-il encore des enfants ? — Quelquefois. — Et à soixante-dix ? — Toujours, Sire. »

(*Mémoires de Mme d'Abrantès.*)



AVANT ET APRÈS



A-t-on besoin de lui, le docteur est un ange,
Et même un dieu, si vient la guérison.
Vient-il à réclamer son salaire ? Tout change,
Il n'est plus qu'un affreux démon.



RESPIRATION ARTIFICIELLE !



Deux personnages célèbres, Voltaire et Mme de Genlis, rapportent qu'on les laissa pour morts au moment de leur naissance. Voltaire avait été jeté sur un fauteuil ; son grand-père qui ne voit pas le paquet, s'assied dessus, et l'enfant produit le bruit d'un soufflet qu'on écrase. Cette brusque expiration forcée fit jeter un premier cri au nouveau-né, et c'est à cette circonstance qu'il dut les soins qui le rappelèrent à la vie.



ÉPIGRAMME



Pourquoi voit-on un médecin,
Alors que la fièvre le serre,
Ne pas se traiter de sa main
Et recourir à son confrère.

C'est que la fièvre, dira-t-on,
Le rend inhabile ou timide :
Ce n'est point par cette raison...
C'est par horreur du suicide.

*
* *

LE BRAS DE BERNADOTTE

Voici une anecdote curieuse sur l'aïeul du prince Oscar de Suède, Bernadotte.

Ce roi n'avait jamais voulu se faire saigner, bien que son médecin, disciple du Dr Sangrado, lui eût dit plusieurs fois que c'était nécessaire à sa santé.

Enfin, un jour que Bernadotte se trouvait très-souffrant, le médecin lui déclara que, s'il ne se laissait pas saigner, il ne répondait pas de sa vie. « Je veux bien, dit alors le monarque ; mais, auparavant, jurez-moi que vous ne direz à personne ce que vous allez voir sur mon bras. »

Le docteur, très-intrigué, fit le serment demandé. Bernadotte retroussa alors la manche de sa chemise et laissa voir au disciple d'Esculape un tatouage représentant un bonnet phrygien avec cette devise : « Mort aux rois ! »

Lorsque le simple soldat avait gravé sur son bras cette apostrophe régicide, il ne se doutait guère qu'un jour il deviendrait roi lui-même.

F. Brémond, *l'Hygiène pour tous.*



UNE PLAISANTERIE D'ACCOUCHEUR

—

Un mari pleurait pour sa femme,
Voyant qu'en travail elle était
Et que si fort elle pétait
Qu'elle allait presque rendre l'âme.
Comme elle jetait les hauts cris,
L'accoucheur, avec un souris,
Dit pour consoler l'accouchée :
« Vous êtes, madame Nanon,
Bien avant dedans la tranchée,
Puisque vous tirez le canon. »



Requête de l'hermite de Ferney à Monseigneur le duc de CHOISEUL, *présentée au mois d'août pour M.* COSTES, *médecin.*

—

Rien n'est plus à sa place que la supplication d'un vieux malade pour un jeune médecin ; rien n'est plus juste qu'une augmentation de petits appointements, quand le travail augmente. Monseigneur sçait parfaitement que nous n'avions autrefois que des écrouelles dans les déserts de Gex et que, depuis qu'il y a des troupes, nous avons quelque chose de plus fort. Le vieil hermite, qui à la vérité n'a reçu aucun de ces bienfaits de la Providence, mais qui s'intéresse sincèrement à tous ceux qui en sont honorés, prend la liberté de représenter douloureusement

et respectueusement que le sieur Costes, notre médecin très-aimable, qui compte nous empêcher de mourir, n'a pas de quoi vivre et qu'il est en ce point tout le contraire des grands médecins de Paris. Il supplie Monseigneur de vouloir bien avoir pitié d'un petit pays dont il fait l'unique espérance (1).

Signé : VOLTAIRE.

.·.

ÉPIGRAMME.

« Mes malades jamais ne se plaignent de moi,
Disait un médecin d'ignorance profonde.
— Ah! repartit un plaisant, je le crois :
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

.·.

ÉCHO D'EXAMEN.

Un professeur interrogeait un élève sur la pathologie et n'obtenait que des réponses évasives et insuffisantes.

— Que feriez-vous, lui dit-il, si vous aviez une fièvre typhoïde à traiter?

Silence de l'élève.

(1) M. Costes obtint 1.200 livres de pension et 600 pour les frais de son voyage.

— Voyons, s'il survenait des complications, comment vous y prendriez-vous pour les combattre?

— Je vous ferais appeler en consultation, répond avec aplomb le candidat.

N. B. — Il va sans dire que ce dernier fut reçu avec une bonne note.



FRAGMENTS SUR LA BLENNORRHAGIE.

EXTRAITS DU CHANT II (SYMPTÔMES).



Aussitôt que du mal l'aiguillon apparaît,
L'organe endolori n'a plus le même attrait ;
On observe un prurit à cette période,
Voluptueux d'abord, mais bientôt incommode,
Qui, changeant en huit jours et d'*état et de nom*,
Amène un flux blanchâtre et de la cuisson.
Les lèvres du méat, rouges, tuméfiées,
Sont par le muco-pus l'une à l'autre accolées.
Si le doigt par hasard presse au niveau du gland,
Un liquide visqueux sort et coule en bavant.
L'urine, dont le jet en tournant s'éparpille,
Brûle comme un fer chaud, pique comme une aiguille ;
Le pénis irrité par l'inflammation,
Sur lui-même courbé, reste en érection.
Quelquefois il survient une fièvre brûlante,
La perte du sommeil, une douleur ardente,
Qui, partant du méat, parcourt tout le bassin :
Mais jamais la douleur n'osa franchir le rein.
Il faut au moins un mois d'un régime sévère
Pour pouvoir arrêter l'état fluxionnaire :
Ce temps suffit au mal pour accomplir son cours,
Et l'on sent les douleurs s'amoindrir tous les jours.

Mais d'autres fois le mal passe à l'état chronique;
Laisse un suintement au blanc d'œuf identique,
Tout à fait indolent, n'existant qu'au matin,
Lorsqu'un doigt imprudent presse au-dessous du frein.
Au traitement souvent, ce flux est réfractaire;
Le peuple l'a nommé la *goutte militaire!*
Ce que le médecin avec soin doit saisir,
C'est la source du mal, il peut y parvenir :
Quand Ricord veut savoir si la blennorrhagie
A dans la syphilis sa généalogie,
Il prend une lancette essuyée avec soin,
L'humecte de mucus ; alors, devant témoin,
Sous l'épiderme, il fait une étroite piqûre
Qui du fléau bientôt dévoile la nature.
Sous un verre de montre artistement fixé,
Il enferme aussitôt le mucus déplacé.
Est-il syphilitique? Il survient un ulcère
Qui bientôt disparaît par un léger cautère.
Alors on sait du mal jusqu'au point de départ.
Des soins rationnels sont donnés sans retard.
L'inoculation, s'il n'est qu'inflammatoire,
N'a pas de résultat; le fait est péremptoire,
Et le malade, heureux de sa bénignité,
N'a rien à redouter pour sa postérité.
  C'est en vain qu'à Paris une école ennemie,
Ayant ses partisans, même à l'Académie,
Cherche à nous démontrer par des faits observés
Que ta doctrine est fausse et tes cas controuvés
Ne t'avons-nous pas vu, Ricord, parmi tes salles,
Renverser par des faits ces écoles rivales,
Quand deux cents auditeurs, de toutes nations,
Après toi contrôlaient tes observations,
Alors que nous offrant tes lits en bon confrère,
Tu disais à chacun : Contemple et délibère!
Ce temps est loin déjà; de nombreux cheveux blancs
Ont modéré chez moi la fougue du printemps,
Et, rassis aujourd'hui, je suis heureux de dire
Qu'au *grand livre* avec toi je voudrais encore lire
  Comment donc ce fléau, fruit d'un juste courroux,
En notre siècle est-il si commun parmi nous?

A des motifs divers il doit son origine
Tels que bière, calculs, rétention d'urine,
Rapports immodérés, mauvais tempéraments.
Excès dans la boisson ou dans les aliments.
On peut voir que Moïse, en son saint Lévitique,
Proscrivait les rapports pendant le temps critique.
Cependant on doit dire, avec quelque raison
(Et chaque jour les faits nous servent de leçon),
Que le fléau n'a point d'origine plus sûre
Qu'un imprudent commerce avec la femme impure.
. . . .
. . . .
Quand il veut dénommer ce cuisant supplice,
Le vulgaire ignorant l'appelle *chaudepisse;*
Pour un fidèle époux, pour un heureux amant,
Le mot est plus bénin : c'est un *échauffement;*
Le savant l'appela, dans la pathologie,
Du nom de *gonorrhée* ou de *blennorrhagie,*
D'*uréthrite* parfois. Ce mot est plus heureux,
Convient mieux à l'esprit d'un docteur pointilleux.
. . . .

Dr A. CORLIEU (1855).

⁂

CORVISART ET NAPOLÉON Ier.

—

L'empereur ayant renoncé pour le moment au divorce, mais toujours pressé du désir d'avoir un héritier, demanda un jour à sa femme si elle consentirait à en accepter un qui n'appartiendrait qu'à lui, et à feindre une grossesse avec assez d'habileté pour que tout le monde y fût trompé... Elle était loin de se refuser à aucune de ses fantaisies à cet égard... Alors Bonaparte, faisant

venir son premier médecin, Corvisart, en qui il avait une confiance étendue et méritée, lui confia son projet : « Si je parviens, lui dit-il, à m'assurer de la naissance d'un garçon qui sera mon fils à moi, je voudrais que, témoin du feint accouchement de l'impératrice, vous fissiez tout ce qui serait nécessaire pour donner à cette ruse toutes les apparences de la réalité. » Corvisart trouva que la délicatesse de sa probité était compromise par cette proposition ; il promit le secret le plus absolu, mais il refusa de se prêter à ce qu'on voulait exiger de lui.

(Mémoires de Mme de Rémusat.)

* * *

ÉPISODE DE LA VIE MÉDICALE

—

I

RENCONTRE

L'œil vif, le nez en l'air, — un joli nez camard,
Comme en pourrait porter un Cupidon picard ; —
Les cheveux enroulés sur deux *coques* jumelles
Qu'embroche un fer doré, comme deux cœurs fidèles,
Et sur un gros chignon un tout petit chapeau
Faisant claquer au vent deux longs rubans ponceau,
Elle allait, elle allait dans les champs de verdure,
Une main repliée au nœud de la ceinture,
L'autre écartée au loin par l'alpaga bouffant
Et battant, comme un flot, l'air matinal, pendant
Que d'un roulis charmant la taille balancée

Fuyait, avec un bruit de voile courroucée.
Parfois, comme absorbée en un penser soudain,
Elle ralentissait son pas, tendait la main
Aux grappes d'aubépine, à l'eau de la fontaine
Ou sa narine rose aux fraîcheurs de la plaine;
Puis, brusquement, partait, dévorant le chemin,
Et la terre sonnait sous son talon mutin!

A quoi donc songez-vous ainsi, Mademoiselle?
Et quelle bourrasque a troublé cette cervelle
Qui, sous tant d'ornements qui devraient faire lest,
Tourne du nord au sud et de l'ouest à l'est?
Regardez devant vous! Aisément le pied glisse
Sur le gazon; et puis, à ce rude exercice,
On gagne le strabisme ou le torticolis.
Voyez, l'aube s'éveille et roule à petits plis
Le nuage léger que son rayon colore;
Le vent chuchote seul au fond du bois sonore,
Et dans les profondeurs du ciel voilé de gris
L'alouette n'a pas jeté ses premiers cris.
On n'entend pas le chant du grillon à cette heure
Ni sur le bord des toits la colombe qui pleure;
On ne voit pas courir dans l'herbe humide encor
Les insectes d'azur parmi les boutons d'or.
Nul pas furtif, glissant dans les ombres muettes,
Nul soupir étouffé dans les sombres retraites;
Tout dort ou tout se tait, et nulle part enfin
L'amour, ma belle enfant, n'est levé si matin.

Mais dans un chemin creux la voilà qui s'engage,
Entre deux murs de houx et de mûrier sauvage.
Le sentier, plein de ronce; une masure au bout,
Sinistre, délabrée, où l'on voit l'eau partout
Suinter dans les lichens et dans la mousse verte.
Elle entre, je m'approche. Une lucarne ouverte
Donne seule un peu d'air et de jour au réduit.
Un épinier me cache, et ma prunelle luit!

Sur un lit misérable, et que recouvre à peine,
Usé, troué, jaunâtre, un vieux lambeau de laine,

Une femme est gisante, au doux et jeune front
D'où les cheveux épars ruissellent à flot blond,
La pourpre sur la joue et la lèvre tremblante,
Le sein nu, l'œil brillant, enfiévrée et charmante;
Quelque ange aux passions de la terre blessé!
Quelque ciel jadis pur où l'orage a passé!
Son regard fixément s'attache, morne et tendre,
Sur un objet que l'ombre épaisse de la chambre
M'avait caché d'abord : un berceau vagissant!
La promeneuse, à peine entrée en bondissant,
Triomphante, le rire aux dents : « Bonjour, la mère
Bonjour l'enfant! Comment va la santé, ma chère?
Toujours triste! Allons donc! ne vas-tu pas finir?
Est-ce qu'on peut passer tout son temps à gémir?
Et, quand on a le mal, est-ce en pleurant qu'on l'ôte,
Le mal! Moi, je te dis que ce n'est pas ta faute.
Non, ce n'est pas ta faute! On lutte avec effort
Pendant un mois; enfin le cœur est le plus fort;
Eh bien, tant pis!... Tant mieux! diable! on n'est
[pas de glace!
Moi qui parle, j'aurais fait de même à ta place,
Et n'aurais pas pour ça séché dans les douleurs.
On nous dit que la vie est un vallon de pleurs:
Raison pour éponger!... Voyons, veux-tu bien rire?
Rire à ce bijou blanc comme un Jésus de cire,
Qui paraît tout content de vivre, et qui sera
Beau comme un chérubin et te ressemblera;
Rire pareillement à moi, ta camarade;
Car je viens en ces lieux, Madame, en ambassade
Ce que nos trente mains ont su gagner d'argent
Dans la semaine emplit le coffre ici présent;
Et voici le meilleur de tout ce qu'on te donne :
Clara, tout l'atelier t'embrasse en ma personne! »
Elle, ouvrant dans l'espace un œil sombre et profond,
Qui laissait voir l'angoisse et le remords au fond :
« Il n'est pas revenu! » dit-elle; et si poignante
Était la voix, que l'autre, émue et pâlissante,
Sentit sécher sa langue, et que de ce torrent
Les mots semblaient tomber goutte à goutte à présent
« Il faut patienter... Tu vas le voir, sans doute.

Les affaires, tu sais..., la maladie... Ecoute,
On t'aime bien là-bas : chacune autant que moi;
Eh bien, nous veillerons sur ton enfant, sur toi!
Pauvre bonne! te voir ainsi! cela fend l'âme!
Oh! s'il t'abandonnait, le malheureux, l'infâme!
Mais non... Tiens, je ne sais ce que je te disais..
Espère, chère fille! — Il ne viendra jamais! »
Je n'entendis plus rien, que des lèvres pressées,
Que le bruit inégal d'haleines oppressées,
Un mélange confus de plaintes, et bientôt
La parole expira dans un double sanglot.
Dans une forte étreinte elles s'entrelacèrent,
Et quand, longtemps après, leurs bras se dégagèrent,
Elle avait le front rouge et le visage en eau,
La folle jeune fille aux longs rubans ponceau!

Et moi, par ce spectacle atteint dans les entrailles,
Et déjà malgré moi jeté hors des broussailles,
Plein de vagues projets, d'un pas délibéré
Je me précipitai vers la porte, et j'entrai...

II

DÉNOUEMENT

La brise se taisait, l'air était plein d'encens.
C'était un de ces soirs où l'âme, avec les sens,
Dans la divine paix du ciel et de la terre
S'alanguit et se ferme, ainsi qu'une paupière.
Derrière le verger, d'où montaient par instant
Les amères senteurs des noyers, le couchant
S'allumait au brasier d'un beau soleil d'automne.
Dont l'oblique rayon faisait une couronne
Au toit d'ardoise; car, dans une autre maison,
S'ouvrait pour la pauvrette un meilleur horizon
Comme dans l'âtre tiède on remue une cendre.
Nous songions au passé. Je regardais descendre
La nuit mystérieuse, et, par groupes obscurs,
Des formes s'allonger lentement sur les murs,
Pendant qu'en moi, le jour aussi devenant sombre,

De mille visions je voyais passer l'ombre!
Elle, le front penché, les doigts dans les cheveux,
Couvait d'un regard fixe, obstiné, curieux,
Le nouveau-né noyé de mousseline blanche,
Qui pendait à son sein comme un fruit à sa branche.
Enfin, elle leva vers moi ses grands yeux bleus.
Et l'espace sembla devenir lumineux.
Docteur, voilà bientôt quatre mois! me dit-elle.
— Oui, c'est vrai, quatre mois! Mon cœur se le
[rappelle
Ce jour : car sur la page, hélas! trop blanche encor
De mes bonheurs, il est inscrit en lettres d'or!
— Ce souvenir, parfois, comme un vent de tempête,
Souffle sur moi! Je sens ma raison qui s'arrête
Et vacille! Je sens le silence et l'oubli!
Je vois la maison vide et le berceau rempli,
Et ces murs de sépulcre et leur ombre étouffante,
Et là-bas, par un trou, l'aurore éblouissante,
Les blés, les monts, les prés, un coin du paradis
Que du fond de l'enfer pourraient voir les maudits
Puis la porte qui s'ouvre, un fantôme de femme,
Dont la voix vaguement retentit dans mon âme
Comme un son douloureux; puis l'Apparition!
Vous étiez devant moi, grave, tranquille et bon.
Je ne comprenais pas; mais à votre parole.
Mon oreille s'ouvrait comme au chant qui console;

« Je ne comprenais rien, sinon qu'enfin mes maux
Allaient finir. Le reste... ô rêve! ô doux repos!
Que vous rendrai-je, ami, pour de si pures joies?
Que rendrai-je à celui qui vous mit sur mes voies·
J'étais seule, livrée aux assauts de la mort;
De vos savantes mains vous m'avez fait un port!
Je tombais, misérable, et glissais dans la fange;
Vous m'avez relevée et de démon faite ange!
Condamnée à traîner par les chemins mauvais
Ou dans les lieux muets à cacher pour jamais
Cet être, chair sans nom, pauvre âme errant sans
[voile :
Vous avez rallumé dans mon ciel noir l'étoile

Qui s'en était allée, et qui luit maintenant
Sur le front d'une épouse et le front d'un enfant;
Astre de mon foyer, dont la clarté féconde
N'abandonnera plus mon sentier dans le monde.
Ah! laissez-moi, docteur, vous qui m'avez rendu
Dans l'orage d'un jour ce que j'avais perdu,
Paix, espérance, amour, et famille et moi-même,
Nouer un nouveau cœur à tous les cœurs que j'aime!
Que ce seuil soit à vous comme cette amitié!
Penchez-vous quelquefois sur mon front essuyé
En me disant : ma fille! et je dirai : mon père!
Donnez-moi, chaque soir, de voir la main sincère
Du bien-aimé presser la vôtre; — chaque soir,
Entendez-vous, pour que, sous le firmament noir,
Quand l'inconnu descend, plein de terreur secrète,
Quelque chose de vous reste en notre retraite;
Pour que nous remettions, confiants et sans peur,
Notre âme entre vos mains comme aux mains du
[Seigneur;
Pour que ces bouches sœurs que vous avez unies,
Dans les chastes ardeurs de leurs amours bénies,
Sous vos regards ouverts dans la nuit devant nous,
Sachent trouver des mots et des baisers plus doux!

« Docteur, écoutez-moi. Dans chaque vie humaine
Dieu met des jours sacrés et veut qu'on s'en souvienne,
J'ai le mien; c'est le vôtre aussi, me dites-vous;
Jusqu'au suprême adieu qu'il soit donc saint pour
[nous!
Promettons-nous qu'au jour, à l'heure anniversaire,
A cette heure d'angoisse et de salut, la mère,
Et le père, et celui qu'ils nomment leur sauveur,
Dans cet abri baigné d'azur et de bonheur,
Autour de l'humble table opulemment ornée
D'une gerbe de fleurs par cet enclos donnée,
Viendront au même verre errant de main en main
Réjouir tour à tour leur lèvre au même vin;
De leurs cœurs, débordants aussi comme des vases,
Épancher la tendresse et mêler les extases,
Et consacrer l'enfant, en mettant sur son front

Ce sceau qui vient de l'âme et que les bouches font!

— Je le promets, et même aux héros de la fête
Je veux, si vous voulez, ajouter une tête :
Celle qui, dans la plaine où mon pas la poursuit,
Comme l'astre marchant des bergers, m'a conduit
Vers la crèche et vers vous ; la belle jeune fille
Dont la sagesse au fond plus que dans les mots
[brille,
Qui prendra ces jours-là, pour ses chapeaux plus
[grands,
Un chignon plus petit et de moins longs rubans. »

Dr DECHAMBRE.



UNE FARCE D'ÉTUDIANT

—

Le Dr Piorry, qui a dû sa réputation à la méthode d'exploration médicale qu'on appelle la *percussion*, prétendait qu'à l'aide de son « plessimètre », il dessinerait d'une façon extraordinairement exacte, sur le corps humain, la forme et les dimensions des organes cachés.

Comme presque tous les innovateurs, il eut seulement le tort d'exagérer l'importance de sa découverte et de tout ramener à la percussion et au plessimètre. Il lui arriva, à ce propos, une aventure singulière.

Un jour, il annonça à ses élèves qu'il allait dessiner sur le cadavre — c'était peut-être la centième fois — la forme et les dimensions du cœur

et des gros vaisseaux, et que, le dessin achevé, on pourrait vérifier par l'ouverture du sujet l'exactitude parfaite de ses tracés.

La *plessimétromanie* du maître commençait à lasser. Il percute, marque à la couleur la limite des organes, et fixe tout particulièrement celles du cœur du sujet. Puis il ouvre le cadavre et trouve — au milieu de la poitrine — un cœur... *en foin*, qu'un carabin malin avait substitué, par une ouverture pratiquée au dos, au cœur véritable.

LOIRE (*Anecdotes parisiennes*).

*
* *

ÉPIGRAMME

Certain ministre avait la pierre :
On résolut de le tailler ;
Chacun se permit de parler,
Et l'on égaya la matière.
« Mais comment, se demandait-on,
A-t-il pareille maladie ?
— C'est que son cœur, dit Florimont,
Sera tombé dans sa vessie. »

Marquis DE SAINT-JUST.

*
* *

RÉPONSE A UNE DEMANDE DE NOTE D'HONORAIRES

—

Madame la comtesse de X..., fatiguée de demander vainement à son docteur sa note d'ho-

noraires, dit un jour, aux dames de sa compagnie : « Je crois avoir trouvé un moyen ingénieux et sûr d'obtenir, sans nouveau délai, la note en question ; ce moyen, le voici :

« Mon médecin est quelque peu poëte, il a fait ses preuves de poésie médicale ; eh bien, je vais lui signifier que, pour le punir de sa négligence, j'ai résolu formellement de ne plus accepter sa note, que s'il ne l'adresse *en vers français !...* Son amour-propre de poëte sera mis en jeu, et, pour ne pas être soupçonné d'avoir composé son œuvre à grand renfort de temps et de réflexion, je suis certaine qu'il ne se passera pas vingt-quatre heures sans que je reçoive le produit de son inspiration poétique !

Ce qui fut dit fut fait. Le docteur arrive ; madame la comtesse lui fait connaître son *ultimatum !...* et, le lendemain matin, on remettait, sous un pli, à madame de X... les vers qui suivent :

A MADAME LA COMTESSE DE X...

Vous qui joignez la grâce à la noblesse
Et l'élégance à la simplicité,
De X..., aimable comtesse,
Il vous paraît tout simple, en vérité,
Que le docteur qui près de vous s'escrime
A diriger votre chère santé,
Chaque jour gagne, en ce rapport intime
Quelque éminente et belle qualité !

Le fait est bien constant, voici qu'aujourd'hui même
Vous voulez (et pour lui vos désirs sont des lois !)
Que ce pauvre docteur, cumulant trois emplois,

Exploitant de trois dieux le prestige suprême,
Représente Esculape, Apollon et Plutus
En des vers médicaux évoquant des écus!...
Mon embarras, céans, à vrai dire, est extrême!
Faut-il, pour en sortir, que j'invoque Barême?
Que je suppute ici les jours où, médecin,
Sur votre pouls vibrant je dus poser ma main?
Ce calcul prosaïque est-il bien à sa place
Sous ma plume, empruntant la langue du Parnasse?
Et chacun de mes vers, en termes malsonnants,
Serait-il bienvenu de s'estimer dix francs?

Laissons aux financiers ce sordide langage!
Et vous, chère cliente, acceptez comme hommage
A vos charmes rendu, ces vers de ma façon
Qui n'ont d'autre mérite, en cette occasion,
Que celui de complaire à ce piquant caprice
D'une femme d'esprit et pleine de malice
Et d'enjouement, d'imagination,
Et sans vaine prétention,
Imposant au docteur, comme nouvelle preuve
De sa docilité, la singulière épreuve
De lui remettre en vers, sous un masque emprunté,
De ses soins médicaux le chiffre bien compté!!

L'énigme à deviner dans ces vers, ma cliente,
Pour votre esprit subtil est assez transparente.

Quant au nom de notre confrère poète, l'auteur de ces aimables vers, nous pouvons, sans commettre une indiscrétion, le laisser connaître à nos lecteurs: c'est le Dr Eugène Forget, dont la muse pointilleuse a été mise en demeure de satisfaire à cette insolite contribution littéraire; et ce qui, d'ailleurs, ne gâte rien à la chose, c'est qu'en fin de compte: Plutus s'est empressé de donner à Esculape et à Apollon la *preuve ma-*

térielle que l'énigme du docteur avait été parfaitement comprise.

Dr Simplice.

*
* *

DU CHOIX D'UNE NOURRICE

BOUTADE CONTRE LA GENT NOURRICIÈRE.

A mon ami le Dr D...

Vous me dites, ami : pour ma femme il me faut
Une perle, un trésor, un être exempt de vice,
Qui va droit dans la vie et qui jamais ne *fault*,
Toujours digne en un mot du doux nom de nourrice.

Que vous connaissez peu ce sexe aimable et doux,
Qui fournit à foison l'espèce des nounous!
Croyez-moi... pour trouver une semblable fille,
Mieux vaudrait dans le foin rechercher une aiguille.
Désireux cependant de vous être agréable,
Je veux dès aujourd'hui compulser mon dossier,
Et, de mes accouchées vous présentant la table,
Vous donner à choisir dans tout le colombier.

Voici d'abord Toinon, à la rude encolure,
Elle a trogne rougeaude, et rousse chevelure;
Ses prodigieux appas, pesant sur l'ombilic,
Font rêver. . . . .
. . . . . à ces monts, que décrit Copernic,
Sur l'astre de la nuit. Ah! fuyez ce lipôme
Qui ne pourrait, de lait, fournir un seul atome.
Préférez-vous la femme à maitre Jean Romain,
Elle est alerte et vive, a le cœur sur la main;
Mais on me dit tout bas que sa dernière couche
Fut, pour son pauvre époux, un incident bien louche.
Aussi, dans son logis entend-on résonner,
Du matin jusqu'au soir, du soir au déjeuner,

Les cris et les gros mots, les coups et la taloche,
Aussi bien que chez feu le marquis de Galoche.
— Et cette belle fille au teint frais et dodu ?
Faites-la s'approcher, c'est là mon dévolu.
— Arrêtez, mon ami, voyez... sous sa mâchoire,
La scrofule inflexible a creusé des sillons
Que l'on croirait tracés avec une lardoire.
Puis j'ai là sous la main d'autres échantillons,
Mais l'une a le visage ainsi qu'une écumoire,
Et l'autre à son bras gauche avive un exutoire.
Cette brune là-bas a de fort jolis yeux,
Mais ils sont, le matin, de plus en plus chassieux.
Et cette bonne enfin, qui vous semble parfaite,
Cache d'affreux chicots dans une bouche infecte.

Ah! tenez, laissons là toutes ces mercenaires
Qui ne vendent leur lait que pour de gros salaires.
Et dites de ma part, à votre aimable femme,
Que partout, de tous temps, en tous lieux, on pro-
[clame
La supériorité de la mère allaitant,
Ainsi que Dieu le veut, son trésor, son enfant.
Oh! combien il est doux pour le cœur de l'épouse,
De presser sur son sein le fruit de son amour,
D'enlacer de ses bras, et la nuit et le jour,
L'image de l'époux dont elle est si jalouse.

Mais si je supposais que, pour ce grand devoir,
Sa modeste santé vous mît au désespoir...
Eh bien, je chercherais et je serais heureux
De trouver cette perle, espoir de tous vos vœux.
. . . .
Dussé-je en essayant me remettre aux lisières,
Tout dévoué je vous reste et signe :

B.. SIÈRES.

* *

PILULES ÉCONOMIQUES

—

Autrefois, on faisait avec l'antimoine métallique des petites balles qui purgeaient; elles agissaient comme corps étrangers provoquant les contractions intestinales et étaient rendues avec les selles telles qu'elles avaient été absorbées. On les lavait et on les avalait de nouveau en guise de purgation, d'où leur nom de *pilules perpétuelles*. Certaines de ces pilules servaient à plusieurs générations.

TROUSSEAU.

*
* *

UN MÉDECIN ET UNE JEUNE DAME

PAR LE Dr BRAME.

—

LA DAME.

Docteur, je suis brûlante ou bien je suis transie.
Mes nerfs sont irrités : d'où viennent ces vapeurs ?

LE MÉDECIN.

Un violent désir au cœur vous a saisie,
Désir non satisfait...

LA DAME.

Oui, j'en verse des pleurs.
Tout homme est un tyran; je hais le mariage.

LE MÉDECIN.

Votre mari vous aime ; il aime sa maison:
Il est bon, généreux, obligeant...

LA DAME.

Et peu sage;
Il tente d'enchaîner mon cœur et ma raison.

LE MÉDECIN.

Voyons ; votre désir vous mène en Italie.

LA DAME.

Comment devinez-vous ?

LE MÉDECIN.

Tout le montre à mes yeux,
Vos livres, vos albums, vos tableaux...

LA DAME.

O patrie
Mère des nations, noble fille des dieux,
Qui ne te connaît pas est indigne de vivre...

LE MÉDECIN.

Votre mari, madame, est conseiller d'Etat ;
Le devoir le retient...

LA DAME.

L'ambition l'enivre ;
De l'art, de l'art sublime il méconnait l'éclat.

LE MÉDECIN.

Madame, votre époux sert noblement la France,
Et vous portez son nom, illustre et respecté ;
Soyez digne de lui...

LA DAME.

Vous m'ôtez l'espérance.

LE MÉDECIN.

Je vous rends le bonheur, la vie et la santé



LES SAINTS DE LA PATHOLOGIE



La superstition, dit Paul Lacroix, est la conséquence parasite mais inévitable de toute religion, et, dans certaines âmes simples, sensibles et faibles, elle devient naturellement plus puissante que la religion elle-même.

Ces âmes faibles, sensibles et simples abondent, malheureusement, à tous les âges de la vie des peuples. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement l'histoire de la médecine dans ses rapports avec la foi.



Aux temps antiques du paganisme, la divinité était proche parente de la pathologie ; les vieux dieux sont morts, Jésus a vaincu Jupiter : le ciel et la maladie n'en continuent pas moins leur commerce d'amitié. La thérapeutique sacrée existe toujours.

On la plaçait jadis dans l'Olympe ; l'Olympe ayant fini son bail, on l'a logée au Paradis.

Du ciel des païens une longue séquelle de dieux et de déesses régnait sur les maux de l'humanité ; du Dieu de M. Veuillot une ribambelle

de saintes et de saints veille sur les misères externes ou internes du fourreau matériel de l'âme.

Des divinités de la première catégorie je me contenterai de présenter celles qui ont la maternité pour empire; des autres je donnerai une liste un peu plus complète.

.·.

Les matrones contemporaines de César-Auguste savaient à qui s'adresser pour faire correctement les enfants.

Elles avaient d'abord la déesse Pertunda, qui facilitait la réunion des sexes; ensuite la déesse Mena, de qui dépendait la menstruation; enfin Materprema, divinité spéciale, qui empêchait la matrice de faire la difficile. Après la conception venait Fluonia, qui empêchait les pertes; la grande Diane, qui conservait la vie du fœtus; Junon Postversa, qui lui faisait prendre une bonne position. Au terme de la grossesse, Lucine arrivait pour faciliter le travail, accompagnée des petits dieux Nixii, qui poussaient fort aux contractions.

Quand l'enfant avait vu le jour, il était immédiatement placé sous la protection de Jupiter Diespiter, puis sous celle de la déesse Cunina.

Pendant tout le temps que durait l'allaitement, la déesse Rumilia veillait à ce que les seins de la nourrice fussent suffisamment rebondis.

Les femmes chrétiennes sont moins bien par-

tagées. Elles n'ont que Notre-Dame-de-Montferrat, l'oraison de sainte Marguerite, l'eau de Lourdes et la statue de saint Guignolet, dont il ne restera bientôt plus rien à force d'être raclée par les époux stériles.

Comme auxiliaires du seigle ergoté et du forceps, cela n'est pas énorme.

Fort heureusement, si la parturition est un peu négligée par les saintes et les saints, la pathologie, proprement dite, est moins à plaindre. Presque chaque maladie a son patron ou sa patronne, qui la guérit — ou qui la crée — à son choix.



A saint Antoine — avec ou sans son cochon — appartiennent : l'érysipèle gangréneux, qu'on appelait autrefois « mal des ardents » ou « feu Saint-Antoine »; la gangrène sénile; les pyrexies, témoin ce passage du pieux auteur des *Dames galantes :*

« Le brave M. de Bayard estant un jour persécuté d'une forte fiebvre chaulde, de telle façon qu'il en brusloit, il implora M. Sainct-Anthoyne en lui faisant telle oraison : Ah! monsieur Anthoyne, mon bon sainct et seigneur, je vous supplie avoir souvenance que lorsque, nous aultres François, nous allâmes jecter dans Parme, il fut arresté qu'on bruslcroit toutes les églises, je ne voulus jamais consentir que la vostre fust

abattue, bien qu'elle fust de grande importance, mais je m'y allai jecter dedans avecque ma compagnie, si bien que je la garday et demeura entière. Cette oraison faicte, au bout de huict jours, M. de Bayard fust guéry. »

Le saint brûleur aurait pu le guérir plus vite, s'il l'avait voulu. Mais saint Antoine ne veut pas toujours. Exemple : Cet autre soldat, dont l'histoire est racontée dans les *Sermenz Espagnolz* :

« Sortant d'une maladie et d'une grande fiebvre chaulde, estant allé à l'église pour remercier Dieu de sa guérison, il dit et salua ainsi : *Beso las manos, senor Jesus, y tambien a vos san Pablo y san Pedro*, et, se tournant vers saint Anthoyne peinct avec sa grande barbe blanche, il dit : *Y no a vos, barba blanca, que tan mal su fuego me trato, y me quemo en mis calenturas.* »

Ce guerrier, qui ne voulait pas remercier la barbe blanche de saint Antoine, dont le feu l'avait tant brûlé pendant sa fièvre, devait avoir mangé du lard le vendredi.



Saint Avertin, saint Romain, saint Gildas et saint Mathelin se partagent l'aliénation mentale. Quand les enfants sont criards et mutins, dit le *Dictionnaire des proverbes*, de J. Panckoucke, il faut les vouer à saint Avertin. Dans la *harangue de Midas*, Bruscambille s'écrie :

« Il n'y a Recipé de médecin ny qui pro quo

d'apoticaire qui vous puisse guérir du mal Saint-Avertin. »

Saint Eutrope guérit l'hydropisie, comme on peut le voir dans la nouvelle CXXIV de Bonaventure des Periers; mais on l'invoqua en vain pour soulager le roi Louis XI. Si M. Chéreau, qui a noté ce détail dans la vie de Jacques Coitier, est bien renseigné, saint Eutrope (*eau trop*) fait partie de cette série de patrons qui ont poussé Eugène Noël à dire que, parfois, le culte des saints est basé sur des jeux de mots et de véritables calembours. Saint Genou, qui soulage les goutteux, est peut-être du nombre, ainsi que : Saint Mammard (*mamelle*) qui mûrit les abcès du sein, saint Marcou (*mal au cou*), qui efface les écrouelles, et encore saint Fiacre (*fic*), qui porte sa sollicitude sur les végétations de l'anus.

L'hypothèse d'Eugène Noël devient une certitude absolue pour le patron de la maladie que l'on soigne à Lourcine et à l'hôpital du Midi. Pour dire son nom et son origine, je laisse la parole à mon maître le bibliophile Jacob :

« Les guérisons étaient partagées entre les saints qui s'en attribuaient le monopole ; souvent même le saint avait été inventé exprès pour la maladie, et lorsque, par exemple, le mal vénérien apparut, il trouva, on ne sait où, un saint Foutin pour le prendre sous ses auspices. »

* * *

Saint Sébastien est invoqué « pour peste

vénénosique qui nous faict tant de travaux. »

Il a pour adjoint saint Roch. Dans les *Aventures du baron de Fœneste*, d'Aubigné montre un Gascon qui, étant tombé dans le charnier des pestiférés, alla voir son curé et lui fit dire « une messe de saint Roch. »

Ce Gascon, dévot à saint Roch, n'était pas plus... simple que les pieux habitants d'un village de Provence allant, une fois l'an, en plein XIX[e] siècle, crier « miséricorde » dans la chapelle de Saint-Sébastien.

C'est encore dans le midi de la France que saint Hermantaire empêche les enfants de devenir peureux et d'avoir des convulsions, et que saint Victor calme la fièvre. Consultez les dévots marseillais, ils vous diront qu'après « la bonne Mère de la Garde » nul ne fait plus de miracles que saint Victor.

Saint Gerbold veut bien s'occuper de la dyssenterie; saint Regnauld ne dédaigne pas les maladies de vessie; mais saint Bernardin a une spécialité plus curieuse, notée par Henri Estienne dans l'*Apologie pour Hérodote :* il guérit les suffocations de matrice.

Saint Eloi vient en aide aux gens qui s'étranglent; saint Main empêche les galeux de se gratter. Il est peut-être aussi de quelque secours aux porteurs d'accidents syphilitiques, s'il faut s'en rappporter à ce passage du livre *des Venins*, d'Ambroise Paré :

« Onguent où entre le vif-argent, guarit la

rougne, appelée du vulgaire mal sainct Main. »

On pourrait encore présumer que d'autres affections cutanées sont du domaine du même saint, d'après cet extrait des *Commentaires sur Dioscoride* d'Antoine du Pinet :

« La gourme qui croist és seps de vigne, enduite, guérist les dartres, feux volages, grattelles et les peaux blanches qui retirent au mal sainct Main, les ayant auparavant frottées de nitre. »



Saint Genou a deux concurrents pour la cure de la goutte : saint Mor et saint Gueslain. Coquillart témoigne ainsi pour l'un, dans le *Monologue des perrucques* :

« Je viens de saint Mor des Fossez pour estre allégé de la goutte. »

Il est rendu hommage aux deux par la vieille comédie du *Pasté et de la tarte*, dans laquelle un personnage s'écrie :

« . . . . . Que la goutte
De sainct Mor et de sainct Gueslain
Vous puyssiez tresbucher à plein. »

Saint Guy d'Angleterre a sous sa domination la chorée, d'où le nom de « danse de Saint-Guy » donné à cette névrose. On dansait beaucoup autrefois devant sa chapelle pour obtenir la guérison. On y danse moins depuis la découverte du bromure de potassium.

Nous avons dit que saint Main était bon pour les galeux ; ajoutons que sainte Reine est excellente pour les galeuses et qu'elle s'intéresse vivement aux individus des deux sexes qui ont la teigne. Dans son historique de la mendicité en France, l'auteur de *Paris et ses organes*, M. Maxime du Camp, n'a pas oublié de noter « les callots qui prétendent avoir été subitement délivrés de la teigne par un pèlerinage à sainte Reine » parmi les mendiants se donnant comme preuve de l'excellence de la thérapeutique sacrée.

Comme ami des teigneux, on cite encore saint Lambert, en grande vénération dans une commune du département du Var, que je ne veux pas nommer, et saint Saintain plus souvent invoqué dans le nord de la France.

* *

Du midi au septentrion, le saint thérapeute le plus respecté c'est saint Hubert. Le nombre d'individus qu'il a guéris de la rage est incalculable. On lui donne, il est vrai, pour auxiliaire saint Mathurin ; mais cette assistance paraît bien inutile quand on connaît toute la puissance du patron des chasseurs.

Saint Hubert est connu partout ; son nom est familier aux vieillards à barbe blanche comme aux adolescents à menton glabre ; dispensons-nous de détails oiseux sur son compte. Sa gloire n'est pas de celles qui ont besoin qu'on leur ajoute des rayons.

Saint Lazare n'est pas dans le même cas. Il fut, au moyen âge, le guérisseur le plus occupé. De notre temps, il manque d'ouvrage. Nous continuons, il est vrai, à appeler « Lazaret » certains bâtiments sanitaires; mais, outre que ces établissements sont généralement vides, ils n'ont plus rien de commun avec les maladreries nombreuses d'autrefois.

Saint Lazare avait la garde des lépreux, nommés plus communément « ladres » ou « mesels ». Au VIIIe siècle, la France seule ne comptait pas moins de deux mille hôpitaux de lépreux; au XIXe siècle, un cas de lèpre en France est signalé dans les journaux de médecine comme rareté pathologique. Seul, le *Dictionnaire vétérinaire* de d'Arboval continue à prononcer le nom du patron des lépreux en disant que la ladrerie du cochon est parfois appelée « pourriture de saint Lazare ».

Plaignons le bienheureux Lazare d'avoir ainsi des loisirs, ou plutôt, félicitons-le d'avoir exterminé aussi complétement le fléau terrible qui n'épargna pas toujours le peuple de Dieu.



J'en étais là de mon feuilleton, lorsqu'un confrère — qui n'a pas pavoisé au 14 juillet — est venu me faire visite.

— Qu'écrivez-vous donc de curieux? m'a-t-il demandé en voyant ma table surchargée de bouquins vénérables.

Je lui ai donné mon manuscrit. Il a fait nombre de grimaces pendant la lecture; puis, me rendant les feuillets, il a dit :

— En somme, tout cela ne prouve rien. On était superstitieux il y a quelques centaines d'années, c'est indiscutable; mais aujourd'hui la superstition est morte. C'est manquer d'impartialité que de juger d'une époque d'après celles qui l'ont précédée. De notre temps les malades vont frapper à la porte du médecin et non à celle du curé : votre tirade sur la pathologie sacrée est un anachronisme.

— Au lieu des livres poudreux auxquels je viens de faire des emprunts, vous voudriez, je le devine, des ouvrages tout à fait modernes?

— C'est cela.

— Eh bien, lisez!

Et, à la page 198 d'un petit livre portant pour titre « PÈLERINAGE DE SAINT HUBERT, par l'abbé *Bertrand* », imprimé à Paris en 1869, mon ami — qui n'a pas illuminé au 14 juillet — lut :

« Afin de se préserver de la rage, on porte dévotement sur soi des objets bénis et touchés à l'étole miraculeuse de saint Hubert, comme des croix, des bagues, des chapelets, etc. »

Mon ami se souvint qu'il avait à voir un client dans le voisinage ; il prit son chapeau.

— Attendez, lui dis-je, j'ai à vous montrer d'autres livres modernes, dans lesquels vous trouverez : une prière à saint Christophe pour lui demander d'être préservé de mort funeste;

une oraison à saint Vite pour être défendu contre la rage des animaux féroces; une invocation à saint Blaise pour guérir les maux de gorge; un discours pieux à saint Magnus contre les insectes venimeux; une litanie à.....

Mon ami n'écoutait plus Il partit et court encore.

Je lui offrirai pour sa fête le volume de Paul Parfait portant pour titre : *l'Arsenal de la dévotion.*

Dr Félix Brémond.



POST-SCRIPTUM

A propos de superstitions trop actuelles, hélas ! veut-on une histoire d'accouchement espagnol? — Qu'on lise ce que le rédacteur en chef de *l'Hygiène pour tous* a publié, la semaine dernière, dans *le Voltaire.* C'est intitulé : « Pour les couches de Sa Majesté. »

La Epocca l'a déclaré. S. M. la reine d'Espagne aura un accouchement heureux : on a porté chez elle, dans ce but, un os de saint Jean-Baptiste, le peigne de la vierge Marie avec trois de ses cheveux, et une chemisette de N. S. Jésus-Christ. On tient, de plus, en réserve le corps du bienheureux Diégo de Alcala, pour le cas imprévu où le fœtus royal ferait le récalcitrant.

Tout cela est fort bon, mais ne constitue pas l'arsenal obstétrico-pieux au grand complet.

Nous espérons qu'on mettra encore à la disposition de dona Christine :

1° Un cierge de Notre-Dame de Monterrat, « qui aide fort les dames espagnoles à enfanter », ainsi que le déclare le révérend Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme, en son quatrième chapitre des *Dames galantes*;

2° Les reliques de sainte Marguerite, qui servirent à Marie de Médicis, comme il appert de ce passage des œuvres de la sage-femme Louise Bourgeois : « La colique travailloit plus la Reyne que le mal d'enfant, et mesme l'empeschoit... Les reliques de madame saincte Marguerite estoient sur une table dans la chambre, et deux religieux de Sainct-Germain-des-Prez qui prioyoient Dieu sans cesser... le mal dura vingt-deux heures »;

3° Un morceau de la robe de saint Ignace. « Il y a deux circonstances, dit le R. P. Terwecoren, dans lesquelles on recourait beaucoup autrefois à saint Ignace, et ce recours paraît reprendre. C'est celle des femmes effrayées à l'approche du moment où elles doivent mettre un enfant au monde, ou de celles désolées de ne pas avoir l'espoir de s'entendre appeler du doux nom de mère. Dans l'une et l'autre de ces circonstances, l'intercession de saint Ignace a essuyé bien des larmes » ;

4° Un agnus de cire blanche, provenant du cierge pascal de la chapelle Sixtine, lequel, à ce qu'en dit le chanoine Barbier de Montault, « con-

serve la mère et l'enfant pendant tout le temps de la grossesse et la tire du danger au moment de la délivrance, dont il calme et abrège les douleurs » ;

5° Un cordon de saint Joseph, en laine bleue admirable pour hâter le travail, parce que, dit le R. P. Huguet, « ce qui est impossible aux médecins est facile à saint Joseph » ;

6° L'oraison de la Sainte-Croix découverte en 1505, sous le saint sépulcre, et imprimée en 1880, rue Cassette, dans laquelle on lit ces mots : « Quand une femme se trouve en enfantement, qu'elle entendra lire ou lira cette prière, ou la portera sur elle, elle sera promptement délivrée ; elle restera tendre mère, et quand l'enfant sera né, il faudra poser cette prière sur son côté droit et il sera préservé d'un grand nombre d'accidents. »

Enfin, nous espérons qu'on n'oubliera pas d'avoir sous la main :

7° Un forceps.

Il arrive parfois que cet instrument n'est pas inutile aux accouchements royaux. Cela s'est vu déjà pour une Espagnole, fortement munie de reliques, S. M. Eugénie de Montijo. Malgré la provision de saints os faite pour elle par son auguste époux, les fers de l'accoucheur aplatirent sensiblement les oreilles du rejeton que Cassagnac appelait « Napoléon IV ».

Dr F. Brémond.



UN CONCOURS A LA FACULTÉ

POÈME

EN QUATRE DEMI-HEURES, AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE.

Pour servir de pendant à la séance du 4 février 1846, du concours pour une chaire d'anatomie, à la Faculté de médecine de Paris.

Président : M. Roux.
Candidat : M. Després (1).
Argumentateurs : MM. Béclard, Bourgery, Gosselin, Duméril fils.

Messieurs, contenez-vous, la séance est ouverte.
Ainsi Roux a parlé, la tête découverte;
Et nos cinq candidats, vêtus d'un habit noir,
Ont pris chacun leur siége, empressés de s'asseoir.
Celui que vous voyez, perché sur cette chaire,
Offrant un embonpoint qui prouve bonne chère,
C'est le docteur Després. — Il a l'air étonné,
Comme un homme sentant que son heure a sonné.
Ce soir, on l'argumente. — A-t-il peur, par hasard?
Cet autre, ce petit, ce jeune, c'est Béclard.
Il porte un nom bien lourd, mais aussi bien illustre :
Je ne dis pas pour ça qu'il soit son plus beau lustre.
Celui que vous voyez promenant un regard
Qui rappelle de loin celui du léopard,
C'est le fils Duméril. — Vous savez sa faiblesse,
Pour la gent animale il a de la tendresse;
C'est sa vocation. — Je ne l'en blâme point;
Trop heureux d'en savoir comme lui sur ce point.
Cet autre qui là-bas apparaît blanc et rose,

(1) Le sujet de thèse était : *De la valeur des recherches microscopiques en anatomie.*

Comme une tendre fleur nouvellement éclose,
C'est monsieur Gosselin. — Son timbre harmonieux
Semble un son échappé de la lyre des dieux :
Sa grâce, son esprit, ses charmes, son sourire,
Sur un autre auditoire auraient beaucoup d'empire.
Enfin, cet autre mâle et brave champion
Ayant la dent d'un tigre et l'âme d'un lion,
C'est Bourgery le grand, c'est Bourgery colosse,
Possédant à lui seul l'anatomique bosse;
C'est le Napoléon de la dissection,
Seul héros dans son art par l'intuition :
Il a le front pensif, comme un jour de bataille,
S'apprêtant à braver le feu de la mitraille,
Tout fier de s'abriter derrière un monument
Qui lui sert de rempart et de retranchement.
Mais le silence enfin s'établit dans l'école :
Monsieur Béclard, dit Roux, peut prendre la parole.
Et s'étant, tous les deux, croisés d'un œil courtois
Béclard argumentant élève ainsi la voix :

BÉCLARD.

Monsieur, car c'est bien vous, vous que Després on
[nomme,
Possédant de docteur le titre et le diplôme,
Vous, ancien prosecteur de cette Faculté,
Chirurgien au bureau central de charité;
Vous, chirurgien-adjoint d'un pieux dispensaire,
Où l'on donne gratis la purge au prolétaire,
Du bureau du douzième intrigant médecin,
Membre très-vénéré dans le quartier Latin,
De la Société qu'on dit anatomique,
De la Société médico-non-pratique,
De la Société de l'arrondissement
Que du nom de douzième on désigne souvent,
Membre correspondant des écoles savantes
Qui pullulent au sein des villes importantes,
Copenhague, Stockholm, Saint-Pétersbourg, Berlin,
Et Londres et Zurich, Edimbourg et Turin;
Membre correspondant d'une infinité d'autres,
Dont vous êtes, je gage, un des plus purs apôtres;

Vous qui ne craignez pas d'annoncer sur le mur
Un cours qui, s'il se fait, n'en sera que plus mûr
Tant il se fait attendre, et tant l'insigne affiche
Abuse le public, que le public s'en fiche;
Sans être pour cela des plus originaux,
Le moyen montre au moins qu'au sein des hôpitaux
Vous êtes quelque chose; et le charlatanisme,
Par le siècle qui court, fait, on sait, fanatisme :
Monsieur, car, c'est bien vous.....

DESPRÉS.

Oui, Monsieur, oui, c'est moi;
C'est moi certainement, comme Philippe est roi.
Oui, Després, oui, c'est moi : Expliquez-vous, de [grâce...

BÉCLARD

Monsieur, n'attendez pas qu'en ces lieux je vous fasse
Un pompeux compliment...

DESPRÉS.

Vous pourriez bien plus mal
Employer votre temps. Mais, cela m'est égal :
Je n'y veux pas compter, car trop bonne est l'école
En fait de compliments; témoin soit la parole
De ce compétiteur qui sent son Portugal
D'une lieue...

BÉCLARD.

Ah! vraiment...

DESPRÉS.

J'en jure par Gannal

BÉCLARD.

Monsieur, vous aviez donc à traiter une thèse
Sur un très-beau sujet, fort beau, ne vous déplaise.

DESPRÉS.

Fort beau, cela dépend comme vous l'entendez,

Il n'est pas en odeur aussi sainte à mon nez.

BÉCLARD.

Traiter de la valeur des recherches sublimes
Que fait le microscope aux profondeurs intimes
Des tissus. Mais avant d'entrer dans le détail
De votre laconique et trop subtil travail,
Je vous dirai qu'en vain j'ai consumé ma force...

DESPRÉS, *en lui-même.*

Sa force,.. hélas! il n'a que les os et l'écorce....

BÉCLARD.

A chercher tant soit peu de cette autre valeur
Qu'on trouve plus ou moins chez tout compétiteur.

DESPRÉS.

Plus ou moins, c'est bien vague et trop facile à dire;
Et, si sur ce point-là, j'osais vous contredire,
J'opterais pour le moins...

BÉCLARD.

N'importe, et pour finir.
L'argument que déjà j'ai voulu définir :
Je vous dirai qu'en fait de valeur demandée,
Je n'ai trouvé chez vous que celle susnommée
En votre titre...

DESPRÉS

Et moi, — voici mon argument.
S'il n'en est pas plus neuf, il n'en est pas moins grand.
Écoutez et jugez : Mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

BÉCLARD

Monsieur, votre argument combat en ma faveur,
Et cette arme va droit à votre propre cœur.
Il vient corroborer contre vous mon reproche;
Quand près de quarante ans, comme vous on approche
On devrait, il me semble, en un jour de combat,

Se montrer digne au moins de paraître au débat ..

DESPRÉS.

Pardon, — c'est une erreur — c'est un lapsus de langue;
Je comprends tout le sens d'une telle harangue
Et reconnais ici, qu'avec beaucoup d'esprit,
J'ai voulu soutenir ce que vous avez dit.

ROUX

Messieurs, en ce moment, la demi-heure expire.
Monsieur Després n'ayant rien autre chose a dire,
Je donne la parole à M. Bourgery.

BOURGERY.

Monsieur, excusez-moi, si j'ai l'air trop aigri.
Je vais en peu de mots tirer votre horoscope,
Et vous prouver bien net qu'en fait de microscope
Vous n'avez que touche du sens et du regard.

DESPRÉS.

Voyons, parlez, monsieur; j'écoute avec égard.

BOURGERY.

Pour traiter ce sujet de moderne origine,
Et montrer tout le tact de vous qu'on imagine,
Vous auriez dû vous-même. armé de l'instrument,
Plonger dans le sujet l'œil plus profondément,
Contempler d'un certain coup d'œil philosophique,
L'art nouveau d'appliquer le champ microscopique.
Ainsi qu'un ver de terre, errant dans ces bas lieux,
Vous n'avez que rampé, sans regarder les cieux.
Vous n'avez pas compris la sublime portée
D'une œuvre entre vos mains tristement avortée.
Vous ne savez donc pas (mais qui le sait hors moi)!.

DESPRÉS.

Prenez garde; ce mot met des cœurs en émoi...

BOURGERY.

Qu'importe! ces messieurs en ont pris l'habitude...

Nous avons sur ce point un modèle d'étude.
On se doit à chacun sa stricte vérité.
Tant pis pour qui se pique et qui l'a mérité.

DESPRÉS.

C'est vrai; mais la leçon nous parut un peu forte,
C'était à lui montrer le chemin de la porte...

BOURGERY.

J'en conviens, mais du moins, en se montrant si franc,
Il ne passera pas pour un vil courtisan...
A l'égard d'un certain, nous avons certain doute...
Mais, reprenons le fil de l'argument...

DESPRÉS.

J'écoute.

BOURGERY.

Vous ne savez donc pas, prosecteur malheureux,
Qu'en fait d'anatomie, il en existe deux.
L'une bien plus grossière et plus chirurgicale,
L'autre bien plus intime et bien plus médicale.
L'une nous indiquant formes et régions,
Et l'autre des tissus les compositions.
Eh bien, le microscope est à cette dernière,
Ce que le scalpel est auprès de la première.

DESPRÉS.

Monsieur, vous raisonnez avec un goût parfait,
Et me voyez de vous assez bien satisfait;
Mais un homme de sens, présent dans l'hémicycle.
Que vous reconnaîtrez à sa double bésicle,
Dit qu'en finasserie et en subtilités,
Nous possédons déjà trop de futilités.

BOURGERY.

En vos citations, si vous êtes prodigue,
En montraut à nos yeux la formidable digue
Des Maudl, Seuwenhoëk, Hoke, Stelluti,
Henle, Weber, Baër, Milne-Edwards, Mascagni,

Arnold et Fontana, Richard Owen, Desjardin,
Gluchen et Brongniart, Robert Brown, Valentin,
Havers, Howskip, Schleyden, Reichel et Swammerdam,
Haller, Bichat, Béclard, Meckel, Bordeu, Kraust,
[Schwam,
Purkinje, Deutsch, Gerdy, Jourdan, Krause, Gerber,
Retzius, Duvernois, Serres, Nasmith, Mayer.
Comment à Malphigi, le chef en cette espèce,
Avez-vous refusé votre immense largesse?...

DESPRÉS.

Mais, pardon ! Bien des fois j'ai cité Malphigi.
Vous prétendez parler d'un autre auteur en *i*,
C'est une omission — j'en conviens — et vous prie
De croire que j'aurais craint pour sa modestie.

BOURGERY.

Point du tout. Quand on cite, il faut, monsieur, citer
Les autres et les uns, ou ne s'en point mêler.
En somme, croyez-vous, monsieur, au microscope?

DESPRÉS.

Il faudrait être aveugle, encor plus qu'une taupe,
Pour ne pas voir, armé, de ce noble instrument,
Des choses qu'à l'œil nu l'on ne voit nullement.

ROUX.

Messieurs, en ce moment, la demi-heure expire.
Monsieur Després n'ayant rien autre chose à dire,
Je donne la parole à monsieur Gosselin.

DESPRÉS, *en lui-même.*

Ça devient sérieux, car le bougre est malin.

GOSSELIN.

Vous vous trompez, monsieur, si dans votre espérance,
Vous comptez qu'aujourd'hui Gosselin vous encense
J'ai l'âme trop saignante et suis trop irrité,
Pour ne pas vous flétrir d'un affront mérité.
Quoi! vous considérez, avec plaisanterie,

Comme une illusion, comme une rêverie,
Le sujet qu'à vos soins a confié le sort!

DESPRÉS, *en lui-même.*

Le monsieur parle bien; mais je crois qu'il a tort

GOSSELIN.

Vous ne rougissez pas d'avoir produit vingt pages
Pour traiter un sujet sans pareil dans ces âges!
Au lieu d'utiliser un hasard précieux,
En vous montrant plus grand trois cents fois à nos
[yeux,
Qu'avez-vous fait? Une œuvre, hélas! microscopique.
Si bien que pour la lire, avec mon nerf optique,
Je me suis vu forcé d'employer l'instrument
Que vous traitez, ingrat, si dédaigneusement.

DESPRÉS.

Votre argument, monsieur, me retrouve impassible
Et me pénètre moins qu'une balle la cible.
Ah! si le sort vous eût, comme à moi, destiné
Un enfant inconnu, problème nouveau-né,
Et qu'il vous eût fallu faire un apprentissage,
Vous n'eussiez pas sur moi tenu pareil langage.
A ma place, combien j'aurais voulu vous voir
Abordant tout d'un coup un sujet aussi noir!
Vous ne savez donc pas que pour être en mesure
De mieux apprécier l'objet dans sa nature,
Braquant mon instrument, j'ai, pendant deux longs
[jours,
Regardé, regardé, mais regardé toujours;
Et que plus j'y mettais une ardeur assidue,
Plus j'ouvrais les deux yeux et plus ma faible vue
Allait s'affaiblissant. Si bien, monsieur, si bien
Que j'ai fini par voir... que je n'y voyais rien.
Vous m'avez adressé, monsieur, un autre blâme
Dont le sens a produit quelque effet sur mon âme.
Vous m'avez accusé de la brièveté,
Qui fait que mon sujet vous parait écourté.
Si, dans ce moment-ci, quelque chose m'étonne,

C'est d'en avoir produit une dose aussi bonne.
On n'a pas tous les jours tant de conception.
Mais écoutez un peu la contradiction.
A-t-on dans son sujet mis un peu d'étendue,
L'un vous répond : « Monsieur, c'est peine superflue. »
A-t-on voulu, par contre, être bref et précis,
L'autre vous dit : « Monsieur, vous êtes trop concis. »
Vous conviendrez du moins, fût-on vingt fois habile,
Que de complaire à tous, la tâche est difficile.
Et sans fatuité, je vous déclare net
Que de moi, sur ce point, je suis fort satisfait.

GOSSELIN.

De votre part, monsieur, c'est presque suffisance.
On ne dit pas tout haut ce que de soi l'on pense.
Mais à notre débat, enfin, pour couper court,
Veuillez vous expliquer sans crainte et sans détour.
Avez-vous foi, monsieur, dans votre microscope?

DESPRÉS.

De même qu'à travers une épaisse enveloppe,
On voit des tourbillons d'innombrables héros,
S'avançant lentement à l'aspect des flambeaux,
De même l'avenir s'enveloppant de voiles,
A travers la clarté de brillantes étoiles,
Nous montre la valeur de la prédiction
D'une autre catastrophe ou révolution;
Si bien que l'œil armé du microscope y fouille...

GOSSELIN.

Mais je crois, par ma foi, que votre esprit bredouille..
Et, pour pouvoir, d'un mot, vous tirer d'embarras...
Répondez : Croyez-vous?

DESPRÉS.

Monsieur, je n'y crois pas.

ROUX.

Messieurs, en ce moment, la demi-heure expire.
Monsieur Després n'ayant rien autre chose à dire,

Je donne la parole à monsieur Duméril.

DUMÉRIL.

Monsieur, dans ce moment de trouble et de péril,
Où, le cœur tout rempli d'un zèle opiniâtre,
Vous vous défendez seul contre nous autres quatre
Je ne veux pas, poussé d'un sentiment jaloux,
Appesantir sur vous le poids de mon courroux.
Aux lois de la critique hardiment je déroge,
Et ne vous offre ici qu'un fraternel éloge.
Votre travail, monsieur, m'a semblé bien écrit,
Et l'œuvre d'un profond et juridique esprit.
Je dois surtout vanter sa clarté, sa méthode,
Et ce ton dégagé maintenant à la mode.....

DESPRÉS.

Monsieur, votre langage est pour moi si flatteur,
Qu'il me rend tout confus d'un si brillant honneur
Et votre voix, semblable à la voix d'une femme,
A vraiment déversé trop de baume en mon âme.
Mes trois autres cruels et durs compétiteurs
Ont excité chez moi de bien vives douleurs :
Vous me voyez meurtri de leurs coups et blessures
Mais, vous, vous m'épargnez jusqu'aux égratignures.
Vous vous montrez pour moi gracieux, bienveillant,
Ce mérite est celui d'un homme bien pensant,
Et la reconnaissance à l'instant que j'éprouve
Dépasse la bonté qu'en vous seul je retrouve.

DUMÉRIL.

Sans prétendre amoindrir la satisfaction
Qu'a fait naître en vos sens ma simple opinion
Je veux pourtant vous faire un tout petit reproche.

DESPRÉS, *en lui-même.*

Tiens, c'est particulier! mais, je crois qu'il m'accroche,
L'éloge qu'il m'a fait est donc un compliment!

DUMÉRIL.

Afin de compléter le développement

D'un travail si parfait, à la source immortelle
Que fournit aux savants l'histoire naturelle,
Vous n'avez pas assez puisé profondément.
Votre thèse eût gagné beaucoup assurément.
C'est en vain qu'aujourd'hui, sans la zoologie,
On prétendrait à fond savoir l'anatomie.
On dédaigne un peu trop, messieurs, les animaux
Sans s'inquiéter assez de leurs trésors nouveaux,
Et pour mieux vous forcer d'en palper la lumière,
Et convaincre, en un mot, votre âme tout entière,
Je veux citer quelqu'un. Vous n'êtes pas de ceux
Chez qui se trouve éteint tout esprit généreux,
Qui, mettant de côté la pudeur et la honte,
Et sans craindre qu'au front la rougeur leur remonte
Frondent impunément de leurs coups répétés
Les chefs-d'œuvre choisis de nos autorités.
Je vous connais doué d'une raison plus sage;
Aussi permettez-moi de vous lire un passage
D'un auteur fort connu, deux fois cher à mon cœur
Car cet auteur pour moi fut doublement auteur.

DESPRÉS.

La chose me paraît du moins assez probable.
Mais le contraire aussi n'est pas invraisemblable.
Et, quant au lieu d'un fait, vous en avancez deux,
Faudrait-il établir la preuve à chacun d'eux.
Etes-vous bien certain, monsieur, ne vous déplaise,
Que votre assertion n'est pas une hypothèse?

DUMÉRIL.

Comment, si j'en suis sûr? Mais j'ai la preuve en main.

DESPRÉS.

Vous me la montreriez d'ici jusqu'à demain,
Que je vous répondrais : Monsieur, donnez-moi l'autre,
Et prouvez-moi qu'en fait, cet auteur est le vôtre.

DUMÉRIL.

Je ne vous comprends pas.

DESPRÉS.

C'est que vous y mettez
De la mauvaise grâce. — Eh bien, vous comprenez

DUMÉRIL.

Monsieur, brisons-en là. Les lois de la décence
M'obligent sur ce point de garder le silence;
Et de votre discours l'insinuation
Mériterait, monsieur, une punition
Si je...

DESPRÉS.

Daignez, de grâce, accepter mon excuse,
Et croire que de moi mon trop d'esprit abuse.
De suspecter, monsieur, l'honneur de votre nom,
Je n'ai jamais connu ni motif ni raison.
Mais mon esprit subtil, pointilleux et caustique,
Heureux de rencontrer un détour satirique,
M'a porté, je le sens, vers une extrémité,
Que je regrette, hélas! avec sincérité.
Vous ne m'en voudrez pas. Au fond, je suis bon
[homme,
Et ne mérite pas pour si peu qu'on m'assomme.

DUMÉRIL.

De votre repentir l'aveu plus qu'évident
Suffit pour mettre fin à ce long incident.
Etes-vous partisan, monsieur, du microscope ?

DESPRÉS.

Je me sens défaillir, j'éprouve une syncope.
Par trois fois reproduit, ce terrible argument,
Dans mon esprit, hélas! trouve le dénûment.
Je n'éprouvai jamais une plus dure épreuve.
Par trois fois l'on n'a pas une réponse neuve;
Mais, afin que chacun lise au-dedans de moi,
Je vais faire tout haut profession de foi.
— J'ai cru, je n'ai pas cru, maintenant j'ai du doute.
J'ai dit, et crois ainsi ma conscience absoute.

DUMÉRIL.

De vos opinions le jury jugera...

DESPRÉS.

Et de Després un jour l'avenir parlera.

ROUX.

Messieurs, en ce moment, la demi-heure expire.
Monsieur Després n'ayant rien autre chose à dire,
La séance est...

DESPRÉS.

Pardon, monsieur le Président:
J'éprouve en ce sublime et solennel moment,
D'où peut dépendre un jour l'avenir de ma gloire,
J'éprouve le besoin de dire à l'auditoire
Quel est le sentiment tendre et reconnaissant
Qu'envers lui pour jamais mon faible cœur ressent.
Je dois aussi louer l'aimable bienveillance
Qu'a toujours déployée avec tant d'indulgence,
A l'égard de nous tous, notre illustre jury,
Et mes compétiteurs Béclard et Bourgery,
Gosselin, Duméril. — Leur noble courtoisie,
Et de leurs procédés l'élégance choisie,
A montré que chacun en loyal chevalier
Maniait aussi bien et glaive et bouclier.
Malgré moi je m'arrête. Enfin l'heure sonnée
M'annonce que j'ai fait une bonne journée.
Et je cours de ce pas me passer par le bec
Un gigot de mouton, arrosé d'un vin sec.
Je voudrais que chacun de vous fût mon convive,
Messieurs.

TOUS.

Vive Després! Qu'à jamais Després vive!



UNE DISSECTION PRÉCIPITÉE

Le célèbre anatomiste André Vésale, premier médecin de Charles-Quint, et ensuite de Philippe II, roi d'Espagne, ouvrit en 1564, le cadavre d'un gentilhomme espagnol, qu'il croyait mort, et lorsqu'il se mit à le disséquer, les assistants s'aperçurent que le cœur palpitait encore; la famille, en ayant été instruite, fut indignée de cette méprise, et déféra Vésale au tribunal de l'inquisition, qui le condamna, pour expiation de ce meurtre, à faire un pèlerinage à Jérusalem, au retour duquel il mourut, à l'âge de cinquante ans, dans un village de l'île de Zante, où il fut jeté par une tempête.



L'APPLICATION DU FORCEPS

Air : Le Grenier, de Béranger.

I

Il est minuit; à la salle de garde
L'interne dort comme en un paradis.
— « Madame cinq, Monsieur, ça vous regarde,
Près d'accoucher vous réclame à grands cris. »
L'interne accourt et son doigt la rassure,
Le col est large, et la tête est en bas.
Oyant le cœur en son lointain murmure,
Il dit : Fœtus, que ne passes-tu pas? (*bis.*)

II

Dépêche-toi, petite créature,
Ta pauvre mère en toi met son espoir,
Fille ou garçon, belle ou laide figure,
Elle t'attend, heureuse de te voir.
De blancs habits composent ta layette,
Pour être au monde il te suffit d'un pas
Viens essayer cette belle toilette.
L'enfant dit : Non! Je ne passerai pas. (*Bis.*)

III

Dépêche-toi, gracieux petit être,
Tu n'es pas seul, d'autres sont plus pressés.
Tu me feras ainsi manquer, peut-être,
Quelques enfants à venir empressés.
A leur secours bientôt on me réclame,
Viens avec eux commencer tes ébats.
Une douleur, poussez, poussez, Madame.
Mais l'enfant dit : Je ne passerai pas. (*Bis.*)

IV

Dépêche-toi, cette salle est glacée,
J'ai pris l'onglée en ce maudit local,
Et par le froid ma main paralysée
Peut mal couper ton lien ombilical.
Qu'attends-tu donc, créature têtue?
La poche est vide, et le col au plus bas,
Ta pauvre mère à pousser s'évertue.
L'enfant dit : Non, je ne passerai pas. (*Bis.*)

V

Dépêche-toi, maudite créature;
Mais pourquoi donc cette obstination?
N'entends-tu pas la voix de la nature?
Mets à profit la dilatation.
Si tu ne veux être assez raisonnable,
D'entrer au monde obligé tu seras,
Car j'emploierai l'instrument secourable.
L'enfant dit : Non, je ne passerai pas. (*Bis.*)

VI

L'interne alors, transporté de colère,
Prend son forceps, le désarticulant,
La branche gauche à gauche est la première,
Et puis la droite est mise en un instant.
La tête vient, mais le menton s'accroche;
Avec deux doigts on le saisit en bas.
Dans ce moment on entendit Gavroche
Qui grommelait : Je ne passerai pas. (*Bis.*)

VII

Cette chanson ici personnifie
Ces gens bornés, par nature entêtés,
Que l'avenir, le progrès terrifie,
Aveugles-nés pour toutes les clartés!
A trois pas d'eux leur montrant le bien-être,
Vous leur offrez de conduire leurs pas,
Le soleil brille; ils ferment leur fenêtre,
En répondant : Je ne sortirai pas! (*Bis.*)

Dr E. Tillot.



LES INCONVÉNIENTS DE LA VIVISECTION



C'était, raconte Claude Bernard, vers 1844. J'étudiais les propriétés digestives du suc gastrique, à l'aide du procédé qui consiste à recueillir ce liquide au moyen d'une canule ou d'une sorte de robinet d'argent adapté à l'estomac des chiens vivants, sans que leur santé en souffre d'ailleurs le moins du monde. Je fis

une expérience sur un chien, dans le laboratoire de chimie que M. Pelouze avait alors rue Dauphine. Après l'opération, on renferma l'animal dans la cour, afin de le revoir plus tard. Mais, le lendemain, le chien s'était sauvé malgré la surveillance, emportant au ventre la canule accusatrice d'un physiologiste. Quelques jours après, de grand matin, étant encore au lit, je reçus la visite d'un homme qui venait me dire que le commissaire de police du quartier de l'École-de-Médecine avait à me parler et que j'eusse à passer chez lui.

Je me rendis dans la journée chez le commissaire de la rue du Jardinet. Je trouvai un petit vieillard d'un aspect très-respectable, qui me reçut assez froidement et sans me rien dire; puis, me faisant passer dans une pièce à côté, il me montra, à mon grand étonnement, le chien que j'avais opéré, et me demanda si je le reconnaissais pour lui avoir mis l'instrument qu'il avait dans le ventre. Je répondis affirmativement, en ajoutant que j'étais très-content de retrouver ma canule, que je croyais perdue. Mon aveu, loin de satisfaire le commissaire, provoqua probablement sa colère, car il m'adressa une admonestation d'une sévérité exagérée, accompagnée de menaces, pour avoir eu l'audace de lui prendre son chien pour l'expérimenter.

J'expliquai au commissaire de police que ce n'était pas moi qui étais venu prendre son chien, mais que je l'avais acheté à des individus qui en

vendaient aux physiologistes et qui se disaient payés par la police pour ramasser les chiens errants.

J'ajoutai que je regrettais d'avoir été la cause involontaire de la peine que produisait chez lui la mésaventure de son chien, mais que l'animal n'en mourrait pas; qu'il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de me laisser prendre ma canule d'argent et qu'il garderait son chien. Ces dernières paroles firent changer le commissaire de langage; elles calmèrent surtout complètement sa femme et sa fille. J'enlevai mon instrument et je promis, en partant, de revenir. Je retournai, en effet, rue du Jardinet. Le chien fut parfaitement guéri au bout de quelques jours; j'étais devenu l'ami du commissaire et je croyais pouvoir compter désormais sur sa protection. C'est pourquoi je vins bientôt installer mon laboratoire dans sa circonscription, et pendant plusieurs années je pus continuer mes cours privés de physiologie expérimentale dans le quartier, ayant toujours l'avertissement et la protection du commissaire pour m'éviter de trop grands désagréments, jusqu'à l'époque où enfin je fus nommé suppléant de Magendie au Collége de France.

∴

PORTRAIT PEU FLATTÉ DU MÉDECIN

—

Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin;

Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin.
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.



LE CŒUR DE NAPOLÉON Ier



Le 6 mai 1821, le Dr Antomachi, assisté de M. Thomas Carswel, procède à l'autopsie de Napoléon Ier, à Longwood. La nuit les surprend et l'opération est interrompue. Quand elle est reprise, nos médecins constatent que le cœur de l'Empereur a été mangé par les rats; ils le remplacent par un viscère extrait du thorax d'un doux animal bêlant. Et voilà comment il se fait, dit Ch. Flor O'squar, que, depuis 1840, un cœur de mouton repose sous le dôme des Invalides, dans la poitrine du vainqueur d'Austerlitz.

Dr Brémond (*Hygiène pour tous*).



LE LAVEMENT.



Pour sa colique; à Blaise est ordonné
Un lavement de casse ou de séné.
Chez un apothicaire il porte l'ordonnance :
« Combien le ferez-vous payer?
Mais, là, parlez en conscience.
— Trente sous. — Ah! c'est trop pour un pauvre ouvrier
A forfait, pour ce prix, je ne saurais le prendre.
Dès ce soir, je consens, monsieur, à vous le rendre :
Combien faut-il pour le loyer? »

∴

UN CLIENT MIS AU PIED DU MUR

—

Un provincial fort pimpant, tout de neuf habillé, probablement un délicat de son endroit, se présenta chez le Dr Voillemier. Il éprouve du ténesme anal, il perd du sang en allant à la garde-robe; bref, l'exploration locale est indispensable, et le doigt du chirurgien, vainqueur de la résistance du sphincter, interroge des régions peu habituées à semblable visite.

La consultation terminée, le client demande ce qu'il doit. — C'est vingt francs, répond Voillemier.

— Vous gagnez bien vite votre argent, monsieur le médecin, dit le provincial, économe quoique fashionable; ne pouvez-vous rien rabattre?

— Je ne vous demande que ce qui m'est dû... Au surplus, tenez, voici quarante francs : voulez-vous, dit Voillemier en défaisant sa culotte, m'en faire autant pour ce prix?

∴

COMME ON CONNAIT LES SAINTS.....

—

Une dame voilée descend de son coupé au n°... de la rue Monsieur-le-Prince; elle vient

consulter le professeur P... pour un accident « dont la garde qui veille à la porte du Louvre » ne défend ni les rois, ni les femmes du monde galantes quoique dévotes.

— Docteur, je viens... pour un bouton... mal placé... J'ai eu une faiblesse pour... ». Sur ce, un torrent de larmes qu'arrête un mouchoir armorié.

— Rassurez-vous, madame, et veuillez vous asseoir ou plutôt vous coucher... là; étendez-vous sans crainte.....

Mais la dame continuant sa confession :

— Pour le révérend père X.....

— Oh, alors, madame, veuillez vous retourner..... C'est bien cela, en effet : simples plaques muqueuses anales.....!



LES DOUZE DOCTEURS

PAR LE Dr BRAME



LE SENTENCIEUX.

Cher malade, un goutteux doit vivre comme un sage;
L'homme naît pour souffrir, s'il se livre au repos;
Actif, sobre, économe, habitez un cottage,
Menez la goutte aux champs et vous serez dispos.

LE DISTRAIT.

Eh bien, chère malade, êtes-vous satisfaite?
Votre jolie enfant a bien passé la nuit?
La mère est tout en pleurs, elle est pâle et défaite
La mort a pris l'enfant, le médecin s'enfuit.

LE TÉMÉRAIRE.

Partisan décidé de remèdes extrêmes,
Maniant fer et feu, sans crainte et sans pitié,
Audacieux savant, il pose des problèmes,
Que la vie et la mort résolvent par moitié.

LE TARTUFE.

Pratiquant peu son art et beaucoup la prière,
Il ouvre à ses clients le « benoist paradis. »
Si le défunt est riche, il le pose en sa bière:
S'il est pauvre, il se signe en fuyant le taudis.

LE POSITIVISTE.

Méconnaissant l'esprit, dont il éteint la flamme,
Sa raison est douteuse et son art incertain;
Rapportant au cerveau les souffrances de l'âme,
S'il est encor docteur, il n'est plus médecin.

LE CRÉDULE.

En tout temps, en tous lieux, l'esprit et la matière
Sont serviteurs zélés du médecin naïf;
Il se croit important, il se rit de Molière;
Sa parole est gourmée et son style incisif.

LE GENTILHOMME.

Un médecin fameux, posant en gentilhomme,
Vantait à tout propos les vertus d'un bonbon,
Triomphant de la toux, procurant un long somme
Du ciel même c'était un admirable don.

« Je connais, dit quelqu'un, votre infaillible drogue,
Moyen puissant et sûr, de vieille invention;
Vos aïeux, chez les grands, jadis ont mis en vogue
La poudre d'espérance ou de succession. »

LE MÉDECIN DES DAMES.

La dame, à demi-mot, désire être comprise,
Il faut que son secret ait l'air d'être surpris :
Son docteur, doux, aimable, et de correcte mise,
De l'esprit féminin connait tous les replis.

LE CUPIDE.

Sagace observateur, calme, prudent, austère,
Mais avide, entouré de coupes pleines d'or,
Un grand praticien dans l'humaine misère,
Comme dans un filon, puisait, puisait encor.

LE HABLEUR.

Gentilshommes, bourgeois, dames et demoiselles,
Ouvriers et soldats m'appellent en tous lieux;
D'un pôle à l'autre pôle on a de mes nouvelles,
J'ai surpris la puissance et le secret des dieux.

Amenez, amenez les perclus, les malades;
Partout, j'ai foudroyé d'impuissants détracteurs,
Partout, j'ai confondu maîtres et camarades,
Je suis chef, général et prince des docteurs.

LE BRUTAL.

Pour masquer ses méfaits et ses lourdes bévues,
Affectant le dédain, parlant avec mépris,
Jurant et tempêtant comme un hôte des rues,
Il tend un piége aux sots et d'autres y sont pris

LE JOVIAL.

Enfin, à mon miroir un dernier charme attire
Le docteur jovial, paré de sa gaîté;

Le malade l'accueille avec un doux sourire,
Et son talent réel n'est pas sans gravité.

AUX LECTEURS.

C'est fait! lecteurs malins, réprimez un sourire,
A mes douze docteurs montrez-vous indulgents;
Si le divin Molière a fouillé leur empire,
Ainsi que les destins, les docteurs sont changeants.

*
* *

QUELQUES COMBLES

— *Le comble de la naïveté?*

— Aller chez un pharmacien demander une solution de continuité.

*
* *

— *Le comble de l'habileté chirurgicale?*

— Rendre l'ouïe à une lanterne sourde.

*
* *

— *Le comble de la constipation?*

— Une nouvelle dénuée de tout fondement.

*
* *

— *Le comble de la tristesse?*

— C'est d'être cantonnier, d'avoir une rétention d'urine, et de tenir continuellement à la main un tuyau d'arrosage, d'où l'eau sort avec abondance et facilité.

∴

LA RANÇON DU MÉDECIN

Épître d'un médecin sur une maladie qu'il a essuyé dans sa jeunesse.

C'est à la Mort seule que je suis redevable
D'avoir recouvré ma santé,
Peut-être prendrez-vous ceci pour une fable?
La Mort n'a pas renom d'être si charitable,
J'en conviens; cependant, grâce à sa bonté
Vous me voyez ressuscité.
Apprenez, cher ami, le mystère incroyable
Qui déroba ma tête à sa sévérité.
Ce monstre, poursuivant sa fatale tournée,
S'avisa de passer chez moi.
Il y trouva la fièvre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après soi.
J'étais défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir!
Un moine à mon chevet tâchait de me résoudre
A lui donner lieu de m'absoudre
Par un sincère repentir.
Je contentais son zèle, et d'une voix mourante
Je disais *Peccavi*, lorsque la Mort parut.
En cet état, elle me méconnut,
Et me croyant la victime innocente
De la célèbre Faculté,
D'un coup de sa faux menaçante
Elle allait avancer le moment redouté,
Quand, juste ciel! que je l'échappai belle!
Je tournai par hasard les yeux de son côté.
Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle;
Mais j'éprouvais bientôt qu'une extrême frayeur
Nous sert à prévenir quelquefois le malheur.
Je puisai dans ma crainte une force nouvelle.

Et rappelant un reste de vigueur :
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle !
Je suis de ton empire un apprenti soutien,
A me prendre sitôt il y va trop du tien ;
Je suis un médecin. — Toi, médecin ! dit-elle.
— Oui, dis-je, et de Paris... — Le pays n'y fait rien
Tu t'appelles?... — Procop... — Il ne me souvient
D'avoir ouï ce nom là-bas. [guères
Et pourquoi, s'il est vrai, ne te connais-je pas,
Comme je sais tous tes confrères?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes États;
Mais de toi rien ne vient. — Le moyen, répliquai-je,
Je suis si jeune; à peine ai-je atteint vingt-cinq ans,
Je n'ai pas encore eu le temps
De jouir de mon privilége.
Jusqu'à présent, par moi, peu se sont fait soigner,
Et, les premiers, j'ai cru les devoir épargner,
Pour attirer la confiance.
Mais aujourd'hui la pratique commence;
Vous entendrez, dans peu, parler de moi.
Laissez-moi donc le jour, il doit vous être utile;
Pour ma rançon, je vous en offre mille.
— Mille! soit, dit la Mort, guéris, mais souviens-toi
A quel prix je te laisse vivre.
Pour me tenir parole il est divers moyens :
Pour le plus sûr, tu n'as qu'à suivre
Les leçons de tes anciens.
Saigne, purge beaucoup; c'est la plus courte voie;
Adieu! Le ciel te tienne en joie.
Grâce à ma qualité, je me porte fort bien;
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Vous, pour qui j'eus une amitié sincère,
Cher ami, profitez d'un conseil salutaire :
Pour échapper à la commune loi,
S'il se peut, passez-vous toujours du ministère
De mes pareils,..... surtout de moi!

PROCOPE-COUTEAUX.



MAXIMES APHORISTIQUES
SUR LA DIGESTION (1).



— Qui abstinens est, adjiciet vitam. « La sobriété prolongera la vie. » — Modicus cibi, medicus sibi. « Celui qui est frugal est son propre médecin. » ECCLÉSIASTE

— Plures occidit gula quam gladius. « La gourmandise fait plus de victimes que l'épée. »

SALOMON.

— Romains, vous vous plaignez de la multitude de vos maux : chassez vos cuisiniers !

SÉNÈQUE.

« Mes amis, disait le médecin Hequet aux chefs d'office de ses malades opulents, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez, à nous autres médecins. Sans votre art empoisonneur, la Faculté irait bientôt à l'hôpital. »

« Lorsque je vois, disait Addison, ces tables modernes couvertes de toutes les richesses des quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte, l'hydropisie, la fièvre, la léthargie et la plupart des autres maladies, cachées en embuscade sous chaque plat. »

(1) Extraites de *Structure et fonctions du corps humain* par le Dr Witkowski.

— Ce qu'on laisse d'un dîner profite souvent plus que ce qu'on en a pris. — Le repas qu'on fait ne doit jamais nuire à celui qu'on doit faire. — Ede ut vivas, ne vivas ut edas. « Mange pour vivre ; ne vis pas pour manger. »

— Dans le monde, il existe deux classes d'hommes en opposition habituelle par leur profession : *les Cuisiniers*, qui travaillent à la production des maladies, et *les Médecins*, qui font tous leurs efforts pou en effectuer la guérison.

TISSOT.

— Cuisine raffinée mène à la pharmacie.

FRANKLIN.

— Sentence imitée de l'école de Salerne :

Voici trois médecins qui ne se trompent pas :
Gaité, doux exercice et modeste repas.

— Les deux plus grands médecins sont la diète et l'eau. DUMOULIN.

— La tempérance a pour racine le contentement de peu, et pour fruits la santé et le calme.

Proverbe arabe.

— Diogène disait qu'il en est d'un corps que l'on gorge d'une quantité surabondante d'aliments comme d'un grenier dans lequel on accumule des victuailles. Les maladies pullulent dans l'un et les rats dans l'autre.

NOIROT. *L'art de vivre longtemps.*

— L'appétit est le meilleur des cuisiniers. — Il n'est sauce que d'appétit. — Bon appétit ne trouve jamais le pain dur.

— Il faut sortir de table avec un reste d'appétit. GALIEN.

— L'appétit fait le bon repas et non le mets friand, dit le proverbe. C'est l'histoire du petit Savoyard, faisant l'éloge de son cabaret, en disant avec admiration qu'on y mangeait cinq sortes de viandes, à savoir : du cochon, du porc, du lard, du jambon et du salé.

Mémoires d'un estomac

— Fat pannches have lean pates. « A gros ventre, maigre intelligence. » SHAKESPEARE.

— Le gros ventre fait le gros entendement. Il y a pourtant des exceptions, parmi lesquelles il faut compter Diderot. Malgré la fougue de son imagination et les travaux de la méditation, son embonpoint était passable. On sait que Marivaux en ayant fait la remarque à une dame, celle-ci lui répondit : « En effet, ces philosophes ne ressemblent pas mal aux bécassines qui s'engraissent dans les brouillards. »

Mémoires d'un estomac.

— Jamais homme aymant sa gorge et son ventre ne fist belle œuvre. CHARRON.

— Les Grecs ont nommé la sobriété Sophrosyne, comme si elle assaisonnait l'intelligence.

ARISTOTE.

— La qualité des aliments contribue à la délicatesse de l'esprit. CICÉRON.

— La sobriété est la santé de l'esprit.

SOCRATE.

— La tempérance est la médecine la plus seure et qui faict vivre le plus longuement.

CHARRON.

— L'art de bien vivre est l'art de s'abstenir.

ALIBERT.

— Un médecin ayant demandé au père Bourdaloue quel régime il observait, cet austère religieux répondit : « Je ne fais qu'un repas par jour. — Gardez-vous, dit le médecin, de rendre votre secret public ; vous nous ôteriez toutes nos pratiques. »

— Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. BRILLAT-SAVARIN.

— La bonne humeur est la meilleure médecine à recommander en dînant. LUSSANA.

— On ne doit causer à table qu'avec son esprit de tous les jours. MONTESQUIEU.

— Les morceaux caquetés se digèrent mieux.
PIRON.

La digestion est meilleure,
Lorsque l'on conteste un quart d'heure
Un moment après le repas.

SCARRON.



A PROPOS DU CHOLÉRA DES POULES

LETTRE DE M. J. PRUDHOMME A SON NEVEU, INTERNE DES HÔPITAUX.

—

AIR : *Du Roi d'Yvetot.*

Qu'apprends-je, mon cher Barnabé,
Par ma feuill' quotidienne ?
Que l'choléra s'est déclaré
Dans la race poulienne ?
Comment se fait-il qu'un pasteur
De cett' découverte ait l'honneur,
L' bonheur ?
L'Académie a r'connu ça :
Les poules ont le choléra,
Oui-dà !

J' m'étonn' que ce grand inventeur,
Vrai jardinier, cultive

Le germe, dégoûtant auteur
Du mal qui nous arrive?
Il nomm' ça cultur' du bouillon!
Fi! Ça doit sentir le graillon
        L' poêlon!
Ma cuisinièr' frémit déjà;
Les poules ont le choléra,
        Oui-da!

L'om'lett' jusqu'ici j'l'adorais
Au lard, aux confitures:
Je n'veux plus voir ni d' loin ni d' près
Cett' poule en miniature.
Désormais avec l'œuf brouillé
J'entends qu'il soit de mon foyer
        Rayé;
Sur sa coquille on lit déjà :
Les poules ont le choléra,
        Oui-dà!

A ta tant' je donnais le nom
De : Ma poule adorée!
Je répudierai le surnom
Dont j' l'avais décorée.
Mes jours heureux sont donc passés
Puisque j'ai des gallinacés
        Assez.
Mon coq inquiet s'agit' déjà;
Ses poules ont le choléra,
        Oui-dà!

Quand, fruit de l'humide saison,
J'avais pris un fort rhume,
Un lait de poule, saine boisson,
M'endormait sur la plume.
Au diable le bouillon d' poulets!
Je lui prohib' de mon palais
        L'acces.
Malheur à qui s'enrhumera!

Les poules ont le choléra,
Oui-dà!

Un jour si ce fléau malsain
S'abattait à tir' d'aile
Sur le bataillon féminin
Que cocott's on appelle,
Quel bonheur ce s'rait pour les mœurs!
Et dans le mond' quelles clameurs
En chœur :
Ah! Ah! Ah! Ah! Savez-vous ça?
Les cocott's ont le choléra,
Oui-dà!

Mon n'veu, pour terminer c' propos,
Ton tendre oncle t'embrasse.
Reste toujours froid et dispos
Comme le just' d'Horace;
Contre la poule au bec goulu
Tiens bon, redoutant tant et plus
Sa glu.
Qu'on se le dis' dans l'Internat :
Les poules ont le choléra,
Oui-dà!

Dr E. Tillot.

*
* *

LES BOTTES DU BOYARD.

—

Peu de temps après la guerre de Crimée, un boyard russe des plus russifiants vient trouver le Dr Mallez pour se faire élargir certain canal intime qui, comme la flanelle, s'était fort rétréci à l'usage.

L'habile spécialiste insinue une bougie dans le susdit conduit et la laisse en place quelques instants pendant lesquels il passe dans son salon pour répondre à une demande urgente. A son retour, plus de bougie, elle a disparu.

Il ne l'a cependant pas mangée, le cosaque, pense en lui-même notre confrère; si c'eût été une chandelle!... Mais où diable peut être passée cette bougie? Il explore la vessie; rien. Il cherche partout dans les vêtements; toujours rien. Quant au Russe, il était incapable de donner aucun renseignement.

Le mystère menaçait de devenir plus insondable que le canal le plus stricturé, lorsque le mot de l'énigme fut donné le soir même par le boyard. En défaisant sa botte gauche, il y retrouva la sonde!

Moralité. — Ne sondez pas à propos de bottes, mais surveillez celles de celui que vous sondez.



IMPROVISATION



Roger de Beauvoir, pour se conformer au goût de son époque, avait dans son cabinet un magnifique squelette, monté sur un piédestal.

« Un jour, dit Alexandre Dumas, nous déjeunions chez lui; Hugo vint, examina avec grande curiosité le squelette.

« Écrivez-moi donc, mon cher Hugo, des vers sur mon squelette. »

Hugo prit une plume et sur l'os de l'omoplate, écrivit ces vers :

Squelette, réponds-moi : Qu'as-tu fait de ton âme ?
Flambeau, qu'as-tu fait de ta flamme?
Cage déserte qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave?

L. Loire.



LE SAUCISSON HOMŒOPATHIQUE



Henri Heine, le célèbre moqueur, dit le *Scalpel*, voyageant avec sa femme dans le midi de la France, fit la rencontre du violoniste Ernst. Celui-ci le chargea d'un superbe saucisson de Lyon, avec prière de le remettre à un médecin homœopathe de ses amis, aussitôt après son arrivée à Paris. Heine accepta et partit. La route était longue, car le chemin de fer n'existait pas. Mme Heine eut faim et entama du saucisson la largeur de sa langue : elle le trouva parfait. Henri Heine y goûta aussi et le trouva exquis. Bref, ce malheureux saucisson fit les délices de la route et diminua tellement qu'à son arrivée à Paris, Heine n'osa plus expédier au destinataire le tronçon qui lui restait ; mais

bientôt il se ravise, en coupe avec un rasoir une tranche mince comme du papier, et la met sous enveloppe avec la lettre suivante :

« Monsieur le Docteur,

« D'après vos investigations, il est acquis à la science que des millionièmes de parties produisent les plus grands effets. Acceptez donc ci-joint le millionième d'un saucisson de Lyon que notre ami Ernst m'a chargé de vous remettre. Si l'homœopathie est une vérité, cette petite partie produira sur vous le même effet que le saucisson tout entier.

» Henri HEINE. »



LA POÉSIE-RÉCLAME

APPLIQUÉE A LA MÉDECINE.



L'HUILE DE FOIE DE MORUE

La pauvre enfant toussait à vous déchirer l'âme.
Elle avait dix-sept ans... Elle allait être femme,
Quand la phtisie, hélas! tout à coup s'abattit
Sur ce corps frêle et doux... Sa force et l'appétit
S'en allaient à la fois... Effroyable marasme!
Sa poitrine sifflait... On aurait dit un asthme.
C'était pis... car le sang aux lèvres lui montait.
L'espoir, en elle encor, pourtant se débattait.
Et, regardant tomber la feuille jaunissante :
— Eh quoi! gémissait-elle, à mon âge, impuissante
A ranimer la vie... Oh! c'est affreux, mourir!

La science n'a donc jamais pu découvrir
Un remède à ce mal qui vous mine et vous ronge!

. . . .

Elle pleurait! Soudain, ainsi que dans un songe,
Elle vit sur le mur un afficheur collant
Une affiche... Elle lut... L'affiche en excellent
Style parfait... En haut ces mots : *Huile de foie
De morue au bismuth*... *Infaillible*... La joie
Ranima tout à coup ce cœur désespéré...
— Courez, courez! dit-elle .. Oh! j'en essayerai.

. . . .

Bien elle fit, l'enfant, car la toux fut calmée...
Adieu, phtisie! Adieu, langueur!... Riante, aimée,
Celle que l'on avait fiancée au tombeau
S'avance vers l'autel... Quel couple jeune et beau!
Grâce à l'*huile au bismuth*, la santé ramenée,
Au noir *De Profundis* substitue *Hyménée!*



LA GENCIVE ET LA CROUTE DE PAIN

(FABLE)

La Gencive saignait, de toutes ses dents veuve.
« Dieu! que c'est lâche à toi, disait-elle au Croûton
D'ainsi me torturer... Cette cruelle épreuve,
L'ai-je donc méritée? — Oui, répondit d'un ton
Sévère celui qu'on accusait... Oui, sans doute,
Si tu saignes, tant pis! Ce n'est pas moi, la Croûte,
Que tu dois accuser... C'est que cela te plaît.
Comment! tu peux avoir un râtelier complet,
Garanti sur facture... à monture osanore,
Chez X... le fameux X... Et tu souffres encore!
Tant pis pour toi!... » La Croûte en resta sur ces mots.

MORALE

Nous sommes trop souvent les auteurs de nos maux.

Le Charivari.



A ENCADRER!



La *Gazette des Hôpitaux* de 1830 raconte le fait suivant : « Madame Asselin, veuve d'un médecin mort du choléra, réclamait près du juge de paix du VI[e] arrondissement des honoraires dus par un malade que son mari avait sauvé de cette affreuse maladie : « Je m'étonne, dit le juge, de cette réclamation ; les médecins n'ont-ils pas été assez récompensés par les éloges des journaux ! »



LES PLAISIRS DE L'INTERNAT



Air : *Du Grenier.*

Jeunes héros d'une ardeur si touchante,
Vers les concours aveuglément conduits,
Ecoutez-moi, c'est pour vous que je chante
De l'Internat les tourments, les ennuis.
Et si ma voix vous semble trop sévère,
Prenez ma tête et restons bons amis.
Je voudrais bien m'écrier pour vous plaire :
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)

Pour pénétrer dans la troupe sacrée,
Que de travaux ! que de nuits sans sommeil !
Sappey, Valleix prennent votre soirée

Et Nélaton vous assiège au réveil.
Les hôpitaux vous offrent en échange
Et triste table et plus triste logis;
Après dîner l'estomac vous démange.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)

Dès le matin, quand ta belle maîtresse,
Pauvre amoureux, voudrait te retenir,
L'heure a sonné, qu'importe la jeunesse!
L'amour a tort, il est temps de partir.
Quitte la couche où sourit ton Armide,
A l'hôpital va visiter tes lits;
Un autre amant prendra ta place vide.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)!

Du Créateur quand la juste colère
De leur péché punissant nos parents,
Mit dans le sein de notre pauvre mère
Le germe affreux de trop nombreux enfants,
Prévoyait-il que tous les jours de garde
Vous maudiriez les amants, les maris?
Chaste Lucine, épargne au moins ma garde.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)!

Le directeur d'une main paternelle
Vient chaque mois compenser vos labeurs,
Sa caisse s'ouvre et sa voix vous appelle.
De l'Internat savourez les primeurs,
Vingt sous par jour, le salaire d'un chantre.
Comment avoir des femmes pour ce prix,
Pauvres Catons, ah! brossez-vous le ventre.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)!

Pendant quatre ans cette heureuse existence
De l'hôpital vous fera les vassaux.
Un si beau sort est bien digne, je pense,
De vous créer de dangereux rivaux.
Lancez-vous donc sur ce champ de victoire,
Preux combattants, éreintez vos amis,
Oui, plus d'amis, mais vous aurez la gloire.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (*bis*)!

Dans ces couplets où ma muse badine
De l'Internat a montré le revers,
Du provisoire on voit la triste mine,
Pauvre renard, les raisins sont trop verts
Je veux, ce soir, puiser la confiance
Dans ces bons vins, dans vos joyeux esprits.
Encore un verre et vive l'espérance!
On est heureux d'être interne à Paris (*bis*).

E. TILLOT.

Hôpital Saint-Antoine, janvier 1854

∴

DE L'ARGENT FACILEMENT GAGNÉ

Un comédien de province, tellement avare qu'il jouait Harpagon au naturel, arrive à Paris l'autre jour, se trouve pris d'un violent mal de dents et monte chez un dentiste du boulevard.

En un clin d'œil la dent malade est arrachée.

— Combien vous dois-je? demande le patient soulagé.

— Vingt francs.

Grimace du comédien, qui paye mécontent et va retrouver ses camarades au café de Suède.

— Eh bien, comment trouves-tu Paris? lui demande Hamburger.

— Très-beau... et comme l'argent se gagne facilement ici!

— ???

— Tenez : je viens de me faire arracher une

dent. L'opération n'a pas duré une minute et ça m'a coûté vingt francs.

— Eh bien?

— Eh bien, à Aubenas, où je me suis fait également enlevé une molaire, le dentiste ne m'a pris que deux francs et m'a traîné pendant trois quarts d'heure autour de la table.

Le Gil-Blas.

∴

SONNETS MÉDICAUX

PAR LE Dr GEORGES C.

—

MÉDECINE LÉGALE

(*Casse-poitrines* appellantur.)
Prof. Tardieu.

Courbé sous le fardeau de son désir difforme,
Sinistre, l'œil au guet, plus craintif que le faon,
Le soir il va le long des berges. — C'est Alphand
Qui sur les bords déserts a fait verdoyer l'orme. —

Là vient encor cet être hybride dont la forme
A des rondeurs de femme et des maigreurs d'enfant,
Dont la casquette et le pantalon éléphant
Trahissent un organe infundibuliforme.

Une honteuse ardeur qu'aiguise le danger
Les poussant l'un vers l'autre, ils s'en vont échanger
D'effroyables baisers dans l'ombre des latrines.

Enfin l'homme, assouvi, sort d'un pas inégal,
Rasant les murs, chargé d'âcres odeurs d'urines.
Qu'il préfère aux parfums du foyer conjugal

DICHOTOMIE

Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains plongent leurs tentacules.
Les uns, cœurs généreux ou martyrs ridicules
Du dévouement sans borne et du labeur sans prix;

Les autres, professant un élégant mépris
Pour le client naïf, qu'ils gorgent de granules;
En haut, quelques savants, princes, principicules;
En bas, quelques rêveurs, des sots, des incompris.

Mais les plus étonnants dans la docte cohorte
Sont ces courtiers qui vont quêtant de porte en porte
Le cas chirurgical et rémunérateur;

Puis, quand ils ont semblé partager sa besogne,
Confraternellement partagent, sans vergogne,
L'or sanglant mis aux pieds du Grand Opérateur.

LE RHUME DE CERVEAU

Où donc t'ai-je pincée, absurde phlegmasie,
Stupide coryza, catarrhe insidieux?
Mon pouls est enfiévré, ma pensée obscurcie.
Coulez, ma pituitaire, et vous, pleurez, mes yeux!

L'éternûment secoue en vain mon inertie.
Pidoux avec Trousseau, docteurs judicieux,
N'opposant qu'un mouchoir au mal capricieux,
Croient qu'il faut le traiter par la diplomatie.

Eh bien, je resterai farouche en mon fauteuil,
Les pieds sur les chenets et condamnant mon seuil.
A quoi bon laisser voir une face piteuse?

Et j'aurai des mouchoirs en tas, sous mon habit;
J'en veux mouiller autant qu'un évêque en bénit,
Car je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma blanchisseuse!



UN ÉLÈVE DE BARTHEZ

Pendant un voyage que Barthez faisait dans le midi de la France, l'idée lui vint de visiter Bordeaux. Arrivé dans cette ville, il alla loger à l'*hôtel d'Angleterre*, qui était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction.

Le lendemain de grand matin, son sommeil fut troublé par un bruit confus qui se faisait dans l'escalier. C'était comme celui d'une foule de gens qui vont et viennent, montent et descendent, et sans être jamais interrompu. Le docteur se lève à la hâte, ouvre doucement sa porte pour connaître la cause de tout ce mouvement, et savoir si ce ne seraient pas des malades qui voulussent avoir affaire à lui.

C'en étaient, en effet; mais, hélas! ils passèrent devant lui comme pour le narguer, et se rendirent en diligence dans l'appartement à côté, où l'on voyait, au-dessus de la porte, écrit en gros caractères :

CONSULTATIONS GRATUITES

ON NE PAYE QUE LES MÉDICAMENTS.

Le docteur rentra chez lui tout confus. Pendant toute la journée et les jours suivants, la cohue ne cessa pas... — Heureux confrère! disait-il en lui-même, il attire tout, il prend tout,

et ne laisse pas la plus petite consultation à un docteur qui, sans doute, ne le lui cède point en mérite (Barthez avait bien le droit de se rendre cette justice)... Mais quel est cet homme qui a une si grande vogue, qui est si couru?... — Il avait beau s'en informer auprès des domestiques de l'hôtel : le docteur n'y était connu que de nom, il s'appelait le *Dr Laurent;* et tous lui répétaient : *c'est le Dr Laurent.*

Un jour, Barthez se trouvant sur le palier de l'escalier, le confrère inconnu sortit de son appartement, affublé d'une riche robe de chambre et la tête couverte d'un bonnet de velours noir à franges d'or. Il salua humblement Barthez qui, tout à coup, s'écria, saisi d'étonnement : « Quoi ! c'est toi, Laurent? (C'était, en effet, Laurent, son ancien domestique.) — Oui, mon maître, c'est moi. — Mais, comment?... depuis quand?... Eh! qui donc t'a fait docteur?... — Vous, maître, et je vous dois ma fortune. Vous vous rappelez, sans doute, que, quand j'étais à votre service, je vous accompagnais partout dans vos excursions médicales, et que vous me chargiez de porter vos consultations à vos nombreux clients; eh bien, j'écoutais tout ce que vous disiez, je lisais tout ce que vous écriviez, et de tout cela, et avec le secours de quelques bonnes formules que je vous avais dérobées, je me suis fait une science à moi, qui, comme vous voyez, m'est d'un assez bon produit. — Tu m'étonnes, Laurent; mais ton succès m'étonne encore da-

vantage ; et j'en suis d'autant plus surpris, que moi, qui suis ici depuis quinze jours, et dont la présence à Bordeaux doit être connue, je n'ai pas vu un malade... ; tandis que toi..., ajouta-t-il en souriant. Mais quelle est donc cette ville ? — Elle ne diffère pas des autres, maître ! et les sots y abondent comme partout ailleurs. Votre étonnement, permettez-moi de vous le dire, n'est pas d'un homme d'esprit comme vous... Répondez-moi ! combien supposez-vous qu'il y a de gens de bon sens dans une population de cent vingt mille âmes ? cinq cents ?... mille ?... quinze cents ?... je vous en accorde deux mille. Eh bien, ces deux mille sont votre propriété ; je vous les cède. Mais les cent dix-huit mille restants, qui sont les sots, m'appartiennent, et vous n'avez rien à y voir. Aussi ne devez-vous pas être surpris de ma nombreuse clientèle.

Le Dr Barthez rougit, dit adieu à son heureux confrère, et se hâta de partir en se promettant bien de n'avoir plus une si grande confiance en son profond savoir.

(*L'Art médical.*)



LE MÉDECIN SÉVÈRE



Pour un mal très-léger, le médecin Garus
Ordonnait à Mélisse une diète austère :
De l'eau, quelques bouillons, c'est assez, rien de plus :

« Jeûnez pour vous guérir, c'est le point nécessaire.
Gardez-vous des plaisirs; je vous les défends tous.
Ne vous y livrez pas, même avec votre époux. »
Il dit, se lève, tousse, et, courbé sur sa canne,
Il sort très-bien payé par celle qu'il condamne
A se priver des trésors les plus doux,
A vivre comme vit sur sa tige une plante
Qu'on arrose avec soin et qu'un peu d'eau sustente.
Son élève lui dit, quand il fut retiré :
« Ce jeûne me surprend : une extrême abstinence,
Une excessive continence
Échauffe beaucoup plus le sang mal préparé,
Que ne fait des plaisirs l'usage modéré.
Et ces enfants tondus de l'épaisse ignorance,
Dans leurs cloîtres cachés, les moines, les nonnains,
Ont des maux quelquefois inconnus des humains.
— Je le sais, dit Garus; mais mon expérience
M'apprend qu'on ne suit pas toujours notre ordonnance,
Si je défendais peu, l'on se permettrait tout.
Croyez que, malgré ma défense,
Je n'empêcherai pas qu'on en use, et beaucoup. »

GUDIN.



ÉCHO D'EXAMEN



LE PROFESSEUR P... — Lorsque vous allez rendre visite à une femme que vous avez accouchée la veille, quelle est la première question que vous devez lui poser?

LE CANDIDAT. — Je lui demande comment elle a passé la nuit, si elle a eu de la fièvre, une hémorrhagie, comment l'enfant s'est comporté...

Le Professeur. — Non, monsieur, ce n'est pas cela.

Le Chœur des auditeurs, *par derrière.* — Psit, psit, psit...

Le Candidat, *subitement inspiré.* — J'y suis, il faut lui demander si elle a uriné.

Le Professeur. — Pour une vessie vulgaire, contentez-vous de demander si elle a pissé... Et, si la réponse est négative, monsieur, que ferez-vous ?

Le Candidat. — Je pratiquerai le cathétérisme, ou bien je donnerai des diurétiques.

Le Professeur. — Il y a des femmes qui n'aiment pas à être sondées, et les diurétiques sont trop longs à agir.

Le Candidat. — Il ne me restera plus qu'à attendre.

Le Professeur. — Vous n'avez donc jamais vu, au Luxembourg, les nourrices écarter les jambes de leur poupon et les provoquer à vider leur vessie en faisant psit, psit... N'avez-vous pas entendu dire que certaines femmes ne peuvent pas entendre couler l'eau d'un robinet sans avoir un peu d'incontinence d'urine. Eh bien ! versez de l'eau dans un bassin métallique auprès du lit de la femme en couche, et vous obtiendrez le résultat désiré. J'ai usé du procédé, hier encore, il n'a pas produit d'effet sur la malade ; mais, ne vous hâtez pas de triompher, car sa mère et sa garde ont été obligées de changer de linge.



SONNETS MÉDICAUX

Par le Dr Georges C.



BANDAGES ET APPAREILS

Dans la vitrine, où l'œil jette un regard oblique,
Apollon et Vénus livrent leurs nudités
A des enlacements d'appareils brevetés.
Ils servent, dieux captifs, d'enseigne à la boutique.

Un bandage inguinal à pelote élastique
Étreint Cypris la blonde et masque ses beautés.
L'acier flexible et fort, en détours éhontés,
Suit amoureusement la courbe hypogastrique.

Sur la gorge et les flancs divins, je vois encor,
Bannissant la chlamyde et la ceinture d'or,
Des ressorts médaillés à Paris, Vienne et Londres.

O crime ! — Et cependant Eros, confus et las,
Levant un lourd faisceau de sondes en ses bras,
Semble implorer le ciel pour l'homme qui s'effondre.

MALADIES SECRÈTES

Marquis de Rambuteau, j'aime ces labyrinthes
Dont ta main paternelle a semé nos trottoirs.
Leur front lumineux porte au sein des brouillards noirs
Le nom des Bodegas et des Eucalypsinthes.

Leurs murs sont [illegible] du faîte jusqu'aux plinthes
D'avis offerts gratis [illegible] d'amers [illegible] ;
Et c'est pourquoi j'entends, le long des réservoirs,
Dans le gazouillement des eaux, monter des plaintes.

O l'anxieux regard du malade éperdu
Quand il franchit ton seuil, temple du copahu !
Moi, j'en sors souriant, car j'eus des mœurs austères.

Mes organes sont purs comme ceux des agneaux.
L'âge les rend peut-être un peu moins génitaux ;
Mais ils sont demeurés largement urinaires.

*
* *

UN MÉDECIN DANS L'EMBARRAS

—

Une belle petite du quartier Bréda cause avec son médecin.

— Où pourriez-vous bien me vacciner, docteur, de façon que ça ne se voie pas ?

— ... Bien difficile à trouver.

*
* *

DÉVOUEMENT PROFESSIONNEL

—

Pour raffermir l'imagination effrayée de l'armée, Desgenettes s'inocula la peste au milieu de l'hôpital de Saint-Jean-d'Acre. Il trempa une lancette dans le pus d'un bubon, s'en fit deux piqûres dans l'aine et à l'aisselle, et par cet autre dévouement héroïque rendit le cou-

rage à l'armée. Barthélemy et Méry, dans leur poème de *Napoléon en Égypte*, n'ont pas oublié ce trait :

Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
De la terreur publique ose braver l'atteinte...
Desgenettes est son nom. Sur un marbre pieux
La Grèce l'eût inscrit à côté de ses dieux.
Courbé près d'un mourant que la fièvre désole,
Il reproche à la foule une terreur frivole,
Ranime le soldat qui tremble pour ses jours;
Puis, d'une horrible, preuve appuyant ses discours,
Au fond d'une tumeur, par le mal calcinée,
Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
Et dans sa propre veine, ouverte de sa main,
Infiltre sans pâlir le liquide venin...



LE DESCENDANT DU MARÉCHAL



Auzias-Turenne, le grand prêtre de la syphilisation préventive, assistait un jour à la visite de Velpeau, salle Sainte-Vierge, à l'hôpital de la Charité.

Le célèbre chirurgien, s'adressant à ses élèves : Voici, messieurs, M. Auzias-Turenne, qui sans doute descend d'un maréchal de France.

— Permettez, cher maître, je n'ai pas cet honneur, c'est vous qui descendez d'un maréchal.

(On sait que Velpeau était le fils d'un maréchal-ferrant.)



UN GALEUX COURONNÉ

Napoléon Ier, malgré qu'il eût vaincu l'Europe, fut trois fois (1) envahi par les acares microscopiques dont ses médecins eurent beaucoup de peine à le débarrasser; et comme il distribuait, alors, autre chose que des faveurs, une de ses victimes trouva moyen de s'en venger en faisant parvenir aux Tuileries le quatrain suivant :

L'empereur m'a donné la main,
— Marque d'estime sans égale; —
« Vous aurez, m'a-t-il dit, quelque chose demain, »
— Le lendemain j'avais la gale!...

(*La vie normale et la santé.* Dr Rengade.)



L'ŒIL DE VERRE

Monsieur Roudon avait un œil de verre,
Et chaque nuit, pour le bien ménager,
Dans un godet, en belle eau de rivière,
Jusqu'au matin il le laissait nager.
Or, il advint, si l'on en croit l'histoire,
Qu'un soir, mon borgne ayant le gosier sec,
Sans y penser, étourdiment va boire

(1) Il contracta, dit-on, la première fois cette affection en saisissant le refouloir d'un canonnier tué devant lui au siége de Toulon.

L'eau du godet, et voire l'œil avec
Par quel chemin et de quelle manière
L'œil, en glissant de travers ou tout droit,
Se nicha-t-il juste en certain endroit
Comme un bouton en une boutonnière?
Je n'en sais rien, mais cela se conçoit,
On conçoit bien aussi que la colique
Suivit de près cet accident comique,
Et que Roudon, souffrant comme un damné,
Jetait des cris, appelait à son aide.
« Je meurs, Dubois, cours chez monsieur René,
Cours, et dis-lui qu'il m'apporte un remède. »
Seringue en main, lunettes sur le nez,
Voyez d'ici le bon pharmacopole
Agenouillé, sans se douter de rien,
Puis, découvrant ce que vous savez bien,
S'arrêter net et perdre la parole...
« Monsieur, lui dit le malade aux abois,
Q'avez-vous donc à tant rester en garde?
— Monsieur, depuis cinquante ans que j'en vois,
C'est le premier, d'honneur, qui me regarde. »

(*Pons de Verdun.*)



LA JAMBE CASSÉE



Le docteur Hill, piqué contre la Société royale de Londres qui avait refusé de l'admettre dans son sein, imagina, pour s'en venger, une plaisanterie d'un genre neuf : ce fut d'adresser au secrétaire de cette académie, sous le nom supposé d'un médecin de province, le récit d'une cure récente dont il s'annonçait pour être l'auteur. « Un matelot, écrivait-il, s'était cassé la

jambe; m'étant trouvé par hasard sur le lieu, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée, et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très-peu de temps, continue le malin docteur, a senti l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. » Or, cette cure se trouvait publiée dans le temps que le fameux Berhley, évêque de Cloyne, venait de faire paraître son livre sur les *vertus de l'eau de goudron*, ouvrage qui faisait beaucoup de bruit et qui excitait la division parmi les médecins. La relation du docteur fut lue et écoutée tres-sérieusement dans l'assemblée publique de la Société royale, et l'on y discuta de la meilleure foi du monde sur la cure merveilleuse. Les uns n'y virent qu'un témoignage éclatant en faveur de l'eau de goudron; les autres soutinrent, ou que la jambe n'était pas réellement cassée, ou que la guéri on n'avait pu être si rapide. On allait imprimer pour et contre, lorsque la Société royale reçut une seconde lettre du médecin de province qui écrivait au secrétaire : « Dans ma dernière, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois. » La plaisanterie ne tarda pas à se répandre et divertit beaucoup les oisifs de Londres aux dépens de la Société royale.



A L'AMPHITHÉATRE

—

Sur la pierre froide elle est toute nue;
Ses grands yeux jaunis sont restés ouverts.
Sa chair est livide, avec des tons verts,
Car le corps est vieux et la morte pue.

Bouchez-vous le nez; admirez pourtant :
Elle est encore belle en sa pourriture,
Dans une impudique et folle posture,
Attendant le ver, son dernier amant.

Elle va goûter de tristes caresses,
Et pour consommer ce lugubre amour,
Elle a conservé le délire lourd,
Le charme malsain des vieilles ivresses.

Mes dégoûts subits pour ses baisers froids,
J'en sais maintenant l'affreuse origine;
N'était-elle pas cadavre et vermine
Dans nos douloureux amours d'autrefois?

Fouille, carabin, nerfs, ventre, cervelle,
Dénude les os, découpe les chairs.
Pour connaître à fond celle qui fut belle,
Ne craignons ni sang corrompu ni vers.

Quand nous n'aurons plus qu'un amas informe,
Que d'épars tronçons d'un cadavre mou,
Comme un vieux chien mort, afin qu'elle y dorme
Nous la jetterons au fond d'un grand trou!

Ch. BAUDELAIRE.

⁂

RICORDIANA

—

Ricord est un jour interrogé à brûle-pourpoint par une ingénue de salon qui lui demande des renseignements sur une relique fameuse conservée à Saint-Jean de Latran et que les plaisanteries de Voltaire ont rendue deux fois célèbre.

Vous croyez peut-être qu'il fut embarrassé.

« Ah! oui... répondit-il, c'est la couronne d'épines. »

(Recommandé aux étudiants des facultés catholiques.)

—

Il savait mieux que personne mettre à l'aise le client qui hésitait à lui confier son terrible secret, et Touchatout raconte de lui ce mot paternel :

« Allons, pendant que vous y êtes, dites-moi que ça vous est arrivé en faisant de la décalcomanie. »

—

Il prescrivait à un de ses clients les plus blennorrhagiques et les plus affectés des pilules calmantes au bromure de camphre.

« Ça, voyez-vous, c'est souverain; ce sont de vraies pilules de contrebande. »

—

Dans notre profession et surtout dans m.

spécialité, disait-il un jour à un confrère, il faut toujours penser ce que l'on dit, mais il est moins utile de dire tout ce que l'on pense.

JEHAN PAX.

*
* *

SONNETS MÉDICAUX

PAR LE Dr GEORGES C.

—

STRABISME

A Mademoiselle C..., artiste dramatique.

J'ai toujours follement aimé la beauté louche.
Des axes visuels l'imperturbable écart
Met un pouvoir étrange en son vague regard :
Même en s'humanisant il reste encor farouche.

Comme pour démentir les aveux de la bouche,
L'œil boudeur se détourne et, nous poussant à bout,
Semble tout refuser quand l'autre accorde tout.
Inquiet, l'amant cherche un accent qui le touche.

Danaé, ton coup d'œil va troubler à la fois
Ceux du parterre et ceux du paradis. — Je crois
Que je vais formuler un vœu très-égoïste.

Je voudrais — cache au moins ce sourire moqueur —
Etre galant autant que je suis oculiste,
Pour fixer à moi seul ton regard et ton cœur.

BONBON LAXATIF

Je suis un aimable hypocrite,
Car je mens pour faire le bien.
Je n'ai qu'un but et qu'un moyen :
Plaire d'abord, guérir ensuite.

Blanche comme une stalactite,
Ma robe en sucre dit combien
Je séduis le petit chrétien
Pris par la gourme ou l'entérite.

Craintive à l'ombre du danger,
La maman court me mélanger
A d'autres bonbons moins sévère.

Mais Dieu guide le cher enfant,
Il me choisit, m'avale et rend
Le calme à ses petits viscères.

*
* *

JAMAIS A COURT D'EXPLICATIONS

—

Le Docteur. — Eh bien, comment va notre malade aujourd'hui?

La Bonne. — Ah! monsieur ne sait pas? Il vient de mourir!

Le Docteur. — Tiens, tiens, tiens... c'est qu'il n'a pas assez bu de ma potion.

La Bonne. — Mais, il l'a prise tout entière.

Le Docteur. — Alors, c'est qu'il en a trop bu.

*
* *

QUATRAIN NATURALISTE

—

La Pompadour a mille appas;
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas.
Mais, hélas! ce sont des... fleurs blanches.



AVANT ET APRÈS



Un viveur, dont le canal ou la prostate laissait à désirer, fut pris d'une violente rétention d'urine survenue après une noce un peu trop corsée. « Vite, qu'on fasse venir le médecin, » s'écrie notre homme... Le docteur Voillemier arrive; inutile de dire qu'il est reçu comme le Messie aurait pu l'être. En une minute la sonde, convenablement graissée, a pénétré dans la vessie, et le patient contemple, avec délices, le flot doré du liquide qui s'échappe de son organe distendu. La dernière goutte n'était pas plus tôt sortie que notre malade, tout à fait soulagé, demande au docteur combien il lui doit... pour ce petit service :

— C'est quarante francs, répond Voillemier.

— Quarante francs..., c'est bien cher; en vous en donnant la moitié, ce sera bien assez pour cinq minutes de travail.

— Va pour la moitié, dit le chirurgien, laissez-moi finir mon affaire; et, sans désemparer, il injecte au moyen de la sonde et d'une seringue à anneau préparée en cas de besoin, la moitié du liquide qu'il venait d'extraire, puis il retire sa sonde et se dispose à plier bagage.

— Mais, que faites-vous, docteur, s'écrie le client stupéfait. Allez-vous me laisser ainsi?

— Certainement, puisque vous ne me donnez que la moitié de mon prix, il est juste que je ne vous vide votre vessie qu'à moitié.

Quoique avare, notre rétréci comprit la leçon, et avoua que si Voillemier avait fait prix d'avance avec lui, il lui eût offert de grand cœur le double ou le triple de la somme qu'il avait demandée.



L'OCULISTE ET LE BRÉSILIEN



Air de la *Vie parisienne*, d'Offenbach.

1er COUPLET

Hier, à midi, l'oculiste
Vit arriver le Brésilien.
— Voulez-vous, savant oculiste,
Redresser l'œil au Brésilien?
— C'est mon métier, dit l'oculiste.
— J'm'en doutais, dit le Brésilien.
— Quand voulez-vous, dit l'oculiste
— A l'instant, dit le Brésilien.
Et, combien, illustre oculiste?
— Deux mille écus, bon Brésilien.
— Deux mille écus, grand oculiste,
C'est pour rien, dit le Brésilien.
Et sous les doigts de l'oculiste
S'aligna l'œil du Brésilien.

2e COUPLET

Deux heures après, l'oculiste
Se rappela le Brésilien.
Cent sous manquaient à l'oculiste
Pour payer ses contributions (1).
Un fiacre mena l'oculiste
Au grand hôtel du Brésilien.
On interroge en vain la liste;
Il est parti, le Brésilien.
Il eût fallu suivre sa piste
Jusqu'au pays du Brésilien.
Ça diminua chez l'oculiste
La confiance au Brésilien.
Et depuis ce jour l'oculiste
Ne fait plus l'œil au Brésilien.

Dr GEORGES C.



UN TOUR DE COQUIN

Certain pseudo-médecin, un de ces docteurs autorisés à pratiquer par un des gouvernements précédents, en somme assez mal famé et que nous nommerons X***, car il serait homme à se targuer même de cette triste publicité, reçut, il y a quelque temps, la visite d'une dame de province.

M. X*** l'examina avec attention, et finit par lui déclarer que le cas était grave.

« C'est une maladie fort compliquée, ajouta-t-il, je ne vous connais pas, j'ignore quel est

(1) L'auteur a pensé que la majesté de ce mot lui donnait toute la valeur d'une rime.

votre tempérament, et je n'ose prendre sur moi de vous indiquer le traitement à suivre. Il me faut une consultation ; il faut que je m'entende avec un de mes collègues, et alors, fort de son opinion, j'agirai énergiquement.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la dame, une consultation n'a rien qui puisse m'effrayer, et je suis prête à m'y soumettre.

— Eh bien, madame, je crois qu'il vaut mieux nous adresser à un homme connu, à un médecin renommé, que de prendre le premier venu, et si vous n'avez pas de préférence, je vous proposerai M. Z***.

— Va pour M. Z*** !

— Seulement, vous le savez, M. Z*** est un des princes de la science ; il prend fort cher, et je voudrais vous éviter une dépense exagérée. Il doit venir me voir un de ces jours, et si vous voulez vous trouver chez moi à l'heure dite, la consultation aura lieu sans qu'il puisse vous prendre le prix d'une consultation ordinaire, puisqu'il ne sera pas venu exprès et que nous ne l'aurons pas dérangé exceptionnellement. »

La dame, enchantée, accepte, remercie son obligeant médecin et s'en va. Le jour indiqué, elle revient ponctuellement et trouve le pseudo-docteur X*** en conférence avec un personnage de grave apparence. Ces messieurs s'interrompent. On examine la malade ; l'illustre Z*** lâche quelques mots, puis, serrant la main de son collègue, il se retire. M. X*** commente les

instructions du savant docteur, prescrit une ordonnance et congédie sa cliente.

A quelques jours de là, celle-ci retourne chez son médecin.

« Dites-moi, que dois-je à M. Z*** pour sa consultation ?

— Mon Dieu, madame, si c'était une visite ordinaire, cela serait vingt louis ; mais, dans les circonstances où la chose a eu lieu, il se contente de deux cents francs ; vous me les remettrez et je me charge de les lui faire parvenir. »

La dame trouva que c'était un peu cher ; elle en parla à des amis qu'elle avait à Paris. Ceux-ci trouvèrent le prix exorbitant et l'aventure assez louche. Ils engagèrent cette dame à aller trouver directement M. Z*** et à solliciter une réduction.

Elle se rendit en effet chez l'illustre praticien ; mais il était en consultation. Elle se résigne à attendre et bientôt voit sortir un monsieur qui reconduit une dame. Le domestique lui dit : « Voilà M. Z***, » et, en effet, celui-ci s'approche d'elle fort poliment.

« Mais vous n'êtes pas M. Z*** ? fait la dame ébahie.

— Comment, je ne suis pas M. Z*** !

— Mais non !

— Mais si ! »

Le docteur fait entrer la dame dans son cabinet, et là tout s'explique. M. X*** avait trouvé drôle de mettre en action la scène des Sosie, de Molière, seulement il la jouait à son

bénéfice et à huis-clos. De plus, il se faisait passer comme pouvant se rencontrer, lui docteur apocryphe, avec un de nos maîtres les plus estimables et les plus estimés. Et sans le noble dédain de M. Z***, qui renonce, dit-on, à toute poursuite, elle pouvait bien finir par être jouée devant la barre d'un tribunal, et devant un public plus nombreux qu'il ne l'avait supposé d'abord.

(D'après la *Revue anecdotique.*)



L'ÉPILEPTIQUE GUÉRI

Un homme à la merci de l'inconstant Neptune
Avait mis sa personne et risqué sa fortune.
La nef qui le portait s'ouvrit sur un écueil.
De Cybèle à la nage ayant gagné le seuil,
L'émoi de son danger et son état critique
Engendrèrent chez lui le mal épileptique.
Huit ans s'étaient passés quand, à pied reparti,
De malfaiteurs errants il rencontre un parti.
Armes de guerre au poing, cette bande l'arrête,
Et le chef lui demande ou sa bourse ou sa tête.
Il paya; mais l'effroi de ces foudres braqués
Ramena l'harmonie en ses nerfs détraqués;
L'accès caduc sur eux n'eut plus aucune prise.

Dr ANDREVETAN

⁂

VITALISME ET ORGANICISME.

Dans une discussion académique, Malgaigne défendit le vitalisme et, parmi ses arguments, émit celui-ci : Donnez-leur, à ces faiseurs de produits organiques, du pain, de la viande, tous les éléments d'un repas, et, dans leurs creusets, ils ne vous feront pas seulement un atôme de m...atière fécale.

(*Dictionnaire des Praticiens.*)

⁂

LE TABLIER DE L'INTERNE

Air : *La robe et les bottes.*

De l'internat, humble et modeste insigne,
Tu n'eus jamais d'un couplet la primeur;
Pourtant, amis, quel sujet est plus aigue
De mettre en verve un interne rimeur?
Excusez-moi si dans ce jour de fête
A le tenter j'ose être le premier.
Du tablier pénible est la conquête,
Je vais chanter l'honneur du tablier (*bis*).

Pour arriver à posséder le titre
Que tous ici sommes fiers de porter,
De longs travaux quel ennuyeux chapitre!
La conférence et les os à gratter...

Les hôpitaux nous offrent en revanche
Leur triste table et leur dur oreiller;
Mais des anciens la réception franche
Vous fait aimer déjà le tablier (*bis*).

A son réveil on le voit sur la table
En carré long plié négligemment;
D'iode et d'argent l'empreinte ineffaçable
Déjà lui donne un piquant agrément.
De savon rance une odeur s'en exhale...
Nouvel interne, il faut le déplier,
Ceindre tes reins, t'élancer dans la salle
Et soutenir l'honneur du tablier (*bis*).

Sa vaste poche, arsenal de l'interne,
Fait en bâillant entendre un cliquetis;
Jeunes conscrits, c'est là votre giberne;
Vos armes sont pinces et bistouris.
Ces instruments que votre main hardie
Chaque matin apprend à manier,
Coudoient la mort en redonnant la vie;
Respect au sang qui teint le tablier (*bis*).

Cherchez encore des moyens pour détruire;
Sabrez, hachez les hommes par milliers,
Et qu'avec vous l'enfer entier conspire,
Grands inventeurs des engins meurtriers!
Quand tout un peuple enivré de jactance
Jusqu'à Paris s'en vint se déployer,
L'interne a su, digne enfant de la France,
Porter bien haut l'honneur du tablier (*bis*).

Oui, son honneur est bien notre richesse;
Sachons partout le faire respecter;
Il nous soutient, nous élève sans cesse;
Mais que parfois il est lourd à porter!
Serrons nos rangs; si l'un d'entre nous tombe
Victime, hélas! d'un fléau meurtrier,
Saluons bas et gravons sur sa tombe :
Mort en gardant l'honneur du tablier (*bis*).

Au tablier l'hommage légitime
Qu'ici je chante est rendu par nous tou
De nos anciens il nous donne l'estime;
Et nous unit par les nœuds les plus doux
Au souvenir de la salle de garde
Sachons, amis, gaîment nous rallier.
Que l'amitié nous prête sa cocarde;
Notre drapeau, c'est notre tablier (*bis*).

Dr Tillot.



UN ENFANT JUDICIEUX



Un petit garçon avait mal à l'estomac; il avait trop mangé, le gourmand. Le médecin lui ordonne de prendre un lavement, mais Toto refusait de le prendre :

— Pourquoi, disait-il en pleurant, l'innocent souffrirait-il pour le coupable.

L. Loire.



SYPHILIS



Souvent elle est héréditaire,
Alors on ne sait jamais bien
Si c'est du père ou de la mère
Ou bien... d'un autre qu'elle vient.

Car sachons, enfants d'Hippocrate.
Que souvent tout vient du parrain.
Tant de bras pétrissent la pâte
Qu'on ne voit goutte en ce pétrin.

Dr LEVRAT-PERROTON



ÉCHO D'EXAMEN

Un étudiant en médecine subit son examen : « Comment vous y prendriez-vous pour faire transpirer un malade ? lui demande l'examinateur.

— J'emploierais les sudorifiques les plus efficaces.

— Lesquels ?

— Par exemple, des stimulants aromatiques, tels que le thé, le café, etc.

— Et, si cela ne suffisait pas ?

— J'aurais recours aux huiles volatiles, telles que l'éther, les composés alcooliques.

— Et si elles ne produisaient aucun effet ?

— J'essayerais l'antimoine diaphorétique, les poudres de James, de Dower.

— Et si tout cela était inutile ? »

Le candidat commence à suer à grosses gouttes.

« Si tout était inutile, je prendrais la bourrache et puis la salsepareille, la douce-amère, le safran, le jaboraudi,...

— Et si tout cela était insuffisant?

— Alors, je l'enverrai subir son examen chez vous. »

*
* *

LE BOTANISTE (1)

AIR DE *Cadet Roussel.*

Le botaniste est bon enfant,
Mais blagueur par tempérament;
Je vais vous conter son histoire,
Ses vertus, ses défauts, sa gloire;
Ah! ah! oui vraiment,
Le botaniste est bon enfant.

Le botaniste, jeune ou vieux,
Est toujours gai, toujours joyeux;
En fait d'souci i' n' connait guère
Que le *Calendula vulgaire* (2).
Ah! ah! etc.

Le botaniste a sur le dos
Un' grosse boîte de fer-blanc (3)
Et, certes, la boite de Flore
Vaut mieux que celle de Pandore.
Ah! ah! etc.

(1) Cette chansonnette fut chantée pour la première fois à une herborisation de M. de Jussieu, en 1745 par M. de S..., l'un des jeunes botanistes les plus assidus aux charmantes excursions qui se faisaient tous les dimanches, sous la direction du spirituel professeur des herborisations à la campagne.

(2) Nom botanique du *Souci.*

(3) La boîte d'herborisation à renfermer les plantes qui s'y conservent fraîches pendant toute une journée.

Le botaniste a sur le dos
Un vieux carton qui n'est pas beau (1)·
Du nom d' Cartable le qualifie
Par goût pour la synonymie.

Ah! Ah! etc.

Le botanist' porte à la main
Un outil qu'il nomme un chourin (2).
Cette arme n'est pas élégante,
Mais par contre elle est fort gênante.

Ah! ah! etc.

Le botanist' n'est pas gourmand,
Mais il mange agréablement,
Et se content' d'une omelette
Qui soit suivi' de côtelettes.

Ah! ah! etc.

Le botanist' n'est pas pochard
Mais il a l'vin fort égrillard,
Et sur lui l'ciel trop d'eau déverse (3)
Pour qu'à table encor il s'en verse.

Ah! ah! etc.

Le botaniste sans humeur
Boit d' la piquette ou du meilleur (4),
Et mêm' quand l'vin n'est pas potable
La bièr' lui semble délectable.

Ah! ah! etc.

Le botaniste, grand fumeur,
Du petit verre est amateur,

(1) Carton à serrer les plantes.
(2) Poignard de l'assassin dans les *Mystères de Paris*.
(3) Par la pluie dans les herborisations.
(4) Allusion à l'habitude de l'ouvrier de Paris qui, demandant un canon de vin chez le marchand du coin, ne manque jamais de dire : « Donnez-moi-z'en et du meilleur. »

Et si pour digérer il fume
Il prend la goutte pour le rhume.

Ah! ah! etc.

Le botanist' quand il fait chaud,
Sait se rafraîchir comme il faut;
Le botanist' quand le froid pique
Met au feu toute sa boutique.

Ah! ah! etc.

Bien qu'il soit brave et plein d'honneur,
Le botanist' n'est pas qu'relleur,
Et jamais aucun bruit de guerre
Ne courut dans son atmosphère.

Ah! ah! etc.

Le botaniste après dîner
Aime parfois à rimailler,
Et si la rime n'est pas riche
De calembours il n'est pas chiche.

Ah! ah! etc.

Quand l'botaniste est fatigué
Il n'aim' pas à rentrer à pied:
Mais dans un wagon il préfère
Rouler comme un millionnaire.

Ah! ah! etc.

Messieurs, vous v'nez de démontrer
De ce refrain la vérité;
Car m'écouter avec patience
C'est prouver jusqu'à l'évidence

Ah! ah! oui vraiment,
Que l'botaniste est bon enfant.



SONNET

SUR LA MORT DU MÉDECIN JEAN HORTENSIUS

(1547)



Après avoir sauvé, par mon art secourable,
Tant de corps languissants que la mort menaçoit,
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,
Gagnant comme Esculape un nom toujours durable

Cette fatale sœur, cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouvoir le sien amoindrissoit,
Un jour que son courroux contre moi la poussoit,
Finit quant et mes jours mon labeur profitable.

Passant, moi qui pouvois les aultres secourir,
Ne dis point qu'au besoin je ne pus me guérir;
Car la mort qui doubtoit l'effort de ma science,

Ains que je prenois librement mon repas,
Me prit en trahison, sain et sans défiance
Ne me donnant loisir de penser au trespas.

DESPORTES.



LA SALLE DE GARDE



AIR : *La robe et les bottes.*

Salut, ô trop modeste asile,
Dont la parure est la simplicité;
Ton atmosphère est bruyante et tranquille,
Froide en hiver, étouffante en été.
Dans ton enceinte on s'ennuie, on bavarde,
De mille odeurs on parfume ton air;
Et cependant de la salle de garde
Tout bon interne a le droit d'être fier (*bis*)

Air : *Suzon sortant de son village.*

Cette gracieuse retraite
A pour ornement principal
Une magnifique couchette
Qui rappelle le lit claustral.
Puis une table,
Très-vénérable,
Où plus d'un nom au canif est écrit,
La case pleine
D'une douzaine
De vieux journaux que jamais on ne lit.
Le long du mur mainte bouffarde
Attend son maître au ratelier...
Voilà le riche mobilier
De la salle de garde (*bis*).

DÉCLAMATION

Mortel, que le hasard mène en ce sanctuaire,
Frappe avant que d'entrer, pénètre avec mystère.
Les murs noircis sont pleins d'affreuses vérités,
Mais ils brillent pourtant de splendides beautés;
Soit qu'un pinceau léger y peigne en réaliste
L'amour pris sur nature, ou bien une modiste
Gambadant sans pudeur au milieu des damnés;
Soit qu'une plume habile, en vers bien alignés,
Y chante le printemps; qu'une muse égrillarde
Egaye les lambris de la salle de garde;
Ces murs, par leur aspect sévère ou gracieux,
Me semblent pleins de vie et charment tous les yeux.

Air : *Suzon sortant de son village.*

Vrai Dieu! quel étrange assemblage
D'écritures et de dessins!
Une dame, au fond d'un nuage,
De diachylon couvre ses seins.

Un monsieur fume,
Un autr' s'allume
Au feu que porte un pompier langoureux.
Au microscope
Dans une chope
P'line examin' deux morpions amoureux.
Hippocrate, la mine hagarde.
Vient scier l' rachis à Galien,
Tandis que Cels' châtre son chien.
Voilà la salle de garde (*bis*).

Air : *La Gaudriole.*

Dans ce fortuné séjour
A table on bavarde
Du Dieu Momus, tour à tour,
On port' la cocarde.
Les repas sont abondants
Et les mets appétissants
A la sall' de garde (*bis*).
O gué.

Air : *Ronde du Comédien.*

Messieurs les chefs ont fini leur visite,
Chaque service est enfin terminé.
Autour du poêle on se range bien vite.
« Holà, du vin, servez le déjeuner ! »
C'est aujourd'hui grand jour de liesse,
La Charité vient visiter Beaujon.
Les flacons vont et reviennent sans cesse
Et le champagne agace le plafond.
Propos savants, aimable causerie,
Chants peu gazés, du repas font les frais,
Puis la fumée en spirale infinie
Vient tout confondre en un brouillard épais
Allons, messieurs, le tapis nous appelle,
L'intern' de garde à faire un *mort* est prêt.
La garde meurt, mais jamais n'est rebelle,
Pour faire un wist ou même un lansquenet.

Air : *Au clair de la lune.*

On frappe à la porte,
Pour nous quel ennui!
Que le diable emporte
La garde aujourd'hui.
Une voix criarde
Demande à l'instant
L'interne de garde
Qu'en bas on attend.

Air : *Le grenier de Béranger.*

Quitter le jeu! quell' douleur sans seconde!
Parc' qu'un enfant dont on n'est pas l'auteur
Fait des façons pour entrer dans le monde,
Et se réclame auprès d'un accoucheur.
Puis quand l'interne a fini son affaire,
Qu'impatient, il presse son retour,
La salle est vide, et l'on a pris son verre.
Comme il maudit les femmes et l'amour

Air : *Un' jeun' fille avait un père.*

Lorsque l'interne est de garde
N'a-t-il pas mille plaisirs?
A fumer s'il se hasarde,
On interrompt ses loisirs.
Ces malades ont tant d'désirs,
Pour les r'fuser faut être en garde.
Monsieur, v'nez voir l'numéro neuf
Qui souffre et gémit comme un bœuf.
Le sept a mangé sa friction.
L'dix a vomi sa potion,
Et dit qu'son lav'ment n'sent pas bon

Air : *La Ronde des comédiens.*

Ah! si du moins la nuit était passable!
Mais quand il clot ses yeux appesantis,

La porte s'ouvre une voix formidable
Vient sans pitié rappeler ses esprits.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver ..*

Tous les quarts d'heur' se réveiller,
Pour explorer quelque matrice.
Pour un pochard se rhabiller,
D'un ch'val de fiacr' fair' le service.
Une lanterne vous conduit,
On s' cogne à sa clarté blafarde...
Voilà comme on passe la nuit
Dans le lit de la sall' de garde (*bis*).

AIR : *L'Artiste.*

A cette chansonnette
Je voulais mettre fin,
Quand j'entends sur ma tête
Un effroyable train.
La foudre me fascine
Et me fait voir dans l'air
Un' figure divine
A cheval sur un éclair.

AIR : *Le Dieu des bonnes gens.*

J'ai d'Esculape entrevu la grande ombre
Ce qu'il m'a dit, je viens le répéter :
« Pendant quatre ans une salle bien sombre
Chers travailleurs, devra vous abriter.
Mais dans ses murs, l'amitié qui commence.
A nos aînés a frayé le chemin.
Unissez-vous dans un banquet immense
Et donnez-vous la main (*bis*). »

E. TILLOT.



STANCES SUR LA CH...



Ma foy, je fus bien de la feste,
Quand je fis chez vous ce repas;
Je trouvay la poudre à la teste
Mais le poivre était vers le bas.

Vous me montrez un Dieu propice,
Portant avec l'arc un brandon,
Appelez-vous la chaudepisse
Une flèche de Cupidon?

Mon cas, qui se leve et se hausse,
Bave d'une etrange façon;
Belle, vous fournîtes la sauce,
Lorsque je fournis le poisson,

Las! si ce membre eut l'arrogance
De fouiller trop les lieux sacrés,
Qu'on lui pardonne son offence,
Car il pleure assez ses péchés,

MATHURIN RÉGNIER.



DESCRIPTION ANATOMIQUE



Au pied d'un joli mont, à Vénus consacré,
Dans un vallon charmant, au sein d'un bois sacré,
Est un temple fameux, dont la simple structure,
Semble indiquer l'asile où se plait la Nature.
Là, sur leur trône assis, l'Amour et le Désir,
Du doigt, en souriant, appellent le Plaisir.
Un fleuve, sous leurs pieds, guidé par deux Naïades,
Ou s'élance en torrent, ou retombe en cascades,

Dans un bassin vermeil, de fleurs environné,
Caché dans le parvis, d'où le dieu du Mystère,
Par un sentier étroit, conduit au sanctuaire.
De son auguste enceinte, ouverte aux deux côtés,
L'œil ne peut se lasser d'admirer les beautés.
C'est dans ce sanctuaire, asile impénétrable,
D'un tissu merveilleux, d'une forme admirable,
De l'Amour, de l'Hymen, mystérieux réduit,
Qu'au sein des voluptés, le monde est reproduit.

(*La Luciniade*. Dr SACOMBE.)



ODE SUR LA CH...



Infâme bastard de Cythère,
Fils ingrat d'une ingrate mère,
Avorton, triste et déguisé,
Si je t'ai servi dès l'enfance,
De quelle ingrate récompense
As-tu mon service abusé?

Mon cas, fier de mainte conqueste,
En espagnol portoit la teste,
Triomphant, superbe et vainqueur,
Que nul effort n'eût su rabattre :
Maintenant, lasche et sans combattre
Fait la cane et n'a plus de cœur.

De tels autels une prêtresse
L'a réduit en telle détresse,
Le voyant au choc obstiné,
Qu'entouré d'onguent et de linge,
Il m'est avis de voir un singe
Comme un enfant embéguiné.

De façon robuste et raillarde,
Pend l'oreille et n'est plus gaillarde

Son teint vermeil n'a point d'éclat,
De pleurs il se noye la face,
Et fait aussi laide grimace
Qu'un boudin crevé dans un plat.

Aussi penaud qu'un chat qu'on chastie
Il demeure dans son emplastre
Comme en sa coque un limaçon.
En vain d'arrasser il essaye :
Encordé par une lampraye
Il obéit au cavezon.

Une salive mordicante,
De sa narine distillante
L'ulcère si fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le picque
Il bave comme un pulmonique
Qui tient la mort entre ses dents!

Ha! que cette humeur languissante
Du temps jadis est différente!
Quand brave, courageux et chaud,
Tout passait au fil de sa rage,
N'estant si jeune pucelage
Qu'il n'enfila de prime assaut.

Apollon, dès mon asge tendre,
Poussé du courage d'apprendre
Auprez du ruisseau parnassin,
Si je t'invoquay pour poete,
Ores, en ma douleur secrette,
Je t'invoque pour médecin.

Sévère roy des destinées,
Mesureur des vites années,
Cœur du monde, œil du firmament,
Toy qui présides à la vie,
Guéry mon cas, je t'en supplie,
Et le conduits à sauvement.

Pour récompense, dans ton temple,
Servant de mémorable exemple

Aux jouteurs qui viendront après,
J'apprendray la mesme figure
De mon cas malade en peinture,
Ombragé d'ache et de cyprès.

MATHURIN RÉGNIER.



LE DERNIER JOUR DE GARDE

AIR *d'Aristippe.*

C'est aujourd'hui ma dernière corvée,
L'oiseau captif s'enfuit de l'hôpital;
Après quatre ans ma consigne est levée,
Et je retourne en mon pays natal.
En vous quittant je saute d'allégresse,
Sombre prison, vrai séjour de bannis,
Murs ennuyeux, d'où suinte la tristesse,
Ah! quel bonheur! mes quatre ans sont finis!

Adieu, vieux lit, dont jamais un doux songe
Ne visita le sommier montueux,
Table, où des plats la savoureuse axonge
A dessiné des ruisseaux tortueux;
Antique salle aux parfums de cuisine
Et de tabac si tendrement unis...
L'air pur des champs va remplir ma poitrine,
Car, Dieu merci, mes quatre ans sont finis!

Adieu, *Bedouin*, pieuvre nosocomiale,
Qui sur les lits se jette avec fureur;
Adieu visite où le soir on signale,
Avec le pouls, du rectum la chaleur;
Cloche infernale aux ordres de Lucine;
Voix d'infirmier interrompant mes nuits;
Je vais dormir, maintenant, j'imagine :
Car, Dieu merci, mes quatre ans sont finis!

Prêt à quitter ma modeste chambrette,
Son poêle blanc et son sol carrelé,
J'hésite encore et sens que je regrette
A l'hôpital plus d'un jour écoulé.
N'entends-je pas (c'est aujourd'hui dimanche)
Dans le couloir, des pas, des chants, des cris?
Il va falloir porter cravate blanche...
Adieu, gaité! mes quatre ans sont finis!

Qui me rendra la table fraternelle
Où l'on est fier de se voir convié.
Ces gais repas où, déployant son aile,
Sur nous planait la joyeuse amitié.
Comme on s'amuse à la salle de garde!
L'ennui, la gêne en sont toujours bannis.
Allons fumons ma dernière bouffarde...
Ma pipe, adieu! mes quatre ans sont finis!

Vieux paletot blanchi dans la clinique,
Par la dextrine et le plâtre empesé,
Pelote en cœur, avec chiffre gothique,
Pauvre calotte au velours tout usé :
Chers souvenirs, insignes d'un doux règne,
Dans mon bahut je vous veux réunis;
De l'hôpital la senteur vous imprègne.
Que de regrets, mes quatre ans sont finis!

De l'internat, que chacun nous envie,
Ma muse a dit le charme et les tourments.
Si je pouvais, de cette heureuse vie,
Recommencer un seul jour les moments:
Aussi, je veux retrouver ma jeunesse
Et chaque année, à ce banquet d'amis,
Dire avec vous, et répéter sans cesse :
Que de regrets, mes quatre ans sont finis!

Paris, le 4 mars 1871.

Dr Émile Tillot



LA CANTHARIDE

Extrait de l'œuvre de Nicandre.

« Garde toy bien aussy (si tu as curieus
Senti ce fort poison) de boire misérable
De la dévore-bled cantharide, semblable
A la pois qui se fond et qui de sa liqueur
Lève comme la pois une mauvaise odeur,
Au goût elle ressemble à l'esquille nouvelle
Du cèdre que l'on rappe; elle ronge mortelle
Par sa boisson humide et la lèvre et l'endroit
Du bas de l'estomach, tantôt elle vient droit
Mordre au milieu du ventre et rougir la vessie.
Une douleur s'aigrit qui tourmente enuemie
L'endroit de la poitrine où les os plus teudrés
Se courbent sur le ventre, incontinent après
La fureur en ensuit : puis l'homme foible et lâche
Se laisse surmonter lorsque le venin tâche
Tant plus à l'amattir contre tout son espoir :
Il est troublé d'esprit tout ainsi qu'on peut voir
D'un chardon florissant la tête blanchissante
Voleter, si dans l'œr un tourbillon l'évante.
Pren moy du Pouillot, et le mélange après,
Dans les nymphes des eaus: ainsi jadis Cérès
Affamée au logis de l'hote Hippothoonte
Lava sa gorge tendre, oyant le joyeus conte
D'Iambe thracienne. Ou bien pren le cerveau
Que tu auras tire d'un porc ou d'un agneau,
Et le mêle parmi la semence menuë
Du lin bien arrondi. Pren la tête cornue
D'un chevreau tout douillet ou choisis un oison
Et le fais consumer, ainsi de ce poison
Le remède fatal que tu lui feras prendre
Le pourra au vomir contraindre de le rendre;

Et ce qui reste encore de ce souillé repas,
Ancré plus fermement en quelque lieu plus bas.
Tu feras que mettant les doigts dedans sa gorge,
Tirant au cœur plus fort, enfin il le regorge.
Tu lui donneras souvent un clistère de lait
D'une brebis, pourvu qu'il soit nouvellement trait
Car ainsi tu pourras arracher les ordures
Hors du ventre aisément, où elles étaient dures.
Tu lui feras aussi boire du lait bien gras,
Qui lui fera grand bien : ou tu écacheras
Mêlant en du vin doux la vigne bourgeonnante,
Qui porte de nouveau sa feuille verdoyante,
Ou bien tu tireras hors les poudreux sillons,
La racine noueuse et pleine d'éguillons.
Puis tu mêleras au labeur des avettes :
En son passage étroit durement étouppée :
Le corps se refroidit vers les extrémités :
La forte veine aussi dedans les cavités
Des membres est étreinte, et le malade attire
Un air tout défaillant que mourant il soupire :
Son esprit void l'enfer. Mais il faut le souler
Ou d'huille ou de pur vin, pour lui faire écouler
Et vomir ce mauvais et dangereux dommage :
Ou donne-lui souvent du vin pur en breuvage :
Ou bien quelque clistàre, ou le tige couppé
Des carottes ou cil de Laurier de Tempé
Qui premier de Phœbus ceignit le crin Delphique,
Donne le grain broyé de l'ortie qui pique
Avec celuy du poivre ; et avecques du vin
Mêle le suc amer, quelquefois le benjouin,
Dans l'huille de glayeul, ou dedans l'huille clere
Broyé, avec mesure, à pouvoir de ce faire
Ou échauffes un pot de lait tout écumeus
Et lui donnes à boire, ou bien du moust mielleus. »

V. Galippe.

(*Étude sur l'empoisonnement par la cantharide.*)



L'OPHTHALMIE DE BÉRANGER

En 1848, Béranger avait une petite ophthalmie que Bretonneau lui guérit. Mais comme il lisait et travaillait beaucoup, l'ophthalmie revint; alors il s'adressa à un prêtre polonais qui guérissait les maladies des yeux avec un remède secret. A cette époque-là, j'étais président, à la Faculté, du Jury chargé des examens des officiers de santé. Comme le prêtre polonais avait eu maille à partir avec la police, parce qu'il avait crevé quelques yeux, il voulut se mettre en règle. Dans ce but il alla trouver Béranger et lui demanda si, par son influence, il ne pourrait pas se faire recevoir officier de santé, afin d'être en mesure de traiter les yeux et d'éborgner les gens tout à son aise. Béranger vint me trouver et me dit : « Mon ami, rendez-moi un grand service; tâchez de faire recevoir ce pauvre diable ; il ne s'occupe que des maladies des yeux; et, quoique les examens des officiers de santé comprennent toutes les branches de l'art de guérir, ayez de l'indulgence, de la mansuétude.

« C'est un réfugié; et puis il m'a guéri, c'est la meilleure des raisons. » Je lui répondis : « Envoyez-moi votre homme. » — Le prêtre polonais vint chez moi. « Vous m'êtes recom-

mandé, lui dis-je, par un homme que je tiens singulièrement à obliger; c'est le plus cher de mes amis; en outre, c'est Béranger, ce qui vaut encore mieux... Deux de mes collègues à qui j'en ai parlé, et moi, sommes très-décidés à faire ce qui sera possible; seulement nos examens sont publics, et il serait peut-être bon de cacher un peu ses oreilles, c'est bien le moins. » J'ajoutai : « Voyons, je serai bon prince, je prendrai l'examen d'anatomie, et il ne vous sera pas difficile de savoir l'anatomie aussi bien que moi : je vous interrogerai sur l'œil! »

Notre homme parut déconcerté. Je continuai : « Vous savez ce que c'est que l'œil! — Très-bien! — Vous savez qu'il y a une paupière? — Oui. — Vous avez l'idée de ce que c'est qu'une cornée?... il hésite. — La prunelle? — Ah! monsieur, la prunelle, je connais bien cela. — Savez-vous ce que c'est que le cristallin, l'humeur vitrée, la rétine? — Non, monsieur : à quoi ça me servirait-il, je ne m'occupe que des maladies des yeux?» Je lui dis : « Ça sert à quelque chose, et je vous assure qu'il serait presque nécessaire de vous douter qu'il y a un cristallin, si surtout vous voulez, comme vous le faites quelquefois, à ce qu'il paraît, opérer des cataractes. — Je n'en opère pas. — Mais si la fantaisie vous prenait d'en extraire une... » Je ne pus sortir de là. Ce malheureux voulait exercer l'art de l'oculistique sans avoir la plus petite notion de l'anatomie de l'œil.

J'allai trouver Béranger et lui racontai la chose. Béranger s'écria : « Mais, ce pauvre homme!... » Je lui dis : « Mon cher Béranger, je suis votre médecin depuis huit ans, je vais vous demander des honoraires aujourd'hui. — Et quels honoraires? — Vous allez me faire une chanson que vous me dédierez; mais c'est moi qui donne le refrain? — Oui-da... et ce refrain? — « Ah que les gens d'esprit sont bêtes. » Ce fut une affaire entendue désormais entre nous, et il ue me parla plus de son prêtre polonais.

TROUSSEAU.



PRINCIPES SUR LES ACCOUCHEMENTS

—

Je sais, vous direz-vous, je sais que la matrice
Doit agir sur l'enfant par sa force expultrice.

Que, semblable à la vis qui tourne en avançant,
L'enfant dans le bassin tourne en le franchissant.

Qu'à la forme d'un œuf réduit par la matrice,
Ou sa tête ou ses pieds s'offrent à l'orifice.

Que le rapport parfait de l'enfant aux détroits,
Ne rend jamais pour lui les bassins trop étroits.

Que du chef de l'enfant la plus grande étendue,
Aux épaules toujours fraye une libre issue.

Quand de l'enfant à terme on fait l'extraction,
On attend la douleur pour chaque attraction.

Des membranes craignez d'opérer la rupture,
Laissez, le plus souvent, ce soin à la nature

La routine a prescrit, mais la raison défend
De lier les vaisseaux du cordon à l'enfant.

Le *travail* est toujours l'œuvre de la nature;
On la trouble en mettant la femme à la torture.

Respectez le *travail*; mais, d'un œil curieux,
Observez quel agent le rend laborieux.

Dans les convulsions ou la perte utérine,
Il faut que, sur-le-champ, le *travail* se termine.

Dans le cas d'inertie, après l'enfantement,
L'art doit contre la perte agir très-promptement.

SACOMBE. (*La Luciniade*, 1815.)



UNE CONSULTATION EN PLEIN VENT

—

On sait que, si nous accusons volontiers les médecins d'être des ânes, nous ne perdons guère une occasion de les consulter. La plus innocente conversation cache presque toujours quelque insidieuse demande. Un de nos amis, médecin dans une petite ville, se trouvait fort importuné par ces causeries intéressées. A propos du soleil ou de la pluie, du dîner du percepteur ou de la toilette de la sous-préfette, on en arrivait toujours à lui exposer quelque cas curable. Pour ne plus se voir ainsi arrêter en pleine rue, notre Esculape vient d'imaginer un moyen assez ori-

ginal. Dès qu'on se plaint devant lui, il vous regarde avec mystère en disant :

— Diable! que me dites-vous-là? Mais, en effet!!! Montrez-moi donc votre langue.

Après avoir jeté un regard à le cantonade, le consultant, pris dans son propre piége, ouvre la mâchoire avec circonspection.

— Je vous dis de montrer votre langue, continue le docteur avec mépris, et c'est à peine si j'en vois poindre le petit bout. Comment voulez-vous un diagnostic avec cela? Allons, tirez encore! Encore, morbleu! Tenez, fermez les yeux, cela viendra.

Le patient, vaincu, abaisse les paupières en tirant une langue d'un pied.

Il n'est pas besoin de dire que son oracle attend ce moment pour disparaître avec la rapidité de l'éclair.

* *

L'AMOUR ET LE MÉDECIN

—

Le médecin, le dieu d'amour
Sont de service nuit et jour :
Voilà la ressemblance!

L'un est fameux dans ses vieux ans,
Et l'autre l'est dans son printemps :
Voilà la différence!

Ils sont aveugles tous les deux
Malgré cela fort curieux :
Voilà la ressemblance!

L'un est grave et de noir vêtu,
L'autre est sémillant et tout nu :
Voilà la différence!

On a recours à tous les deux,
Bien que tous deux soient dangereux
Voilà la ressemblance!

Il faut payer un grand docteur;
L'amour payé perd sa valeur :
Voilà la différence!

Tous deux nous donnent du ressort,
Et même la vie et la mort :
Voilà la ressemblance!

L'un nous blesse en nous guérissant,
L'autre caresse en nous blessant :
Voilà la différence!

Tous deux regardent dans les yeux
Si ça va mal, si ça va mieux :
Voilà la ressemblance!

C'est le pouls que tâte un docteur,
Mais l'amour vous touche le cœur :
Voilà la différence!

Tous deux s'en vont courant, trottant,
Ils sont tant soit peu charlatans :
Voilà la ressemblance!

L'un s'en va quand nous allons bien,
L'autre, quand nous ne valons rien
Voilà la différence!

Malgré mes quatre-vingt-douze ans (1),
Je rime ainsi qu'en mon printemps :
Voilà la ressemblance!

Mais l'amour a fui de mon cœur
Pour faire place... à... mon docteur :
Voilà la différence!

(1) L'auteur, *M. Guilard*, est né à Vabre, en 1788. Cette chanson a obtenu un grand succès à l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Elle a été envoyée par le Dr Caradec (de Brest) à l'*Union médicale*, à qui nous l'empruntons.

FIN

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

